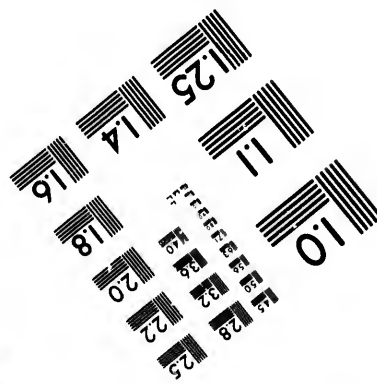
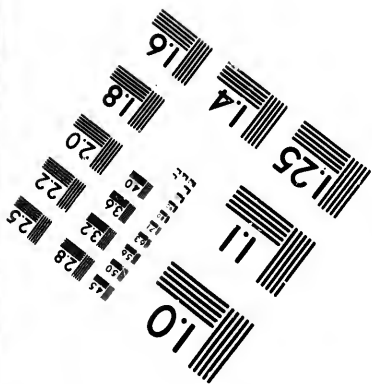
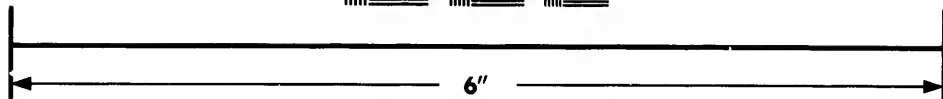
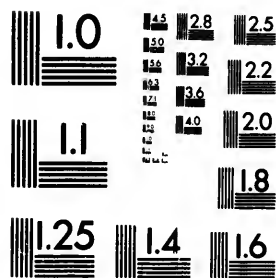


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 18 22 25
18 22 25
20 22 25
11.8

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
11
15
18
22
25

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

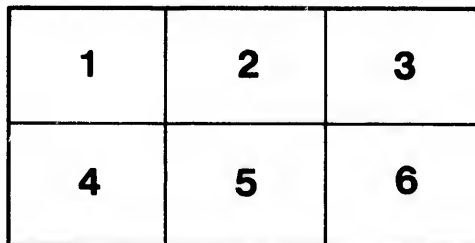
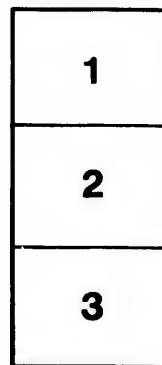
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

rrata
o

elure,
n à

L'

—
—

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

TOME TROISIÈME.

L'H

I

Ce qu
de
ont
les
Ma
& d

Par

HÔTE

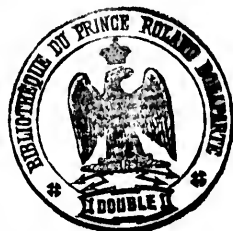
ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, de l'Académie Française.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXX X.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.



L'H

M

VO

Voyage

du

D

JOHN

Swalch

Ton



A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

L I V R E I V.
VOYAGES D'AFRIQUE.

C H A P I T R E I I.

*Voyage d'Atkins , de Smith. Lettre
du Façteur Lamb sur le Roi de
Dahomay.*

J O H N A T K I N S , Capitaine du vaisseau le Swallow , nous offre d'abord quelques remarques Atkins.
Tome III. A

2 HISTOIRE GÉNÉRALE

Arkins.

générales sur les différentes mers, plus ou moins favorables à la navigation.

Après la Méditerranée, qu'il regarde comme la plus agréable partie de la mer, à cause de la température de l'air & de ses autres avantages, il loue cette partie de l'Océan où regnent particulièrement les vents de commerce, parce qu'à certaine distance de la terre on n'y trouve point de grosses mers ni d'orages dangereux, & que les jours & les nuits y sont d'une longueur égale. Telles sont les mers placées sous la zone torride. L'Océan Atlantique & la mer du Sud, depuis le 39 jusqu'au 60° degré de latitude sont hors des limites du vent de commerce. Les flots y sont rudes & orageux, les nuées épaisses, les tempêtes communes, les vents sont variables, les nuits froides & obscures. C'est encore pis, dit l'Auteur, au-delà des 60 degrés; cependant il fait de plusieurs Pilotes, qui avaient fréquenté les mers de Groënland, que ces rudes climats ne contiennent pas d'autres vapeurs que des brouillards, des frimats & de la neige, & que la mer y est moins agitée par les vents, qui étant au Nord pour la plupart, soufflent vers le Soleil; c'est-à-dire, vers un air plus raréfié, comme on le reconnoît à ces glaçons détachés, qui se trouvent bien loin au Sud du côté de l'Europe & de l'Amérique. Un autre avantage de ces mers, c'est que la lumière de la

Lune y dure à proportion de l'absence du Soleil ; de forte que, dans le temps où le Soleil disparaît entièrement, la Lune ne se couche jamais, & console les Navigateurs par un éclat que la réflexion de la neige & des glaces ne fait qu'augmenter.

Atkins.

En approchant du Cap-Verd, l'équipage du Swallow prit plusieurs tortues, qui dormaient sur la surface de l'eau dans un temps calme. On vit aussi quantité de poissons volans, & leurs ennemis perpétuels, l'albicore & le dauphin. Atkins admira la couleur brillante du dauphin, qui est un poisson droit, de quatre ou cinq pieds de longueur, avec une queue fourchue. Il nage familièrement autour des vaisseaux. Sa chair est sèche, mais elle fait de fort bon bouillon. On voit rarement le dauphin hors de la latitude du vent de commerce, & jamais l'on n'y voit le poisson volant. Celui-ci est de la grosseur des petits harengs. Ses ailes, qui ont environ deux tiers de sa longueur, sont étroites près du corps & s'élargissent à l'extrémité. Elles lui servent à voler l'espace d'une stade, lorsqu'il est poursuivi; mais il les replonge de temps-en-temps dans la mer, apparemment parce qu'elles deviennent plus agiles par ce secours.

Le 10 Mai, Atkins mouilla l'ancre devant la

4 HISTOIRE GÉNÉRALE

Atkins.

riviere de *Sestos*, sur la côte de Malaguette. Quelques-uns de ses gens descendirent à terre, & allerent visiter le Roi du pays. Ils lui offrirent quelques présens dont apparemment il ne fut pas content, car il les refusa, & à la place de ces présens il leur demanda leurs culottes, qu'ils n'eurent pas la courtoisie de lui donner.

Dans un autre village sur le bord de la riviere; ils trouverent un homme dont la couleur les frappa d'étonnement. Il était d'un jaune si brillant, que, n'ayant jamais rien vu qui lui ressemblât, ils s'efforcerent d'approfondir ce phénomène. Ils employerent les signes & tout ce que l'expérience leur avoit appris de plus propre à se faire entendre. Le seul éclaircissement qu'ils purent tirer fut qu'il venait d'un pays fort éloigné dans les terres, où les hommes de sa couleur étaient en grand nombre. Atkins a vu des Capitaines Bullfinch, Lamb, & de quelques autres Voyageurs, qu'ils avoient vu plusieurs Africains de la même couleur, & de M. Tompson, qu'il en avoit vu un dans le Royaume d'Angola, & un autre à Madagascar; rareté surprenante, & aussi difficile à expliquer originairement que la couleur des Nègres.

Entre le Cap Palmas & Bassam, les Anglois rencontrerent un vaisseau de Bristol, nommé le

Roi
était
avo
était
ce
nair
avec
résol
leur
la nu
tillac
balan
ment
Nègre
rendu
telots
premi
sieme
réussit
Cepen
gnés,
bientô
une ha
seul co
compl
Leu
claves,

DES VOYAGES.

Robert, commandé par le Capitaine *Harding*, qui était parti avant eux de Sierra-Léona, après y avoir acheté trente esclaves, au nombre desquels était le Capitaine *Tomba*. Huit jours auparavant ce *Tomba*, qui était d'une hardiesse extraordinaire, avait formé le projet d'un soulèvement; avec trois ou quatre de ses compagnons les plus résolus. Ils étaient secondés par une femme de leur Nation, qui les avait avertis que, pendant la nuit, il n'y avait que cinq ou six blancs sur le rillac, & presque toujours endormis. *Tomba* ne balançait point à tenter l'entreprise; mais, au moment de l'exécution, il ne put engager qu'un seul Nègre à se joindre à ses cinq compagnons. S'étant rendus au château d'avant, il y trouva trois matelots endormis, dont il tua d'abord les deux premiers d'un seul coup sur la tempe. Le troisième fut éveillé par le bruit, mais *Tomba* ne réussit pas moins à le tuer de la même manière. Cependant quelques Anglais, qui n'étaient pas éloignés, prirent l'alarme, & la communiquèrent bientôt sur tout le bord. *Harding* paraissant avec une hache à la main, fendit la tête à *Tomba* d'un seul coup, & fit charger de fers les cinq autres complices.

Leur traitement est remarquable. Des cinq esclaves, les deux plus vigoureux & par conséquent

Atkins.

Atkins.

les plus précieux pour l'avarice , en furent quittes pour le fouet & pour quelques scarifications. Les trois autres , qui étaient d'une constitution fort faible , & qui n'avaient eu part à l'action que par leur consentement , subirent une mort cruelle ; après avoir été contraints de manger le cœur & le foie de leur chef. La femme fut suspendue par les pouces, fouettée & déchirée de coups à la vue de tous les autres esclaves , jusqu'au dernier soupir , qu'elle rendit au milieu des tourmens. Il est difficile de justifier ces barbaries autrement que par le droit du plus fort , qui de tous les droits, est le plus généralement reconnu d'un bout du monde à l'autre. Les Nègres peuvent quelquefois faire valoir ce droit tout comme d'autres , comme on le voit par le trait suivant.

Le 6 de Juin , on jeta l'ancre devant *Axim* ; comptoir Hollandais ; & , le jour suivant , au Cap de *très-Pontas*. La plupart des vaisseaux de l'Europe touchent à ce Cap pour renouveler leur provision d'eau , qu'il est plus difficile d'obtenir plus loin , où l'on fait payer une once d'or à chaque vaisseau pour cette faveur. *John-Conny* , principal Kabaschir du canton , dont la ville est à trois milles de la côte , du côté de l'Ouest , envoya un de ses esclaves au vaisseau , pour y faire demander une canne à pomme d'or , gravée de son

rent quittés
 cations. Les
 titution fort
 action que
 ort cruelle,
 le cœur &
 pendue par
 coups à la
 u'au dernier
 ourmens. Il
 s autrement
 qui de tous
 econnu d'un
 res peuvent
 tout comme
 ait suivant.
 vant *Axim* ;
 ant, au Cap
 aux de l'Eul-
 ler leur pro-
 le d'obtenir
 once d'or à
John-Conny,
 la ville est à
 est, envoya
 y faire de-
 ravée de son

nom, que les Anglais un autre voyage s'étaient chargés de lui apporter. Non-seulement cette commission avait été négligée, mais le messager du Kabaschir s'étant emporté dans ses reproches, il fut imprudemment maltraité par les Anglais de l'équipage. Son maître irrité de ce double outrage, ne renia pas sa vengeance plus loin qu'au jour suivant. Les Anglais étaient à puiser de l'eau.

Il fondit sur eux, se saisit de leurs tonneaux, & fit une douzaine de prisonniers qu'il conduisit à sa ville. La hauteur de cette conduite était fondée sur des forces réelles.

Il s'était mis en possession du Fort de Brandebourg, que les Danois avaient abandonné depuis quelques années. Cette hardiesse avait fait naître quelques différends entre lui & les Hollandais. Sous prétexte de l'avoir acheté des Danois, ils y avaient envoyé en 1720, une galiote à bombes, & deux ou trois frégates, pour demander qu'il leur fût remis. John qui était hardi & subtil, ayant examiné leurs forces, répondit qu'il voulait voir quelque rémoignage du traité des Brandebourgeois. Il ajouta même que ce traité prétendu ne pouvait leur donner droit qu'à l'artillerie & aux pierres de l'édifice, puisque le terrain n'appartenait pas aux Européens, pour en disposer; que les premiers possesseurs lui en avaient payé la rente, & que, depuis le parti qu'ils avaient pris de l'a-

 Atkins.

8 HISTOIRE GÉNÉRALE

Atkins.

bandonner, il était résolu de n'y pas recevoir d'autres blancs. Ces raisonnemens ayant irrité les Hollandais, ils jetterent quelques bombes dans la place. Ensuite aussi furieux d'eau-de-vie que de colere, ils débarquerent quarante hommes sous la conduite d'un Lieutenant, pour former une attaque régulière. Mais John, qui avait eu le temps de se mettre en embuscade avec des forces supérieures, fondit brusquement sur eux & les tailla tous en pièces. Il ajouta l'insulte à la victoire, en faisant paver l'entrée de son palais des crânes des morts.

Cet avantage avait servi à le rendre plus fier & plus rigoureux sur tous les droits du commerce, c'est-à-dire, sur ceux qui lui étaient dûs justement. Cependant, lorsqu'il se fut réconcilié avec les Anglais, Atkins & quelques autres Officiers du vaisseau lui rendirent une visite. Les vents du Sud avaient rendu la mer si grosse, que les voyant embarrassés à descendre au rivage avec leurs propres chaloupes, il leur envoya ses canots. Mais il leur fit payer un droit pour ce service. Les Nègres seuls connaissent assez la côte pour savoir quand ils n'ont rien à craindre de l'agitation des flots. John se trouva lui-même sur le rivage pour y recevoir les Anglais. Il était accompagné de trente ou quarante gardes fort bien armés, qui les conduisirent à sa maison,

DES VOYAGES.

9

C'était un homme de cinquante ans , bien fait & robuste , d'un regard sévère , & qui se faisait respecter de tous les Nègres , jusqu'à vouloir que ceux qui portaient des chapeaux ou des bonnets , eussent toujours la tête nue devant lui.

Atkins.

Il reçut fort civilement les Anglais , & les salua de six coups de canon , qui lui furent rendus en même nombre. Il leur fit des excuses de les avoir empêchés de prendre de l'eau ; & , pour les en dédommager , il leur permit de pêcher dans la riviere qui passe derriere la ville. Mais leur pêche n'ayant point été fort heureuse , ils furent mal servis à dîner. Le Kabaschir prit un air mécontent , & leur reprocha de s'être attiré cette disgrâce en négligeant de faire un présent à l'eau de la riviere , qui méritait plus de considération qu'une autre , parce qu'elle était le Fétiche d'un homme tel que lui.

Atkins , trouvant le Kabaschir familier & de bonne humeur , ne fit pas difficulté de lui demander ce qu'étaient devenus les crânes Hollandais dont il avait pavé l'entrée de sa maison. Il répondit naturellement que , depuis un mois , il les avait enfermés dans une caisse ; avec de l'eau-de-vie , des pipes & du tabac , & qu'il les avait fait enterrer. Il était temps , ajouta-t-il , d'oublier les ressentimens passés ; & les petites

 Atkins.

commodités qu'il avait fait enterrer avec les Hollandais, étaient un témoignage du respect qu'il portait aux morts. Au reste, le Kabaschir lui fit voir, dans une de ses cours, les mâchoires de Hollandais suspendues aux branches d'un arbre. C'était encore un trophée qui lui restait.

 Smith.

Le but du Voyage de Smith, avait été de lever les plans de tous les Forts & les établissemens Anglais dans la Guinée. Il exécuta ce dessein avec beaucoup de peine.

Il débarqua le samedi, 20 d'Août 1726, à bord de la *Bonite*, commandée par le Capitaine Livingstone, avec le sieur Watter-Charles, Gouverneur de Sierra-Léona. On passa le Tropique le 14 de Septembre. Smith y observa plusieurs oiseaux blanchâtres, qui n'ont pour queue qu'une longue plume. Ils s'élevent fort haut dans leur vol. Les matelots leur ont donné le nom d'oiseaux du Tropique, parce qu'on ne les voit que sous la Zone Torride, entre les Tropiques.

Le 4 de Février 1727, on jeta l'ancre à cinq milles d'*Axim*, vers l'Ouest. Ce Château des Hollandais, sur la côte d'Or, est une petite fortification triangulaire, montée d'onze pièces de canon. Les Nègres ont une ville fort peuplée sous le canon du Château, comme on en

voit
la c
Si
arriv
plu
Pe
Fort
seu
au G
charg
lui p
Châte
canon
mettre
nuren
pas de
connu
pour
de se
neur,
& qu
disant
dessein
mais q
Il ne l
tendu
Cepen
au G

avec les Hol-
respect qu'il
paschir lui fit
s mâchoires
anches d'un
ée qui lui

avait été de
les établisse-
l exécuta ce

ût 1726 , à
par le Capi-
tner-Charles,
passa le Tro-
observa plu-
t pour queue
ort haut dans
onné le nom
qu'on ne les
, entre les

l'ancre à cinq
Château des
t une petite
onze pièces
le fort peu
omme on en

voit sous tous les Forts Européens , au long de
la côte d'Or. Smith.

Smith ayant levé successivement plusieurs plans,
arriva le 17 au Cap Corse , où l'on trouva
plusieurs vaisseaux dans la rade.

Pendant le séjour que Smith avait fait à James-
Fort sur la Gambia , il avait reçu , par un vais-
seau Anglais , une lettre de Hollande , adressée
au Gouverneur Hollandais de Mina , qu'il s'était
chargé de porter au Cap Corse. Cette occasion
lui paraissant favorable pour lever le plan du
Château de Mina , il s'y rendit dans un grand
canot , avec Livingstone , sous prétexte de re-
mettre la lettre au Gouverneur. Mais ils recon-
nurent bientôt que les Hollandais ne manquaient
pas de pénétration. Smith , qui ne se croyait ni
connu , ni observé , étant sorti sans affectation
pour jeter les yeux autour de lui , fut étonné
de se voir immédiatement suivi par le Gouver-
neur , qui le tira brusquement par la manche ,
& qui le pria de rentrer dans la salle , en lui
disant qu'il pouvait emporter , si c'était son
dessein , tout l'or de la Guinée dans sa poche ,
mais que pour le plan du Château Hollandais ,
il ne l'emporterait pas. Un reproche si peu at-
tendu causa d'abord quelque embarras à Smith.
Cependant , après s'être un peu remis , il répondit
au Gouverneur , qu'il lui avait cru assez de

Smith.

lumières pour ne pas s'imaginer qu'on pût entreprendre de lever le plan d'une place sans les instrumens nécessaires , & que , n'en ayant aucun , il s'étonnait qu'on pût le soupçonner de ce dessein. Le Commandant Hollandais demeura pensif un moment ; & , paraissant se repentir d'un procédé trop brusque , il pressa Smith & Livingstone de demeurer à dîner ; ils y consentirent. Alors il leur montra quelques plans imparfaits qui avaient été levés par un Desinateur de la Compagnie Hollandaise. L'ouvrage avait été fort bien commencé , mais l'Artiste était mort , sans avoir pu l'achever.

Smith partit du Cap Corse le 23 de Mars. Comme on était à la fin de la saison sèche , l'eau était si rare dans la garnison , qu'il fut impossible d'en obtenir pour les besoins du vaisseau. Il ne s'en trouve point à plus de huit milles du Château , de sorte qu'on y est réduit à l'eau d'une grande citerne qui se remplit par des tuyaux de plomb , où la pluie descend de tous les toits. Tous les Forts de la côte d'Or n'ont pas d'autre ressource.

Le 28 , on alla jeter l'ancre au Fort d'Akra. Smith alla se promener plusieurs fois jusqu'à la porte du Fort Hollandais. Il y rencontra quelques marchands de cette Nation , qui connaissaient le Facteur Anglais dont il était accompagné. On

s'ent
famil
prop
Fort
du C
craign
Angla
Le
dans
gagne
l'emb
a tiré
cours.
mer ,
de hu
qui fé
Le
dans l
qui est
vait al
deux
lieu or
trouve
si impé
ne pou
de jett
canots

n pût entre-
 nce sans les
 ayant aucun,
 ner de ce
 is demeura
 se repentir
 ressa Smith
 ; ils y con-
 quelques plans
 ar un Des-
 e. L'ouvrage
 'Artiste était

3, de Mars.
 seche, l'eau
 t impossible
 vaisseau. Il
 it milles du
 à l'eau d'une
 des ruyaux
 de tous les
 Or n'ont pas

Fort d'Akra.
 is jusqu'à la
 ontra quel-
 onnaissaient
 mpagné. On

DES VOYAGES: 13

s'entretint quelques momens avec beaucoup de familiarité & d'amitié. Mais les Hollandais ne proposerent point à Smith d'entrer dans leur Fort ; ce qui lui fit juger qu'ils avaient des ordres du Gouverneur-Général de Mina, & qu'ils craignaient les observations d'un Dessinateur Anglais.

 Smith.

Le 3 d'Avril, après avoir perdu un cable dans les rocs d'Akra, il remit à la voile pour gagner la côte de Juida. Le 5, il passa devant l'embouchure de la grande riviere *Volta*, qui a tiré ce nom de la rapidité extrême de son cours. Il est si violent qu'en entrant dans la mer, il change la couleur de l'eau, jusqu'à plus de huit lieues de la côte. C'est cette riviere qui sépare la côte d'Or de la côte des Esclaves.

Le 7, à la pointe du jour, on jeta l'ancre dans la rade de Juida, & l'on salua le Fort, qui est à plus d'une lieue de la côte. Il se trouvait alors dans la rade trois vaisseaux Français & deux Portugais. La Guinée entiere n'a pas de lieu où le débarquement soit si difficile. On y trouve continuellement les vagues si hautes & si impétueuses, que les chaloupes de l'Europe, ne pouvant s'approcher du rivage, on est obligé de jeter l'ancre fort loin, & d'y attendre les canots, qui viennent prendre les passagers &

 Smith.

les marchandises. Ordinairement les rameurs Nègres s'en acquittent avec beaucoup d'habileté ; mais quelquefois aussi le passage n'est pas sans danger. A l'arrivée du vaisseau de Smith , les Facteurs de sa Nation envoyèrent à bord un grand canot , pour amener au rivage ceux qui devaient y descendre. Le passage fut heureux. Cependant Smith fut étonné de se voir entre des vagues d'une hauteur excessive , & des flots d'écume , qui paraissaient capables d'abîmer le plus grand vaisseau. Il admira l'adresse des Nègres à les traverser ; mais sur-tout à profiter du mouvement d'une vague , pour faire avancer , à l'aide des rames , leur canot fort loin sur le rivage ; après quoi , sautant à terre , ils le transportent encore plus loin pour le garantir du retour des flots. Si l'on avait le malheur d'être renversé , il serait fort difficile de se sauver à la nage , quand on n'aurait que la violence de la mer à combattre ; mais en y joignant le danger des requins , qui suivent toujours les canots en grand nombre , pour attendre leur proie , on peut dire qu'il est presque impossible d'échapper.

Les vaisseaux , qui viennent à Juida pour le commerce , ont toujours sur le rivage des tentes , qui leur servent de magasins pour mettre leurs marchandises à couvert. Smith , en débarquant.

s'appe
qui e
glaise
y ava
dont
dema
pondi
le ma
passag
telot
pour
aient
lequel
eau ;
ayant
Il avait
à la vu
Les
Fort ,
nommé
du côt
réduit
Dahom
Europe
du gra
Ouest
quelqu
verneur

ameurs Nè-
d'habileté ;
est pas sans
Smith , les
à bord un
ge ceux qui
fut heureux.
e voir entre
& des flots
d'abîmer le
e des Nègres
a profiter du
re avancer , à
t loin sur le
, ils le transf-
e garantir du
malheur d'être
e sauver à la
olence de la
ant le danger
les canots en
r proie , on
e d'échapper.
uida pour le
e des tentes,
mettre leurs
débarquant.

s'approcha d'une tente Française , où le matelot qui en avait la garde , lui offrit en langue Anglaise un verre d'eau-de-vie , qu'il accepta. Il y avait dans la tente un grand nombre de barils , dont le dehors paraissait mouillé. Smith en ayant demandé la raison , le matelot Français lui répondit que les barils n'avaient été débarqués que le matin , & qu'ils avaient beaucoup souffert au passage. Il ajouta qu'au débarquement , un matelot Français s'étant hasardé trop loin dans l'eau pour reprendre un baril que les vagues emportaient , avait été saisi par un jeune requin , contre lequel il s'était fort bien défendu avec son couteau ; mais que la même vague qui le ramenait , ayant apporté deux autres requins monstrueux , il avait été déchiré dans un moment , & dévoré à la vue de tous ses compagnons.

Les Anglais ont , à dix-huit milles de ce Port , du côté de l'Est , un autre Comptoir , nommé *Jacquin* ; & celui de *Sabi* à cinq milles , du côté du Nord. Mais celui-ci venait d'être réduit en cendres par le grand & puissant Roi *Dahomay* , dont le nom a fait tant de bruit en Europe. Sa première conquête avait été le royaume du grand Ardra , cinquante mille au Nord-Ouest de Sabi. Le Roi d'Ardra ayant , en 1724 , quelques affaires à régler avec *Baldwin* , Gouverneur Anglais de Juida , & n'étant pas satisf-

 Smith.

smith.

fait de sa diligence, fit arrêter *Lamb*, Facteur Anglais d'Ardra, dans l'espérance de rendre Baldwin plus attentif à l'obliger. Ce fut dans ces circonstances que la ville d'Ardra fut assiégée par les troupes du Roi Dahomay, & qu'ayant été prise, après une vigoureuse résistance, le Roi même fut tué à la porte de son Palais. *Lamb* fut conduit devant le Général de Dahomay, qui n'avait jamais vu de Blancs. Cet Officier Nègre fut si surpris de sa figure, qu'il le mena au Roi son maître, comme une rareté fort étrange. En effet, le Roi Dahomay, faisant sa résidence à deux cens milles dans les terres, n'avait jamais eu non plus l'occasion de voir un Européen. Il garda précieusement *Lamb*, qui écrivit pendant sa captivité une lettre au Gouverneur *Tinker*, successeur de Baldwin. Nous la transcrivons tout-à-l'heure. Elle servira à faire connaître ce que c'était que ce Roi Dahomay.

Le premier de Juillet, comme on faisait voile pour le retour, à treize degrés dix-neuf minutes du Nord, on s'aperçut d'une dangereuse voie d'eau. Comme elle était déjà si grande que les pompes ne pouvaient suffire, on ne fut pas saisi d'une crainte médiocre, en considérant qu'on était fort éloigné de la terre, & qu'on n'était accompagné d'aucun vaisseau. Après beaucoup de recherches,

cherches, Livingstone découvrit la source du mal, & trouva le moyen d'en arrêter le progrès. Cependant il ne fut pas possible d'y remédier si parfaitement; qu'on ne s'aperçût bientôt qu'il recommençait avec un nouveau danger. On résolut de suivre le vent pour soulager le vaisseau. Mais la fatigue extrême de l'équipage, qui était sans cesse obligé de travailler à la pompe, fit applaudir à la proposition de porter droit aux Indes Occidentales. On était sous le vent Nord-Est de commerce, & dans la latitude qu'on vient de remarquer, on avait directement la Barbade à l'Ouest. A la vérité, suivant les calculs, on n'en était pas à moins de sept cens lieues; distance terrible pour un vaisseau prêt à s'abîmer. Cependant les circonstances n'offrant point d'autre ressource; on résolut de s'y attacher avec tous les efforts du courage & de la prudence. Les emplois furent distribués pour une si grande entreprise. Le Capitaine & le Pilote devaient prendre alternativement la conduite du gouvernail. Whéecler & Smith se chargerent de préparer les vivres; & de faire du punch chaud pour ceux qui travaillaient à la pompe; auxquels on assigna une pinte & demie de liqueur pendant chaque garde; c'est-à-dire de quatre heures en quatre heures. Ils avaient besoin de ce soutien pour ranimer leurs esprits, parce

 Smith.

Smith.

que le travail était si pénible & le péril si pressant, que tous les matelots ne purent être divisés qu'en deux gardes. Il restait deux petits Nègres, qui reçurent ordre d'assister Whéeler & Smith dans leurs fonctions.

On passa neuf ou dix jours dans une extrémité si déplorable. La plupart des matelots commençaient à se rebuter de l'excès du travail, & quelques-uns firent éclater des murmures, qui semblaient annoncer d'autres effets de leur désespoir. On leur fournissait néanmoins des rafraîchissemens; & Smith avait soin de leur tuer tous les jours quelques pièces de volaille ou de chevreau. Tous les Officiers s'efforçaient aussi de les encourager par l'espérance de découvrir bientôt la Barbade. Leur chaloupe, qui était assez grande & en fort bon état, avait été placée sur le tillac. Mais la barque longue ayant été ferrée entre les deux ponts, plusieurs souhaitaient qu'on la mit en état d'être employée, c'est-à-dire, qu'elle fût équipée de tout ce qui était nécessaire pour un usage forcé, comme d'eau, de vivres, d'instrumens de mer, &c. D'autres s'opposèrent fortement à cette proposition, dans la crainte que les plus mutins, ou les plus désespérés, ne profitassent des ténèbres pour fuir dans la barque & pour abandonner tous les autres à leur mauvais sort; ce qui

aur
par
la p
mat
inou
L
la p
tom
mor
cloct
au tr
se rép
Smith
on se
laisser
pomp
terre,
le tran
les ali
plus p
la terr
Barbac
situatio
Non re
dont i
Le mê
Carlisle
Pene

était si pres-
 être divisés
 Nègres,
 & Smith

ne extrémité
 ors commen-
 ail, & quel-
 es, qui sem-
 e leur déses-
 des rafraîchis-
 tuer tous les
 de chevreau.
 de les encou-
 rir bientôt la
 assez grande
 te sur le tillac.
 rée entre les
 qu'on la mit
 e, qu'elle fût
 faire pour un
 res, d'instru-
 ent fortement
 que les plus
 achassent des
 pour chan-
 s fort; ce qui

aurait causé nécessairement la perte du vaisseau, parce qu'il ne serait pas resté assez de bras pour la pompe. Au milieu de ce trouble, tous les animaux étrangers qu'on transportait en Europe, moururent faute de foin & de nourriture.

Smith.

L. 16, trois matelots, qui avaient travaillé à la pompe, depuis quatre heures jusqu'à huit, tomberent évanouis, & furent emportés comme morts. Cet accident ayant fait sonner plutôt la cloche, pour appeller ceux qui devaient succéder au travail, l'horreur & la consternation parurent se répandre sur tous les visages. Cependant, comme Smith avait fait préparer un fort bon déjeuner, on se mit à manger, autant que la crainte pouvait laisser d'appétit; lorsqu'un des matelots de la pompe se mit à crier de toute sa force, *terre, terre*, courant & sautant comme un insensé dans le transport de sa joie. Tout le monde abandonna les alimens, pour satisfaire une curiosité beaucoup plus pressante que la faim. On découvrit en effet la terre qu'on reconnut aussi-tôt pour l'Isle de la Barbade. Ceux qui se sont trouvés dans une situation semblable, assurent que le moment où l'on revoit la terre, produit une espèce de délire dont il est impossible de se former une idée. Le même jour on jetta l'ancre dans la Baie de Carlisle.

Pendant les jours suivans, on se hâta de déz

 Smith.

charger toutes les marchandises du vaisseau, sans interrompre un moment le travail de la pompe, qui ne cessait pas d'être nécessaire dans une rade si tranquille. Un jour que le Capitaine Livingstone & Smith étaient à bord avec Léake, & quelques autres Négocians, les ouvriers pomperent un petit dauphin, à demi-rongé de pourriture, sans queue & sans tête, d'environ trois pouces & demi de longueur. Livingstone le mit soigneusement dans l'esprit-de-vin, pour le conserver jusqu'en Europe, persuadé que ce petit poisson ayant été long-temps dans la fente du bâtiment, avait fermé le passage à quantité d'eau, & que c'était à lui par conséquent qu'il était redevable de sa conservation. Lorsqu'on examina de près le vaisseau, après l'avoir mis sur le côté, on apperçut sous la quille & dans d'autres endroits, plusieurs fentes dont on n'avait pas eu le moindre soupçon. Mais la principale était celle que Livingstone avait découverte, & qui n'avait pu être bien bouchée.

Voici la lettre du Facteur Lamb, que nous avons promise au Lecteur. Elle est adressée à Tinkel, Directeur de la Compagnie Anglaise à Sabi.

 Lettre
 sur le Roi
 Dahomay.

« Monsieur, il y a cinq jours que le Roi me remit votre lettre du premier de ce mois. Ce Prince m'ordonne de vous répondre en sa pré-

sence. Je le fais, pour exécuter ses volontés. En recevant votre lettre de sa main, j'eus avec lui une conférence dont je crois pouvoir conclure qu'il ne pense pas beaucoup à fixer le prix de ma liberté. Lorsque je le pressai de m'expliquer à quelles conditions il voulait me permettre de partir; il me répondit qu'il ne voyait aucune nécessité de me vendre, parce que je ne suis pas Nègre. Je le pressai: il tourna ma demande en plaisanterie, & me dit que ma rançon ne pouvait monter à moins de sept cens esclaves, qui à quatorze livres sterlings par tête, feraient près de dix mille livres sterlings. Je lui avouai que cette ironie me glaçait le sang dans les veines; & me remettant un peu, je lui demandai s'il me prenait pour le Roi de mon pays. J'ajoutai que vous & la Compagnie me croiriez fou, si je vous faisais cette proposition. Il se mit à rire, & me défendit de vous en parler dans ma lettre, parce qu'il voulait charger le principal Officier de son commerce de traiter cette affaire avec vous, & que si vous n'aviez rien à Juida d'assez beau pour lui, vous deviez écrire d'avance à la Compagnie. Je lui répondis qu'à ce discours il m'était aisé de prévoir que je mourrais dans son pays, & que je le priais de faire venir pour moi, par quelques-uns de ses gens, des habits

 Dahomay.

Dahomay.

& quelques autres nécessités. Il y consentit. Je n'ai donc, Monsieur, qu'un seul moyen de me racheter; ce serait de faire offre au Roi d'une Couronne & d'un sceptre, qui peuvent être payés sur ce qui reste dû au dernier Roi d'Ardra. Je ne connais pas d'autre présent qu'il puisse trouver digne de lui; car il est fourni d'une grosse quantité de vaisselle, d'or en œuvre, & d'autres richesses. Il a des robes de toutes sortes, des chapeaux, des bonnets, &c. Il ne manque d'aucune espèce de marchandises. Il donne les *bujis* (a) comme du sable, & les liqueurs fortes comme de l'eau. Sa vanité & sa fierté sont excessives. Aussi est-il le plus belliqueux & le plus riche de tous les Rois de cette grande région; & l'on doit s'attendre, qu'avec le temps, il subjuguera tout le pays dont il est environné. Il a déjà pavé deux de ses principaux Palais des crânes de ses ennemis tués à la guerre. Les Palais néanmoins sont aussi grands que le Parc Saint-James à Londres, c'est-à-dire, qu'ils ont un mille & demi de tour.

Le Roi souhaite beaucoup qu'il me vienne des

(a) Espèce de coquille colorée qui sert de monnois aux Nègres comme les kowris,

lett
sou
dig
m'a
rete
me
com
para
eu
qui
côut
cet
un
deux
& de
voir
de Sa
Ainsi
charp
libre
avec
une g
ment
L'a
excell
joigna
comm
blancs

lettres de ma Nation, ou toute autre marque de souvenir. Il regarderait comme une bassesse indigne de lui, de prendre quelque chose qui m'appartînt. Je ne crois pas même qu'il voulût retenir les blancs qui viendraient à sa Cour. S'il me traite autrement, c'est qu'il me regarde comme un captif pris à la guerre. D'ailleurs il paraît m'estimer beaucoup, parce qu'il n'a jamais eu d'autre blanc qu'un vieux mulâtre Portugais, qui lui vient de la Nation des Papas, & qui lui coûte environ cinq cens livres sterlings. Quoique cet homme soit son esclave, il le traite comme un Kabaschir du premier ordre. Il lui a donné deux maisons, avec un grand nombre de femmes & de domestiques, sans lui imposer d'autre devoir que de raccommo-der quelquefois les habits de Sa Majesté, parce que ce mulâtre est tailleur. Ainsi, l'on peut compter que les tailleurs, les charpentiers, les ferruriers, ou tout autre artisan libre qui voudrait se rendre ici, seraient reçus avec beaucoup de caresses, & feraient bientôt une grosse fortune; car le Roi paie magnifiquement ceux qui travaillent pour lui.

L'arrivée de quelque ouvrier serait donc un excellent moyen pour obtenir ma liberté, en y joignant la promesse d'entretenir avec lui un commerce réglé. Mais étant persuadé que les blancs contribuent ici à sa grandeur, il m'objecte

Dahomay, à tout moment que s'il me laisse partir, il n'y a pas d'apparence qu'il en revoie jamais d'autres. Il faudrait engager quelqu'un à faire le voyage, pour retourner presque aussi-tôt. Cette seule démarche persuaderait au Roi qu'il verrait d'autres blancs dans la suite; & je suis presque sûr qu'il m'accorderait la permission de partir, pour hâter ceux qui viendraient après moi. Si Henri Touch, mon valet, était encore à Juida, & qu'il fût disposé à se rendre ici, il y trouverait plus d'avantage qu'il ne peut se le figurer. Il est jeune; le Roi prendrait infailliblement de l'affection pour lui. Quoique je ne rende aucun service à ce Prince, il m'a donné une maison, avec une douzaine de domestiques de l'un & de l'autre sexe, & des revenus fixes pour mon entretien; si j'aimais l'eau-de-vie, je me tuerais en peu de temps; car on m'en fournit en abondance. Le sucre, la farine & les autres commodités ne me sont pas plus épargnés. Si le Roi fait tuer un bœuf, ce qui lui arrive souvent, je suis sûr d'en recevoir un quartier. Quelquefois il m'envoie un porc vivant, un mouton, une chèvre; & je ne crains nullement de mourir de faim. Lorsqu'il sort en public, il nous fait appeler, le Portugais & moi, pour le suivre. Nous sommes assis près de lui pendant le jour, à l'ardeur du Soleil, avec la permission néan-

moi
rafo
A
nou
& f
qui f
com
supp
reme
& de
à la
texte
m'aya
m'ord
garden
encor
même
à la g
le Ro
l'occat
fait de
qu'elle
à sa f
branle
m'ord
dans l
de sa
onze.

tir, il n'y a
 mais d'autres.
 e le voyage,
 tre seule dé-
 rrait d'autres
 que sût qu'il
 , pour hâter
 Henri Touch,
 & qu'il fût
 ouverait plus
 gurer. Il est
 ment de l'af-
 rende aucun
 e une maison,
 de l'un & de
 our mon en-
 je me tuerais
 urnit en abon-
 dantes commo-
 Si le Roi fait
 uvent, je suis
 Quelquefois il
 , une chèvre;
 mourir de
 il nous fait
 ur le suivre.
 ant le jour,
 mission néan-

moins de faire tenir, par nos esclaves, des pa-
 rasols qui nous couvrent la tête.

 Dahomay.

Ainsi nous tâchons, le Portugais & moi, de
 nous rendre la vie aussi douce qu'il est possible,
 & sur-tout de ne pas tomber dans une tristesse,
 qui serait bientôt funeste à notre santé. Cependant,
 comme je suis fort ennuyé de ma situation, je
 suppliai le Roi, il y a quelque tems, de me
 remettre entre les mains du Général de ses troupes,
 & de me faire donner un cheval pour le suivre
 à la guerre. Il rejetta ma demande, sous pré-
 texte qu'il ne voulait pas me faire tuer. Ensuite,
 m'ayant promis de m'employer autrement, il
 m'ordonna de demeurer tranquille, & de prendre
 garde à tout ce que je lui verrais faire. J'ignore
 encore quelles sont ses intentions. Son Général
 même n'approuva pas l'offre que je faisais d'aller
 à la guerre, parce que si j'étais tué, me dit-il,
 le Roi ne lui pardonnerait pas d'en avoir été
 l'occasion. Depuis ce temps-là, Sa Majesté m'a
 fait donner un cheval, & m'a déclaré que lors-
 qu'elle sortirait de son palais, je serais toujours
 à sa suite. Il sort assez souvent dans un beau
 branle, garni de pilliers dorés & de rideaux. Il
 m'ordonne quelquefois aussi de l'accompagner
 dans ses autres Palais, qui sont à quelques milles
 de sa résidence ordinaire. On m'assure qu'il en a
 onze.



Dahomay.

Comme il est fatigant de monter à cheval sans selle, je vous prie de m'en envoyer une, avec un fouet & des éperons. Le Roi m'a donné ordre de vous demander aussi le meilleur harnois que vous ayiez à Juida. Vous ferez payé libéralement. Il voudrait en même temps que vous lui envoyassiez un chien anglais, & une paire de boucles de souliers. Si vous jugez bien de ses intentions, vous pouvez m'adresser ce que je vous demande & pour lui & pour moi. Je suis persuadé que le moindre présent sera fort agréable de ma part, & redoublera mon crédit à cette cour, soit que je parte ou que je demeure; ainsi, je vous conjure de m'accorder une grace qui peut non-seulement rendre mon sort plus supportable, mais qui, faisant conclure au Roi qu'on ne pense point à ma rançon, le déterminera, peut-être, à me rendre la liberté dans quelque moment de caprice.

Vous devez m'envoyer d'autant plus facilement ce que je vous demande, que je n'ai pas touché mes appointemens depuis que je suis en Guinée; & vous ne serez pas surpris que je vous demande tant de choses, si j'ajoute que le Roi me fait bâtir actuellement une maison dans une ville où il fait ordinairement son séjour lorsqu'il se prépare à la guerre. Cette nouvelle faveur me jette dans une profonde mélancolie, parce

qu'e
rend
S
pou
liez
vos
faire
à la C
ne d
toute
prix,
Sa M
encom
Je lui
mais
nous
prie c
ordin
usage
que S
canon
jour l
On vo
quelq
croira
quand
cens m

qu'elle marque assez qu'on ne pense point à me rendre bientôt ma liberté.

Dahomay.

Si vous approuvez que je traite avec le Roi pour quelques Esclaves, il faut que vous en parliez à ses gens, & que vous me donniez là-dessus vos ordres; car pendant le séjour que je dois faire ici, je souhaite de pouvoir me rendre utile à la Compagnie; mais, dans cette supposition, vous ne devez pas oublier de m'envoyer des essais de toutes vos marchandises, avec la marque des prix, pour prévenir toutes sortes de mal-entendus. Sa Majesté m'a pris tout le papier que j'avais encore, dans le dessein de faire un cerf-volant. Je lui ai représenté que c'est un amusement puérole; mais il ne le désire pas moins, afin, dit-il, que nous puissions nous en amuser ensemble. Je vous prie donc de m'envoyer deux mains de papier ordinaire, avec un peu de fil retors pour cet usage; joignez-y un peloton de meche, parce que Sa Majesté m'oblige souvent de tirer ses gros canons, & que j'apprends de perdre quelque jour la vue en me servant d'allumettes de bois. On voit ici vingt-cinq pièces de canons, dont quelques-unes pèsent plus de mille livres. On croirait qu'elles y ont été apportées par le diable, quand on considère que Juida est à plus de deux cents milles, & qu'Ardra n'est pas à moins de

cent soixante. Le Roi prend beaucoup de plaisir à faire une décharge de cette artillerie chaque jour de marché. Il fait travailler actuellement à construire des affuts. Quoiqu'il paraisse fort sensé, sa passion est pour les amusemens & les bagatelles qui flattent son caprice. Si vous aviez quelque chose qui puisse lui plaire à ce titre, vous me feriez plaisir de me l'envoyer ; des estampes & des peintures lui plairaient beaucoup ; il aime à jeter les yeux dans les livres ; ordinairement il porte dans sa poche un livre latin de prieres, qu'il a pris au mulâtre Portugais ; & lorsqu'il est résolu de refuser quelque grace qu'on lui demande , il parcourt attentivement ce livre, comme s'il y entendait quelque chose.

Il trouve aussi beaucoup d'amusement à tracer des caracteres au hasard sur le papier, & souvent il m'envoie l'ouvrage qu'il a fait pour imiter nos lettres ; mais il le fait accompagner d'un grand flacon d'eau-de-vie , & d'un grand *kabès* (a) ou deux. Si vous connoissez quelque maîtresse hors de condition, blanche ou mulâtre , à qui l'on pût persuader de venir dans ce pays , soit pour y porter la qualité de femme du Roi, soit pour y exercer

(a) Un *kabès* est une somme de quatre mille *dujis*.

sa pro
extrém
nerait
Une f
à crain
Sa Ma
avec p
Elles r
dans l
petite v
& deu
petits
de soi
grands
trois fo
des ve
des ma
tiennen
ce pays
le Roi
& qu'il
deux fe
mais éta
passionn
entendu
manque
s'achete
blement

sa profession, cette galanterie me ferait faire un extrême progrès dans le cœur du Roi, & donnerait beaucoup de poids à toutes mes promesses. Une femme, qui prendrait ce parti, n'aurait point à craindre d'être forcée à rien par la violence; car Sa Majesté entretient plus de deux mille femmes, avec plus de splendeur qu'aucun autre Roi Nègre. Elles n'ont pas d'autre occupation que de le servir dans son palais, qui paraît aussi grand qu'une petite ville. On les voit en troupes de cent-soixante & deux cens, aller chercher de l'eau dans de petits vases, vêtues tantôt de riches corslets de soie, tantôt de robes d'écarlate, avec de grands colliers de corail, qui leur font deux ou trois fois le tour du cou. Leurs conducteurs ont des vestes de velours verd, bleu, cramoisi & des masses d'argent doré à la main, qui leur tiennent lieu de cannes. Lorsque j'arrivai dans ce pays, le Portugais avait une fille mulâtre, que le Roi traitait avec beaucoup de considération, & qu'il comblait de présens. Il lui avait donné deux femmes & une jeune fille pour la servir; mais étant morte de la petite vérole, il souhaite passionnément d'en avoir une autre; je lui ai entendu dire plusieurs fois qu'aucun blanc ne manquerait jamais près de lui de ce qui peut s'acheter avec de l'or. Il traite aussi très-favorablement les Nègres étrangers; & ses bontés

 Dahomay.

 mille bujis.

éclatent tous les jours pour quelques Malayens
 Dahomay. qui sont actuellement ici.

La situation du pays le rend fort sain. Il est élevé, & par conséquent rafraîchi tous les jours par des vents agréables. La vue en est charmante. Elle s'étend jusqu'au grand Papa, qui est fort éloigné : on n'y est point incommodé des mosquites.

J'espère que l'occasion se présentera de vous entretenir, avec plus d'étendue de la puissance & de la grandeur de ce Prince (a) victorieux. Je n'ai pu me défendre quelquefois d'une vive admiration, en voyant ici des richesses que je ne m'attendais pas à trouver dans cette partie du monde. Vous savez que je ne dois la vie qu'à la pitié d'un Nègre, qui m'aida à passer le mur du vieux comptoir, où l'on m'avait renfermé au premier cri de guerre. Sans cette malheureuse précaution, j'aurais peut-être eu le bonheur d'éviter la captivité. Le Roi d'Ardra s'était méfié apparemment de mon dessein, & ce fut cette raison qui lui fit prendre le parti de s'assurer de moi. Quoi qu'il en soit, la maison

(a) On verra tout-à-l'heure, dans les Voyages de Snelgrave, un détail historique des victoires & de la puissance de Dahomay.

où j'
 Daho
 pour
 qui
 au tra
 où le
 maître
 titude
 prend
 de-vie
 traiten
 le frer
 de lui
 c'était
 A l
 suivre
 étaient
 de la
 le sang
 bondan
 Ciel. F
 deux c
 mis sou
 fort ho
 un de
 mortell
 velle à
 m'expli

où j'étais retenu, ayant été la première où les Dahomays mirent le feu, j'en sortis aussitôt pour avoir le triste spectacle de la désolation qui suivit immédiatement. On me conduisit au travers de la ville, jusqu'au Palais du Roi, où le Général de Dahomay commandait en maître absolu. L'orgueil de la victoire & la multitude de ses soins ne l'empêcherent pas de me prendre la main & de m'offrir un verre d'eau-de-vie. J'ignorais encore qui il était; mais ce traitement me rassura. Je l'avais pris d'abord pour le frère du Roi d'Ardra, quoique je fusse surpris de lui voir le visage coupé. J'appris bientôt qu'il était le Général du vainqueur.

Dahomay.

A l'entrée de la nuit, je fus obligé de le suivre dans son camp. Les cadavres sans tête étaient en si grand nombre dans les rues de la ville qu'ils bouchaient le passage, & le sang n'y aurait pas coulé avec plus d'abondance, s'il en était tombé une pluie du Ciel. En arrivant au camp, on me fit boire deux ou trois verres d'eau-de-vie, & je fus mis sous la garde d'un Officier, qui me traita fort honnêtement. Le lendemain, on m'amena un de mes domestiques Nègres, mais blessé si mortellement à la tête, qu'on lui voyait la cervelle à découvert. Il n'était point en état de m'expliquer à quoi j'étais destiné. Deux jours

ALE

es Malayens

et sain. Il est
ous les jours
est charmante.
qui est fort
mmodé des

tera de vous
e la puissance
) victorieux.
s d'une vive
hesses que je
cette partie
e dois la vie
'aïda à passer
n m'avait ren-
ns cette mal-
- être eu le
Roi d'Ardra
dessein, &
ndre le parti
it, la maison

es Voyages de
toires & de la

Dahomay.

après, le Général me fit appeller & me donna ordre de demeurer assis avec ses Capitaines, tandis qu'il comptait les esclaves en leur donnant à chacun son buji. Le nombre des bujis étant monté à plus de deux grands kabès, celui des esclaves devait être de huit mille. Je reconnus entr'eux deux autres de mes domestiques, l'un blessé au genou, l'autre à la cuisse. J'eus occasion d'entretenir un peu plus long-temps le Général. Il m'encouragea par l'espérance d'un meilleur sort. Il fit apporter un flacon d'eau-de-vie, but à ma santé & m'ordonna de garder le reste. A ce présent, il voulut ajouter quelques pièces d'étoffe, que je refusai, parce qu'elles ne pouvaient m'être d'aucun usage; mais je lui dis que s'il pouvait me faire retrouver dans le pillage mes chemises & mes habits, j'en aurais beaucoup de reconnaissance, parce que mon linge était fort sale, comme vous n'aurez pas de peine à vous le figurer.

Les Dahomays, dont mes domestiques étaient devenus les esclaves, leur refuserent la liberté de me parler, si ce n'était en leur présence. Cependant le Général me dit de ne pas m'en affliger, & de ne m'alarmer de rien jusqu'à ce que j'eusse vu le Roi son Maître, dont il m'assura que je serais reçu avec bonté. Il me donna un parasol, & un branle ou un hamak, pour me

faire

faire
avec

J'a

des c

ou le

mene

sans c

sus c

qui b

une so

le pré

plus tr

grand

tour d

La plu

coutea

yeux,

cution.

secours

l'Offici

milles

lui-mê

champ

sence.

Je v

voyage

si Sa M

ment m

Tom

faire porter dans le voyage ; j'acceptai ce secours avec joie.

Dahomay.

J'avais vu commettre tant de cruautés à l'égard des captifs , sur-tout contre ceux que leur âge ou leurs blessures ne permettaient pas d'emmener , que je ne pouvais être tout-à-fait sans crainte. La première fois sur-tout que je fus conduit par une troupe de Nègres armés , qui bataient devant moi , sur leurs tambours , une sorte de marche lugubre , que je pris pour le présage de mon supplice , je me livrai aux plus tragiques imaginations. J'étais environné d'un grand nombre de ces furieux , qui sautaient autour de moi en poussant des cris épouvantables. La plupart avaient à la main des épées ou des couteaux nus , & les faisaient briller devant mes yeux , comme s'ils eussent été prêts pour l'exécution. Mais , tandis que j'implorais la pitié & le secours du Ciel , le Général envoya ordre à l'Officier qui me conduisait de me mener à deux milles du camp , dans un lieu où il s'était retiré lui-même. Son ordre fut exécuté sur-le-champ , & je fus un peu rassuré par sa présence.

Je vous raconterais les circonstances de mon voyage , & de quelle manière je fus reçu du Roi , si Sa Majesté ne me faisait demander à ce moment ma lettre , avec un empressement qui ne

me permet pas de la rendre plus longue ni de
 Dahomay. la corriger. Je me flatte que cette raison fera excu-
 ser mes fautes & je suis, &c. Bullfinch Lamb. »

L'Auteur de cette lettre passa encore deux ans à la Cour de Dahomay. Enfin le Roi, se fiant à la promesse qu'il lui fit de revenir avec d'autres blancs, le renvoya comblé de bienfaits. Il s'arrêta peu à Juida. L'occasion s'étant présentée de partir pour l'Amérique, il se rendit à la Barbade où Smith le rencontra.



Voya
Roi
 L'INT
 est la r
 rencont
 commer
 quelles
 térieur
 le Cap-
 de Cong
 les Angl
 augment
 qu'à deu
 Snelgr
 dans l'éte
 depuis la
 Confalvo
 La prem
 sur le ve
 gueur, de
 kobar, pr

gue ni de
on fera ex-
ch Lamb. »
re deux ans
se fiant à la
ec d'autres
rs. Il s'arrêta
ée de partir
Barbade ou



CHAPITRE III.

*Voyage de Snelgrave. Victoires du
Roi de Dahomay. Traite des Nègres.*

L'INTRODUCTION des Voyages de Snelgrave Snelgrave.
est la mieux détaillée que nous ayions encore
rencontrée. Elle contient une vue générale du
commerce de la Guinée, & les raisons pour les-
quelles on a si peu connu jusqu'à présent l'in-
térieur de l'Afrique. Il entend la Guinée depuis
le Cap-Verd jusqu'au pays d'Angola. La riviere
de Congo, dit-il, est le lieu le plus éloigné où
les Anglais aient porté leur commerce. Ils l'ont
augmenté si avantageusement qu'ils ont eu jus-
qu'à deux cens vaisseaux sur cette côte.

Snelgrave a fait lui-même un long commerce
dans l'étendue d'environ sept cens lieues de côtes,
depuis la riviere de Scherbro jusqu'au Cap Lopez
Consalvo. Il divise cet espace en quatre parties.
La premiere qu'il appelle côte *Windward*, ou
sur le vent, a deux cens cinquante lieues de lon-
gueur, depuis la même riviere jusqu'à celle d'*An-
kobar*, près d'*Axim*. On ne trouve sur cette côte

Snelgrave.

aucun établissement Européen. Le commerce ne s'y exerce qu'au passage des vaisseaux, sur les signes que les Nègres font du rivage avec de la fumée, pour avertir les vaisseaux qu'ils apperçoivent à la voile. Ils se rendent à bord dans leurs canots, avec les marchandises de leurs pays, à moins qu'ils n'aient été rebutés par les insultes & les violences des marchands de l'Europe. C'est ce qui arrive souvent, remarque l'Auteur, à la honte des Anglais & des Français, qui sous les moindres prétextes enlèvent ces malheureux Nègres pour l'esclavage. Une injustice si noire a non seulement refroidi plusieurs Nations d'Afrique pour le commerce, mais expose quelque fois les innocens à porter la peine des coupables : car on a l'exemple de quelques petits vaisseaux de l'Europe, qui ont été surpris par des Nègres, maltraités & sacrifiés à leur vengeance.

La seconde division de Snelgrave s'étend depuis la rivière d'*Ankobar*, jusqu'au fort d'*Akra*, c'est-à-dire, l'espace de cinquante lieues. Cette partie qui se nomme la côte d'Or, est remplie de comptoirs Anglais & Hollandais.

La troisième division est d'environ soixante lieues, depuis *Akra* jusqu'à *Jaquin*. Il n'y a point d'autres comptoirs dans cet espace que ceux de *Juida* & de *Jaquin*.

La dernière partie, depuis *Jaquin* jusqu'à

Baie
Kame
trois
Euro
Su
march
de de
opini
cendi
mais
sur les
n'a pa
diell
ceux q
miféral
les sou
à leur
Quoi
coup F
ont ave
pas no
pays. C
Nègres
qui font
que, d
Nations
rivage
qu'on e

commerce ne
aux, sur les
e avec de la
qu'ils apper-
à bord dans
de leurs pays,
ar les insultes
Europe. C'est
l'Auteur, &
çais, qui sous
es malheureux
lice si noire a
Nations d'A-
xpose quelque
des coupables
petits vaisseaux
ar des Nègres,
nce.
e s'étend depuis
t d'Akra, c'est
es. Cette partie
mple de com-
viron soixante
z. Il n'y a point
e que ceux de
quin jusqu'à

Baie de Benin, au long des Kallabares, des Kamerones, & du Cap Lopez Confalvo, est de trois cens lieues, & n'a point de comptoirs Européens.

Enclgrave

Sur toute la côte de la première division, les marchands de l'Europe ne risquent pas volontiers de descendre au rivage, parce qu'ils ont mauvaise opinion du caractère des habitans. L'Auteur descendit dans quelques endroits; mais il ne put jamais s'y procurer les moindres éclaircissimens sur les pays intérieurs. Dans tous ses voyages, il n'a pas rencontré un seul blanc qui ait eu la hardiesse d'y pénétrer. Aussi ne doute-t-il pas que ceux qui formeraient cette entreprise, ne périssent misérablement, par la jalousie des Nègres, qui les soupçonneraient de quelque dessein pernicieux à leur Nation.

Quoique les habitans de la côte d'Or soient beaucoup plus civilisés par l'ancien commerce qu'ils ont avec les Européens, leur politique ne souffre pas non plus qu'on pénétre dans le sein de leur pays. Cette défiance va si loin que la jalousie des Nègres intérieurs s'étend jusqu'aux autres Nègres qui sont sous la protection des blancs. De-là vient que, dans la paix la plus profonde, lorsque les Nations éloignées de la mer s'approchent du rivage pour le commerce, les éclaircissimens qu'on en tire sont si fabuleux & si contradictoires,

Snelgrave. qu'on n'y peut prendre aucune confiance ; d'autant plus qu'en général les Nègres en imposent toujours aux blancs.

On peut dire la même chose de la troisieme division ; car , jusqu'à la conquête des Royaumes de Juida & de Jaquin par le Roi de Dahomay , on ne connaissait presque rien des pays du dedans. Aucun blanc n'avait pénétré plus loin que le Royaume d'Ardra , qui est à cinquante milles de la côte.

Les peuples de la quatrieme division sont encore plus barbares que ceux de la premiere , & moins capables par conséquent de se prêter aux informations.

Enfin Snelgrave conclut son introduction par un exemple remarquable des sacrifices humains, sur la riviere du vieux Kallabar. *Akqua* , Chef ou Roi du Canton , (car la riviere de Kallabar a plusieurs petits Princes) vint à bord , par la seule curiosité de voir le vaisseau , & d'entendre la musique de l'Europe. Cette musique l'ayant beaucoup amusé , il invita le Capitaine à descendre au rivage. Snelgrave y consentit. Mais , connaissant la férocité de cette Nation , il se fit accompagner de dix matelots bien armés & de son canonier. En touchant la terre , il fut conduit à quelque distance de la côte , où il trouva le Roi assis sur une selle de bois , à l'ombre de quelques arbres fort touffus. Il fut invité à s'af-

seoir
prép
mor
qu'à
sur
fa fa
après
blée
étaie
comp
d'arc
à la
rance
pas ,
Ap
telles
petit
fiché
de mo
faisai
pas p
surpri
plicati
time ,
Dieu
L'horr
sur Sn
comm

soir aussi sur une autre selle qui avait été préparée pour lui. Le Roi ne prononça pas un mot, & ne fit pas le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il le vit assis. Mais alors il le félicita sur son arrivée, & lui demanda des nouvelles de sa santé. Snelgrave lui rendit ses complimens, après l'avoir salué le chapeau à la main. L'assemblée était nombreuse. Quantité de Seigneurs Nègres étaient debout autour de leur maître; & sa garde composée d'environ cinquante hommes, armés d'arcs & de fleches, l'épée au côté & la zagaye à la main, se tenait derrière lui à quelque distance. Les Anglais se rangerent vis-à-vis à vingt pas, le fusil sur l'épaule.

Après avoir présenté au Roi quelques bagatelles, dont il parut charmé, Snelgrave vit un petit Nègre, attaché par la jambe, à un pieux fiché en terre. Ce petit misérable était couvert de mouches & d'autres insectes. Deux Prêtres, qui faisaient la garde près de lui, paraissaient ne le pas perdre un moment de vue. Le Capitaine, surpris de ce spectacle, en demanda au Roi l'explication. Ce Prince répondit que c'était une victime, qui devait être sacrifiée la nuit suivante au Dieu Egho, pour la prospérité de son Royaume. L'horreur & la pitié firent une si vive impression sur Snelgrave, que sans aucun ménagement, & comme il le confesse, avec trop de précipitation,

Snelgrave. il donna ordre à ses gens de prendre la victime ; pour lui sauver la vie. Mais, lorsqu'ils entreprenaient de lui obéir, un des gardes marcha vers le plus avancé, d'un air menaçant & la lance levée. Snelgrave commençant à craindre qu'il ne perçât l'Anglais, tira de sa poche un petit pistolet, dont la vue effraya beaucoup le Roi. Mais il donna ordre à l'Interprete de l'assurer qu'on ne voulait nuire ni à lui ni à ses gens, pourvu que son garde cessât de menacer l'Anglais.

Cette demande fut aussi-tôt accordée, mais lorsque tout parut tranquille, Snelgrave fit un reproche au Roi, d'avoir violé le droit de l'hospitalité, en permettant que son garde menaçât les Anglais de sa lance. Le Monarque Nègre répondit, que Snelgrave avait eu tort le premier, en donnant ordre à ses gens de se saisir de la victime. Le Capitaine Anglais reconnut volontiers qu'il avait été trop prompt ; mais, s'excusant sur les privilèges de sa religion, qui défend également de prendre le bien d'autrui & de donner la mort aux innocens, il représenta au Prince qu'au lieu des bénédictions du Ciel, il allait s'attirer la haine du Dieu tout-puissant que les blancs adorent. Il ajouta que la premiere Loi de la Nature humaine, est de ne pas faire aux autres, ce que nous voudrions pas qu'ils nous fissent : terrible argument contre les Européens qui achètent des Nègres.

Enfi
 fut
 Roi
 qui
 qu'o
 depu
 Nègr
 d'occ
 ropée
 grace
 les
 suite
 marqu
 promi
 fois.
 La
 acheté
 devait
 qu'elle
 eux q
 elle av
 avait p
 porté à
 es ma
 étuoifi
 sens. S
 ou de
 poli qu

la victime ;
ls entrepre-
marcha vers
& la lance
dre qu'il ne
n petit pis-
le Roi. Mais
ssurer qu'on
gens, pourvu
nglais.

ordée , mais
grave fit un
roit de l'hos-
e menaçât les
gre répondit ;
ier, en don-
e la victime.
ontiers qu'il
nt sur les pri-
egalement de
ner la mort
te qu'au lieu
tirer la haine
s adorent. Il
te humaine,
e nous vou-
e argument
es Nègres.

Enfin il offrit d'acheter l'enfant. Cette proposition fut acceptée , & ce qui le surprit beaucoup , le Roi ne lui demanda qu'un collier de verre bleu , qui ne valait pas trente sols. Il s'était attendu qu'on lui demanderait dix fois autant , parce que depuis les Rois jusqu'aux plus vils esclaves , les Nègres sont accoutumés à profiter de toutes sortes d'occasions pour tirer quelque avantage des Européens. Il prit plaisir , après avoir obtenu cette grace , à traiter le Roi avec les liqueurs & les vivres qu'il avait apportés du vaisseau. Ensuite il prit congé de ce Prince , qui , pour lui marquer la satisfaction qu'il avait reçue de sa visite , promit de le visiter sur son bord une seconde fois.

La veille de son débarquement , Snelgrave avait acheté la mere de l'enfant , sans prévoir ce qui lui devait arriver , & le Chirurgien ayant remarqué qu'elle avait beaucoup de lait , & s'étant informé de ceux qui l'avaient amené de l'intérieur des terres , si elle avait un enfant , ils avaient répondu qu'elle n'en avait pas. Mais à peine ce petit malheureux fut-il porté à bord , que le reconnaissant entre les bras des matelots , elle s'élança vers eux avec une impétuosité surprenante , pour le prendre dans les sens. Snelgrave a peine à croire qu'il y ait jamais eu de scene aussi touchante. L'enfant était aussi joli qu'un Nègre peut l'être , & n'avait pas plus

~~de dix-huit mois.~~
 Snelgrave. de dix-huit mois. Mais la reconnaissance produisit autant d'effet que la tendresse, lorsque la mere eut appris de l'Interprete que le Capitaine l'avait dérobé à la mort. Cette aventure ne fut pas plutôt répandue dans le vaisseau que tous les Nègres, libres & esclaves, battirent des mains & chanterent les louanges de Snelgrave. Il en tira un fruit considérable pendant le reste du voyage, par la tranquillité & la soumission qu'il trouva constamment parmi ses esclaves, quoiqu'il n'en eût pas moins de trois cens à bord. Il se rendit de la riviere de Kallabar à l'Isle d'Antigo, où il vendit sa cargaison. M. Dumbar lui ayant entendu raconter l'histoire de la mere & du fils, les acheta tous deux sur cette seule recommandation, & leur fit trouver beaucoup de douceur dans l'esclavage.

Cette anecdote qui attendrira tous les cœurs sensibles, console un peu des barbaries que nous sommes souvent obligés de rapporter, & jette au moins quelque intérêt au milieu des détails quelquefois un peu arides qui doivent entrer nécessairement dans cette partie la plus ingrate de notre Abrégé.

Vers la fin du mois de Mars 1727, Snelgrave Capitaine de la *Catherine*, arriva dans la rade de Juida, où il avait déjà fait plusieurs voyages. Après avoir pris terre, sans se ressentir des disgrâces ordi-

nait
 For
 fort
 son
 par
 com
 avec
 & d
 enco
 si te
 de m
 péen
 de re
 que
 étran
 Il
 l'état
 Juida
 pays
 Nord
 sept r
 tes E
 était
 annue
 Franç
 rugais
 fines:
 étaien

issance pro-
 , lorsque la
 le Capitaine
 nture ne fut
 que tous les
 ent des mains
 elgrave. Il en
 le reste du
 umission qu'il
 ves, quoiqu'il
 à bord. Il se
 lle d'Antigo,
 abar lui ayant
 ere & du fils,
 le recomman-
 ap de douceur

tous les cœurs
 aries que nous
 orter, & jette
 eu des détails
 nt entrer néces
 us ingrate de

Snelgrave Ca-
 rade de Juida
 es. Après avoir
 isgraces ordi-

naires de cette dangereuse côte, il se rendit au Fort Anglais, qui est à trois milles du ^{village}, & fort près du Fort Français. Trois semaines avant son arrivée, le pays avait été conquis & ruiné par le Roi de Dahomay, & les Européens des comptoirs avaient été enlevés pour l'esclavage avec les habitans Nègres. Les ravages de l'épée & du feu dans une si belle contrée, formaient encore un affreux spectacle. Le carnage avait été si terrible, que les champs étaient couverts d'os de morts. Cependant comme les prisonniers Européens avaient obtenu du vainqueur la permission de revenir dans leurs Forts, ce fut d'eux-mêmes que l'Auteur apprit les circonstances de cette étrange révolution.

Snelgrave.

Il commence son récit par la description de l'état florissant, où il avait vu le Royaume de Juida dans ses voyages précédens. La côte de ce pays est au sixième degré quarante minutes du Nord. Sabi, qui en est la Capitale, est situé à sept milles de la mer. C'était dans cette ville que les Européens avaient leurs comptoirs. La rade était ouverte à toutes les Nations. On comptait annuellement plus de deux mille Nègres que les Français, les Anglais, les Hollandais & les Portugais transportaient de Sabi & des places voisines: étrange preuve de prospérité! Les habitans étaient civilisés par un long commerce.

Snelgrave. L'usage de la Polygamie étant établi dans le Royaume de Juida , & les Seigneurs ou les Riches n'ayant pas moins de cent femmes , le pays s'était peuplé avec tant d'abondance , qu'il était rempli de villes & de villages. La bonté naturelle du terroir , joint à la culture qu'il recevait de tant de mains , lui donnait l'apparence d'un jardin continuel. Un long & florissant commerce avait enrichi les habitans. Tous ces avantages étaient devenus la source d'un luxe & d'une mollesse si excessive , qu'une Nation qui aurait pu mettre cent mille combattans sous les armes , se vit chassée de ses principales Villes par une armée peu nombreuse , & devint la proie d'un ennemi qu'elle avait autrefois méprisé.

Le Roi de Juida étant monté sur le Trône à l'âge de quatorze ans , avait abandonné le Gouvernement aux Seigneurs de sa Cour , qui s'étaient fait une étude de flatter toutes ses passions , pour le tenir plus long-temps dans cette dépendance. Il avait trente ans au temps de la révolution. Mais , loin de s'être rendu plus propre aux affaires , il ne pensait qu'à satisfaire son incontinence. Il entretenait à sa Cour plusieurs milliers de femmes , qu'il employait à toutes sortes de service ; car il n'y recevait aucun domestique d'un autre sexe. Cette faiblesse aboutit à sa ruine. Les Grands n'ayant en vue que leur intérêt par-

vicul
vise
de l
Moi
gnés
C
temp
ses f
la m
naire
été re
cafiou
barral
vers l
que si
il ne
qui é
le ré
ployer
Tru
Prince
peu d
mer ju
mais c
y de
es pr
dent l
d'Arde

bli dans le
eurs ou les
emmes, le
ance, qu'il
s. La bonté
e qu'il rece-
l'apparence
rillant com-
us ces avan-
ux & d'une
n qui aurait
s les armes,
lles par une
a proie d'un
isé.
r le Trône à
nné le Gou-
ur, qui s'é-
ses passions,
cette dépen-
de la révo-
plus propre
faire son in-
bluseurs mil-
toutes sortes
domestique
it à sa ruine.
t intérêt par-

ticulier, s'érigerent en autant de tirans, qui di-
visèrent le peuple & devinrent aisément la proie
de leur ennemi commun, le Roi de Dahomay,
Monarque puissant dont les Etats sont fort éloig-
nés dans les terres.

Ce Prince avait fait demander, depuis long-
temps, au Roi de Juida la permission d'envoyer
ses sujets, pour le commerce, jusqu'au bord de
la mer, avec offre de lui payer les droits ordi-
naires sur chaque esclave. Cette proposition ayant
été rejetée, il avait juré de se venger dans l'oc-
casion. Mais le Roi de Juida s'était si peu em-
barrassé de ses menaces, que Snelgrave se trouvant
vers le même temps à sa Cour, il lui avait dit
que si le Roi de Dahomay entreprenait la guerre,
il ne le traiterait pas suivant l'usage du pays,
qui était de lui faire couper la tête, mais qu'il
le réduirait à la qualité d'esclave, pour l'em-
ployer aux plus vils offices.

Truro Audati, Roi de Dahomay, était un
Prince politique & vaillant, qui, dans l'espace de
peu d'années, avait étendu ses conquêtes vers la
mer jusqu'au Royaume d'Ardra, pays intérieur,
mais qui touche à celui de Juida. Il se proposait
d'y demeurer tranquille, jusqu'à ce qu'il eût assuré
ses premières conquêtes, lorsqu'un nouvel inci-
dent le força de reprendre les armes. Le Roi
d'Ardra avait un frere nommé *Hassar*, qui en

Snelgrave.

Vistoires
du Roi de
Dahomay.

avait été traité avec beaucoup de rigueur & d'in-
 Dahomay. justice. Ce Prince outragé alla offrir secrètement
 à Truro Audati de grosses sommes d'argent, s'il
 voulait entreprendre de le venger. Il en fallait
 bien moins pour réveiller un Conquérant poli-
 tique. Le Roi d'Ardra découvrit les desseins de
 ses ennemis, & fit demander aussi-tôt du secours
 au Roi de Juida, qu'un intérêt commun devait
 faire entrer dans la querelle. Mais celui-ci eut
 l'imprudence de fermer l'oreille, & de souffrir
 que l'armée du Roi d'Ardra, qui était forte de
 cinquante mille hommes, fut taillée en pièces,
 & le Roi même fait prisonnier. Le malheureux
 Monarque fut décapité aux yeux du vainqueur,
 suivant l'usage barbare des Rois Nègres.

Le Roi de Dahomay, tournant ses armes
 contre le Royaume de Juida, attaqua d'abord
 un canton, dont *Appragah*, grand Seigneur
 Nègre, avait le gouvernement héréditaire. Cet
 Appragah fit demander du secours à son Roi.
 Mais il avait à la Cour des ennemis qui sou-
 haïtaient sa ruine, & qui rendirent le Roi sourd
 à ses instances. Se voyant abandonné, il prit le
 parti, après quelque résistance, de se sou-
 mettre au Roi de Dahomay; & cet hommage
 volontaire lui fit obtenir du vainqueur une com-
 position favorable.

La soumission d'Appragah ouvrit à l'armée

victor
 Cepen
 coule
 & ré
 de Da
 mettre
 Cinq
 les bon
 veiller
 Sabi se
 & ne
 d'appro
 d'envoy
 de la r
 principa
 auquel
 rendre
 Ce se
 qui ne f
 Le vent
 arondi
 traire la
 rend leu
 jeune &
 ils sont si
 par impr
 d'y marc
 suivie d'a

eur & d'in-
 cretement
 argent, s'il
 en fallait
 érant poli-
 desseins de
 du secours
 mun devait
 celui-ci eut
 de souffrir
 tait forte de
 en pièces,
 malheureux
 vainqueur,
 gres. .
 ses armes
 qua d'abord
 nd Seigneur
 éditaire. Cet
 à son Roi.
 mis qui sou-
 le Roi sourd
 é, il prit le
 de se sou-
 et hommage
 ur une com-
 it à l'armée

victorieuse l'entrée jusqu'au centre du Royaume.
 Cependant elle fut arrêtée par une riviere qui Dahomay,
 coule au Nord de Sabi , principale ville de Juida
 & résidence ordinaire de ses Princes. Le Roi
 de Dahomay y assit son camp, sans oser se pro-
 mettre que le passage fût une entreprise aisée.
 Cinq cens hommes auraient suffi pour garder
 les bords de cette riviere. Mais , au-lieu de
 veiller à leur sûreté, les peuples effeminés de
 Sabi se crurent assez défendus par leur nombre:
 & ne purent s'imaginer que leur ennemi osât
 s'approcher de leur ville. Ils se contenterent
 d'envoyer soir & matin leurs Prêtres sur le bord
 de la riviere , pour y faire des sacrifices à leur
 principale Divinité , qui était un grand serpent,
 auquel ils s'adressaient dans ces occasions pour
 rendre les bords de leur riviere inaccessible.

Ce serpent était d'une espèce particuliere ,
 qui ne se trouve que dans le Royaume de Juida.
 Le ventre de ces monstres est gros. Leur dos est
 arrondi comme celui d'un porc. Ils ont au con-
 traire la tête & la queue fort menues, ce qui
 rend leur marche fort lente. Leur couleur est
 jaune & blanche, avec quelques raies brunes.
 Ils sont si peu nuisibles, que si l'on marche dessus
 par imprudence , (car ce serait un crime capital
 d'y marcher volontairement) leur morsure n'est
 suivie d'aucun effet fâcheux ; & c'est une des

Dahomay.

principales raisons que les Nègres apportent pour justifier leur culte. D'ailleurs ils sont persuadés, par une ancienne tradition, que l'invocation du serpent les a délivrés de tous les malheurs qui les menaçaient. Mais ils virent leurs espérances trompées dans la plus dangereuse occasion qu'ils eussent à redouter. Leurs Divinités mêmes ne furent pas plus ménagées qu'eux; car les serpens étant en si grand nombre, qu'ils étaient regardés comme des animaux domestiques, les Conquistadors, qui en trouverent les maisons remplies, leur firent un traitement fort singulier. Ils les soulevaient par le milieu du corps, en leur disant : « Si vous êtes des Dieux, parlez » & tâchez de vous défendre. » Ces pauvres animaux demeurant sans réponse, les Dahomays les éventraient & les faisaient griller sur le charbon pour les manger.

La politique de Dahomay alla jusqu'à faire déclarer aux Européens, qui résidaient alors dans le Royaume de Juida, que s'ils voulaient demeurer neutres, ils n'avaient rien à craindre de ses armes, & qu'il promettait au contraire d'abolir les impôts que le Roi de Juida mettait sur leur commerce; mais que, s'ils prenaient parti contre lui, ils devaient s'attendre aux plus cruels effets de son ressentiment. Cette déclaration les mit dans un extrême embarras. Ils étaient portés à

se retirer

s apportent
ls sont per-
que l'invo-
de tous les
s virent leurs
s dangereuse
eurs Divinités
s qu'eux; car
s, qu'ils étaient
nestiques, les
maisons rem-
fort singulier.
du corps, en
Dieux, parlez
Ces pauvres
les Dahomays
er sur le char-
jusqu'à faire
ient alors dans
voulaient de-
à craindre de
ntraire d'abolir
nnettait sur leur
ent parti contre
us cruels effets
ration les mi-
taient portés à
se retirer

se retirer dans leurs forts, qui sont à trois milles ~~de Sabi~~ de Sabi du côté de la mer; pour y attendre l'événement de la guerre. Mais, craignant aussi d'irriter le Roi de Juida, qui pouvait les accuser d'avoir découragé ses Sujets par leur fuite, ils se déterminèrent à demeurer dans la ville.

Dahomays

Truro-Audati n'eut pas plutôt reconnu que les Habitans de Sabi laissaient la garde de la riviere aux serpens, qu'il détacha deux cens hommes pour sonder les passages. Ils gagnèrent l'autre rive sans opposition, & marcherent immédiatement vers la ville, au son de leurs instrumens militaires. Le Roi de Juida, informé de leur approche, prit aussi-tôt la fuite avec tout son peuple, & se retira dans une Isle maritime, qui n'est séparée du Continent que par une riviere; mais la plus grande partie des Habitans, n'ayant point de canots pour le suivre, se noyerent en voulant passer à la nage. Le reste, au nombre de plusieurs mille, se réfugièrent dans les brossailles, où ceux qui échapperent à l'épée, périrent encore plus misérablement par la famine. L'Isle que le Roi avait prise pour asyle, est proche du pays des Papas, qui suit le Royaume de Juida, du côté de l'Ouest.

Le détachement de l'armée ennemie étant entré dans la ville, mit le feu d'abord au Palais, & fit avertir aussi-tôt le Général qu'il n'y avait plus

Dahomay. d'obstacle à redouter. Toutes les troupes du **Dahomay** passèrent promptement la rivière, & n'en croyaient qu'à peine le témoignage de leurs yeux. **M. Dulport**, qui commandait alors à **Juida**, pour la Compagnie d'Afrique, raconta plusieurs fois à **Snelgrave**, que plusieurs Nègres de **Dahomay**, qui étaient entrés dans le comptoir Anglais, avaient paru si effrayés à la vue des blancs, que, n'osant s'en approcher, ils avaient attendu qu'il fût signe de la tête & de la main, pout se persuader que c'étaient des hommes de leur espèce, ou du moins qui ne différaient d'eux que par la couleur; mais, lorsqu'ils s'en crurent assurés, ils oublièrent le respect, & prenant à **Dulport** tout ce qu'il avait dans ses poches, ils le firent prisonnier avec quarante autres blancs, Anglais, Français, Hollandais & Portugais. De ce nombre était **Jérémie Tinker**, qui avait résigné, depuis peu, la direction des affaires de la Compagnie à **Dulport**, & qui devait s'embarquer peu de jours après pour l'Angleterre. Le Seigneur **Pereira**, Gouverneur Portugais, fut le seul qui s'échappa de la ville, & qui gagna le Fort Français.

Le jour suivant, tous les prisonniers blancs furent envoyés au Roi de **Dahomay**, qui était demeuré à quarante milles de **Sabi**. On avait eu soin de leur faire préparer pour ce voyage, des hamacks à la mode du pays. En arrivant au

upes du Da
 iere, & n'en
 e leurs yeux.
 a Juida, pour
 usieurs fois à
 e Dahomay,
 toir Anglais,
 blancs, que,
 attendu qu'il
 out se per-
 e leur espèce,
 eux que par la
 ent assurés, ils
 a Dulpott tout
 le firent pri-
 ces, Anglais,
 De ce nombre
 ésigné, depuis
 la Compagnie
 rquer peu de
 igneur *Pereira*,
 qui s'échappa
 Français.
 onniers blancs
 nay, qui était
 . On avait eu
 e voyage, des
 n arrivant au

DES VOYAGES. 51

Camp royal, ils furent séparés suivant la diffé-
 rence de leurs Nations, & pendant quelques jours, Dahomay.
 ils furent assez maltraités; mais, dans la première
 audience qu'ils obtinrent du Roi, ce Prince re-
 jeta le mauvais accueil qu'on leur avait fait, sur
 le trouble de la guerre, & leur promit qu'ils
 seraient plus satisfaits à l'avenir. En effet, peu de
 jours après, il leur accorda la liberté sans rançon,
 avec la permission de retourner dans leurs forts.
 Cependant ils ne purent obtenir la restitution de
 ce qu'on leur avait pris. Le Roi fit présent de
 quelques esclaves aux Gouverneurs Anglais &
 Français. Il les assura qu'après avoir bien établi
 ses conquêtes; son dessein était de faire fleurir
 le commerce, & de donner aux Européens des
 témoignages d'une considération particulière.
 Toute la conduite du conquérant Nègre est d'un
 homme très-supérieur à l'idée que nous avons de
 ces barbares.

Snelgrave passa trois jours sur le rivage de
 Juida, avec les Français & les Anglais des deux
 comptoirs, qui lui parurent fort embarrassés des
 circonstances. Il les quitta pour se rendre à Jaquin,
 qui n'en est qu'à sept lieues, à l'Est, quoiqu'il
 y ait au moins trente milles de côtes. Cette rade
 a toujours servi de port de mer au Royaume
 d'Aradra. Elle est gouvernée par un Prince hé-

Dahomay.

réditaire, qui paie à cette couronne un tribut de fel. Lorsque le Roi de Dahomay s'était rendu maître d'Ardra, ce Gouverneur l'avait fait assurer de sa soumission, avec offre de lui payer le même tribut qu'au Roi précédent. Cette conduite fut fort approuvée de Truro-Audati; & la sienne fait connaitre quelle était sa politique. Quelques ravages qu'il eut exercés dans les pays qu'il avait subjugués, il jugea qu'après s'être ouvert le passage qu'il desirait jusqu'à la mer, il pourrait tirer quelque utilité des Jaquins, qui entendaient fort bien le commerce, & que, par cette voie, il ne manquerait jamais d'armes & de poudre, pour assurer ses conquêtes. D'ailleurs cette Nation avait toujours été rivale des Juidas dans le commerce, & leur portait une haine invétérée, depuis qu'ils avaient attiré dans leur pays tout le commerce de Jaquin; car les agrémens de Sabi & la douceur de l'ancien gouvernement, avaient porté les Européens à fixer leurs établissemens dans cette ville.

Le lendemain, il vint un messager Nègre, nommé *Butteno*, qui dit à Snelgrave, en fort bon Anglais, que ne l'ayant pu trouver à Juida, où il l'avait cherché par l'ordre du Roi Dahomay, il était venu à Jaquin pour l'inviter à se rendre au camp, & l'assurer, de la part de Sa Majesté,

qu'i
forte
barr
pour
le pa
qu'il
Un e
été
prom
landa
écrit
queu
prop
Roi.
Le
la riv
tège é
fager l
été fai
glais d
Ils fur
par les
vœux p
de la b
Aprè
chemin
fix Nèg
certain

qu'il y ferait en sûreté, & reçu avec toutes sortes de careffes. Snelgrave marqua de l'embarras à répondre; mais, apprenant que son refus pourrait avoir de fâcheuses conséquences, il prit le parti de s'engager à ce voyage, sur-tout lorsqu'il vit plusieurs blancs disposés à l'accompagner. Un Capitaine Hollandais, dont le vaisseau avait été détruit depuis peu par les Portugais, lui promit de le suivre. Le Chef du comptoir Hollandais de Jaquin, résolut d'envoyer avec lui son écrivain, pour faire quelques présens au vainqueur. Le Prince de Jaquin, fit partir aussi son propre frere, pour renouveler ses hommages au Roi.

Le 8 d'Avril, ils traverserent, dans les canots, la riviere qui coule derriere Jaquin. Leur cortège était composé de cent Nègres, & le messager leur servait de guide. Cet homme, qui avait été fait prisonnier avec Lamb, avait appris l'Anglais dès son enfance, dans le comptoir de Juida. Ils furent accompagnés jusqu'au bord de la riviere par les Habitans de la ville, qui faisaient des vœux pour leur retour, dans l'opinion qu'ils avaient de la barbarie des Dahomays.

Après avoir passé la riviere, ils se mirent en chemin dans leurs hamaks, portés chacun par six Nègres, qui se relevaient successivement à certaines distances; car deux hommes suffisent

Dahomay. pour soutenir le bâton auquel le branle est attaché; Ils ne faisaient pas moins de quatre milles par heure; mais on était quelquefois obligé d'attendre ceux qui portaient le bagage. Il ne se trouve point de chariots à Jaquin, & les chevaux n'y sont gueres plus grands que des ânes; au reste, les chemins sont fort bons, & la perspective du pays aurait été très-agréable si l'on n'y eût apperçu de tous côtés les ravages de la guerre. On y voyait non-seulement les ruines de quantités de villes & de villages, mais les os des Habirans massacrés, qui couvraient encore la terre. Le premier jour, on dina sous quelques cocotiers, de diverses viandes froides, dont on avait fait provision. Le soir, on fut obligé de coucher à terre, dans quelques mauvaises huttes, qui étaient trop basses pour y pouvoir suspendre les branles. Tous les Nègres de la suite passerent la nuit à l'air.

Le jour suivant, étant parti à sept heures du matin, le convoi se trouva vers neuf heures, à un quart de mille du camp royal; on crut avoir fait, depuis Jaquin, environ quarante milles. Là, un messager envoyé par le Roi fit à Snelgrave, & aux autres blancs, les complimens de Sa Majesté. Il leur conseilla de se vêtir proprement, Ensuite les ayant conduit fort près du camp, il les remit entre les mains d'un Officier de distinction, qui portait le titre de Grand Capitaine,

La
par
zing
nues
à fai
qu'il
Elles
Capi
Offic
leurs
Pesto
sans a
comp
leur a
du vi
le pay
dirent
avaier
remet
Dahom
mens.

Le
ville,
d'Arde
amas
des te
bres,
nos ru

le est attaché;
e milles par
gé d'attendre
trouve point
y font gueres
les chemins
u pays aurait
perçu de tous
y ait non-seule
& de villages,
qui couvraient
on dina sous
ndes froides,
on fut obligé
es mauvaises
ur y pouvoir
res de la suite

sept heures du
euf heures, à
on crut avoir
te milles. Là,
à Snelgrave,
ns de Sa Ma-
proprement,
du camp, il
icier de dis-
nd Capitaine,

La maniere dont cet Officier les aborda, leur parut fort extraordinaire. Il était environné de cinq cens Soldats, chargés d'armes à feu, d'épées nues, de targettes & de banieres, qui se mirent à faire des grimaces & des contorsions si ridicules, qu'il n'était pas aisé de pénétrer leurs intentions: Elles devinrent encore plus obscures, lorsque le Capitaine s'approcha d'eux, avec quelques autres Officiers, l'épée à la main, & la secouant sur leurs têtes, ou leur en appuyant la pointe sur l'estomac, avec des sauts & des mouvemens, sans aucune mesure; à la fin, prenant un air plus composé, il leur tendit la main, les félicita de leur arrivée au nom du Roi, & but à leur santé du vin de palmier, qui est fort commun dans le pays. Snelgrave & ses compagnons lui répondirent en buvant de la biere & du vin qu'ils avaient apportés. Ensuite ils furent invités à se remettre en chemin, sous la garde de cinq cens Dahomays, au bruit continuel de leurs instrumens.

Le camp royal était près d'une fort grande ville, qui avait été la capitale du Royaume d'Arda, mais qui n'offrait plus qu'un affreuxamas de ruines. L'armée victorieuse campait dans des tentes, composées de petites branches d'arbres, & couvertes de paille, de la forme de nos ruches à miel, mais assez grandes pour con-

~~_____~~
Dahomay.

tenir dix ou douze Soldats. Les Blancs furent conduits d'abord sous quelques grands arbres où l'on avait placé des chaises du butin de Juida, pour les y laisser aiseoir à l'ombre. Bientôt ils virent des milliers de Nègres, dont la plupart n'avaient jamais vu de blancs, & que la curiosité amenait pour jouir de ce spectacle. Après avoir passé deux heures dans cette situation, à considérer divers tours de souplesse, dont les Nègres tâchaient de les amuser, ils furent menés dans une chaumière qu'on avait préparée pour eux. La porte en était fort basse, mais ils trouverent le dedans assez haut pour y suspendre leur branle. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés avec leur bagage, le grand Capitaine, qui n'avait pas encore cessé de les accompagner, laissa une garde à peu de distance, & se rendit auprès du Roi pour lui rendre compte de sa commission. Vers midi, ils dressèrent leur tente au milieu d'une grande cour, environnée de palissades, autour desquelles la populace s'empressa beaucoup pour les regarder. Mais ils dînèrent tranquillement, parce que le Roi avait ordonné sous peine de mort, que personne s'approchât d'eux sans la permission de la garde. Cette attention, pour leur sûreté, leur causa beaucoup de joie. Cependant ils furent harcelés par une si prodigieuse quantité de mouches, que, malgré les soins continuels de

leurs
ceau
A
les f
Ils v
lesqu
nombr
forma
tant
terpre
sacrifi
mille
cution
maine
plique
contré
La
clos d
sons d
les Bla
fenta u
& d'a
ment,
Majest
qu'elle
pas le
y avoi
ils fur

leurs esclaves, ils ne pouvaient avaler un morceau qui ne fût chargé de cette vermine.

Dahomay.

A trois heures après midi, le grand Capitaine les fit avertir de se rendre à la porte royale. Ils virent en chemin deux grands échaffauds sur lesquels on avait assemblé en piles un grand nombre de têtes de mort. C'était là que se formaient les mauches, dont ils avaient reçu tant d'incommodité pendant leur dîné. L'interprète leur apprit que les Dahomays avaient sacrifié dans ce lieu à leurs Divinités, quatre mille prisonniers de Juida, & que cette exécution s'était faite il y avait environ trois semaines. Ce témoignage formel prouve sans réplique l'usage des sacrifices humains dans ces contrées.

La porte royale donnait entrée dans un grand clos de palissades, où l'on voyait plusieurs maisons dont les murs étaient de terre. On fit asseoir les Blancs sur des sellettes. Un Officier leur présenta une vache, un mouton, quelques chèvres, & d'autres provisions. Il ajouta, pour compliment, qu'au milieu du tumulte des armes, Sa Majesté ne pouvait pas satisfaire l'inclination qu'elle avait à les mieux traiter. Ils ne virent pas le Roi ; mais, sortant de la Cour, après y avoir promené quelque temps leurs yeux, ils furent surpris d'apercevoir à la porte une

Dahomay.

file de quarante Nègres , grands & robustes ; le fusil sur l'épaule , & le sabre à la main ; chacun orné d'un grand collier de dents d'hommes , qui leur pendaient sur l'estomac & autour des épaules. L'interprete leur apprit que c'étaient les héros de la Nation , auxquels il était permis de porter les dents des ennemis qu'ils avaient tués. Quelques-uns en avaient plus que les autres , ce qui faisait une différence de degrés dans l'ordre même de la valeur. La Loi du pays défendait , sous peine de mort , de se parer d'un si glorieux ornement , sans avoir prouvé devant quelques Officiers chargés de cet office que chaque dent venait d'un ennemi tué sur le champ de bataille. Snelgrave pria l'interprete de leur faire un compliment de sa part , & de leur dire qu'il les regardait comme une Compagnie de braves gens ; ils répondirent qu'ils estimaient beaucoup les Blancs.

Ce fut le lendemain qu'ils reçurent ordre de se préparer pour l'audience du Roi. Ils furent conduits dans la même Cour qu'ils avaient vue le jour précédent. Sa Majesté y était assise , contre l'usage du pays , sur une chaise dorée qui s'était trouvée entre les dépouilles du Palais de Juida. Trois femmes soutenaient de grands parasols au-dessus de sa tête , pour le garantir de l'ardeur du Soleil , & quatre autres femmes étaient debout derrière

lui , l
propres
bas ,
supérie
raient
prix ,
& de p
chevel
taux d
fort le
paraiss
en fo
diaman
Le
qui lui
avait f
en or
les Bla
A cette
Interp
Is lui
découv
protect
chaises
leur f
liqueur
la sien
On

& robustes ;
 la main ; cha-
 s d'hommes,
 & autour des
 que c'étaient
 l'était permis
 qu'ils avaient
 ue les autres,
 s dans l'ordre
 ys défendait,
 d'un si glo-
 ouvé devant
 re que chaque
 le champ de
 de leur faire
 leur dire qu'il
 nie de braves
 ent beaucoup
 rent ordre de
 oi. Ils furent
 e avaient vue
 assise, contre
 ui s'était trou-
 e Juida. Trois
 ols au-dessus
 leur du Soleil,
 bout derriere

qui, le fusil sur l'épaule. Elles étaient toutes fort proprement vêtues depuis la ceinture jusqu'au bas, suivant l'usage de la Nation, ou la moitié supérieure du corps est toujours nue. Elles portaient aux bras des cercles d'or d'un grand prix, des bijoux sans nombre autour du col, & de petits ornemens du pays entrelacés dans leur chevelure. Ces parures de têtes sont des crys- taux de diverses couleurs, qui viennent de fort loin dans l'intérieur de l'Afrique, & qui paraissent une espèce de fossiles. Les Nègres en font le même cas que nous faisons des diamans.

Le Roi était vêtu d'une robe à fleurs d'or, qui lui tombait jusqu'à la cheville du pied. Il avait sur la tête un chapeau de l'Europe brodé en or, & des sandales aux pieds. On avertit les Blancs de s'arrêter à vingt pas de la chaise. A cette distance, Sa Majesté leur fit dire, par l'Interprete qu'elle se réjouissait de leur arrivée. Ils lui firent une profonde révérence, la tête découverte. Alors, ayant assuré Snelgrave de sa protection, elle donna ordre qu'on présentât des chaises aux étrangers. Ils s'assirent. Le Roi but à leur santé, & leur ayant fait apporter des liqueurs, il leur donna permission de boire à sa sienne.

On amena, le même jour, au camp, plus de

~~_____~~
 Dahomay.

huit cens captifs, d'une région nommée *Tuffo*,
 Dahomay, à six journées de distance. Tandis que le Roi
 de Dahomay faisait la conquête de Juida, ces
 peuples avaient attaqué cinq cens hommes de
 ses troupes, qu'il avait donnés pour escorte à
 douze de ses femmes pour les reconduire dans
 le pays de Dahomay avec quantité de richesses.
 Les Tuffos ayant mis l'escorte en déroute,
 avaient tué les douze femmes & s'étaient saisis
 de leur trésor. Mais, après la conquête de Juida,
 le Roi s'était hâté de détacher une partie
 de son armée pour tirer vengeance de cette
 insulte.

Il se fit amener les prisonniers dans sa Cour,
 Le Roi en choisit un grand nombre, pour les
 sacrifier à ses Fétiches. Le reste fut destiné à
 l'esclavage. Cependant tous les soldats du Daho-
 may, qui avaient eu part à cette prise, reçurent
 des récompenses, qui leur furent distribuées sur-
 le-champ par les Officiers du Roi. On leur
 paya, pour chaque esclave mâle, la valeur de
 vingt schellings en kowris & celle de dix schel-
 lings pour chaque femme & chaque enfant. Les
 mêmes soldats apportèrent au milieu de la cour
 plusieurs milliers de têtes, enfilées dans des
 cordes. Chacun en avait sa charge; & les Offi-
 ciers qui les reçurent, leur payèrent la valeur
 de cinq schellings pour chaque tête. Ensuite

d'autre
 monu
 amas
 que le
 phée c

Per
 tous l
 sans p
 de vir
 à lui c
 terre,
 vieille
 au Ro
 présent
 Courti
 libérali
 la cou
 popula
 l'heure
 Nègres
 templi
 grave j
 galons
 deux N

(a) U
 orze pi

mée *Tuffo*,
 que le Roi
 e Juida, ces
 hommes de
 ur escorte à
 nduire dans
 de richesses,
 en déroute,
 étaient saisis
 ète de Juida,
 une partie
 ce de cette

ans sa Cour,
 te, pour les
 fut destiné à
 ats du Daho-
 se, reçurent
 tribuées sur-
 oi. On leur
 la valeur de
 de dix schel-
 e enfant. Les
 u de la cour
 es dans des
 & les Offi-
 ent la valeur
 ète. Ensuite

d'autres Nègres emportaient tous ces terribles monumens de la victoire, pour en faire un amas près du camp. L'interprete dit à Snelgrave que le dessein du Roi était d'en composer un trophée de longue mémoire.

 Dahomay.

Pendant que ce Prince parut dans la cour, tous les Grands de la Nation se tinrent prosternés sans pouvoir approcher de sa chaise plus près de vingt pas. Ceux qui avaient quelque chose à lui communiquer commençaient par baiser la terre, & parlaient ensuite à l'oreille d'une vieille femme, qui allait expliquer leurs desirs au Roi, & qui leur rapportait sa réponse. Il fit présent à plusieurs de ses Officiers & de ses Courtisans d'environ deux cens esclaves. Cette libéralité royale fut proclamée à haute voix dans la cour, & suivie des applaudissemens de la populace, qui attendait autour des palissades l'heure du sacrifice. Ensuite on vit arriver deux Nègres, qui portaient un assez grand tonneau rempli de diverses sortes de grains. Snelgrave jugea qu'il ne contenait pas moins de dix galons (a). Après l'avoir placé à terre, les deux Nègres se mirent à genoux, & man-

(a) Un galon est une mesure évaluée environ quatorze pintes.

Dahomay.

geant le grain à poignées, ils avalaient tout en peu de minutes. Snelgrave apprit de l'interprete que cette cérémonie ne se faisait que pour amuser le Roi ; & que les acteurs ne vivaient pas longtemps , mais qu'ils ne manquaient jamais de successeurs. Cette étrange espèce de flatterie & de bassesse imbécile , peut paraître moins inconcevable dans une Nation barbare , avilie & malheureuse. Mais si , dans notre Europe , où l'on connaît mieux l'usage & le prix de la vie , si dans une Cour très-polie on avait vu des exemples d'une adulation à-peu-près de la même espèce & du même danger , ne faudrait-il pas convenir que l'air qu'on respire dans les Cours est mortel à la raison ?

Après le dîné , le frere du Prince de Jaquin , vint , à la tête des Blancs , dans un grand effroi , que de noir , sa pâleur le rendait basané. Il avait rencontré en chemin les Tuffes qui devaient être sacrifiés , & leurs cris lamentables l'avaient jetté dans ce désordre. Les Nègres de la côte ont en horreur ces excès de cruautés , & détestent sur-tout les festins de chair humaine. Ce barbare usage était familier aux Dahomays ; car lorsque Snelgrave reprocha dans la suite aux peuples de Juida le découragement qui leur avait fait prendre la fuite , ils répondirent qu'il était impossible de résister à de

Can
pâtu
peu
hom
nom
en f
par
qu'ils
frere
sa pr
reçu
Capit
Prêtr
fut e
d'env
premi
ou fo
riere
sans a
Un
mens
sur lu
fit un
victin
para
un gr
Mais
à terr

ient tout en
e l'interprete
pour amuser
ent pas long-
t jamais de
e flatterie &
moins incon-
avilie & mal-
ppe, où l'on
de la vie, si
des exemples
même espèce
-il pas con-
les Cours est

Prince de Ja
, dans un si
leur le rendait
hin les Tuffos
rs cris lamen-
e. Les Nègres
ès de cruautés,
de chair hu-
familier aux
reprocha dans
découragement
ite, ils répon-
résister à de

Cannibales dont il fallait s'attendre à devenir la pâture, & leur ayant répliqué qu'il importait peu, après la mort, d'être dévorés par des hommes ou par des vautours, qui sont en grand nombre dans le pays, ils secouaient les épaules, en frémissant de la seule pensée d'être mangés par des créatures de leur espèce, & protestant qu'ils redoutaient moins toute autre mort. Le frère du Prince de Jaquin paraissait inquiet pour sa propre sûreté, parce qu'il n'avait point été reçu à l'audience du Roi. Mais Snelgrave & le Capitaine Hollandais obtinrent du Chef des Prêtres, la liberté d'assister à la cérémonie. Elle fut exécutée sur quatre petits échaffauds, élevés d'environ cinq pieds au-dessus de la terre. La première victime fut un beau Nègre de cinquante ou soixante ans, qui parut les mains liées derrière le dos. Il se présenta d'un air ferme, & sans aucune marque de douleur ou de crainte. Un Prêtre Dahomay le retint quelques momens debout, près de l'échafaud, & prononça sur lui quelques paroles mystérieuses. Ensuite il fit un signe à l'exécuteur, qui était derrière la victime, & qui, d'un seul coup de sabre, sépara la tête du corps. Toute l'assemblée poussa un grand cri. La tête fut jetée sur l'échafaud. Mais le corps, après avoir été quelque temps à terre pour laisser au sang le temps de couler,

Dahomay.

fut emporté par des esclaves, & jetté dans un lieu voisin du camp. L'interprète dit à Snelgrave que la tête était pour le Roi, le sang pour les Fétiches, & le corps pour le peuple.

Le sacrifice fut continué, avec les mêmes formalités pour chaque victime. Snelgrave observa que les hommes se présentaient courageusement à la mort. Mais les cris des femmes & des enfans s'élevaient jusqu'au Ciel, & lui causerent à la fin tant d'horreur, qu'il ne put se défendre de quelqu'effroi pour lui-même. Il s'efforça néanmoins de prendre une contenance assurée, & d'éviter tout ce que les vainqueurs auraient pu prendre pour une condamnation de leurs cruautés. Mais il cherchait, avec le Hollandais, quelque occasion de se retirer sans être aperçu. Tandis qu'ils étaient dans cette violente situation, un Colonel Dahomay, qu'ils avaient vu à Jacquin, s'approcha d'eux, & leur demanda ce qu'ils pensaient du spectacle. Snelgrave lui répondit qu'il s'étonnait de voir sacrifier tant d'hommes sains, qui pouvaient être vendus avec avantage pour le Roi & pour la Nation. Le Colonel lui dit que c'était l'ancien usage des Dahomays; & qu'après une conquête le Roi ne pouvait se dispenser d'offrir à leur Dieu un certain nombre de captifs, qu'il était obligé de choisir lui-même;

qu'ils

qu'ils
s'ils
qu'ils
leur
faisai
victin
l'exp
& de
que,
comp
été I
jamai
cet ag
fort e
des j
des-v
mond
massac
Sne
cation
d'un c
opinio
répond
cueilli
sible q
que au
lui dit
comme
Tom

etté dans un
dit à Snel-
oi, le sang
s pour le
s mêmes for-
grave observa
urageusement
s & des en-
ni causerent à
se défendre
s'efforça néan-
e assurée, &
s auraient pu
leurs cruautés.
dais, quelque
perçu. Tandis
situation, un
vu à Jacquin,
nda ce qu'ils
lui répondit
ant d'hommes
avec avantage
le Colonel lui
Dahomays; &
pouvait se dis-
ertain nombre
ir lui-même;
qu'ils

qu'ils se croiraient menacés de quelque malheur, s'ils négligeaient une pratique si respectée, & qu'ils n'attribuaient leurs dernières victoires qu'à leur exactitude à l'observer; que la raison, qui faisait choisir particulièrement les vieillards pour victimes, était purement politique; que l'âge & l'expérience leur faisant supposer plus de sagesse & de lumières qu'aux jeunes gens, on craignait que, s'ils étaient conservés, ils ne formassent des complots contre leurs vainqueurs & qu'ayant été les Chefs de leur Nation, ils ne pussent jamais s'accoutumer à l'esclavage. Il ajouta qu'à cet âge, d'ailleurs, les Européens ne seraient pas fort empressés à les acheter, & qu'à l'égard des jeunes gens qui se trouvaient au nombre des victimes, c'était pour servir, dans l'autre monde, les femmes du Roi que les Tuffos avaient massacrées.

Dahomay.

Snelgrave concluant, de cette dernière explication, que les Dahomays avaient quelque idée d'un état futur, demanda au Colonel quelle opinion il se formait de Dieu. Il n'en tira qu'une réponse confuse, mais dont il crut pouvoir recueillir que ces barbares reconnaissent un Dieu invincible qui les protège, & qui est subordonné à quelque autre Dieu plus puissant. Ce grand Dieu, lui dit le Colonel, est peut-être celui qui a communiqué aux Blancs tant d'avantages extraor-

dinaïres ; mais, puisqu'il ne lui a pas plu de se
 Dahomay. faire connaître à nous , nous nous contentons ,
 ajouta-t-il, de celui que nous adorons.

Le lendemain Snelgrave vit le frere du Prince de Jaquin , qui avait obtenu la permission de paraître devant le Roi, & qui revenait charmé de cette faveur. Il avait été traité si humainement, qu'il ne lui restait aucune crainte d'être mangé par les Dahomays ; mais il paraissait pénétré d'horreur en racontant les circonstances de l'horrible festin, qui s'était fait la nuit précédente. Les corps des Tuffos avaient été bouillis & dévorés. Snelgrave eut la curiosité de se transporter dans le lieu où il les avait vus. Il n'y restait plus que les traces du sang ; & son interprete lui dit en riant que les vautours avaient tout enlevé. Cependant comme il était fort étrange qu'on ne vît pas du moins quelques os de reste, il demanda quelque'explication. L'interprete lui répondit alors plus sérieusement , que les Prêtres avaient distribué les cadavres dans chaque partie du camp , & que les soldats avaient passé toute la nuit à les manger. Voilà donc les Dahomays reconnus antropophages. Mais le Voyageur Atkins qui n'en admet point, prétend que Snelgrave s'est laissé tromper.

Snelgrave n'ose donner cette étrange barbarie pour une vérité , parce qu'il ne la rapporte pa

sur le
 laisse
 confi
 d'un
 Moon
 fréga
 arriva
 grave
 qui l
 voya
 may ,
 eut la
 au ma
 chair
 qu'il a
 au ma
 l'eût
 même
 eu ce
 Sne
 dans c
 les pe
 Roi de
 du Ro
 tances
 mis en
 d'Arde

as plu de se
contentons,
ons.
ere du Prince
ermission de
enait charmé
umainement,
d'être mangé
ffait pénétré
nces de l'hor-
écédente. Les
is & dévorés.
nsporter dans
y restait plus
rprete lui dit
t tout enlevé
étrange qu'on
de reste, il
nterprete lui
que les Prêtres
chaque partie
passé toure la
es Dahomays
yageur Atkins
Snelgrave s'est
ange barbarie
rapporte p

sur le témoignage de ses propres yeux. Mais il ~~laisse~~ laisse juger à ses Lecteurs, si elle n'est pas bien confirmée par un autre récit qu'il tient lui-même d'un fort honnête-homme, nommé *Robert Moore*, alors Chirurgien de l'*Italienne*, grande frégate de la Compagnie Anglaise. Ce bâtiment arriva dans la rade de Juda tandis que Snelgrave était à Jaquin. Le Capitaine *Jonh Dagge*, qui le commandait, se trouvant indisposé, envoya Robert Moore au camp du Roi de Dahomay, avec des présens pour ce Prince. Moore eut la curiosité de parcourir le camp, & passant au marché, il y vit vendre publiquement de la chair humaine. Snelgrave, à qui Moore raconta ce qu'il avait vu, n'alla point chercher ce spectacle au marché; mais il est persuadé que si sa curiosité l'eût conduit du même côté, il y aurait vu la même chose. Il est assez singulier qu'il n'ait pas eu cette curiosité.

Snelgrave apprit d'un Portugais mulâtre établi dans ce pays, que plusieurs Seigneurs fugitifs dont les peres avaient été vaincus & décapités par le Roi de Dahomay, s'étaient retirés sous la protection du Roi d'Yo, & l'avaient engagé, par leurs instances, à déclarer la guerre à leur vainqueur. Il s'était mis en campagne immédiatement après la conquête d'Arda. Le Roi de Dahomay, quittant aussi-tôt

Dahomay.

cette ville, avait marché au-devant de lui, avec toutes ses forces, qui n'étaient composées que d'infanterie. Comme ses ennemis au contraire n'avaient que de la cavalerie, il avait eu d'abord quelque chose à souffrir, dans un pays ouvert, où les fleches, les javelines & le sabre faisaient de sanglantes exécutions. Mais une partie de ses soldats étant armés de fusils, le bruit des moindres décharges effraya tellement les chevaux, que le Roi d'Yo ne put les attaquer une seule fois avec vigueur. Cependant les escarmouches avaient déjà duré quatre jours, & l'infanterie de Dahomay commençait à se rebuter d'une si longue fatigue, lorsque le Roi eut recours à ce stratagème. Il avait avec lui quantité d'eau-de-vie qu'il fit placer dans une ville voisine de son camp. Il y mit aussi comme en dépôt, un grand nombre de marchandises; & , se retirant pendant la nuit, il feignit de s'éloigner avec toute son armée. Celle d'Yo ne douta point qu'il n'eût prit la fuite. Elle entra dans la ville; & tombant sur l'eau-de-vie, dont elle but d'autant plus avidement que cette liqueur est très-rare dans le pays d'Yo, elle se ressentit bientôt de ses pernicious effets. Le sommeil de l'ivresse mit les plus braves hors d'état de se défendre; tandis que le Roi de Dahomay, bien instruit par ses espions, revint sur ses pas avec

la de
 ce de
 pièce
 par le
 mult
 les de
 les va
 Cep
 Dahom
 vafion
 valerie
 fait di
 à celu
 quille
 mença
 tune,
 les côt
 ennem
 vait qu
 même
 peine
 posera
 rible.
 Le j
 furent
 En arr
 vaient e

la dernière diligence & trouvant ses ennemis dans ce désordre, n'eut pas de peine à les tailler en pièces. Il s'en échappa néanmoins une grande partie à l'aide de leurs chevaux. Le Portugais maître ajoutait que, dans leur fuite, il avait pris les deux chevaux qui étaient dans sa cour & que les vainqueurs en avaient enlevé un grand nombre; Cependant il avait reconnu, disait-il, que les Dahomays craignaient beaucoup une seconde invasion, & qu'ils redoutaient extrêmement la cavalerie. Depuis sa victoire, leur Roi n'avait pas fait difficulté d'envoyer des présens considérables à celui d'Yo, pour l'engager à demeurer tranquille dans ses Etats. Mais si la guerre recommençait, & s'ils étaient abandonnés par la fortune, ils étaient déjà résolus de se retirer vers les côtes de la mer, où ils étaient sûrs que leurs ennemis n'oseraient jamais les poursuivre. On savait que le fétiche national des Yos était la mer même, & que leurs Prêtres leur défendant, sous peine de mort, d'y jeter les yeux, ils ne s'exposeraient point à vérifier une menace si terrible.

Le jour suivant, Snelgrave & ses compagnons furent avertis de se rendre à l'audience du Roi. En arrivant dans la première cour, où ils n'avaient encore vu le Roi qu'en public, on les pria

Dahomay.

de s'arrêter un moment. Ce Prince ayant appris qu'ils lui apportaient des présens , avait désiré de voir ce qu'ils avaient à lui offrir , avant qu'ils fussent introduits. Le retardement dura peu. On les conduisit dans une petite cour , au fond de laquelle Sa Majesté était assise , les jambes croisées , sur un tapis de soie. Sa parure était fort riche , mais il avait peu de courtisans autour de lui. Il demanda aux blancs , d'un ton fort doux , comment ils se portaient ; & , faisant étendre près de lui deux belles nattes , il leur fit signe de s'asseoir , ils obéirent , en apprenant de l'Interprete que c'était l'usage du pays.

Le Roi demanda aussi-tôt à Snelgrave quel était le commerce qui l'avait amené sur les côtes de Guinée ; & le Capitaine lui ayant répondu qu'il venait pour le commerce des esclaves , & qu'il espérait beaucoup de la protection de Sa Majesté , il lui promit de le satisfaire , mais après que les droits seraient réglés. Là-dessus , il lui dit de s'adresser à *Zuinglar* , un de ses Officiers , qui était présent , & que Snelgrave avait connu à *Juida* , où il avait fait , pendant plusieurs années , les affaires de la Cour de Dahomay. Cet Officier , prenant la parole au nom de son maître , déclara que malgré ses droits de conquérant , il ne mettrait pas plus d'impôts sur les marchandises , qu'on

était
Snelgrave
beaucoup
espérait
Cette
balançait
expliqua
répondit
grand
ajouta-t
le p
vu ,
marie
grave fu
regardai
quelque
nement
termes ,
tiraient
ragé par
senter c
commer
de prot
les larcin
impositi
que , p
de Juid
de son

n'était accoutumé d'en payer au Roi de Juida. Snelgrave répondit que Sa Majesté étant un Prince beaucoup plus puissant que celui de Juida, on espérait qu'il exigerait moins des Marchands. Cette objection parut embarrasser Zuinglar. Il balançait sur sa réponse. Mais le Roi, qui se faisait expliquer jusqu'au moindre mot par l'Interprete, répondit lui-même, qu'étant en effet un plus grand Prince, il devait exiger davantage. Mais, ajouta-t-il d'un air gracieux : « Comme vous êtes le premier Capitaine Anglais que j'aie jamais vu, je veux vous traiter comme une jeune mariée, à laquelle on ne refuse rien. » Snelgrave fut si surpris de ce tour d'expression, que regardant l'Interprete, il l'accusa d'y avoir changé quelque chose. Mais le Roi flatté de son étonnement, recommença sa réponse, dans les mêmes termes, & lui promit que ses actions ne démentiraient pas ses paroles. Alors Snelgrave encouragé par tant de faveurs, prit la liberté de représenter que la plus sûre voie pour faire fleurir le commerce, était d'imposer des droits légers, & de protéger les Anglais, non-seulement contre les larcins des Nègres, mais encore contre les impositions arbitraires des Seigneurs. Il ajouta que, pour avoir négligé ces deux points, le Roi de Juida avait fait beaucoup de tort au commerce de son pays. Sa Majesté prit fort bien ce conseil,

 Dahomay.

Dahomay.

& demanda ce que les Anglais souhaitaient de lui payer. Snelgrav répondit que, pour les satisfaire & leur inspirer autant de zèle que, de reconnaissance, il fallait n'exiger d'eux, que la moitié de ce qu'ils payaient au Roi de Juida. Cette grâce fut accordée sur-le-champ. Le Roi, pour mettre le comble à ses bontés, ajouta qu'il était résolu de rendre le commerce florissant dans toute l'étendue de ses Etats; qu'il s'efforcerait de garantir les blancs des injustices dont ils se plaignaient; & que Dieu l'avait choisi pour punir le Roi de Juida & son peuple, de toutes les bassesses dont ils s'étaient rendus coupables à l'égard des blancs & des noirs. Cette audience dura cinq heures, & Snelgrave en rapporta une très-grande idée de l'Alexandre d'Afrique.

Le lendemain, les blancs furent appelés de fort bonne heure à la porte Royale, où les Officiers du Roi leur déclarèrent que ce Prince ne pouvait les voir de tout le jour, parce que c'était la fête de son fétiche; mais qu'il leur faisait présent de quelques esclaves & de quantité de provisions; qu'ils pouvaient faire fond sur toutes ses promesses, retourner à Jaquin quand ils le souhaiteraient, & finir tranquillement leurs affaires sous sa protection. Ils trouverent à leur retour, les esclaves & les provisions qui les attendaient. On distribua, de la part du Roi, des pagnes assez

prop
petit

Da

deva

reven

marc

jamai

de la

soldat

comp

liere

autres

provi

comp

armes

En pa

neren

ils se

surpre

avait

tout c

d'un r

l'espac

décha

Sne

de Né

apprit

soldat

souhaitaient de
 pour les satis-
 que, de re-
 ux, que la
 oi de Juida,
 mp. Le Roi,
 ajouta qu'il
 florissant dans
 efforceraient de
 t ils se plai-
 pour punir
 e toutes les
 pables à l'é-
 udience dura
 rta une très-
 e.

appellés de
 où les Of-
 e Prince ne
 e que c'était
 t faisait pré-
 ité de pro-
 r toutes ses
 ls le souhai-
 affaires sous
 retour, les
 ndaient. On
 gnes assez

propres aux Nègres de leur cortège, avec une
 petite somme d'argent.
 Dahomay.

Dans le cours de l'après-midi, ils virent passer
 devant la porte Royale le reste de l'armée, qui
 revenait du pays des Tuffos. Ce corps de troupes
 marchait avec plus d'ordre que Snelgrave n'en avait
 jamais vu parmi les Nègres, & parmi ceux-mêmes
 de la côte d'Or, qui passent pour les meilleurs
 soldats de toutes les Régions de l'Afrique. Il était
 composé de trois mille hommes de milice régu-
 lière, suivis d'une multitude d'environ dix mille
 autres Nègres, pour le transport du bagage, des
 provisions & des têtes de leurs ennemis. Chaque
 compagnie avait ses Officiers & ses drapeaux. Leurs
 armes étaient le mousquet, le sabre & la targette.
 En passant devant la porte Royale, ils se proster-
 nerent successivement & baisèrent la terre; mais
 ils se relevaient avec une vitesse & une agilité
 surprenantes. La place, qui était devant la porte,
 avait quatre fois autant d'étendue que celle de la
 tour de Londres. Ils y firent l'exercice, à la vue
 d'un nombre incroyable de spectateurs, & dans
 l'espace de deux heures, ils firent au moins vingt
 décharges de leur mousqueterie.

Snelgrave paraissant étonné de cette multitude
 de Nègres, qui étaient à la suite des troupes,
 apprit de l'Interprete que le Roi donnait à chaque
 soldat un jeune élève de la Nation, entretenu

Dahomay. aux dépens du public , pour les former d'avancé aux fatigues de la guerre, & que la plus grande partie de l'Armée présente, avait été élevée de cette maniere. L'Auteur en eut moins de peine à comprendre, comment le Roi de Dahomay avait étendu si loin ses conquêtes, avec des troupes si régulières & tant de politique. Il est certain que cette institution ferait honneur aux peuples les mieux civilisés. On peut en voir le germe dans le dépôt des Gardes-Françaises, qui fait tant d'honneur aux lumières & aux vues patriotiques de son respectable Instituteur.

De retour au comptoir de Jaquin , il eut à se plaindre des Nègres du pays & de leur Prince. Il essuya beaucoup d'affronts & de perfidies. heureusement pour lui le Grand Capitaine de Dahomay fut envoyé par son maître pour mettre l'ordre dans le pays de Jaquin. Les blancs, qui étaient sous la protection de son maître, furent bientôt vengés. Il entendit leurs plaintes. Les coupables furent chargés de chaînes & conduits au Camp Royal. Snelgrave eut la satisfaction de voir dans ce nombre un Nègre, qui l'avait menacé du bout de son fusil. Cet insolent & deux de ses compagnons, qui avaient traité fort outrageusement les Anglais, eurent la tête coupée par l'ordre du Roi. Les autres furent retenus long-temps dans les fers, & réduits au pain & à l'eau, dans la cour

ném
 injur
 Le
 tous
 préfe
 comp
 son
 avec
 serve
 du ja
 compr
 répon
 que d
 se cor
 C'éta
 que l
 Gran
 de fé
 n'en
 & je
 eût
 On. l
 du p
 de f
 de lu
 avec
 servi
 qu'il

mer d'avance
la plus grande
été élevée de
ins de peine à
ahomay avait
des troupes si
est certain que
x peuples les
e germe dans
ait tant d'hon-
atriotiques de

n, il eut à se
leur Prince.
erfidies. heu-
ine de Daho-
mettre l'ordre
, qui étaient
urent bientôt
es coupables
its au Camp
de voir dans
nacé du bout
de ses com-
eusement les
t l'ordre du
emps dans les
dans la cour

même du Roi, où ils étaient exposés à toutes les injures de l'air.

~~—————~~
Dahomay

Le jour qui suivit l'arrivée du Grand Capitaine, tous les blancs se réunirent pour lui offrir leurs présents. Il dîna le lendemain avec eux dans le comptoir de Snelgrave. De tous les Nègres de son cortège, il n'en fit asséoir qu'un à table, avec le Prince de Jaquin & lui. Snelgrave observe qu'ayant pris beaucoup de plaisir à manger du jambon & du pâté à l'Anglaise, il demanda comment ces deux mets étaient préparés. On lui répondit que le détail en serait trop long; mais que de la manière dont ils l'étaient, ils pouvaient se conserver six mois, malgré la chaleur du pays. C'était assurer beaucoup. Snelgrave ayant ajouté que le pâté était de la main de sa femme, le Grand Capitaine voulut savoir combien il avait de femmes, & rit beaucoup en apprenant qu'il n'en avait qu'une. J'en ai cinq-cens, lui dit-il; & je souhaiterais que, dans ce nombre, il y en eût cinquante qui fussent faire d'aussi bons pâtés. On servit ensuite des bananes & d'autres fruits du pays, sur de la vaisselle de *Delft*. Cette sorte de faïence lui parut si belle, qu'il pria Snelgrave de lui donner l'assiette sur laquelle il avait mangé, avec le couteau & la fourchette dont il s'était servi. Non-seulement Snelgrave lui accorda ce qu'il demandait, mais il y joignit tous les cou-

verts qui étaient sur la table. Au même instant, **Dahomay.** les Nègres enleverent le service avec tant de précipitation, qu'ils faillirent de briser une partie de la vaisselle. Snelgrave fit ajouter à ce présent quelques pots & quelques gobelets.

Lorsqu'on avait commencé à manger, les principaux Officiers du Grand Capitaine, qui étaient debout derrière sa chaise, lui dérobaient de temps en temps sur son assiette, une pièce de jambon ou de volaille. Snelgrave, qui s'en était aperçu, lui dit que les vivres ne leur manqueraient pas, & que ce n'était pas l'usage en Europe, de laisser partir affamés les gens de ceux qu'on invitait à dîner. Cet usage est changé. Alors les Nègres prirent confiance à cette promesse. On but beaucoup après le festin; & de plusieurs sortes de liqueurs, le Grand Capitaine donna la préférence au punch.

Malgré les louanges que Snelgrave donne au Conquérant Nègre, ce qu'il raconte dans la relation d'un second voyage qu'il fit deux ans après à Jaquin, prouve que si ce barbare avait plus d'astuce & de fermeté que ses compatriotes, il était encore éloigné des principes d'une saine politique.

Ce Prince ayant conquis dans peu d'années; & ravagé divers pays, on a déjà remarqué que les fils du Roi de *Wymey* & plusieurs autres

Princ
s'éta
prot
Aprè
le m
sollic
sienn
armé
le R
l'enn
Yos
étant
peuve
du fo
infort
une a
qui m
du fo
lui fit
riches
dans l
ordin
la vic
ceux
point
grand
Ai

ême instans ;
tant de pré-
r une partie
ce présent

er, les prin-
s, qui étaient
robaient de
ne pièce de
qui s'en était
leur manque-
e en Europe,
ceux qu'on
gé. Alors les
promesse. On
de plusieurs
ne donna la

ve donne au
dans la re-
x ans après
avait plus
patriotes, il
d'une saine

d'années ;
marqué que
eurs autres

Princes dont il avait fait décapiter les peres ,
s'étaient retirés fort loin dans les terres , sous la
protection des Yos, Nation puissante & guerriere.
Après la défaite d'Ossus, le Roi de Juida trouva
le moyen d'implorer le secours des Yos, & les
solicitations des autres Princes se joignant aux
siennes, ils obtinrent de ce grand Monarque une
armée considérable, pour fondre ensemble sur
le Roi de Dahomay, qui était regardé comme
l'ennemi & le destructeur du genre-humain. Les
Yos ne combattant qu'à cheval, & leur pays
étant fort éloigné au Nord vers la Nubie, ils ne
peuvent marcher vers le Sud, que dans la saison
du fourrage. Le Roi de Dahomay fut bientôt
informé de leur approche. Il avait éprouvé dans
une autre guerre les défavantages de son armée,
qui n'était composée que d'infanterie. La crainte
du sort qu'il avait fait éprouver à tous ses voisins,
lui fit prendre la résolution d'enterrer toutes ses
richesses, de brûler ses villes, & de se retirer
dans les bois avec tous ses sujets. C'est la ressource
ordinaire des Nègres, lorsqu'ils désespèrent de
la victoire. Comme ils n'ont point de places fortes,
ceux qui sont maîtres de la campagne, ne trouvent
point de résistance dans toute l'étendue des plus
grands Etats.

Ainsi, le Roi de Dahomay trompa l'espérance

Dahomay.

Dahomay. de ses ennemis. Les Yos le chercherent long-temps, il était enfoncé dans l'épaisseur des bois. Enfin la saison des pluies les força de se retirer; & les Dahomays sortant de leurs retraites, rebâtirent tranquillement leurs villes.

Ce fut vers le même temps, c'est-à-dire, au commencement de juillet 1729, que le Gouverneur Wilson quittant le pays de Juida, laissa M. Testefole pour lui succéder. Il y avait plusieurs années que ce nouveau Chef du comptoir Anglais demeurait en Guinée, & l'expérience aurait dû suppléer seule à ce qui lui manquait du côté de la prudence & de la modération. Quoiqu'il eût fait plusieurs visites au Roi de Dahomay dans son camp, & qu'il y eût été reçu avec beaucoup de caresses, l'opinion qu'il se forma de la faiblesse de ce Prince, en le voyant si long-temps disparaître à la vue des Yos, lui fit naître le dessein de rétablir le Roi de Juida sur le Trône. Il fut secondé par les Papas, qui souhaïtaient beaucoup de relever leur ancien commerce. Ils leverent ensemble une armée de quinze mille hommes, qui vint se camper près des Forts Européens, sous le commandement des Rois de Juida & d'Ofsus.

Le Roi de Dahomay, qui s'occupait alors de la réparation de ses Villes, ignora long-temps

cette
inqu
trou
des
de d
pend
péril
Il
qu'il
Il en
des
Cete
préca
niers
prise
breufe
frayer
honte
fit en
jusqu'
visage
Les f
conste
dace,
précip
traver
tant p
ment

cherent long-
 fleur des bois,
 de se retirer,
 retraites, rebâ-
 c'est-à-dire, au
 que le Gouver-
 le Juida, laissa
 avait plusieurs
 mproir Anglais
 ence aurait dû
 ait du côté de
 Quoiqu'il eut
 Dahomay dans
 avec beaucoup
 ma de la faic-
 si long-temps
 i fit naître le
 a sur le Trône,
 ui souhaitaient
 commerce. Ils
 quinze mille
 des Forts Eu-
 s Rois de Juida
 cupait alors de
 ra long-temps

cette entreprise & ne l'apprit pas sans une extrême inquiétude. Il avait perdu une partie de ses troupes pendant qu'il était enseveli dans le fond des forêts; & depuis peu il avait envoyé le reste de divers côtés pour enlever des esclaves. Cependant il trouva le moyen de se délivrer du péril par un stratageme fort heureux.

Dahomay.

Il fit rassembler un grand nombre de femmes; qu'il vêtit & qu'il arma comme autant de soldats. Il en forma des compagnies, auxquelles il donna des Officiers, des enseignes & des tambours. Cette armée se mit en marche, avec la seule précaution de placer quelques hommes aux premiers rangs, pour tromper mieux l'ennemi. La surprise des Juidas, à l'approche d'une armée si nombreuse, se changea bientôt dans une si grande frayeur, que prenant la fuite ils abandonnerent honteusement leur Roi & leurs alliés. Ce Prince fit envain toutes sortes d'efforts pour les arrêter, jusqu'à tourner contre eux sa lance & blesser au visage tous ceux qu'il rencontrait dans sa fureur. Les femmes des Dahomays profitant de cette consternation pour s'avancer avec beaucoup d'audace, il n'eut pas d'autre ressource que de se précipiter dans le fossé du Fort Anglais, qu'il traversa par le secours de ses deux fils; & montant par-dessus le mur, il se déroba heureusement à la poursuite de ses ennemis. Mais une

grande partie de ses gens périt par la main des
 Dahomay. femmes, & la plupart des autres furent fait pri-
 sonniers.

Cet événement jeta le Gouverneur Anglois dans quelque embarras. Cependant il persuada au Roi fugitif de quitter le Fort dès la même nuit, & de retourner dans ses Isles désertes & stériles. Mais le Roi de Dahomay n'apprit pas moins que c'était lui qui avait suscité la révolte; son ressentiment fut égal à l'injure. Il laissa une petite armée à Sabi, & retournant dans ses Etats, il fit un accueil si favorable à tous les brigands de diverses Nations, qui voulurent entrer dans ses troupes, que, dans l'espace de quelques mois, il se trouva aussi puissant qu'à l'arrivée des Yos. Mais, malgré son habileté qui lui donnait beaucoup d'avantage sur tous les Princes Nègres, il avait commis deux fautes irréparables. Quoiqu'il se trouvât le maître absolu d'un pays immense, ses ravages & ses cruautés en avaient détruit ou chassé tous les habitans. Ainsi manquant de sujets, il n'était grand Roi que de nom. En second lieu, sous prétexte de vouloir repeupler ses Etats, il avait promis à tous les anciens habitans qui retourneraient dans leur patrie, la liberté d'y jouir de tous leurs privilèges, en lui payant un certain tribut. Cette espérance en avait ramené plusieurs milliers dans le Royaume d'Ardra. Mais
 soit
 l'arde
 à pei
 une m
 tua t
 suite.
 le Ro
 Te
 le Ro
 geme
 des co
 ciers.
 gnité
 le Ro
 mains
 l'avait
 dans
 beauc
 » ait
 » car
 » les
 Cep
 ployer
 s'en o
 rendre
 le con
 glais.
 résister
 To

la main des
urent fait pri-

neur Anglais
e il persuada
dès la même
es désertes &
r n'apprit pas
té la révolte

. Il laissa une
dans ses Etats,
les brigands
entrer dans ses
quelques mois,
ivée des Yos,
donnait beau-
es Nègres, il
les. Quoiqu'il
ays immense,
nt détruit ou
ant de sujets,

second lieu,
ses Etats, il
bitans qui re-
erté d'y jouir
yant un cer-
t ramené plus
'Ardra. Mais
soit

soit qu'il n'eût pensé qu'à les tromper, soit que l'ardeur du gain lui fit oublier ses propres vues, à peine eurent-ils commencé à s'établir, que, par une noire trahison, il fondit sur eux, & prit ou tua tous ceux qui ne purent se sauver par la fuite. Cette dévastation ruina presque entièrement le Royaume de Juida.

Dahomay.

Testefole n'espérant plus de réconciliation avec le Roi de Dahomay, cessa de garder des ménagemens, & porta l'insulte jusqu'à faire donner des coups de fouet à l'un de ses principaux Officiers. Aux plaintes que le Nègre fit de cette indignité, il répondit que sa résolution était de traiter le Roi de même, lorsqu'il tomberait entre ses mains. Un outrage si sanglant, & le discours qui, l'avait suivi, furent rapportés à ce Prince, qui dans l'étonnement de cette conduite, dit avec beaucoup de modération: « Il faut que cet homme » ait un fond de haine naturelle contre moi, » car autrement il ne pourrait avoir si-tôt oublié » les bontés que j'ai eues pour lui. »

Cependant il donna ordre à ses gens d'employer l'adresse pour se saisir de lui; & l'occasion s'en offrit bientôt dans une visite que Testefole rendit aux Français. Les Dahomays environnerent le comptoir & demandèrent le Gouverneur Anglais. Comme il n'y avait aucune espérance de résister par la force, les Français se hâtèrent de

Dahomay.

le cacher dans une armoire, & répondirent qu'il était déjà parti. Mais les Dahomays furieux caferent le bras d'un coup de pistolet au Chef du Comptoir, forcerent l'entrée, & trouverent Tefrefole dans sa retraite; d'où l'ayant tiré brutalement, ils lui lierent les mains & les pieds, & le porterent à leur Roi dans un branle. Ce Prince refusa de le voir; mais, peu de jours après, il l'envoya dans la Ville de Sabi, qui n'est qu'à trois ou quatre milles du Fort. Là, on lui fit entendre que s'il voulait écrire à ceux qui commandaient dans son absence, & faire venir pour sa rançon plusieurs marchandises qu'on lui nomma, il obtiendrait aussi-tôt la liberté. Mais, lorsque les marchandises furent arrivées, au-lieu de le renvoyer libre, on l'attacha par les pieds & les mains, le ventre à terre, entre deux pieux. On lui fit aux bras & au dos, aux cuisses & aux jambes, quantité d'incisions, où l'on mit du jus de limon, mêlé de poivre & de sel. Ensuite on lui coupa la tête; & le corps divisé en pièces, fut rôti sur les charbons & mangé.

Peu d'années après les peuples de Jaquin s'élevèrent contre le Dahomay, pendant qu'ils le croyaient occupé à une guerre étrangère, il fondit brusquement sur eux, fit main-basse sur les Habitans, brûla les villes & villages, & tous les comptoirs Européens furent enveloppés dans

l'ince
 sonn
 Tou
 été
 volu
 les c
 Sujets
 Ta
 encor
 l'aban
 traient
 comm
 jamais
 ni à s
 ils res
 le Con
 reux c
 graves
 le tue
 Sne
 niere
 sur les
 quente
 finissar
 esclave
 une ag
 gradée
 sans p

ondirent qu'il
 furieux cas-
 au Chef du
 uverent Tes-
 tiré brutale-
 s pieds, & le
 e. Ce Prince
 après, il l'en-
 est qu'à trois
 ui fit entendre
 commandaient
 our sa rançon
 omma, il ob-
 s, lorsque les
 eu de le ren-
 pieds & les
 eux pieux. On
 cuiffes & aux
 on mit du ju
 el. Ensuite on
 en pièces, fut
 de Jaquin s'é-
 pendant qu'il
 érangere, il
 main-basse fut
 lages, & tous
 veloppés dans

l'incendie général. Les Chefs furent amenés pri-
 sonniers & rachetés par la Compagnie d'Afrique.
 Tout prouve que les établissemens lointains ont
 été & seront même encore sujets à bien des ré-
 volutions. Mais il n'est pas moins évident que
 les cruautés du Dahomay exercées contre ses
 Sujets, ruinerent ses états & son commerce.

 Dahomay.

Tant de guerres & de révoltes l'avaient rendu
 encore plus cruel. La défiance & les soupçons ne
 l'abandonnaient plus. Les blancs même se ressen-
 taient de l'altération de son caractère. Un si long
 commerce avec les marchands de l'Europe, n'avait
 jamais eu le pouvoir de faire perdre à ce Prince,
 ni à sa Nation, le fond de férocité par lequel
 ils ressembloient à tous les Nègres. Un jour que
 le Conseil Royal avait demandé au Roi un vigou-
 reux captif, qui lui fut accordé, l'usage que ces
 graves Conseillers firent de leur esclave, fut de
 le tuer & d'en faire un festin.

Snelgrave donne des leçons utiles sur la ma-
 niere de traiter les Nègres dans la traversée, &
 sur les moyens de prévenir ces révoltes si fré-
 quentes & quelquefois si dangereuses, mais qui
 finissant toujours par la mort de ces malheureux
 esclaves, ne peuvent-être regardées que comme
 une agonie terrible de l'humanité souffrante & dé-
 gradée, qui soulève ses fers, retombe & meurt
 sans pouvoir les briser.

 Traite des
 Nègres.

84. HISTOIRE GÉNÉRALE

**Traite des
Nègres.**

Les séditions sur les vaisseaux viennent presque toujours des mauvais traitemens que les Nègres reçoivent des matelots. Snelgrave s'était fait une méthode pour les conduire. Il ne croit pas qu'il y en ait de plus sûre , quoiqu'elle ne lui ait pas toujours réussi. Comme leur première défiance est qu'on ne les ait achetés que pour les manger , & que cette opinion paraît fort répandue dans toutes les Nations intérieures, il commençait par leur déclarer qu'ils devaient être sans crainte pour leur vie ; qu'ils étaient destinés à cultiver tranquillement la terre , ou à d'autres exercices qui ne surpassaient pas leurs forces ; que si quelqu'un les maltraitait sur le vaisseau , ils obtiendraient justice en portant leurs plaintes à l'Interprete ; mais que s'ils commettaient eux-mêmes quelque désordre , ils seraient punis sévèrement.

A mesure qu'on achète les Nègres , on les enchaîne deux à deux ; mais les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans le vaisseau ; & lorsqu'on a perdu de vue les côtes , on ôte même les chaînes aux hommes.

Ils reçoivent leur nourriture deux fois par jour. Dans le beau temps , on leur permet d'être sur le tillac depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit. Tous les lundis , on leur donne des pipes & du tabac ; & leur joie marque assez , en

rece
plus
hon
& la
les j
sout
Capi
plus
L.
tém
1704
son p
du vi
dans
Blanc
partie
de m
faire
remai
& cor
fiter.
avant
liés de
miner
leur sa
tait co
coutela
eau d

iennent pref-
 mens que les
 elgrave s'était
 e. Il ne croit
 quoiqu'elle ne
 ne leur pre-
 t achetés que
 opinion parait
 ns intérieures,
 qu'ils devaient
 qu'ils étaient
 la terre, ou
 aient pas leurs
 traitait sur le
 e en portant
 que s'ils com-
 forde, ils se-
 ègres, on les
 femmes & les
 ns le vaillèau;
 côtes, on ôte
 deux fois par
 permet d'être
 matin jusqu'à
 onne des pipes
 ue assez, en

recevant cette faveur, que c'est une de leurs
 plus grandes consolations dans leur misère. Les
 hommes & les femmes sont logés séparément,
 & leurs loges sont nettoyyées soigneusement tous
 les jours. Avec ces attentions, qui doivent être
 soutenues constamment, Snelgrave a reconnu qu'un
 Capitaine, bien disposé, conduit facilement la
 plus grande cargaison de Nègres.

Traite des
 Nègres.

La premiere sédition dont Snelgrave ait été
 témoin, arriva dans son premier Voyage, en
 1704, sur l'*Aigle de Londres*, commandé par
 son pere. Ils avaient à bord quatre cens Nègres
 du vieux *Kallabar*. Leur bâtiment était encore
 dans la riviere de ce nom, & de vingt-deux
 Blancs qui restaient capables de service, une
 partie des autres étant morts, & le reste accablé
 de maladies, il s'en trouvait douze absens pour
 faire la provision d'eau & de bois. Les Nègres
 remarquerent fort bien toutes ces circonstances,
 & concerterent ensemble les moyens d'en pro-
 fiter. La sédition commença immédiatement
 avant le souper. Mais, comme ils étaient encore
 liés deux à deux, & qu'on avait eu soin d'exa-
 miner leurs fers soir & matin, les Anglais durent
 leur salut à cette sage précaution. La garde n'é-
 tait composée que de trois Blancs, armés de
 coutelas. Un des trois, qui était sur le châ-
 teau d'avant, apperçut plusieurs Nègres, qui

s'étant approchés du Contre-Maitre, se faisaient de lui pour le précipiter dans les flots. Il fondit sur eux, & leur fit quitter prise. Mais tandis que le Contre-Maitre courut à ses armes, son défenseur fut saisi lui-même; & serré de si près qu'il ne put se servir de son sabre. Snelgrave était alors dans le tremblement de la fièvre, & retenu au lit depuis plusieurs jours. Au bruit qui se fit entendre, il prit deux pistolets & montant en chemise sur le tillac, il rencontra son pere & le Contre-Maitre, auxquels il donna ces deux armes. Ils allerent droit aux Nègres, en les menaçant de la voix; mais ces furieux ne continuerent pas moins de presser la sentinelle, quoiqu'ils n'eussent encore pu lui arracher son sabre, qui tenait au poignet par une petite chaîne, & que leurs efforts pour le pousser dans la mer n'eussent pas mieux réussi, parce qu'il en tenait deux qui ne pouvaient se dégager de ses mains. Le vieux Snelgrave se jeta au milieu d'eux pour le secourir, & tira son pistolet pardessus leur tête, dans l'espérance de les effrayer par le bruit. Mais il reçut un coup de poing, qui faillit le faire tomber sans connaissance; & le Nègre qui l'avait frappé avec cette vigueur, allait recommencer son attaque, lorsque le Contre-Maitre lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet. A cette vue, la sédition cessa

Traite des
Nègres.

tout
à ge
man
l'exa
de v
Chef
chain
se jet
punir
de far
de tra
Les
font d
En 17
en per
avait
sûr de
bien e
sur eu
de cin
d'excel
révolte
reuse t
sur la
La s
de la L
à-la-f
glikean

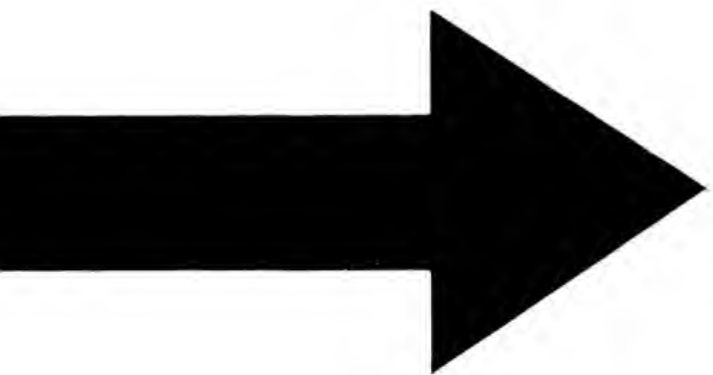
tout-d'un-coup. Tous les rebelles se jetèrent à genoux, le visage contre le tillac, en demandant quartier avec de grands cris. Dans l'examen des coupables, on n'en trouva pas plus de vingt qui eussent part au complot. Les deux Chefs qui étaient liés par le pied à la même chaîne, saisirent un moment favorable pour se jeter dans la mer. On ne manqua point de punir sévèrement les autres, mais sans effusion de sang; & l'on en fut quitte ainsi pour la perte de trois hommes.

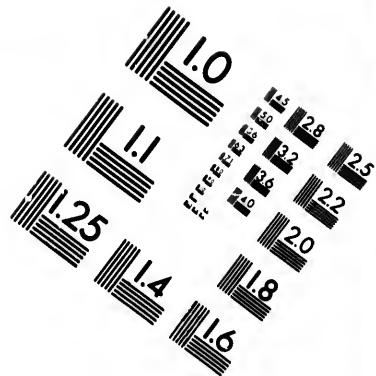
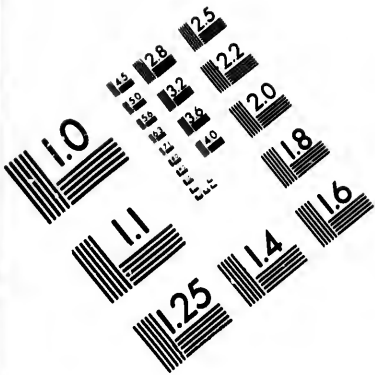
Traite des
Nègres.

Les Cormantins, Nation de la côte d'Or; sont des Nègres fort capricieux & fort opiniâtres. En 1721, Snelgrave aborda sur leur côte & fit en peu de temps une traite si avantageuse, qu'il avait déjà cinq cens esclaves à bord. Il se croyait sûr de leur soumission, parce qu'ils étaient fort bien enchaînés, & qu'on veillait soigneusement sur eux. D'ailleurs son équipage était composé de cinquante Blancs, tous en bonne santé, & d'excellens Officiers. Cependant la fureur de la révolte s'empara d'une partie de cette malheureuse troupe, près d'une ville nommée *Manfro*, sur la même côte.

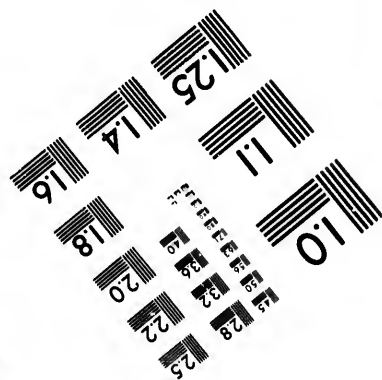
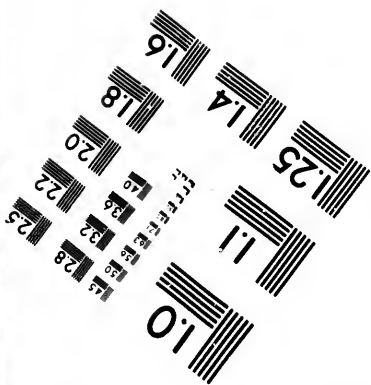
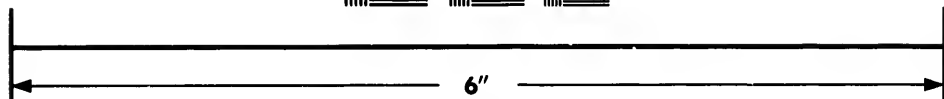
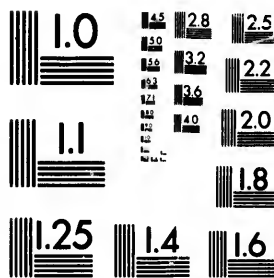
La sédition commença vers minuit, à la clarté de la Lune. Les deux sentinelles laissèrent sortir à-la-fois quatre Nègres de leur loge; & négligeant de la fermer, il en sortit aussi-tôt quatre







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 15 16 17 18
19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200

autres. Ils s'appercurent de leur faute, & pouf
 Traite des ferent allez violemment la porte pour arrêter
 Nègres. ceux qui auraient succédé dans la même vue.
 Mais les huit, qui s'étaient échappés, eurent
 l'adresse de se défaire en un moment de leurs
 chaînes, & fondirent ensemble sur les deux sen-
 tinelles. Ils s'efforcèrent de leur arracher leurs
 sabres. L'usage des sentinelles Anglaifes étant de
 se les attacher au poignet, ils trouverent tant
 de difficultés à cette entreprise, que les cris
 des deux Blancs eurent le temps de se faire
 entendre & d'attirer du secours: aussi-tôt les
 huit Nègres prirent le parti de se précipiter dans
 les flots. Mais, comme le vent était de terre, &
 la côte assez éloignée, on les trouva tous, le
 matin accrochés par les bras & les jambes aux
 cables qui étaient à sécher hors du vaisseau.
 Lorsqu'on se fut assuré d'eux, le Capitaine
 leur demanda ce qui les avait portés à se sou-
 lever. Ils lui répondirent qu'il était un grand
 frippon de les avoir achetés dans leur pays pour
 les transporter dans le sien, & qu'ils étaient
 résolus de tout entreprendre pour se remettre
 en liberté. Snelgrave leur représenta que leurs
 crimes ou le malheur qu'ils avaient eu d'être
 faits prisonniers à la guerre, les avaient ren-
 dus esclaves, avant qu'il les eût achetés; qu'ils
 n'avaient pas reçu de mauvais traitement sur le

vai
 éch
 reu
 ava
 les
 trait
 Ce
 man
 quil
 C
 mer
 fit u
 Nèg
 une
 la n
 vaiss
 rivag
 tous
 bonh
 & po
 dant
 tôt l
 bler
 plus
 fait r
 Snelg
 naiss

vaisseau, & qu'en supposant qu'ils pussent lui échapper, leur sort n'en serait pas plus heureux, puisque leurs compatriotes même qui les avaient vendus, les reprendraient à terre, & les vendraient à d'autres Capitaines, qui les traiteraient peut-être avec moins de bonté. Ce discours fit impression sur eux. Ils demandèrent grace, & s'en allèrent dormir tranquille.

Pendant, peu de jours après, ils formèrent un nouveau complot. Un des Chefs fit une proposition fort étrange à l'Interprete Nègre qui était du même pays. Il lui demanda une hache, en lui promettant que pendant la nuit il couperait le cable de l'ancre. Le vaisseau ne pouvant manquer d'être poussé au rivage, il espérait de gagner la terre avec tous ses compagnons; &, s'ils avaient le bonheur de réussir, il s'engageait pour eux & pour lui-même, à servir l'Interprete pendant toute sa vie. Celui-ci avertit aussitôt le Capitaine, & lui conseilla de redoubler la garde, parce que les esclaves n'étaient plus sensibles aux raisons qui les avaient déjà fait rentrer dans la soumission. Cet avis jeta Snelgrave dans une vive inquiétude. Il connaissait les Cormantins pour des désespérés,

Traite des Nègres. qui comptaient pour rien les châtimens & même la mort. On a vu souvent à la Barbade, & dans d'autres Isles, que, pour quelques punitions que leur paresse leur attire, vingt ou trente de ces misérables se pendaient ensemble à des branches d'arbres, sans avoir fait naître le moindre soupçon de leur dessein.

Cependant une aventure fort triste inspira plus de douceur aux esclaves de Snelgrave. En arrivant près d'*Anamabo*, il rencontra l'*Elisabeth*, vaisseau qui appartenait au même propriétaire que le sien, & dont la situation l'obligeait d'ailleurs à des soins particuliers. Ce bâtiment avait essuyé diverses sortes d'infortunes; après avoir perdu son Capitaine & son Contre-Maître, il était tombé au Cap Laho, entre les mains du Pirate Roberts, au service duquel plusieurs matelots s'étaient déjà engagés. Mais quelques-uns des Pirates n'avaient pas voulu souffrir que la cargaison fut pillée; & par un sentiment de compassion, fondé sur d'anciens services qu'ils avaient reçus des propriétaires, ils avaient exigé que le vaisseau fût remis entre les mains du seul Officier qui lui restait. Lorsque Snelgrave rencontra l'*Elisabeth*, ce vaisseau avait disposé de toutes

ses
con
vea
cla
pla
qu
alle
Le
les
fous
avec
pou
souh
Snel
nem
man
lend
ses c
M
deux
La I
tôt
suivr
ce.
couv
furen
avan

âtimens &
à la Bar-
pour quel-
eur attire ,
s se pen-
rbres , sans
on de leur

iste inspira
elgrave. En
ntra l'*Elisa-*
même pro-
la situation
particuliers.
sortes d'in-
n Capitaine
mbé au Cap
e Roberts ,
ots s'étaient
des Pirates
la cargaison
de compas-
u'ils avaient
exigé que le
u seul Offi-
ve rencontra
é de toutes

ses marchandises. Comme l'Elisabeth devait reconnaître ses ordres , Snelgrave invita le nouveau Commandant à lui donner cent vingt esclaves , qu'il avait à bord , & à prendre à leur place ce qui lui restait de marchandises ; après quoi , il se proposait de quitter la côte , pour aller se radouber à l'Isle de Saint-Thomas. Le Commandant y consentit volontiers. Mais les gens de l'équipage firent quelques difficultés , sous prétexte que les cent vingt esclaves étant avec eux depuis long-temps , ils avaient pris pour eux une certaine affection , qui leur faisait souhaiter de ne pas changer leur cargaison. Snelgrave , s'apercevant que tous ses raisonnemens étaient inutiles , prit congé du Commandant , & lui dit qu'il viendrait voir le lendemain qui aurait la hardiesse de s'opposer à ses ordres absolus.

Mais , la nuit suivante , il entendit tinter deux ou trois coups de fusil sur l'Elisabeth. La Lune était fort brillante, Il descendit aussitôt lui-même dans sa pinace , & se faisant suivre de ses deux chaloupes , il alla droit vers ce vaisseau. Dans un passage si court , il découvrit deux Nègres , qui , fuyant à la nage , furent déchirés à ses yeux par deux requins , avant qu'il pût les secourir. Lorsqu'il fut plus

Traite des Nègres. près du bâtiment, il vit deux autres Nègres ; qui se tenaient au bout d'un cable, la tête au-dessus de l'eau, fort effrayés du sort de leurs compagnons. Il les fit prendre dans sa pinace ; & , montant à bord, il y trouva les Nègres fort tranquilles sous les ponts, mais les Blancs dans la dernière confusion sur le tillac. Un matelot lui dit, d'un air effrayé, qu'ils étaient tous persuadés que la sentinelle de l'écoutille avait été massacrée par les Nègres. Cet effroi parut fort surprenant à Snelgrave. Il ne pouvait concevoir que des gens, qui avaient eu la hardiesse de lui refuser leurs esclaves une heure auparavant, eussent manqué de courage pour sauver un de leurs compagnons, & n'eussent pas celui d'abandonner le tillac, où ils étaient armés jusqu'aux dents. Il s'avança, avec quelques-uns de ses gens, vers l'avant du vaisseau, où il trouva la sentinelle étendue sur le dos, la tête fendue d'un coup de hache. Cette révolte avait été concertée par quelques Cor-mantins. Les autres esclaves qui étaient d'une autre côte, n'y ayant pas eu la moindre part, dormaient tranquillement dans leurs loges. Un des deux fugitifs, qui avaient été arrêtés, rejeta le crime sur son associé ; & celui-ci confessa volontairement qu'il avait tué la sen-

time
que
qu'i
voy
fa l
le tu
dans
- Sn
faire
son
fition
près
bâtim
les Ca
affaire
&, d
devoir
On
damne
un Bl
mis un
vaillèa
dérer
somme
fit dire
les pa
meurt

tinelle , dans la seule vue de s'échapper avec quelques Nègres de son pays. Il protesta même qu'il n'avait voulu nuire à personne ; mais que voyant l'Anglais prêt à s'éveiller , & trouvant sa hache près de lui , il s'était cru obligé de le tuer pour sa sûreté ; après quoi , il s'était jetté dans la mer.

Snelgrave prit occasion de cet incident pour faire passer tous les esclaves de l'*Elisabeth* sur son propre vaisseau , & n'y trouva plus d'opposition. Il y retourna lui-même , & se trouvant près d'Anamabo , où il y avait actuellement huit bâtimens Anglais dans la rade , il fit prier tous les Capitaines de se rendre sur son bord pour une affaire importante. La plupart vinrent aussi-tôt ; & , d'un avis unanime , ils jugerent que le Nègre devait être puni du dernier supplice.

On fit déclarer à ce misérable , qu'il était condamné à mourir dans une heure pour avoir tué un Blanc. Il répondit qu'à la vérité il avait commis une mauvaise action en tuant la sentinelle du vaisseau , mais qu'il priait le Capitaine de considérer , qu'en le faisant mourir il allait perdre la somme qu'il avait payée pour lui. Snelgrave lui fit dire par l'Interprete , que si c'était l'usage dans les pays Nègres , de changer la punition du meurtre pour de l'argent , les Anglais ne con-

Traite des
Nègres.

Traite des
Nègres.

naïssaient pas cette maniere d'éluder les droits de la justice ; qu'il s'appercevait bientôt de l'horreur que ses maîtres avaient pour le crime ; & qu'aussi-tôt qu'un sable d'une heure , qu'on lui montra , aurait achevé sa révolution , il serait livré au supplice. Tous les Capitaines retournerent sur leur bord , & chacun fit monter ses esclaves sur le tillac , pour les rendre témoins de l'exécution , après les avoir informés du crime dont ils allaient voir le châtiment.

Lorsque le sable eut fini son cours , on fit paraître le meurtrier sur l'avant du vaisseau , lié d'une corde sous les bras , pour être élevé au long du mât , où il devait être tué à coup de fusil. Quelques autres Nègres observant comment la corde était attachée , l'exhorterent à ne rien craindre , & l'assurèrent qu'on n'en voulait point à sa vie , puisqu'on ne lui avait pas mis la corde au cou. Mais cette fausse opinion ne servit qu'à lui épargner les horreurs de la mort. A peine fut-il élevé , que les dix Anglais placés derriere une baricade , firent feu sur lui & le tuerent dans l'instant. Une exécution si prompte répandit la terreur parmi tous les esclaves , qui s'étaient flattés qu'on lui ferait grace par des vues d'intérêt. Le corps ayant été exposé sur le tillac , on lui coupa une main , qui fut jettée dans les flots ,

pour
qui
vraie
terrib
sans a
aussi-
Snelg
toutes
Au
belles
avec l
& le m
traité
Snelgr
pendan
cargail
aucun
Telle
les vai
en rapp
sur le
Capitai
Snelg
rade d'
dant av
de jours
paraît q

pour faire comprendre aux Nègres , que ceux qui oseraient porter la main sur les Blancs recevraient la même punition : exemple d'autant plus terrible , qu'ils sont persuadés qu'un Nègre mort sans avoir été démembré , retourne dans son pays , aussi-tôt qu'on l'a jetté dans la mer. Cependant Snelgrave ajoute que les Cormantins rient de toutes ces chimères.

Aux menaces du même châtiment pour les rebelles , Snelgrave joignit la promesse de traiter avec bonté ceux qui vivraient dans l'obéissance & le respect qu'ils devaient à leurs Maîtres. Ce traité fut fidèlement exécuté ; car deux jours après , Snelgrave fit voile d'Anamabo à la Jamaïque ; & pendant quatre mois qui se passerent , avant que la cargaison pût être vendue dans cette Isle , il n'eut aucun sujet de se plaindre de ses Nègres.

Telles furent les séditions qui arrivèrent sur les vaisseaux que Snelgrave commandait. Mais il en rapporte une autre fort remarquable , arrivée sur le *Ferriers* de Londres , commandé par le Capitaine Messervy.

Snelgrave ayant rencontré ce bâtiment dans la rade d'Anamabo , en 1722 , apprit du Commandant avec quel bonheur il avait acheté en peu de jours près de trois cens Nègres à Setrakrou. Il paraît que les habitans de cette ville avaient été

Traits des
Nègres.

Traite des Nègres. souvent maltraités par leurs voisins, & qu'ayant pris enfin les armes, ils les avaient battus plusieurs fois & avaient fait quantité de prisonniers. Messervy, arrivé dans ces circonstances, avait acheté des esclaves à bon marché, parce que les vainqueurs auraient été obligés de les tuer pour leur sûreté, s'il ne s'était pas présenté de vaisseau dans la rade. Comme c'était le premier voyage qu'il faisait sur cette côte, Snelgrave lui conseilla de ne rien négliger pour tenir tant de Nègres dans la soumission. Le lendemain, l'étant allé voir sur son bord, & le trouvant sans défiance au milieu de ses esclaves, qui étaient à souper sur le tillac, il lui fit observer qu'il y avait de l'imprudence à s'en approcher si librement sans une bonne garde. Messervy le remercia de ce conseil, mais parut si peu disposé à changer de conduite, qu'il lui répondit par ce vieux proverbe : l'œil du Maître engraisse les chevaux. Il partit quelques jours après pour la Jamaïque. Snelgrave prit plus tard la même route : mais, en arrivant dans cette Isle, on lui fit le récit de la malheureuse mort que Messervy s'était attirée par son aveugle confiance, dix jours après avoir quitté la côte de Guinée.

Un jour qu'il était au milieu de ses Nègres, à les voir dîner, ils se saisirent de lui, & lui cassèrent la tête avec les plats mêmes dans lesquels

quel
été
foul
ricac
& d
les e
d'aut
faire
charg
tua p
sauter
exécu
poir c
partie
de fai
Jamaï
révolte
l'Isle,
marqu
esclave
à vil p
proprie
arrêté
y périt
encore
Snelg
près d
To

& qu'ayant
 us plusieurs
 niens. Mes-
 avait acheté
 ue les vain-
 er pour leur
 vaisseau dans
 voyage qu'il
 conseilla de
 Nègres dans
 allé voir fut
 ce au milieu
 sur le tillac,
 imprudence à
 bonne garde.
 l, mais parut
 uite, qu'il lui
 cil du Maître
 es jours après
 s tard la même
 Isle, on lui fit
 que Messervy
 nce, dix jours
 te.
 ses Nègres,
 de lui, & lui
 mêmes dans
 lesquels

quels on leur servait le riz. Cette révolte ayant été concertée de longue main, ils coururent en foule vers l'avant du vaisseau, pour forcer la barricade, sans paraître effrayés du bout des piques & des fusils que les blancs leur présentaient par les embrasures. Enfin le Contre-maître ne vit pas d'autre remède pour un mal si pressant, que de faire feu sur eux de quelques pièces de canon chargées à mitrailles. La première décharge en tua près de quatre-vingt, sans compter ceux qui sautèrent dans les flots & qui s'y noyèrent. Cette exécution apaisa la révolte; mais, dans le désespoir d'avoir manqué leur entreprise, une grande partie de ceux qui restaient, se laissa mourir de faim, & lorsque le vaisseau fut arrivé à la Jamaïque, les autres tenterent deux fois de se révolter avant la vente. Tous les Marchands de l'Isle, à qui ces fureurs ne purent être cachées; marquerent peu d'empressement pour acheter des esclaves si indociles, quoiqu'ils leur fussent offerts à vil prix. Ce voyage devint fatal en tout aux propriétaires; car la difficulté de la vente ayant arrêté long-temps le vaisseau à la Jamaïque, il y périt enfin dans un ouragan, plus redoutable encore que les Nègres.

Snelgrave fut pris par des Pirates Anglais près de Sierra-Léona. Il essuya à-peu-près

les mêmes traitemens que le Capitaine Roberts dont nous avons raconté plus haut la malheureuse aventure. Il ne put sauver qu'une très-petite partie de ses marchandises, & regagna l'Angleterre.

Fin du Livre quatrieme.

L'H

D

Guine

gue

côte

Roy

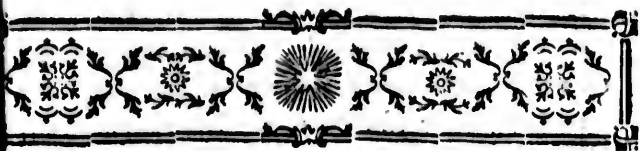
CH

Côte

L A G

Ghinney

E, &c.
taine Ro-
s haut la
ver qu'une
difes, &



ABRÉGÉ

D É

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

LIVRE V.

*Guinée. Description de la côte de Mala-
guette, de la côte d'Ivoire, de la
côte d'Or & de la côte des Esclaves.
Royaume de Bénin.*

CHAPITRE PREMIER.

Côte de Malaguette. Côte d'Ivoire.

LA GUINÉE, que plusieurs Voyageurs écrivent

Ghinney, est une vaste étendue de côtes, depuis

Guinée,

Guinée. la riviere du Sénégal , jusqu'au Cap Lop^s Confalvo & même jusqu'au Cap Nègre. Le nom de Guinée est inconnu aux Habitans naturels. Il vient des Portugais, de qui tous les Européens l'ont reçu & vraisemblablement les Portugais l'ont tiré de celui de *Ghenekoa* , que Léon & Marmol donnent au premier pays , qui se trouve au Sud du Sénégal. On divise communément la Guinée en deux parties , celle du Sud & celle du Nord. La premiere s'étend depuis le Sénégal jusqu'à Sierra-Léona ; & la seconde , depuis Sierra-Léona jusqu'aux Caps qu'on vient de nommer.

Celle-ci, qui est la Guinée proprement dite, parce que celle du Nord porte plus communément le nom de Sénégal, se subdivise en six parties, ou en six côtes. 1.^o La côte de Malaguettes ou du poivre. 2.^o La côte d'Ivoire. 3.^o La côte d'Or. 4.^o La côte des esclaves. 5.^o La côte de Benin. 6.^o La côte de Biafaras.

Côte de Malaguettes ou du Poivre. Dans sa plus grande étendue, la côte de Malaguettes prend depuis Sierra-Léona, jusqu'au Cap *Daspalmas*. Cet espace contient cent soixante lieues. Mais d'autres la font commencer au Cap Monté , cinquante-trois lieues à l'Est de Sierra-Léona. D'autres encore la bornent entre la riviere de Sestro & Growa.

Les habitans du Cap Monté entretiennent

Cap Lop-
Nègre. Le
ans naturels.
s Européens
s Portugais
ue Léon &
qui se trouve
mmunément
du Sud &
d depuis le
la seconde,
s qu'on vient
oremment dite,
e plus com-
subdivise en
côte de Ma-
d'Ivoire. 3.
laves. 5.^o La
aras.
côte de Mala-
jusqu'au Cap
cent soixante
encer au Cap
Est de Sierra-
ntre la riviere
entretiennent

beaucoup de propreté dans leurs maisons, quoique pour la forme elles ne different pas de celles du Sénégal. Les édifices du Roi & des Grands sont bâtis en long. On en voit de deux étages, avec une voûte de roseaux ou de feuilles de palmiers si bien entrelacés, qu'elle est impénétrable au Soleil & à la pluie. L'espace est divisé en plusieurs appartemens. La premiere pièce, qui est la salle d'audience, & qui sert aussi de salle à manger, est entourée d'une espèce de sofa de terre ou d'argile, large de cinq ou six pieds, quoiqu'il n'en ait qu'un de hauteur. Ce banc est couvert de belles nattes, qui sont un tissu de jonc ou de feuilles de palmier, teint de très-belles couleurs & capable de durer fort long-temps. C'est le lieu où les Grands & les riches passent la plus grande partie du temps, à demi-couchés, & la tête sur les genoux de leurs femmes. Dans cette posture ils s'entretiennent, ils fument, ils boivent du vin de palmier.

Ces peuples sont moins mal-propres dans leurs habits & dans la maniere de manger, que la plupart des autres Nègres. Ils ont des plats, composés d'un bois fort dur, & des bassins de cuivre étamé, qu'ils nettoient fort soigneusement. Ils emploient des broches de bois pour rôtir leur viande. Mais ils ont oublié l'art de les faire

Côte de Malaguete. tourner , quoiqu'ils l'aient appris des Français Ils font rôtir un côté de la viande ; après quoi, ils la tournent pour faire rôtir l'autre.

Le langage des Nègres change un peu , à mesure qu'on avance au long de la côte. Leur langue , comme on peut se l'imaginer , n'est formée que d'un petit nombre de mots , qui expriment les principales nécessités de la vie. C'est du moins ce qu'on peut conclure de la taciturnité qui regne le plus souvent dans leurs fêtes mêmes & dans leurs assemblées. Dans leur commerce , les mêmes expressions reviennent souvent , & leurs chansons ne sont qu'une répétition continuelle de cinq ou six mots.

Les peuples du Cap Mésurado sont fort jaloux de leurs femmes. Cette délicatesse ne regarde point leurs filles , auxquelles ils laissent au contraire la liberté de disposer d'elles-mêmes ; ce qui n'empêche point qu'elles ne trouvent facilement des maris. Les hommes seraient même fâchés de prendre une femme qui n'aurait point donné , avant le mariage , quelque preuve de fécondité , & qui n'aurait pas acquis quelque bien par la disposition de ses faveurs. Ce qu'elle a gagné par cette voie sert au mari pour l'obtenir de ses parens. Ainsi , les femmes en sont plus libres dans leur choix , parce qu'il dépend d'elles de

donner ce qu'elles ont acquis à l'homme qui leur plaît.

Côte de
Malaguete:

Les maisons de ce pays sont, dit-on, les mieux bâties de toute la côte. Au centre de chaque village, on voit une sorte de théâtre, couvert comme une halle de marché, qui s'éleve d'environ six pieds, sur lequel on monte de plusieurs côtés par des échelles. Il porte le nom de *Kaldée*, qui signifie *place* ou *lieu de conversation*. Comme il est ouvert de toutes parts, on y peut entrer à toutes les heures du jour & de la nuit, c'est là que les Négocians s'assemblent pour traiter d'affaires, les paresseux pour fumer du tabac, & les politiques pour entendre ou raconter des nouvelles. Les plus riches s'y font apporter, par leurs esclaves, des nattes sur lesquelles ils sont assis. D'autres en portent eux-mêmes; & d'autres en louent des Officiers du Roi, qui sont établis dans ce lieu pour l'entretien de l'ordre. La Ville Royale s'appelle *Andrea*.

Tout le pays intérieur, depuis le Cap Monté, porte le nom de Quoja. Ces peuples dépendent du Roi des Folgias, qui dépendent eux-mêmes de l'Empereur des Monus. La puissance de cet Empereur des Monus s'étend sur plusieurs Nations voisines, qui lui paient annuellement un tribut. Les Folgias donnent à l'Empereur des Monus, le nom de *Mandi*, ou *Mani*, qui signifie Sci-

Peuple des
Quojas.

Côte de
Malagucte.

gneur ; & aux Quojas, celui de *Mandi-Monus*, c'est-à-dire , peuple du Seigneur. Ils croient se faire honneur par ces titres , parce qu'ils sont ses tributaires. Cependant chaque petit Roi jouit d'une autorité absolue dans ses limites , & peut faire la guerre ou la paix , sans le consentement de l'Empereur ou de quelque autre puissance que ce soit.

On voit dans les mêmes régions , entre le Cap Monté & le Cap Mésurado , un animal de la taille du cerf , que les habitans nomment *Silla-Vandoch*. Sa couleur est jaune , mais rayée de blanc. Il a des cornes longues d'environ douze pouces & dans chacune un trou par lequel il respire. Il est plus léger que le daim.

Les porc-épics , qui se nomment *quinja* , sont de deux espèces ; la grande & la petite. Ceux de la première sont de la grandeur d'un porc , armés de toutes parts de pointes longues & dures , qui sont rayées de blanc & de noir à des distances égales. Snelgrave en apporta quelques-unes en Europe , qui n'étaient pas moins grosses que des plumes d'oie. Lorsque ces animaux sont en furie , ils lancent leurs dards avec tant de force qu'ils entament une planche. Leur morsure est terrible. Qu'on les mette dans un tonneau ou dans une cage de bois , ils s'ouvrent un passage avec les dents. Ils sont si hardis qu'ils attaquent le plus

ndi-Monus,
Ils croient se
e qu'ils font
tit Roi jouit
es, & peut
consentement
puissance que

entre le Cap
animal de la
nment *Silla-*
mais rayée de
environ douze
lequel il ref-

t *quinja*, font
petite. Ceux
r d'un porc,
gues & dures,
des distances
ques-unes en
tosses que des
font en furie,
e force qu'ils
e est terrible.
ou dans une
lage avec les
quent le plus

dangereux serpent. On les croit exactement les mêmes que les *zatta* de Barbarie. Leur chair passe pour un mets excellent parmi les Nègres.

Côte de
Malagucte.

Le *quoggelo*, est un animal amphibie, long de six pieds, & couvert d'écaillés dures & impénétrables, comme le crocodile. Il se défend contre les autres bêtes en dressant ses écaillés qui sont fort pointues par le bout. Sa langue, qui est fort grande, lui sert à prendre des fourmis.

Les perroquets bleus à queue rouge, qu'on nomme *vosacy-i*, sont en fort grande abondance. Le *komma* est un très-bel oiseau. Il a le col vert, les aîles rouges, la queue noire, le bec crochu, & les pattes comme celles du perroquet.

Les peuples de cette côte sont, comme tous les Nègres en général, livrés à l'incontinence. Leurs femmes, qui ne sont pas moins passionnées pour les plaisirs des sens, emploient des herbes & des écorces pour exciter les forces de leurs maris. Les femmes d'Europe en savent davantage. Mais les habitans sont d'ailleurs plus modérés, plus doux, plus sociables que les autres Nègres. Ils ne se plaisent point à verser le sang humain, & ne pensent point à la guerre, s'ils n'y sont forcés par la nécessité de se défendre. Quoiqu'ils aiment beaucoup les liqueurs fortes, sur-tout l'eau-de-vie, il est rare qu'ils en achètent. On ne leur recon-

nait ce faible que lorsqu'on leur en présente. Ils
 Côte de vivent entr'eux dans une union parfaite ; tou-
 Malaguete, jours prêts à s'entre-secourir , à donner à leurs
 amis dans le besoin une partie de leurs habits &
 de leurs provisions , & même à prévenir leurs
 nécessités par des présens volontaires. Si quelqu'un
 meurt sans laisser de quoi fournir aux frais des
 funérailles , vingt amis du mort se chargent à
 l'envi de cette dépense. Le vol est très-rare en-
 tr'eux. Mais il n'ont pas le même scrupule pour
 les étrangers , & sur-tout pour les marchands de
 l'Europe.

La principale occupation des Nègres , dans
 toute cette contrée , est la culture de leurs terres ;
 car ils ont peu de penchant pour le commerce.
 Les esclaves dont ils peuvent disposer sont en
 petit nombre , & les vaisseaux Européens , qui
 passent si souvent au long de leur côte , ont bien-
 tôt épuisé l'ivoire , la cire , & le bois de Cam qui
 se trouve dans le pays. Ce bois de Cam est
 d'un plus beau rouge pour la teinture que le
 bois de Bréfil , & passe pour le meilleur de
 toute la Guinée. Il peut être employé jusqu'à
 sept fois.

Ils emploient pour convaincre les accusés diffé-
 rentes épreuves aussi absurdes que celles qui com-
 posaient autrefois notre jurisprudence crimi-
 nelle.

présente. Ils
parfaite; tou-
onner à leurs
eurs habits &
révenir leurs
. Si quelqu'un
aux frais des
se chargent à
très-rare en-
scrupule pour
marchands de

Nègres, dans
e leurs terres;
le commerce,
poser font en
ropéens, qui
ôte, ont bien-
s de Cam qui
de Cam est
nture que le
meilleur de
ployé jusqu'à

accusés diffé-
elles qui com-
dence crimi-

DES VOYAGES. 707

Ils reconnaissent un Etre Suprême, un Créa-
teur de tout ce qui existe, & l'idée qu'ils en Côte de
ont est d'autant plus relevée, qu'ils n'entre- Malaguetc.
prennent pas de l'expliquer. Ils appellent cet être
Kanno. Ils croient que tous les biens viennent
de lui. Mais ils ne lui accordent pas une durée
éternelle. Il aura pour successeur, disent-ils, un
autre Etre, qui doit punir le vice & récompenser
la vertu.

Ils sont persuadés que les morts deviennent des
esprits, auxquels ils donnent le nom de *Janna-*
nins, c'est-à-dire, patrons & défenseurs. L'occu-
pation qu'ils attribuent à ces esprits, est de pro-
téger & de secourir leurs parens & leurs anciens
amis. C'est à-peu-près le culte des Anges Gardiens
parmi nous.

Les Quojas, qui reçoivent quelque outrage, se
retirent dans les bois, où ils s'imaginent que ces
esprits font leur résidence. Là, ils demandent ven-
geance à grands cris, soit à *Kanno*, soit aux *Jan-*
nanins. De même, s'ils se trouvent dans quel-
qu'embaras ou quelque danger, ils invoquent
l'esprit auquel ils ont le plus de confiance. D'au-
tres le consultent sur les événemens futurs. Par
exemple, lorsqu'ils ne voient point arriver les
vaisseaux de l'Europe, ils interrogent leurs *Jan-*
nanins pour savoir ce qui les arrête, & s'ils

Côte de Malagucte. apporteront bientôt des marchandises. Enfin leur vénération est extrême pour les esprits des morts. Ils ne boivent jamais d'eau ni de vin de palmier, sans commencer par en répandre quelques gouttes à l'honneur des Jannanins. S'ils veulent assurer la vérité, c'est leurs Jannanins qu'ils attestent. Le Roi même est soumis à cette superstition ; & , quoique toute la Nation paraisse pénétrée de respect pour Kanno , le culte public ne regarde que ces esprits. Chaque village a dans quelque bois voisin un lieu fixe pour les invocations. On y porte, dans trois différentes saisons de l'année, une grande abondance de provisions pour la subsistance des esprits. C'est-là que les personnes affligées vont implorer l'assistance de Kanno & des Jannanins. Les femmes, les filles & les enfans, ne peuvent entrer dans ce bois sacré. Cette hardiesse passerait pour un sacrilège. On leur fait croire, dès l'enfance, qu'elle serait punie sur-le-champ par une mort tragique.

Les Quojas ne sont pas moins persuadés qu'ils ont parmi eux des magiciens & des forciers. Ils croient avoir aussi une espèce d'ennemis du genre humain, qu'ils appellent *Sovas-Munufin*, c'est-à-dire, empoisonneurs & suceurs de sang, qui sont capables de sucer tout le sang d'un homme ou d'un animal, ou du moins de le corrompre. Ce

fon
par
cha
le r
croi
pare
lanc
con
serv
geste
don
mort
font
ne tr
pagn
Billi
ils p
à laq
cont
qu'ils
ce ge
Tc
leurs
qu'un
l'orig
de qu
l'âge

s. Enfin leur
 ts des morts.
 de palmier,
 quelques gouttes
 ulent assurer
 'ils attestent.
 rstitution ; &
 érée de ref-
 regarde que
 quelque bois
 ations. On y
 l'année, une
 our la sub-
 rsonnes affli-
 Kanno & des
 e les enfans,
 é. Cette har-
 On leur fait
 punie sur-le-
 dès qu'ils ont
 s. Ils croient
 nre humain,
 est-à-dire ,
 , qui sont
 homme ou
 rompre. Ce

font les Vampires d'Afrique. L'esprit humain est par-tout le même. Ils croient avoir d'autres enchanteurs, nommés *Billis*, qui peuvent empêcher le riz de croître ou d'arriver à sa maturité. Ils croient que *Sova*, c'est-à-dire, le diable, s'empare de ceux qui se livrent à l'excès de la mélancolie, & que, dans cet état, il leur apprend à connaître les herbes & les racines qui peuvent servir aux enchantemens ; qu'il leur montre les gestes, les paroles, les grimaces, & qu'il leur donne le pouvoir continuel de nuire. Aussi la mort est-elle la punition infailible de ceux qui sont accusés de ces noires pratiques. Les Quojas ne traverseraient point un bois sans être accompagnés, dans la crainte de rencontrer quelque *Billi*, occupé à chercher ses racines & ses plantes : ils portent avec eux une certaine composition à laquelle ils croient la vertu de les préserver contre *Sova* & tous ses Ministres. Les histoires qu'ils en racontent valent bien les nôtres en ce genre.

Tous les peuples de cette côte circonscisent leurs enfans dès l'âge de six mois, sans autre Loi qu'une tradition immémoriale, dont ils rapportent l'origine à Kanno même. Cependant la tendresse de quelques meres fait différer l'opération jusqu'à l'âge de trois ans, parce qu'elle se fait alors avec

Côte de
 Malagucte.

moins de danger. On guérit la blessure avec le jus de certaines herbes.

Côte de Malaguete.

Ils ont des espèces d'associations mystérieuses pour les hommes & pour les femmes, qui ressemblent assez à nos confrairies; celle des hommes s'appelle le *Belli* & demande cinq ans d'épreuve, comme autrefois l'école de Pythagore. Celle des femmes se nomme *Sandi*, ne demande que quatre mois de retraite, & se termine par une circoncision. Les hommes n'apprennent dans leur confrairie que des danses & des chants.

Rio-Sestos, ou la riviere de Sestos, est à quarante lieues du Cap Mésurado. Le pays fournit de l'ivoire, des esclaves, de la poudre d'or & sur-tout du poivre ou de la malaguete.

On trouve dans la riviere de Sestos une sorte de cailloux; semblables à ceux de Médoc, mais plus durs, plus clairs, & d'un plus beau lustre. Ils coupent mieux que le diamant, & n'ont guères moins d'éclat lorsqu'ils sont bien taillés.

La langue du pays de Sestos est la plus difficile de toute la côte; ce qui réduit les Européens à la nécessité de faire le commerce par signes. Les Nègres excellent dans cet art. Ils ont conservé néanmoins quantité de mots Français qui leur ont été transmis par leurs ancêtres, mais aussi défigurés qu'on peut se l'imaginer. Ils ont

app
l'aci
les
ving
que
faire
sert
I
abor
en
liard
que
les p
nuel
Guin
niere
Elle
mais
a po
est à
vienn
D
seu
reste
« to
(a
porté

ffure avec le
 mystérieuses
 s, qui ressem-
 des hommes
 ns d'épreuve,
 ore. Celle des
 de que quatre
 une circonci-
 ans leur con-
 ts.
 os, est à qua-
 e pays fournit
 oudre d'or &
 guette.
 estos une sorte
 Médoc, mais
 us beau lustre,
 & n'ont guères
 taillés.
 est la plus diffi-
 et les Européens
 erce par signes.
 rt. Ils ont con-
 s Français qui
 ancêtres, mais
 aginer. Ils ont

appris des Français l'art de tremper le fer & l'acier, ou plutôt ils l'ont à une perfection dont les Européens n'approchaient point encore il y a vingt ans (a). Les marchands de l'Europe, qui trafiquent sur cette côte, ne manquent jamais de faire donner leur trempe aux ciseaux dont on se sert pour couper les barres de fer.

Côte de
 Malaguettes

Le canton de Sestos produit une si grande abondance de riz, que le plus gros bâtiment peut en faire promptement ses cargaisons, à deux liards la livre. Mais il n'est pas si blanc ni si doux que celui de Milan & de Véronne. Les habitans les plus distingués en font un commerce continu, auquel ils joignent celui du poivre de Guinée, & des dents d'éléphants; quoique la dernière de ces trois marchandises soit assez rare. Elle est néanmoins d'une fort bonne qualité : mais le prix n'en est pas réglé, parce qu'il n'y a point de comptoir fixe dans le pays. Le poivre est à si bon marché que cinquante livres ne reviennent qu'à cinq sols en marchandises.

Dès que les Habitans apperçoivent un vaisseau, ils crient de toutes leurs forces avec un reste de prononciation Normande : « Malaguettes tout plein, malaguettes tout plein; tout plein,

(a) On fait à quelle perfection les Anglais ont porté cet Art aujourd'hui.

**Côte de
Malaguete.**

« plein, tout à terre de malaguete. » Ils recon-
naissent ensuite aux réponses des matelots, si le
bâtiment est Français. Les Dieppois donnerent
autrefois à cette Ville le nom de *Sestro-Paris*,
parce qu'elle est une des plus grandes & des plus
peuplées de cette région. Ils y avaient un éta-
blissement pour le commerce du poivre & de
l'ivoire. Le poivre des Indes n'était point en-
core connu dans l'Europe. Mais les Portugais
ayant ensuite conquis l'Isle de France, se répandirent
sur toutes les côtes de Guinée, & s'établirent
sur les ruines des comptoirs Français.

Le Grand Sestre se nommait le Grand-Paris,
comme le petit Sestre, qui est quelques lieues
plus loin, portait le nom de petit-Paris.

Le vin de palmier & les dattes, que les Nègres
aiment passionnément, y sont de la meilleure
qualité du monde. Mais la principale richesse de
la côte est la malaguete ou le poivre de Guinée
dont l'abondance empêche toujours la cherté.
Suivant Barbot, les Nègres de Sestos l'appellent
Waïzanzag; & ceux du Cap de Palmas, *Emaneghetta*.

La plante, qui porte le poivre de Guinée, dé-
vient plus ou moins forte, suivant la bonté du
terroir, & s'élève ordinairement à la qualité
d'arbrisseau. Quelquefois, faute de cet avantage,
elle demeure rampante, du moins si elle n'est
soutenue

soutenue avec soie, ou si elle ne s'attache à quelque tronc d'arbre, qui lui sert d'appui. Alors, comme l'if, elle couvre tout le tour. Lorsqu'elle rampe, les grains, quoique plus gros, n'ont pas la même bonté. Au contraire, plus les branches s'élevent & sont exposées à l'air, plus le fruit est sec & petit; mais il en est plus chaud & plus piquant, avec toutes les véritables qualités du poivre. La feuille de la malaguette est deux fois aussi longue que large. Elle est étroite à l'extrémité. Elle est douce & d'un verd agréable dans la saison des pluies. Mais, lorsque les pluies cessent, elle se flétrit & perd sa couleur. Brisée entre les doigts, elle rend une odeur aromatique, comme le clou de girofle, & la pointe des branches a le même effet. Sous la feuille, il croît de petits filamens frisés, par lesquels elle s'attache au tronc des arbres ou à tout ce qu'elle rencontre. On ne peut décrire exactement ses fleurs, parce qu'elles paraissent dans un temps où l'on ne fait pas de commerce sur la côte. Cependant il est certain que la plante produit des fleurs, auxquels les fruits succèdent en forme de figures angulaires, de différente grosseur, suivant la qualité ou l'exposition du terroir. Le dehors est une peau fine, qui se sèche & devient fort cassante. Sa couleur est un brun foncé & rougeâtre. Les Nègres prétendent que cette peau

RALE

re. » Ils recon-
mamelots, si le
ois donnerent
Sestro-Paris,
des & des plus
avaient un éta-
poivre & de
était point en-
les Portugais
ance, se répan-
inée, & s'éta-
poirs Français.
e Grand-Paris,
quelques lieues
it - Paris.
s, que les Nègres
de la meilleure
pale richesse de
poivre de Guinée
ours la cherté.
estos l'appellent
Palmas, *Em-*
de Guinée, de-
nt la bonté du
nt à la qualité
de cet avantage,
pins si elle n'est
soutenue

est un poison. La graine qu'elle renferme est
 Côte de placée régulièrement & divisée par des pellicules
 Malaguet. fort minces, qui se changent en petits fils, d'un
 goût aussi piquant que le gingembre. Cette graine
 est ronde, mais angulaire, rougeâtre avant sa
 maturité; plus formée à mesure qu'elle mûrit,
 & noire enfin lorsqu'elle a été mouillée. C'est
 dans cet état qu'on l'emballé pour le transport.
 Cependant cette humidité produit une fermenta-
 tion qui diminue beaucoup sa vertu. Pour la
 bien vendre, il faut qu'elle ait le goût aussi pi-
 quant que le poivre de l'Inde.

On cueille le fruit lorsque l'extrémité des
 feuilles commence à noircir. Le poivre de Gui-
 née a quelquefois été fort recherché en France
 & dans les autres pays de l'Europe, sur-tout
 lorsque celui de l'Inde y est cher & rare. Les
 marchands s'en servent aussi pour augmenter in-
 justement leur profit en le mêlant avec le véri-
 table poivre.

La dernière espèce de poivre qui s'appelle
 piment, & qui porte en Europe le nom de
 poivre d'Espagne, croît en abondance sur la
 côte.

Les habitans sont livrés à tous les excès
 de l'intempérance & de la luxure. Ils n'en-
 tretiennent les Européens & ne parlent en-
 semble, que des plaisirs qu'ils prennent avec

les
 tue
 lor
 cet
 bag
 7
 Cap
 sous
 Les
 Ku
 peu
 font
 à q
 mau
 qu'à
 chan
 du
 vien
 que
 C
 La-
 de
 Saint
 vaiss
 celle
 jour
 O
 marc

renferme est
des pellicules
sits fils, d'un
Cette graine
être avant sa
u'elle mûrit,
ouillée. C'est
le transport.
une ferment-
ertu. Pour la
goût aussi pi-

extrémité des
ivre de Gui-
hé en France
pe, sur-tout
& rare. Les
augmenter in-
avec le véti-

qui s'appelle
le nom de
dance sur la

ous les excès
re. Ils n'en-
parlent en-
rennent avec

les femmes. Il s'en trouve, dit-on, qui prostitu-
ent leurs femmes à leurs propres enfans; &
lorsque les marchands de l'Europe leur reprochent
cette infâmie, ils affectent d'en rire comme d'une
bagatelle.

Toute la côte, depuis le Cap Palmas jusqu'au
Cap Très-Puntas, est connue des gens de mer
sous le nom de *côte des Dents*, ou *côte d'Ivoire*.
Les Hollandais la nomment dans leur langue, *Tand-
Kust*. Elle se divise en deux parties; celle du bon
peuple & celle du mauvais peuple. Ces deux Nations
sont séparées par la rivière de Botro. On ignore
à quelle occasion la dernière a reçu le titre de
mauvaise; mais il est certain, en général,
qu'à l'Est du Cap Palmas les Nègres sont mé-
chans, perfides, voleurs & cruels. A l'égard
du nom de *côte d'Ivoire*, on conçoit qu'il
vient du grand nombre de dents d'éléphants
que les Européens achètent sur cette côte.

Celle du bon peuple commence au Cap
La-Hou. Les Hollandais ont donné le nom
de *Quaquas* aux habitans, jusqu'au Cap de
Sainte-Apolline, parce qu'en s'approchant des
vaisseaux de l'Europe, ils avaient ce mot sans
cesse à la bouche. On a jugé qu'il signifie *bon
jour*, ou, *soyez les bien venus*.

On trouve, dans chaque canton, les mêmes
marchandises, c'est-à-dire, de l'or, de l'ivoire,

Côte de
Malaguettes

Côte
d'Ivoire

Côte
d'Ivoire.

& des esclaves. Quoiqu'il n'y ait point de tarif réglé, le commerce est considérable.

Au Cap Apollonia ou Sainte-Apolline, commence la terre du mauvais peuple. Les Habitans de ce canton sont les plus sauvages de toute la côte. On les accuse d'être antropophages. Ils font gloire de porter les dents en pointes, & de les avoir aussi aigues que des aiguilles ou des alènes. Barbot ne conseille à personne de toucher à cette dangereuse terre. Cependant les Nègres apportent à bord de fort belles dents d'éléphans; mais il semble que leur vue soit de les faire servir d'amorce pour attirer les étrangers sur leur côte, & peut-être pour les dévorer; car ils mettent leurs marchandises à si haut prix, qu'il y a peu de commerce à faire avec eux. D'ailleurs ils demandent avec importunité tout ce qui se présente à leurs yeux, & paraissent fort irrités du moindre refus. Leur inquiétude & leur défiance vont si loin, qu'au moindre bruit extraordinaire ils se précipitent dans la mer & retournent à leurs canots. Ils les tiennent exprès à quelque distance, pour faciliter continuellement leur fuite.

Les éléphans doivent être d'une étrange grosseur, puisqu'on y achete des dents qui pesent jusqu'à deux cens livres. On s'y procure aussi des esclaves & de l'or, mais sans pouvoir pé-

nétrer aux pays d'où l'or vient aux habitans. Ils gardent là-dessus un profond secret ; ou s'ils sont pressés de s'expliquer, ils montrent du doigt les hautes montagnes qu'ils ont à quinze ou vingt lieues au Nord-Est, en faisant entendre que leur or vient delà. Peut-être le trouvent-ils beaucoup plus près, dans le sable de leur riviere même ; ou peut-être aussi leur vient-il des Nègres de ces montagnes, qui le rassemblent en lavant la terre, comme ceux de Bambuk. Enfin toutes les parties de cette contrée seraient très-propres au commerce, si les habitans étaient d'un caractère moins farouche.

On raconte qu'ils ont massacré, dans plusieurs occasions, un grand nombre d'Européens qui n'avaient relâché sur leur côte que pour y faire leur provision d'eau & de bois.

La côte abonde en poisson. Les plus remarquables, sont le *taureau de mer*, le *mar-teau* & le *diable de mer*.

C'est l'usage pour les enfans de suivre la profession de leur pere. Le fils d'un tisserand exerce le même métier, & celui d'un Facteur n'a point d'autre emploi que le commerce. Cet ordre est si bien établi qu'on ne souffrirait pas qu'un Nègre sortît de sa condition originelle.

Côte
d'Ivoire.

Côte
d'Ivoire.

Quaquas.

C'est un amusement pour les matelots , au long de cette côte , de se voir environnés d'un grand nombre de canots , chargés de Nègres , qui crient de toute leur force , *quaqua* , *quaqua* , & qui s'éloignent aussi promptement qu'ils se sont approchés. Depuis que les Européens en ont enlevé plusieurs , leur inquiétude est si vive , qu'on ne les engage pas facilement à monter à bord. La meilleure méthode pour les attirer avec leurs marchandises , est de prendre un peu d'eau de mer & de s'en mettre quelques gouttes dans les yeux ; parce que la mer étant leur Divinité , ils regardent cette cérémonie comme un ferment.

Les Quaquas sont ordinairement quatre ou cinq dans un canot. Mais il est rare qu'on en voie monter plus de deux à-la-fois sur un vaisseau. Ils y viennent chacun à leur tour , & n'apportent jamais deux dents ensemble.

Les *dashis* ou présens , qui sont les premiers objets de l'empressement des Nègres , ne paraissent pas d'abord d'une grande importance. C'est un couteau de peu de valeur , un anneau de cuivre , un verre d'eau-de-vie , ou quelques morceaux de biscuit. Mais ces libéralités , qui ne cessent point au long de la côte , & qui se renouvellent quarante ou cinquante fois par jour , emportent à la fin cinq pour cent sur la car-

matelots, au
r environnés
chargés de Nè-
ce, *quaqua*,
promptement
ue les Euro-
ur inquiétude
as facilement
éthode pour
ses, est de
e s'en mettre
parce que la
dent cette cé-

nt quatre ou
rare qu'on en
fois sur un
leur tour, &
mble.

les premiers
es, ne paraîs-
ortance. C'est
n anneau de
ou quelques
alités, qui ne
e, & qui se
fois par jour,
e sur la car-

raison du vaisseau. Cet usage vient des Hol-
landais, qui se crurent obligés, en arrivant
sur la côte de Guinée, d'employer l'apparence
d'une générosité extraordinaire pour ruiner les
Portugais dans l'esprit des Nègres. Il n'y a
point de Nation pour qui leur exemple n'ait
pris la force d'une loi. Toute proposition de
commerce doit commencer par les *daschis*. Ainsi,
ce trait de politique est devenu un véritable far-
deau pour l'Europe, & pour ceux même qui l'ont
inventé.

Le même usage est établi sur la côte d'or, &
commence au Cap - Laho, avec cette différence,
que les *daschis* ne s'accordent qu'après la con-
clusion du marché, & qu'ils y portent le nom
de *dassi - mi - dassi*. Mais sur toutes les côtes in-
férieures, depuis la riviere de Gambia, les Nègres
veulent que leurs *daschis* soient payés d'avance. Ils
ne voient pas plutôt paraître un vaisseau qu'il les
demandent à grands cris.

Les marchandises qui font la matiere du com-
merce, sont les étoffes de coton, le sel, l'or &
l'ivoire.

Les contrées intérieures derrière les *Quaques*,
fournissent une grosse quantité de dents d'élé-
phans, qui font le plus bel ivoire du monde.
Elles sont achetées constamment par les Anglais,
les Hollandais & les Français; quelquefois aussi

Côte
d'Ivoire.

par les Danois & les Portugais. Mais, depuis que le commerce de la Guinée est ouvert à toutes les Nations, l'Angleterre en tire plus d'avantage que la Hollande. Ce nombreux & perpétuel concours de vaisseaux Européens, qui visitent annuellement la côte, a fait hausser aux Nègres le prix de leurs marchandises, sur-tout de leurs grosses dents d'éléphants. Le pays en fournit une si étrange quantité, qu'il s'en est vendu, dans un seul jour, jusqu'à cent quintaux. Les Nègres racontent que le pays intérieur est si rempli d'éléphants, sur-tout dans les parties montagneuses, que les habitans sont obligés de se creuser des cavernes aux lieux les plus escarpés des montagnes & d'en rendre les portes fort étroites. Ils ont recours à toutes sortes d'artifices pour chasser de leurs plantations ces incommodes animaux. Ils leur tendent des pièges, dans lesquels ils en prennent un grand nombre. Mais, si l'on doit se fier au récit des Nègres, la principale raison qui rend l'ivoire si commun dans le même pays, est que tous les éléphants jettent leurs dents tous les trois ans, de sorte qu'on les doit moins à la chasse des Nègres qu'au hasard qui les fait trouver dans les forêts.

Cependant on observe que cette quantité d'ivoire est fort diminuée, soit que les Nègres aient plus de négligence à chercher les dents, soit que

les t
élép
join
sur l
chan

depuis que
ert à toutes
s d'avantage
e perpétuel
qui visitent
aux Nègres
out de leurs
ournit une si
dans un seul
es racontent
ans, sur-tout
les habitans
es aux lieux
d'en rendre
urs à toutes
s plantations
tendent des
nt un grand
au récit des
d l'ivoire si
que tous les
es trois ans;
a chasse des
ver dans les
quantité d'i-
Nègres aient
nts, soit que

les maladies aient emporté une grande partie des éléphans ; l'une ou l'autre de ces deux raisons, jointe à la multitude de vaisseaux, qui abordent sur la côte, a fait hausser le prix de cette marchandise.

Côte
d'Ivoire.





CHAPITRE II.

Côte d'Or.

LE NOM de *Costa del Oro*, que les Portugais ont donné à cette côte, vient de l'immense quantité d'or qu'ils en ont tirée, & par la même raison, toutes les autres Nations de l'Europe l'ont nommée *côte d'Or*, dans leur langue. Suivant nos Cartes, fondées sur des observations exactes, la situation de cette côte est entre quatre degrés trente minutes & huit degrés de latitude du Nord. Elle a un peu plus de cent lieues de longueur. On ne peut rien établir sur sa largeur parce qu'elle n'est ici considérée que sous le titre de côte, ou de bord d'un vaste pays. Cependant on connaît dix ou onze petits Royaumes, qui sont renfermés dans cette étendue & dont quelques-uns s'enfoncent assez loin dans l'intérieur des terres.

Les Portugais y furent établis seuls pendant plus d'un siècle. Le Château de Mina était leur principal boulevard. La terreur qu'ils avaient inspirée aux Nègres & les violences qu'ils exerçaient contre les Négocians des autres Nations,

écar
vais
gres
Nat
sacr
qu'a
cette
les
part
joui
sang
seul
celle
réco
Fran
étaie
Min
natio
aban
Guin
A
à la
eux
tout
Ils f
de l
qual
vrai

écarterent long-temps de cette côte tous les vaisseaux Européens. Mais lorsqu'en 1578, les Nègres d'Akra, poussés à bout par la barbarie de cette Nation, eurent surpris le Fort de ce nom, massacré la garnison & détruit les fortifications jusqu'aux fondemens, le crédit des Portugais sur cette côte commença sensiblement à décliner; & les autres Nations de l'Europe entrèrent en partage de toutes les richesses dont ils avaient joui. A la vérité, ce ne fut pas sans effusion de sang. Quantité de Français perdirent la vie, non-seulement par la main des Portugais, mais par celle des Nègres, qui recevaient d'eux une récompense de cent écus pour chaque tête de Français qu'ils pouvaient leur apporter. Elles étaient exposées sur les murailles du Fort de Mina. Ces cruels excès jetterent tant de consternation parmi les Négocians Français, qu'ils abandonnerent encore une fois le commerce de Guinée pour le reprendre dans la suite.

Côte d'Or.

II.

que les Por-
ent de l'im-
ée, & par la
s de l'Europe
ngue. Suivant
tions exactes,
e quatre de-
s de latitude
ent lieues de
ir sur la lar-
érée que sous
n vaste pays.
petits Royau-
e étendue &
ez loin dans
euls pendant
ina était leur
qu'ils avaient
s qu'ils exer-
tres Nations,

A l'égard des Nègres, rien n'est comparable à la tyrannie que les Portugais exerçaient sur eux. Ils avaient établi des impôts excessifs sur toutes les provisions du pays, & sur la pêche. Ils forçaient les Seigneurs & jusqu'aux Rois mêmes de leur livrer leurs enfans pour s'en servir en qualité de domestiques ou d'esclaves. Ils n'ouvraient pas leurs magasins, si l'on ne s'y pré-

sentait avec quarante ou cinquante marcs d'or ;
 Côte d'Or. & ceux-mêmes qui venaient avec cette somme
 étaient forcés de recevoir les marchandises dont
 on jugeait à propos de se défaire , au prix que
 les Facteurs avaient réglé. S'il se trouvait quelque
 mélange dans l'or des Nègres , le coupable était
 puni de mort , sans distinction de fortune & de
 rang. Le Roi de Comani ne put sauver du sup-
 plice un de ses plus proches parens. Toutes les
 marchandises que les Nègres achetaient des autres
 Nations , étaient confisquées.

Les Hollandais furent presque les seuls qui
 s'obstinèrent à continuer leurs voyages en Gui-
 née. La grandeur du profit leur fit oublier les ou-
 trages , & remettre leur vengeance à des temps
 qu'ils ne pouvaient encore prévoir. Elle fut sus-
 pendue jusqu'à la guerre entre la Hollande &
 l'Espagne. Mais , rappelant alors toutes les injures
 qu'ils avoient reçues des Portugais , & couvrant
 leur haine du prétexte de leur réunion avec les
 Espagnols , ils leur enleverent , avec une partie du
 Brésil , tous les établissemens qu'ils avoient sur la
 Côte d'Or , & les forcerent enfin de leur céder
 leurs deux principales forteresses , le Château de
 Mina en 1637 , & celui d'Axim en 1643 ; mais ils
 traiterent les peuples de Guinée avec autant d'in-
 justice & de cruauté , que ceux à qui l'on avoit re-
 proché si long-temps ces deux vices.

Da
 ils éle
 à Cor
 soute
 intérie
 incurie
 sur la
 Maw
 peines
 Natio
 par de
 jusqu'
 civiles
 mort
 de pay
 annue
 Avec
 le com
 traient
 uns en
 fréquen
 avec c
 merce
 des N
 de l'
 d'un r
 ils ven
 l'eau-d

Dans la vue d'assujettir plus que jamais le pays, ils éleverent de petits forts à *Boutro*, à *Sama*, à *Corfé*, à *Anamabo*, à *Akra*, sous prétexte de soutenir leurs Alliés contre les Habitans des pays intérieurs, qui les troublaient par de fréquentes incursions. En même temps ils établirent des droits sur la pêche des Nègres d'*Axim*, de *Dina* & de *Mawri*, en leur défendant, sous de rigoureuses peines, toutes sortes de commerce avec les autres Nations de l'Europe. En un mot, ils s'attribuerent par degrés tous les droits de l'autorité absolue, jusqu'à prendre connoissance de leurs affaires civiles & criminelles, & se rendre juges de la mort & de la vie, quoiqu'ils ne cessassent point de payer aux Rois du pays une sorte de tribut annuel pour le terrain de leurs établissemens. Avec tant de précautions, ils ne purent empêcher le commerce des autres Européens, qu'ils traitaient en ennemis, lorsqu'il en tombait quelques-uns entre leurs mains. Ils eurent aussi des guerres fréquentes à essuyer contre les Naturels du pays, avec qui pourtant ils ne cessaient pas de commercer. Telle est à-la-fois l'inconstance naturelle des Nègres & leur avidité pour les marchandises de l'Europe, qu'après quelques éclats inutiles d'un ressentiment passager contre leurs tyrans; ils venoient encore échanger leur or contre de l'eau-de-vie & des clincailleries d'Europe; sem-

Côte d'Or.

Côte d'Or.

blables à des esclaves révoltés, qui viennent demander leur nourriture au maître qui vient de les châtier. Si ces peuples avaient voulu tirer une vengeance sûre & facile de leurs oppresseurs, ils n'avaient qu'à se retirer dans l'intérieur des terres; l'émigration est toujours aisée pour des hordes indigentes, & les tyrans de la côte n'auraient pas pu les poursuivre dans les sables de la zone torride. Quelquefois cependant ces peuplades d'esclaves ont donné d'effrayans exemples de courage & de désespoir. C'est ainsi du moins que les Hollandais perdirent un établissement qu'ils avaient à Eguira. Leur Chef ayant pris querelle avec un des principaux Seigneurs Nègres, le tenait assiégé dans l'enclos de ses édifices. Le Nègre, hors d'état de résister, après avoir tiré avec des lingots d'or au lieu de plomb, fit connaître par des signes qu'il consentait à traiter, & donna des espérances considérables aux Hollandais. C'était un artifice pour envelopper ses ennemis dans sa ruine. Il chargea un de ses esclaves de mettre le feu dans un lieu qu'il lui marqua, lorsqu'il lui entendrait frapper la terre d'un coup de pied. Ensuite ayant reçu les Hollandais pour négocier, il n'attendit pas long-temps à donner le signal, ni l'esclave à suivre fidèlement ses ordres. Plusieurs barils de poudre qu'il avait disposés pour cette exécution, firent

sauter
pruden
de se
landais
vue d
hâta
porta
d'Axin

Le
vaisseau
des Ho
de tron
que la
centiem

La r
des can
Les Ha
cherche
quefois
thode
tenant
de sable
l'eau. Il
fatigués
tiere. A
ou trois
de bois
le sable

sauter la maison & tous ceux qui avaient eu l'imprudence d'y entrer. Le seul qui eut le bonheur de se sauver fut un esclave de la Compagnie Hollandaise, qui, se défiant de quelque trahison à la vue d'une mèche allumée qu'il découvrit, se hâta de sortir sans avoir averti ses maîtres, & porta la nouvelle de leur infortune au Château d'Axim.

=====
Côte d'Or.

Le principal commerce d'Axim, est avec les vaisseaux d'Interlope, Malgré les rigoureuses loix des Hollandais du Fort, ils trouvent le moyen de tromper la vigilance du Gouverneur; de sorte que la Compagnie de Hollande ne tire pas la centieme partie de l'or du pays.

La riviere d'Axim est à peine navigable pour des canots; mais elle roule de l'or dans son sable. Les Habitans font leur principale occupation de chercher ce précieux métal, & plongent quelquefois l'espace d'un quart d'heure. Leur méthode est de plonger la tête la premiere, en tenant à la main unealebasse qu'ils remplissent de sable ou de tout ce qui se trouve au fond de l'eau. Ils répètent ce travail jusqu'à ce qu'ils soient fatigués, ou qu'ils croient avoir tiré assez de matiere. Alors s'asseiant sur la rive, ils mettent deux ou trois poignées de leur sable dans une gamelle de bois; & la tenant dans la riviere, ils remuent le sable avec la main, pour faire emporter les

parties les plus légères par le courant de l'eau
 Côte d'Or. Ce qui reste au fond de la gamelle est une
 poudre jaune & pesante , qui est quelquefois
 mêlée de grains beaucoup plus gros. C'est ce
 qu'on appelle l'or lavé. Il est ordinairement fort
 pur ; & celui d'Axim passe pour le meilleur de
 toute la côte. On ne saurait douter que la rivière
 d'Axim & tous les ruisseaux qui s'y joignent,
 n'aient passé par des mines d'or , d'où elles
 entraînent dans leurs flots de petites parties de
 ce métal. Dans la saison des pluies , où l'eau grossit
 beaucoup , les Nègres en trouvent de plus grosses
 & plus abondamment que dans les autres saisons.
 Mais les Hollandais n'épargnent rien pour ex-
 clure les autres Nations de ce commerce ; & la
 difficulté de les tromper est d'autant plus grande
 pour les Nègres , que le Village d'Axim est sous
 le canon du Fort Saint-Antoine. C'est ce qui rend
 le Gouvernement de Hollande fort odieux sur
 toute la côte.

Les Anglais & les Hollandais se sont disputé
 long-temps le commerce de la côte d'Or , &
 cette guerre d'avarice a produit bien des per-
 fidies & des crimes. Les cantons de Félu & de
 Commendo , que nous nommons Royaumes , ont
 été le théâtre de ces divisions. Enfin ces deux
 Nations qui ont de nombreux établissemens dans
 le pays se sont accordées pour le partage du gain.

Les Danois

Les
 rope
 des
 neuf
 Nègr
 & les
 plus
 de ne
 sont é
 on a
 que le
 tissent
 force
 C'est
 la com
 boulev
 des m
 ont ve
 souven
 maîtres
 Il e
 l'ennui
 de Sab
 & de t
 mes de
 qu'à ce
 d'instru
 Dans
 To

Les Danois & quelques autres Puissances de l'Europe y ont aussi des comptoirs. Le principal Fort des Anglais est au Cap Corfe, (*Cabo Corfo*) a neuf milles de Mina. Quand on songe que les Nègres de la côte d'Or sont de très-bons soldats & les plus belliqueux peut-être de tous les peuples d'Afrique, & qu'ils connaissaient déjà l'usage de nos armes, au temps où les Européens se sont établis chez eux cent ans après les Portugais, on a peine à concevoir comment ils ont consenti que les Anglais, les Hollandais & les Danois bâtitent des Forts dans leur pays. Mais telle est la force des présens, même dans le pays de l'Or. C'est avec des présens qu'on obtint des Rois de la contrée, la permission d'élever ces funestes boulevards, où l'on a depuis forgé les chaînes des malheureux Africains. Des tyrans stupides ont vendu la liberté de leurs sujets, & ont été souvent traités eux-mêmes en esclaves par les maîtres qu'ils s'étaient donnés.

Il est assez inutile de présenter à nos lecteurs l'ennui d'une description géographique de Fantin, de Sabo, d'Akron, d'Agonna, d'Akambo &c. & de tous les cantons barbares nommés Royaumes de la côte d'Or. Nous ne nous arrêterons qu'à ce qui peut être un objet de curiosité ou d'instruction.

Dans le pays d'Akra, l'on trouve de petits

Tome III.

Côte d'Or,

ALE
 de l'eau:
 est une
 quelquefois
 s. C'est ce
 irement fort
 meilleur de
 ue la riviere
 y joignent,
 d'où elles
 es parties de
 à l'eau grossit
 e plus grosses
 autres saisons.
 en pour ex-
 merce; & la
 t plus grande
 Axim est sous
 t ce qui rend
 t odieux sur
 sont disputé
 ste d'Or, &
 rien des per-
 de Félu & de
 oyaumes, ont
 fin ces deux
 issemens dans
 rtage du gain.
 Les Danois

Côte d'Or. daims qui n'ont pas plus de huit ou neuf pouces de hauteur, & dont les jambes ne sont pas plus grosses que le tuyau d'une plume. Les mâles ont deux cornes, longues de deux ou trois pouces, sans branches & sans division, mais tortues & d'un noir aussi luisant que le jais. Rien n'est si doux, si joli, si privé & si caressant que ces petites créatures. Mais elles sont si délicates, qu'elles ne peuvent supporter la mer; & tous les soins qu'on a pris pour en transporter quelques-unes en Europe, ont été jusqu'à présent sans succès.

Il n'y a point de canton, sur toute la côte d'Or, sans en excepter celui d'Anamabo, qui fournisse plus d'esclaves que le pays d'Akra. Les guerres continuelles des habitans, leur procurent sans cesse un grand nombre de prisonniers, dont la plupart sont vendus aux Marchands de l'Europe.

Les habitans des Villes maritimes d'Akra sont les plus civilisés de la côte d'Or. Leurs maisons sont carrées & bâties fort proprement. Les murs sont de terre, mais d'assez belle hauteur, & les toits couverts de paille. L'ameublement est des plus simples; car, malgré leurs richesses, ils se contentent de quelques pagnes pour habillement, & leurs besoins sont renfermés dans des bornes fort étroites. Ils sont laborieux. Ils

ente
rete
leur
du
les
ferm
les r
sent
un g
à Ab
à sep
appor
l'Euro
musé
fort g
Le
temps
qu'une
dragn
Les
dans le
de Silé
les fut
de ver
nicance
répand
ché d'

entendent le commerce. On s'apperçoit qu'ils ont retenu parfaitement les leçons des Normands, leurs anciens Maîtres. La crainte que leurs voisins du côté du Nord, ne viennent partager avec eux les profits du commerce des Européens, leur fait fermer soigneusement tous les passages. Ainsi toutes les marchandises qui se répandent au Nord, passent nécessairement par leurs mains. Ils ont établi un grand marché qui se tient trois fois la semaine à *Abéno*, ville à deux lieues du grand Akra, & à sept ou huit de la côte, où les Nègres voisins apportent en échange, pour les commodités de l'Europe, de l'or, de l'ivoire, de la cire & du musc; sans compter les esclaves qui viennent en fort grand nombre par cette voie.

Le Voyageur Desmarchais assure que, de son temps, l'or était si commun dans le pays d'Akra, qu'une once de poudre à tirer se vendait deux dragmes de poudre d'or.

Les marchandises d'Europe qu'on recherche dans le pays sont les toiles d'Osnabrug, les étoffes de Silésie, les lyars, les faies, les perpétuanes, les futils, la poudre, l'eau-de-vie, les colliers de verre, les couteaux, les petites voiles, les nicances & d'autres commodités dont le goût s'est répandu parmi les Nègres. Ils les portent au marché d'Aboni, où l'on voit arriver, trois fois par

Côte d'Or.

semaine, une prodigieuse quantité d'autres Nègres, *Akkanez*, *Aquambos*, *Aquimeras*, *Quakos* qui achètent à fort grand prix ce qui leur est nécessaire ; car, ne pouvant obtenir la liberté de venir jusqu'aux Forts Européens, ils n'ont pas d'autre règle pour la valeur des marchandises, que la volonté des marchands Nègres d'Akra.

Parmi les Chefs barbares dont les guerres & les brigandages troublent souvent le commerce du pays, les Voyageurs parlent d'un Nègre nommé *Anqua*, né avec les inclinations si féroces qu'il ne pouvait vivre en paix. C'était d'ailleurs un monstre de cruauté. S'étant saisi, en 1691, de cinq ou six des principaux de ses ennemis, il prit plaisir de sang froid à leur faire de sa propre main une infinité de blessures ; ensuite il huma leur sang avec une brutale fureur. Un de ces malheureux, qu'il haïssait particulièrement, fut lié par ses ordres, jetté à ses pieds, & percé de coups en mille endroits, tandis qu'avec une coupe à la main il recevait le sang qui ruisselait de toutes parts. Après en avoir bû une partie, il offrit le reste à son Dieu. C'est ainsi qu'il traitait ses ennemis ; mais, faute de victimes, il tournait sa rage contre ses propres sujets.

En 1692, pendant la seconde campagne qu'il

fai
dit
Il
les
am
il tr
rem
orn
d'un
fans
riof
nête
passé
trou
part
suiva
tout
fait c
à une
seme
état,
veux.
A
plupa
avec c
nous
que p

faisait contre les Nègres d'Anta, Bosman lui rendit une visite dans son camp, près de Schama. Côte d'Or.
 Il en fut reçu fort civilement, & traité suivant les usages du pays. Mais, au milieu même des amusemens que ce barbare procurait à son hôte, il trouva l'occasion d'exercer sa cruauté. Un Nègre remarquant qu'une des femmes d'Anqua était ornée de quelque nouvelle parure, prit le bout d'un collier de corail, dont il admira l'ouvrage, sans que cette femme parut s'offenser de sa curiosité. L'usage du pays accorde une liberté honnête, dont le Nègre ni la femme n'avaient pas passé les bornes. Cependant le cruel Anqua se trouva si blessé de cette action, qu'après le départ de Bosman, il leur fit donner la mort; &, suivant son goût monstrueux, il but à longs traits tout leur sang. Quelque temps auparavant il avait fait couper la main, pour un crime fort léger; à une autre de ses femmes; &, se faisant un amusement de sa cruauté, il voulait que, dans cet état, elle lui peignât la tête & lui tressât ses cheveux.

A l'égard des mœurs & des usages qui, sur la plupart des objets, ont beaucoup de ressemblance avec ceux des Nations dont nous avons déjà parlé, nous ne spécifierons que ce qui nous offrira quelque particularité remarquable.

Côte d'Or. Les Nègres de la côte d'Or ont l'esprit facile & la conception vive. Ils n'ont pas les yeux du corps moins perçans. On observe que sur mer ils découvrent les objets de beaucoup plus loin que les Européens. Ils ne manquent point de jugement. Le progrès de leurs connoissances est si prompt dans les affaires de commerce, qu'ils l'emportent bientôt sur les Européens même. Ils sont malins, envieux, & si dissimulés qu'ils sont capables de déguiser leurs ressentimens pendant des années entières, d'ailleurs fort polis. Ils s'offensent beaucoup lorsqu'ils ne voient pas aux Européens les mêmes ménagemens pour eux.

Un Nègre, qui vole un autre Nègre, est regardé parmi eux avec détestation. Mais ils ne se figurent pas de crime à voler les Européens. Ils font gloire au contraire de les avoir trompés, & c'est aux yeux de leur Nation une preuve d'esprit & d'adresse. Lorsqu'on les surprend sur le fait, ils apportent pour excuse que les Européens ont quantité de biens superflus, au lieu que tout manque dans le pays des Nègres.

Leur mémoire est surprenante. Quoiqu'ils ne sachent ni lire ni écrire, ils conduisent leur commerce avec la dernière exactitude. Un Nègre partagera, sans aucune erreur, quatre ou cinq marcs d'or entre vingt personnes, dont chacune

à be
Leur
fonct
des f
haute
les y
d'eux
disting
leurs
A ceu
ou le
ou s'i
de se
de co
quent
mais e
péranc
confide
Marche
leur N
d'un es
afin qu
quelqu
la Nati
beaucor
de mar
de que

à besoin de cinq ou six fortes de marchandises. Leur adresse ne parait pas moins dans toutes les fonctions du commerce. Mais au milieu même des services qu'ils vous rendent, ils sont d'une hauteur & d'une fierté singulieres. Ils marchent les yeux baissés, sans daigner les lever autour d'eux pour regarder ce qui se présente, & ne distinguent personne, s'ils ne sont arrêtés par leurs maîtres ou par quelque Officier supérieur. A ceux qu'ils regardent comme leurs inférieurs ou leurs égaux, ils ne disent pas un seul mot; ou s'ils leur parlent, c'est pour leur ordonner de se taire, comme s'ils se croyaient déshonorés de converser avec eux. Cependant ils ne manquent pas de complaisance pour les étrangers; mais elle vient moins d'humilité, que de l'espérance de s'attirer les mêmes témoignages de considération. Ils en sont si jaloux, que leurs Marchands, qui sont tous à la vérité du corps de leur Noblesse, ne marchent point sans être suivis d'un esclave, qui porte une sellette derriere eux; afin qu'ils puissent s'asseoir lorsqu'ils rencontrent quelqu'un à qui ils veulent parler. Ces Chefs de la Nation traitent le commun des Nègres avec beaucoup de mépris. Au contraire, ils s'efforcent de marquer toutes sortes de respects aux Blancs de quelque distinction; & rien ne parait égal à

 Côte d'Or.

~~leur~~ leur joie lorsqu'ils en reçoivent des civilités;
 Côte d'Or. Avides de tout, ils ne sont attachés à rien.

On les a peints parfaitement, lorsqu'on a dit d'eux qu'ils se réjouissent au milieu des sépulcres, & que, s'ils voyaient leur pays en flammes, ils le laisseraient brûler, sans interrompre leurs chants & leurs danses. On a déjà fait observer qu'avec toute l'avidité qu'ils ont pour acquérir, ils ne paraissent point affligés de perdre; & qu'on pourrait leur enlever tout leur bien, sans leur ôter un quart d'heure de repos.

Un des plus odieux traits de leur caractère; c'est qu'ils ne sont capables d'aucun sentiment d'humanité & d'affection. A peine soulageraient-ils d'un verre d'eau un homme qu'ils verraient mortellement blessé, & ils se voient mourir les uns les autres sans compassion & sans secours. Leurs femmes, leurs enfans, sont les premiers qui les abandonnent dans ces circonstances. Le malade demeure seul lorsqu'il n'a pas d'esclaves prêts à le servir, ou d'argent pour s'en procurer. Cette défection de ses parens & de ses amis n'est pas même regardée comme une faute. Si sa santé se rétablit, ils recommencent à vivre avec lui comme s'ils avaient rempli tous les droits de la Nature & de l'amitié; tant il est vrai que l'humanité est le plus beau caractère qui distingue l'homme perfectionné.

es civilités.
à rien.
qu'on a dit
es sépulcres,
mmes, ils le
leurs chants
rver qu'avec
érir, ils ne
qu'on pour-
ans leur ôter

ur caractere,
un sentiment
oulageraient-
ils verraient
nt mourir les
sans secours.
les premiers
onstances. Le
pas d'esclaves
s'en procurer.
es amis n'est
re. Si sa fanté
ivre avec lui
s droits de la
rai que l'hu-
qui distingue

Le penchant qu'ils ont au larcin, est expliqué par une tradition des Marbut Mahométans, qui prouve que les Nègres ont aussi leur Mythologie. Les trois fils de Noé, tous trois de couleur différente, s'assemblerent, après la mort de leur père, pour faire entr'eux le partage de ses biens. C'était de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'ivoire, de la toile, des étoffes de soie & de coton, des chevaux, des chameaux, des bœufs & des vaches, des moutons, des chèvres & d'autres animaux; sans parler des armes, des meubles, du bled, du tabac, & des pipes. Les trois freres souperent ensemble avec beaucoup d'affection, & ne se retirerent qu'après avoir fumé leur pipe & bû chacun leur bouteille. Mais le Blanc, qui ne pensait gueres à dormir, se leva aussi-tôt qu'il vit les deux autres ensevelis dans le sommeil; & se saisissant de l'or, de l'argent & des effets les plus précieux, il prit la fuite vers les pays qui sont habités aujourd'hui par les Européens. Le More s'apperçut de ce larcin à son réveil. Il se détermina sur le champ à suivre un si mauvais exemple; & prenant les tapisseries avec les autres meubles, qu'il chargea sur le dos des chevaux & des chameaux, il se hâta aussi de s'éloigner. Le Nègre, qui eut le malheur de s'éveiller le dernier, fut fort étonné de la trahison de ses freres. Il ne lui restait que du

coton , des pipes , du tabac & du millet.
Côte d'Or. Après s'être abandonné quelque temps à sa douleur , il prit une pipe pour se consoler & ne pensa plus qu'à la vengeance. Le moyen qui lui parut le plus sûr fut d'employer les représailles , en cherchant l'occasion de les voler à son tour. C'est ce qu'il ne cessa point de faire pendant toute sa vie , & son exemple devenant une règle pour sa postérité , elle a continué jusqu'aujourd'hui la même pratique.

La boisson commune du pays est de l'eau simple , ou du *peytou* , liqueur qui ne ressemble pas mal à la biere , & qui se brasse avec du maïs. Ils achètent aussi du vin de palmier , en se joignant cinq ou six pour en avoir une mesure du pays , qui contient environ dix pots d'Hollande. Ils se placent autour de leuralebasse & boivent à la ronde. Mais , avant que de commencer la fête , chacun prend soin d'envoyer quelques verres de cette liqueur à la plus chere de ses femmes. Alors celui qui doit boire le premier , remplit un petit vase , qui sert de tasse , tandis que les autres se tenant de bout autour de lui , les mains sur la tête , prononcent en criant *tantosi*. Il ne doit point avaler tout ce qui est dans la tasse ; mais , laissant quelques gouttes de liqueur , il la répand sur la terre , comme une offrande au Fétiche , en répétant plusieurs fois le

mo
foit
l'ar
s'ils
jam
L
Nèg
avan
de l
vin
qu'a
terv.
le s
chan
aient
palm
d'ent
pêch
leur
vent
livré
pren
vertu
Qu
de fé
rare
mêm
mojn

du millet.
 s à sa dou-
 & ne pensa
 ui lui parut
 éfailles, en
 n tour. C'est
 ant toute sa
 gle pour sa
 ourd'hui la

est de l'eau
 ne ressemble
 sse avec du
 mlier, en se
 une mesure
 pots d'Hol-
 calabasse &
 e de com-
 n d'envoyer
 a plus chere
 boire le pre-
 rt de tasse,
 ut autour de
 nt en criant
 ce qui est
 s gouttes de
 comme une
 ieurs fois le

mot *jou*. Ceux qui ont leur Fétiche avec eux, soit qu'ils le portent aux jambes ou au bras, Côte d'Or. l'atrosent d'un peu de vin, & sont persuadés que s'ils négligeaient cette cérémonie, ils ne boiraient jamais tranquillement.

L'eau & le peytou se boivent le matin, & les Nègres ne touchent point au vin de palmier avant la nuit. La source de cet usage est l'heure de la vente, qui est toujours l'après-midi pour le vin de palmier. Le vin ne pouvant se garder jusqu'au jour suivant, parce qu'il s'aigrit dans l'intervalle, les Nègres s'assemblent ordinairement le soir pour acheter ce qui en reste aux Marchands. A quelque prix que ce soit, il faut qu'ils aient de l'eau-de-vie le matin, & du vin de palmier l'après-midi. Les Hollandais sont obligés d'entretenir une garde à leurs celliers, pour empêcher les Nègres de voler leur eau-de-vie & leur tabac; deux passions auxquelles ils ne peuvent résister. Leurs femmes n'y sont pas moins livrées. Dès l'âge de trois ou quatre ans, on apprend à boire aux enfans, comme si c'était une vertu.

Quoique chaque Nègre puisse prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir, il est rare que le nombre aille au-delà de vingt. Ceux mêmes qui en prennent le plus, se proposent moins le plaisir que l'honneur & la considération,

Code d'Or. parce que la mesure du respect entre les Nègres c'est le nombre de leurs femmes & de leurs enfans. Ordinairement il monte depuis trois jusqu'à dix, sans compter les concubines, qui sont souvent préférées aux femmes, quoique leurs enfans ne passent pas pour légitimes. Quelques riches Marchands ont vingt ou trente femmes. Mais les Rois & les Grands Gouverneurs en prennent jusqu'à cent.

Toutes les femmes s'exercent à la culture de la terre, excepté deux, qui sont dispensées de toutes sortes de travaux manuels, lorsque les richesses du pays le permettent. La principale, qui se nomme la *Muliere-Grande*, est chargée du gouvernement de la maison. Celle qui la suit en dignité porte le titre de *Bossum*, parce qu'elle est consacrée au Fétiche de la famille. Les maris sont fort jaloux de ces deux femmes, sur-tout de la *Bossum*, qui est ordinairement quelque belle esclave, achetée à fort grand prix. L'avantage qu'elle a d'appartenir à la Religion, lui donne certains jours réglés pour coucher avec son mari, tels que l'anniversaire de sa naissance, les fêtes du Fétiche & le jour du Sabbat, qui est le mercredi. Ainsi, la condition de cette femme est fort supérieure à celle de toutes les autres, qui sont condamnées à des travaux pénibles pour entretenir leur mari, tandis qu'il passe son temps dans

Toiſi
mier
L
pren
de l
lorſq
mari
ces o
un p
la cò
confi
enfan
d'ach
ſomn
cette
gaſou
ont la
puiſſe
Le
fem
Elle t
beauc
heur
Quoi
fem
viver
Muli
ſt u

l'oisiveté; à s'entretenir ou à boire du vin de palmier avec ses amis.

=====
Côte d'Or.

La principale femme, ou la *Muliere-Grande*, prend soin de l'argent, & des autres richesses de la maison. Loin de marquer de la jalousie, lorsqu'elle voit prendre d'autres femmes à son mari, elle l'en sollicite souvent, parce que, dans ces occasions, elle reçoit de la nouvelle femme un présent de cinq akkis d'or; ou parce que, sur la côte d'Or, l'honneur & la richesse des familles consistent dans la multitude des femmes & des enfans. D'ailleurs il paraît que le mari est obligé d'acheter son consentement par une certaine somme d'or. Toutes les femmes qu'il prend de cette manière sont distinguées par le titre d'*Eti-gasou*, qui revient à celui de concubine. Elles ont la liberté d'avoir un amant, sans que le mari puisse le poursuivre en justice.

Les maris ont le droit d'appeler celle de leurs femmes avec laquelle ils veulent passer la nuit. Elle se retire ensuite dans son appartement, avec beaucoup de précaution, pour cacher son bonheur, dans la crainte d'exciter quelque jalousie. Quoique l'émulation soit fort vive entre les femmes pour les faveurs conjugales, elles n'en vivent pas moins dans la concorde. Quand la *Muliere-Grande* vient à vieillir, le mari en choisit une autre pour occuper sa place; elle ne

Côte d'Or. demeure pas moins dans la maison , mais elle est réduite à l'office de servante.

Tous les Voyageurs racontent que , vers le terme de la grossesse d'une femme , il se rassemble dans sa chambre une foule de Nègres de l'un & de l'autre sexe , jeunes & vieux , & que , sans aucune honte , elle accouche aux yeux du public. Le travail ne dure pas ordinairement plus d'un quart-d'heure , & n'est accompagné d'aucun cri , ni d'aucune autre marque de douleur. Aussi-tôt que la femme est délivrée , on lui présente un breuvage composé de farine , de maïs , d'eau , de vin de palmier & d'eau-de-vie , avec du poivre de Guinée. On prend soin de la couvrir , & dans cet état , on la laisse dormir trois ou quatre heures. Elle se leve ensuite , elle lave son enfant de ses propres mains , & perdant l'idée de sa situation , elle retourne à ses exercices ordinaires avec ses compagnes.

Ils passent le tems de l'enfance , livrés à eux-mêmes dans une oisiveté continuelle , négligés par leur famille , courant en troupes dans les champs & les marchés , comme autant de petits pourceaux qui se vautrent dans la fange , mais acquérant pour fruit de leurs premières années , une agilité extrême , & l'art de nager , dans lequel ils excellent. S'ils se trouvent dans un canot que le vent renverse , ils gagnent en un instant le rivage. Mêlés comme ils

Sont
ils pe
tant p
les co
est fo
guère
pareil
ils les
sous l
qu'ils
leur p
clavag
A l
condu
dre p
nairer
S'il es
l'usage
par de
tire ,
leur tr
il leur
duire
pour l
la mai
leur ap
pêcheu
pêche.

font, garçons & filles, nuds & sans aucun frein, ils perdent tout sentiment naturel de pudeur, d'autant plus que leurs parens ne les reprennent & ne les corrigent presque jamais. L'autorité paternelle est fort peu respectée. Les Nègres ne punissent guères leurs enfans que pour avoir battu leurs pareils ou s'être laissé battre eux-mêmes, & alors ils les traitent sans pitié. Pendant l'enfance ils sont sous le gouvernement de leur mere, jusqu'à ce qu'ils aient embrassé quelque profession, ou que leur pere juge à propos de les vendre pour l'esclavage.

A l'âge de dix ou douze ans ils passent sous la conduite de leur pere, qui entreprend de les rendre propres à gagner leur vie. Il les élève ordinairement dans la profession qu'il exerce lui-même. S'il est pêcheur, il les accoutume à l'aider dans l'usage de ses filers. S'il est Marchand, il les forme par degrés dans l'art de vendre & d'acheter. Il tire, pendant plusieurs années, tout le profit de leur travail. Mais lorsqu'ils arrivent à dix-huit ans, il leur donne des esclaves, avec le pouvoir de conduire eux-mêmes leurs entreprises & de travailler pour leur propre compte. Ils abandonnent alors la maison paternelle pour bâtir des cabanes qui leur appartiennent ; & , s'ils ont pris le métier de pêcheur, ils achètent ou louent un canot pour la pêche. Les premiers profits qu'ils en tirent sont

Côte d'Or.

employés à l'acquisition d'un pague. Si leur père
Côte d'Or. est satisfait de leur conduite, & s'apperçoit qu'ils
aient gagné quelque chose, il apporte tous ses
soins à leur procurer une honnête femme.

Les filles sont élevées à faire des paniers, des
nattes, des bonnets, des bourses & d'autres com-
modités à l'usage de la famille. Elles apprennent
à teindre en différentes couleurs, à broyer les
grains, à faire diverses sortes de pain ou de pâte,
& à vendre leur ouvrage au marché. Elles mettent
leurs petits profits entre les mains de leur mere,
pour servir quelque jour à grossir leur dot. Tous
ces exercices, répétés de jour en jour avec de
nouveaux progrès, en font naturellement d'excel-
lentes ménageres.

A l'égard de la succession, une femme n'a
jamais part à l'héritage de son mari, quoiqu'elle
en ait eu des enfans. Biens & meubles, tout passe
au frere du mort, ou à son plus proche parent
dans la même ligne. S'il n'a pas de frere, tout
ce qu'il a possédé remonte à son pere. La même
loi oblige le mari de restituer tout ce qu'il a reçu
de ses femmes à leur frere ou à leurs neveux. Les
femmes ont l'usage de tous les biens de leur mari
tandis qu'il est au monde ; mais aussi-tôt qu'il est
mort, elles sont obligées de pourvoir à leur propre
subsistance & à celle de leurs enfans. C'est la
rigueur de cette loi qui porte les enfans & les
meres

me
de
sub
ma
J
tou
les
rou
dir
hér
Dan
ou
que
hér
Auss
gran
riche
faire
qui
avec
du p
nier
L
euco
cinq
plus
riche
livres
T

Si leur pere
perçoit qu'ils
orte tous ses
femme.

paniers, des
d'autres com-
es apprennent
à broyer les
in ou de pâte,
. Elles mettent
de leur mere,
leur dot. Tous
jour avec de
emur d'excel-

ne femme n'a
ri, quoiqu'elle
bles, tout passe
proche parent
de frere, tout
pere. La même
ce qu'il a reçu
rs neveux. Les
ns de leur mari
ussi-tôt qu'il est
ir à leur propre
nfans. C'est la
s enfans & les
meres

meres à mettre à part ce qu'ils peuvent retrancher de la masse commune pour se mettre en état de subsister, après la mort de leur pere ou de leur mari, dont ils ne peuvent espérer l'héritage. Côte d'Or,

Bosman, qui paraît s'être informé avec soin de tout ce qui regarde la succession des biens parmi les Nègres, observe qu'Akra est le seul canton de toute la Côte d'Or où les enfans légitimes, c'est-à-dire, ceux qui viennent des femmes déclarées, héritent des biens & des meubles de leur pere. Dans tous les autres lieux, l'aîné, s'il est fils du Roi ou de quelque Chef de ville, succède à l'emploi que son pere occupait; mais il n'a pas d'autre héritage à prétendre que son sabre & son bouclier. Aussi les Nègres ne regardent-ils pas comme un grand bonheur d'être nés d'un pere & d'une mere riches, à moins que le pere ne se trouve disposé à faire de son vivant quelque avantage à son fils, ce qui n'arrive pas souvent, & ce qui doit être caché avec beaucoup de précaution; car, après la mort du pere, ses parens se font restituer jusqu'au dernier sou.

L'amende des Nègres du commun, pour avoir eu commerce avec la femme d'autrui, est de quatre, cinq ou six livres sterlings; mais elle est beaucoup plus considérable pour l'adultere des personnes riches. Ce n'est pas moins de cent ou deux cens livres sterlings. Ces causes se plaident avec beau-

Côte d'Or.

coup de chaleur & d'adresse devant les tribunaux de justice. Un homme, qui se croit traîné par sa femme, paraît en pleine assemblée, explique le fait dans les termes les plus expressifs, le peint de toutes les couleurs, représente le tems, le lieu, les circonstances. Ces plaidoyers deviennent quelquefois fort embarrassans, sur-tout lorsque l'accusé convient, comme il arrive souvent, qu'à la vérité il a poussé l'entreprise aussi loin qu'on le dit, mais que, faisant réflexion tout-d'un-coup aux conséquences, il s'est retiré assez-tôt pour n'avoir rien à se reprocher. Alors on oblige la femme d'entrer dans les derniers détails. Enfin si les Juges demeurent dans l'incertitude, ils exigent le serment de l'accusé. Lorsqu'il le prononce de bonne grace, il est déchargé de l'accusation. S'il le refuse, on prononce contre lui la sentence. Les Nègres de la côte vendent souvent les faveurs de leurs femmes. Ceux de l'intérieur étant beaucoup plus riches, sont beaucoup plus sévères sur la fidélité conjugale, & font payer beaucoup plus cher. L'amende va quelquefois, dit Bosman, jusqu'à vingt mille livres sterling. C'est beaucoup.

Si l'on considère quelle est dans ce climat la chaleur naturelle de la complexion des femmes, & qu'elles se trouvent quelquefois vingt ou trente au pouvoir d'un seul homme, il ne paraîtra pas surprenant qu'elles entretiennent des intrigues con-

tinu
leur
Com
rêter
d'art
Leur
seule
de se
son p
leurs
la vic
soign
heur
pour
sion,
empl
careff
menac
prendre
poser
que le
qu'elle
de leu
motifs
tion;
jours
qu'à ce

es tribunaux
 rrahi par sa
 explique le
 fs, le peint
 ms, le lieu,
 ennent quel-
 que l'accusé
 qu'à la vérité
 le dit, mais
 p aux consé-
 n'avoir rien
 mme d'entrer
 juges demeure
 e serment de
 onne grace, il
 efuse, on pro-
 Nègres de la
 leurs femmes,
 plus riches,
 ité conjugale,
 L'amende va
 gt mille livres

ce climat la
 des femmes,
 ingt ou trente
 e paraîtra pas
 intrigues con-

tinuelles, & qu'elles cherchent au hasard même de leur vie quelque soulagement au feu qui les dévore. Comme la crainte du châtement est capable d'arrêter les hommes, elles ont besoin de toutes sortes d'artifices pour les engager dans leurs chaînes. Leur impatience est si vive, que si elles se trouvent seules avec un homme, elles ne font pas difficulté de se précipiter dans ses bras, & de lui déchirer son pagne, en jurant que, s'il refuse de satisfaire leurs desirs, elles vont l'accuser d'avoir employé la violence pour les vaincre. D'autres observent soigneusement le lieu où l'esclave qui a le malheur de leur plaire est accoutumé de se retirer pour dormir; & dès qu'elles en trouvent l'occasion, elles vont se placer près de lui, l'éveillent; emploient tout l'art de leur sexe pour obtenir des caresses; & si elles se voient rebutées, elles le menacent de faire assez de bruit pour le faire surprendre avec elles, & par conséquent pour l'exposer à la mort. D'un autre côté, elles l'assurent que leur visite est ignorée de tout le monde, & qu'elles peuvent se retirer sans aucune inquiétude de leur mari. Un jeune-homme pressé par tant de motifs, se rend à la crainte plutôt qu'à l'inclination; mais, pour son malheur, il a presque toujours la faiblesse de continuer cette intrigue jusqu'à ce qu'elle soit découverte. Les hommes, qui

~~_____~~
 Côte d'Or.

font pris dans ce piège , méritent véritablement de la pitié.

Côte d'Or.

On voit des Nègres, de l'un & de l'autre sexe, vivre assez long-tems sans penser au mariage. Les femmes sur-tout paraissent se laisser moins du célibat que les hommes, & Bosman en rapporte deux raisons : 1.^o elles ont la liberté, avant le mariage, de voir autant d'hommes qu'elles en peuvent attirer : 2.^o Le nombre des femmes l'emportant beaucoup sur celui des hommes, elles ne trouvent pas tout-d'un-coup l'occasion de se marier. Le délai d'ailleurs n'a rien d'incommode, puisqu'elles peuvent à tout moment se livrer au plaisir. L'usage qu'elles ont fait de cette liberté ne les déshonore point, & ne devient pas même un obstacle à leur mariage. Dans les cantons d'*Eguira*, d'*Abokro*, d'*Ankober*, d'*Axim*, d'*Anta* & d'*Adom*, on voit des femmes qui ne se marient jamais. C'est après avoir pris cette résolution qu'elles commencent à passer pour des femmes publiques ; & leur initiation dans cet infâme métier, se fait avec les cérémonies suivantes.

Lorsque les Mamferos, c'est-à-dire, les jeunes Seigneurs du pays, manquent de femmes pour leur amusement, ils s'adressent aux Kabaschirs, qui sont obligés de leur acheter quelque belle esclave. On la conduit à la place publique, accom-

pag
qui
quo
care
com
voir
ront
une
devo
la v
posse
publi
que
souv
sans p
est o
senti
doit
Ch
sans d
ont u
l'or &
& qu
cessité
fort n
leur
font a
téréff

pagnée d'une autre femme de la même profession, qui est chargée de l'instruire. Un jeune garçon, quoique au-dessous de l'âge nubile, feint de la caresser aux yeux de toute l'assemblée, pour faire connaître qu'à l'avenir elle est obligée de recevoir indifféremment tous ceux qui se présenteront, sans excepter les enfans. Ensuite on lui bâtit une petite cabane dans un lieu détourné, où son devoir est de se livrer à tous les hommes qui la visitent. Après cette épreuve, elle entre en possession du titre d'*Abéleré*, qui signifie femme publique. On lui assigne un logement dans quelque rue de l'habitation; & de ce jour elle est soumise à toutes les volontés des hommes, sans pouvoir exiger d'autre prix que ce qui lui est offert. On peut lui donner beaucoup par un sentiment d'amour & de générosité, mais elle doit paraître contente de tout ce qu'on lui offre.

Chacune des villes qu'on a nommées, n'est jamais sans deux ou trois de ces femmes publiques. Elles ont un maître particulier, à qui elles remettent l'or & l'argent qu'elles ont gagné, par leur trafic, & qui leur fournit l'habillement & les autres nécessités. Ces femmes tombent dans une condition fort misérable, lorsqu'une prostitution si déclarée leur attire quelque maladie contagieuse. Elles sont abandonnées de leur maître même, qui s'intéresse peu à leur santé s'il n'a plus de profit à

Côte d'Or.

tirer de leurs charmes ; & leur sort est de péri-
 par une mort funeste. Mais aussi long - temps
 qu'elles joignent de la santé aux agrémens natu-
 rels , qui les ont fait choisir pour la profession
 qu'elles exercent , elles sont honorées du public ;
 & la plus grande affliction qu'une ville puisse
 recevoir , est la perte ou l'enlèvement de son
 Abéleré. Par exemple , si les Hollandais d'Axim
 ont quelque démêlé avec les Nègres , la meil-
 leure voie pour les ramener à la raison , est
 d'enlever une de ces femmes , & de la tenir
 renfermée dans le Fort. Cette nouvelle n'est
 pas plutôt portée aux Manferos , qu'ils courent
 chez les Kabaschirs pour les presser de satisfaire
 le Facteur , & d'obtenir la liberté de leur Abé-
 leré. Ils les menacent de se venger sur leurs
 femmes , & cette crainte n'est jamais sans effet.
 Bosman ajoute qu'il en fit plusieurs fois l'expé-
 rience. Dans une occasion , il fit arrêter cinq ou
 six Kabaschirs , sans s'appercevoir que leurs parens
 parussent fort pressés en leur faveur. Mais une
 autre fois , ayant fait enlever deux Abélerés ,
 toute la ville vint lui demander à genoux leur
 liberté , & les maris mêmes joignirent les instances
 à celles des jeunes gens.

Les pays de Commendo , de Mina , de Fétu ,
 de Sabu & de Fantin n'ont pas d'Abélerés ; mais
 les jeunes gens n'y sont pas plus contraints dans

leurs
 qui ve
 exercé
 en po
 à leur
 de leu
 si peu
 les cor
 ne suff
 bre de
 jeunes
 qu'elle
 Bosm
 Les plu
 d'Axim
 porter
 neaux
 quipag
 des ba
 gitation
 & de J
 pas des
 pas de
 les par
 côte m
 On
 qu'elle
 puisqu

leurs plaisirs , & ne manquent point de filles , ~~_____~~
 qui vont au-devant de leurs inclinations. Elles Côté d'Or.
 exercent presque toutes l'office d'Abéleré sans
 en porter le titre ; & le prix qu'elles mettent
 à leurs faveurs est arbitraire , parce que le choix
 de leurs amans dépend de leur goût. Elles sont
 si peu difficiles , que les différends sont rares sur
 les conditions du marché. Quand cette ressource
 ne suffirait pas , il y a toujours un certain nom-
 bre de vieilles matrones qui élèvent quantité de
 jeunes filles pour cet usage , & les plus jolies
 qu'elles peuvent trouver.

Bosman traite de la navigation du pays.
 Les plus grands canots se font dans le canton
 d'Axim & de Takorari. Ils sont capables de
 porter huit , dix , & quelquefois douze ton-
 neaux de marchandises , sans y comprendre l'é-
 quipage. On s'en sert beaucoup pour le passage
 des barres & dans les lieux trop exposés à l'a-
 gitation des vagues , tels que les côtes d'Ardra
 & de Juida. Les Nègres de Mina , qui ne sont
 pas des plus adroits à les conduire , ne laissent
 pas de visiter dans ces frêles bâtimens toutes
 les parties du grand Golfe de Guinée , jusqu'à la
 côte même d'Angola.

On peut juger , par la grandeur des canots ,
 qu'elle doit être celle des arbres du pays ,
 puisqu'ils sont les plus spacieux de ces bâtimens ne sont

Côte d'Or. composés que d'un seul tronc. On doit s'imaginer aussi quel est le travail des Nègres : pour abattre de si grands arbres, & leur donner la forme nécessaire, avec de petits instrumens de fer, qui ne méritent que le nom de couteaux. On croirait cet ouvrage impossible, si l'on ne savait que ces arbres sont des cocotiers, c'est-à-dire, d'un bois tendre & poreux.

La Religion de ces contrées est divisée en plusieurs sectes. Il n'y a point de villes, de villages, ni même de famille, qui n'ait quelque différence dans ses opinions. Tous les Nègres de la Côte d'Or croient un seul Dieu, auquel ils attribuent la création du monde, & de tout ce qui existe; mais cette créance est obscure & mal conçue. Quand on les interroge sur Dieu, ils répondent qu'il est noir & méchant, qu'il prend plaisir à leur causer mille sortes de tourmens; au-lieu que celui des Européens est un Dieu très-bon, puisqu'il les traite comme ses enfans.

Leurs Prêtres assurent que Dieu se fait voir souvent au pied des arbres fétiches, sous la figure d'un gros chien noir. Mais, comme les Européens leur ont fait croire que ce chien noir est le diable, un Nègre ne leur entend jamais faire aucune de ces imprécations qu'un mauvais usage a rendues familières parmi les matelots,

Le diable, sa

On
fession
appelle
homme
culier
ment a
& qu'il
tremble
maligne
C'est un
lange de
toutes le

Ils ont
de leur
nies qui
Bosman
d'Axim.

Ils aff
morts pa
vent dan
cées sur
les préfe
ils n'ont
châtime
tions de
qui, fais

Le diable vous emporte, le diable vous casse le col, sans être prêt à s'évanouir de frayeur. Côte d'Or.

On trouve quantité de Nègres qui font profession de croire deux Dieux; l'un blanc, qu'ils appellent *Jangu-Mon*, c'est-à-dire, *le bon homme*. Ils le regardent comme le Dieu particulier des Européens. L'autre noir, qu'ils nomment après les Portugais, *demonio* ou *diablo*, & qu'ils croient fort méchant & fort nuisible. Ils tremblent à son seul nom. C'est à cette puissance maligne, qu'ils attribuent toutes leurs infortunes. C'est une sorte de Manichéisme fondé sur le mélange du bien & du mal, & qu'on retrouve chez toutes les Nations.

Ils ont l'usage de bannir tous les ans le diable de leurs villes, avec une abondance de cérémonies qui ont leurs loix & leurs saisons réglées: Bosman en fut témoin deux fois sur la côte d'Axim.

Ils assurent qu'en sortant de cette vie, les morts passent dans un autre monde, où ils vivent dans les mêmes professions qu'ils ont exercées sur la terre, & qu'ils y font usage de tous les présens qu'on leur offre dans celui-ci. Mais ils n'ont aucune notion de récompense ou de châiment pour les bonnes ou les mauvaises actions de la vie. Cependant il s'en trouve d'autres, qui, faisant gloire d'être mieux instruits, pré-

tendent que les morts sont conduits immédia-
 Côte d'Or. tement sur les bords d'une fameuse riviere
 de l'intérieur des terres, nommée *Bofmanque*. Cette
 transmigration, disent-ils, ne peut être que spi-
 rituelle, puisqu'en quittant leur pays ils y laissent
 leurs corps. Là, Dieu leur demande quelle sorte
 de vie ils ont menée. Si la vérité leur permet
 de répondre qu'ils ont observé religieusement les
 jours consacrés aux Fétiches, qu'ils se sont ab-
 tenus de viandes défendues, & qu'ils ont satisfait
 inviolablement à leurs promesses, ils sont trans-
 portés doucement sur la riviere dans une con-
 trée où toutes sortes de plaisirs abondent. Mais
 s'ils ont violé ces trois devoirs, Dieu les plonge
 dans la riviere, où ils sont noyés sur-le-champ
 & ensevelis dans un oubli éternel.

Il serait difficile de rendre un compte exact
 de leurs idées sur la création du genre-humain.
 Le plus grand nombre croit que les hommes fu-
 rent créés par une araignée, nommée *anansio*. Ceux
 qui regardent Dieu comme l'unique Créateur,
 soutiennent que, dans l'origine, il créa des Blancs
 & des Nègres; qu'après avoir considéré son ou-
 vrage, il fit deux présens à ces deux espèces de
 créatures, l'or & la connaissance des arts; que
 les Nègres ayant eu la liberté de choisir les pre-
 miers, se déterminèrent pour l'or, & laissèrent
 aux Blancs les arts, la lecture & l'écriture: que

Dieu
 leur a
 des B
 change
 plus de
 ci - des
 & fer
 Sur
 d'Alkra
 honoré
 Fétiche

Le r
 dans fo
 ou am
 commen
 c'est Be
 quoique
 exprime
 ment e
 qui ser
 même n
 de disti
 culte. L
 mens, l
 tant de

Tous
 de vén
 Un os d

Dieu consentit à leur choix; mais qu'irrité de leur avarice, il déclara qu'ils seraient les esclaves des Blancs, sans aucune espérance de voir changer leur condition. Cette fable a beaucoup plus de sens que celle que nous avons rapportée ci-dessus sur le partage entre les trois frères, & ferait honneur au peuple le plus instruit.

Sur toute la Côte d'Or, il n'y a que le canton d'Akra, où les images & les statues soient honorées d'un culte. Mais les Habitans ont des Fétiches qui leur tiennent lieu de ces idoles.

Le mot de *Feitisso* ou Fétiche, est Portugais dans son origine, & signifie proprement *charme* ou amulette. On ignore quand les Nègres ont commencé à l'emprunter; mais, dans leur langue, c'est *Bossun* qui signifie *Dieu* & chose divine, quoique plusieurs usent aussi de *Basseso* pour exprimer la même chose. *Fétiche* est ordinairement employé dans un sens religieux. Tout ce qui sert à l'honneur de la divinité prend le même nom; de sorte qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer leurs idoles, des instrumens de son culte. Les brins d'or qu'ils portent pour ornemens, leurs parures de corail & d'ivoire sont autant de Fétiches.

Tous les Voyageurs conviennent que ces objets de vénération n'ont pas de forme déterminée. Un os de volaille ou de poisson, un caillou, une

 Côte d'Or.

 Culte des Fétiches.

Côte d'Or.

plume , enfin les moindres bagatelles prennent la qualité de Fétiches, suivant le caprice de chaque Nègre. Le nombre n'en est pas mieux réglé. C'est ordinairement deux, trois ou plus. Tous les Nègres en portent un sur eux ou dans leur canot. Le reste demeure dans leurs cabanes, & passe de pere en fils comme un héritage, avec un respect proportionné aux services que la famille croit en avoir reçus.

Ils les achètent à grand prix de leurs Prêtres, qui feignent de les avoir trouvés sous les arbres Fétiches. Pour la sûreté de leurs maisons, ils ont à leur porte une sorte de Fétiche, qui ressemble aux crochets dont on se sert en Europe pour attirer les branches des arbres dont on veut cueillir les fruits. C'est l'ouvrage des Prêtres, qui les mettent, pendant quelque temps, sur une pierre aussi ancienne, disent-ils, que le monde, & qui les vendent au peuple après cette consécration. Dans les disgrâces ou les chagrins, un Nègre s'adresse aux Prêtres pour obtenir un nouveau Fétiche. Il en reçoit un petit morceau de graille ou de suif, couronné de deux ou trois plumes de perroquet. Le gendre du Roi de Fétu avait pour Fétiche la tête d'un singe qu'il portait continuellement.

Chaque Nègre s'abstient de quelque liqueur ou de quelque sorte particuliere d'aliment, à

l'hon
forme
tant d
blesse
mort
les un
autres
volail
comm

Ou
les Ha
contré
passen
C'est d
rocher
Fétiche
nité po
tué, p
tiche,
Un Eu
lège, v

Ils s
celles
résiden
frandes
vin, d'
sement

Les

es prennent
rice de cha-
mieux réglé.
us. Tous les
s leur canot.
, & passé de
c un respect
ille croit en

eurs Piêtres,
us les arbres
ifons, ils ont
ui ressemble
ope pour at-
veut cueillir
res, qui les
ur une pierre
onde, & qui
consécration,
, un Nègre
un nouveau
au de graisse
trois plumes
e Féru avait
portait cou-
que liqueur
aliment, à

l'honneur de son Fétiche. Cet engagement se ~~_____~~
forme au temps du mariage, & s'observe avec Côte d'Or.
tant de scrupule, que ceux qui auraient la fai-
blesse de le violer, se croiraient menacés d'une
mort certaine: C'est pour cette raison qu'on voit
les uns obstinés à ne pas manger de bœuf, les
autres à refuser de la chair de chèvre, de la
volaille, du vin de paluier, de l'eau-de-vie,
comme si leur vie en dépendait.

Outre les Fétiches domestiques & personnels,
les Habitans de la Côte d'Or, comme ceux des
contrées supérieures, en ont de publics, qui
passent pour les protecteurs du pays ou du canton.
C'est quelquefois une montagne, un arbre ou un
rocher, quelquefois un poisson ou un oiseau. Ces
Fétiches tutélaires prennent un caractère de divi-
nité pour toute la Nation. Un Nègre qui aurait
tué, par un accident, le poisson ou l'oiseau Fé-
tiche, serait assez puni par l'excès de son malheur.
Un Européen, qui aurait commis le même sacri-
lège, verrait sa vie exposée au dernier danger.

Ils s'imaginent que les plus hautes montagnes,
celles d'où ils voient partir les éclairs, sont la
résidence de leurs Dieux. Ils y portent des of-
frandes de riz, de millet, de maïs, de pain, de
vin, d'huile & de fruits, qu'ils laissent respectueu-
sement au pied.

Les pierres fétiches ressemblent aux bornes

~~Les~~ qui sont en usage dans quelques parties de l'Eu-
 Côte d'Or. rope pour marquer la distinction des champs.
 Dans l'opinion des Nègres, elles sont aussi an-
 ciennes que le monde.

Les Nègres sont persuadés que leur Fétiche voit & parle ; & lorsqu'ils commettent quelque action que leur conscience leur reproche, ils le cachent soigneusement sous leur pagne, de peur qu'il ne les trahisse. Quand Louis XI conjurait sa petite vierge de détourner les yeux pour ne pas voir les meurtres & les crimes qu'il commettait, valait-il mieux que le Nègre cachant le Fétiche sous son pagne ?

Ils craignent beaucoup de jurer par les Fétiches ; & , suivant l'opinion généralement établie, il est impossible qu'un parjure survive d'une heure à son crime. Lorsqu'il est question de quelque engagement d'importance, celui qui a le plus d'intérêt à l'observation du traité, demande qu'il soit confirmé par le Fétiche. En avalant la liqueur qui sert à cette cérémonie, les parties y joignent d'affreuses imprécations contre eux-mêmes, s'il leur arrive de violer leur engagement. Il ne se fait aucun contrat, qui ne soit accompagné de cette redoutable formalité. Mais Bosman remarquait que, depuis quelque temps, on ne faisait plus le même fonds sur ces sermens, parce que l'argent était devenu parmi les Nègres une source continuelle

de co
 sur la
 Ap
 aux I
 la sai
 gneuf
 trême
 rues,
 que p
 sont c
 par !
 qu'ap
 enten
 qu'elle
 pluie
 voit le
 ils sav
 résiden
 Gæm
 Quo
 de l'a
 maine
 tion d
 le tem
 pour
 qu'ils
 car ils
 pour c

de corruption. Ainsi, l'avarice l'emporte encore sur la superstition.
Côte d'Or.

Après les Fétiches rien n'inspire tant de frayeur aux Nègres, que le tonnerre & les éclairs. Dans la saison des orages, ils tiennent leurs portes soigneusement fermées ; & leur surprise paraît extrême de voir marcher les Européens dans les rues, sans aucune marque d'inquiétude. Ils croient que plusieurs hommes de leur pays dont les noms sont demeurés dans leur mémoire, ont été enlevés par les Fétiches, au milieu d'une tempête ; & qu'après ce malheur ou ce châtement, on n'a jamais entendu parler d'eux. Leur crainte va si loin qu'elle les ramène dans leurs cabanes pendant la pluie & le vent. Au bruit du tonnerre, on leur voit lever les yeux & les mains vers le ciel, où ils savent que le Dieu des Européens fait sa résidence, en l'invoquant sous le nom de *Juan-Gœmain*, dont eux seuls entendent le sens.

Quoique les Nègres n'aient pas d'autre notion de l'année & de sa division en mois & en semaines, que celle qu'ils tirent de la fréquentation des Européens, ils ne laissent pas de mesurer le temps par les lunes, & d'employer ce calcul pour la connaissance des saisons. Il paraît même qu'ils divisent les lunes en semaines & en jours ; car ils ont, dans leur langue, des termes établis pour cette distinction,

Côte d'Or. Les Nègres du pays intérieur divisent le temps en parties heureuses & malheureuses. Les premiers se subdivisent en d'autres portions, de plus ou moins d'étendue. Dans plusieurs cantons, les plus longues portions heureuses sont de dix-neuf jours, & les moindres de sept; mais elles ne se succèdent pas immédiatement. Les jours malheureux, qui sont au nombre de sept, viennent entre les deux portions heureuses. C'est pour les Habitans une espèce de vacation, pendant laquelle ils n'entreprennent aucun voyage, ils ne travaillent point à la terre, ils ne font rien qui soit de la moindre importance, & demeurent enfin dans une oisiveté absolue. Les Nègres d'Aquambo sont plus attachés à cette pratique superstitieuse que ceux de tout autre pays; car ils refusent, dans cet intervalle de s'appliquer aux affaires & de recevoir même des présens. Mais, parmi les Nègres de la côte, tous les jours sont égaux. Ils n'ont que deux fêtes publiques, l'une à l'occasion de leur moisson; l'autre, pour chasser le diable.

Lorsque la pêche n'est pas heureuse, on ne manque point de faire des offrandes à la mer.

Les Nègres ont généralement deux jours de fêtes particulières chaque semaine. Ils ont donné à l'un le nom de *Bossim*, c'est-à-dire, jour du Fétiche domestique; &, dans plusieurs cantons, ils l'appellent

l'appelle
Bossim
de vir
pagne
cœur;
raies
La pl
second
aux Fé
Le
Nègres
fête du
d'Or, e
chez les
bration
du trav
dans le
tant de
pus, &
mier. E
serve du
qui est
font sur
lavent a
temps.
Villau
Nègres
les expr
Tom

l'appellent *Dio-Santo*, d'après les Portugais. Bosman assure que ce jour-là, ils ne boivent point de vin de palmier jusqu'au soir. Ils prennent un pagnon blanc, pour marquer la pureté de leur cœur; & dans la même vue, ils se font diverses raies sur le visage avec de la terre blanche. La plupart, mais sur-tout les Nobles ont un second jour de fête, qui est consacré en général aux Fétiches.

—————
Côte d'Or.

Le mercredi des Européens est le sabbat des Nègres. Tous les Voyageurs conviennent que la fête du mercredi est observée sur toute la côte d'Or, excepté dans le canton d'Anta, où comme chez les Mahométans, l'usage a placé cette célébration au vendredi, & où d'ailleurs la défense du travail regarde uniquement la pêche. Mais, dans les autres lieux, ce sabbat s'observe avec tant de rigueur, que les marchés sont interrompus, & qu'on n'y vend pas même de vin de palmier. Enfin l'on n'y fait aucune affaire, à la réserve du commerce avec les vaisseaux Européens qui est excepté, à cause du peu de séjour qu'ils font sur la côte. Ce jour-là tous les Nègres se lavent avec plus de soin que dans tout autre temps.

Villault admire beaucoup la vénération des Nègres pour leurs Prêtres. Elle surpasse toutes les expressions. Les alimens les plus délicats sont

Côte d'Or. réservés pour eux. Ils sont les seuls, dans toutes ces Nations, qui soit exempt de travail, & nourris aux dépens du public. Il ne manque rien d'ailleurs pour leur entretien, parce qu'ils tirent un profit considérable des Étiches qu'ils vendent au peuple.

Les Nègres de Guinée sont généralement distingués en cinq classes. Leurs Rois forment la première. La seconde, est celle des *Cabaſchirs*; ou des Chefs, qui peuvent être regardés comme les Magistrats civils; car leur office consiste uniquement à prendre soin du bon ordre dans les Villes, & dans les villages; à prévenir le tumulte & les querelles, ou à les appaiser.

La troisième classe, comprend ceux qui ont acquis la réputation d'être riches. Quelques Auteurs les ont représentés comme les Nobles. La quatrième, compose le peuple, c'est-à-dire, ceux qui s'emploient à la vendange, à l'agriculture & à la pêche. La cinquième classe, est celle des esclaves, soit qu'ils aient été vendus par leurs parents, ou pris à la guerre, ou condamnés pour leurs crimes, ou réduits à ce triste sort par la pauvreté.

On doit observer, comme une perfection du gouvernement de Guinée, à laquelle on n'est point encore parvenu en Europe, que, malgré la pauvreté qui regne parmi les Nègres, on n'y voit

poi
for
neu
leu
for
à b
à ve
gen
arm
L
guer
ben
doiv
Aprè
coup
d'en
on l
de C
lui-n
dans
le vit
appuy
arrach
bas,
D'aut
femm
l'écraf
Juafo

point de mendians. Les vieillards & les estropiés
 sont employés, sous la direction des Gouver- Côte d'Or.
 neurs, à quelque travail qui ne surpasse point
 leurs forces. Les uns servent aux soufflers des
 forgerons, d'autres à presser l'huile de palmier,
 à broyer les couleurs dont on peint les nattes,
 à vendre les provisions au marché. Les jeunes
 gens oisifs sont enrôlés pour la profession des
 armes.

Les cruautés qui se commettent dans leurs
 guerres font frémir d'horreur; & ceux qui tom-
 bent vivans entre les mains de leurs ennemis
 doivent s'attendre à toutes sortes de barbaries.
 Après les avoir long-temps tourmentés, on leur
 coupe, ou plutôt on leur déchire la mâchoire
 d'en bas; &, sans égard pour leurs larmes,
 on les laisse périr dans cet état. Un Habitant
 de Commendo assura Barbot qu'il avait traité
 lui-même avec cette furie trente-trois hommes
 dans une seule bataille. Après leur avoir coupé
 le visage, d'une oreille à l'autre, il leur avait
 appuyé le genou contre l'estomac, & leur avait
 arraché, de toutes ses forces, la mâchoire d'en
 bas, qu'il avait emporté comme en triomphe.
 D'autres ont la cruauté d'ouvrir le ventre aux
 femmes enceintes, & d'en tirer l'enfant pour
 l'écraser sous la tête de la mere. Les Nations de
 Juaso & d'Akkanéz, ont tant d'horreur l'une

Côte d'Or.

pour l'autre, que leurs batailles sont de véritables boucheries, après lesquelles ceux qui leur survivent, n'ont pas d'autre passion de se rassasier de la chair de leurs ennemis dans un horrible festin, & de prendre leurs mâchoires & leur crâne, pour en orner leurs tambours & la porte de leurs maisons.

Climat.

La situation de la côte d'Or étant au cinquième degré de la Ligne, on doit juger que l'ardeur du Soleil y est extrême. Mais ce que le climat peut avoir de mal-sain, ne vient que du passage soudain de la chaleur du jour au froid de la nuit; sur-tout pour ceux à qui l'envie de se rafraîchir fait quitter trop tôt leurs habits. On peut en assigner une autre cause. La côte étant assez montagneuse, il s'éleve chaque jour au matin, du fond des vallées, un brouillard épais, puant & sulphureux, particulièrement près des rivières & dans les lieux marécageux, qui se répandant fort vite, avant que le Soleil puisse le dissiper, infecte tous les lieux où il s'étend. Il est difficile de ne pas s'en ressentir, sur-tout pour les Européens, dont le corps est plus susceptible de ces impressions que celui des habitans naturels. Ce brouillard est très-fréquent pendant l'hiver, sur-tout aux mois de Juillet & d'Août, qui sont aussi les plus dangereux pour la santé.

Les m
comme l
bauche &
coup de
garantit
lignes &
Auteurs
des Solda
leur prop
de palmie
ils reçu le
amusement
pour ache
leur santé
aux pâtes
réparent p
de la débau
siblement,
ladie viol
bles de ré
à l'intemp
fortes, ne
ration.

Les ma
la petite v
deux fléaux
avant l'âge
les vivans

Les maladies ne viennent pas généralement ,
 comme le pensent quelques Ecrivains , de la dé- Côte d'Or.
 bauche & des autres excès ; puisqu'avec beau-
 coup de tempérance & de régularité, on ne se
 garantit pas toujours des attaques les plus ma-
 lignes & les plus mortelles. Cependant tous les
 Auteurs avouent que la plupart des Matelots &
 des Soldats Européen: se rendent coupables de
 leur propre mort , par l'usage excessif du vin
 de palmier & de l'eau-de-vie. A peine ont-
 ils reçu leur paie , qu'ils l'emploient à ce brutal
 amusement , & l'argent leur manquant bientôt
 pour acheter des alimens qui pourraient soutenir
 leur santé , ils ont recours au pain , ou plutôt
 aux pâtes du pays , à l'huile & au sel , qui ne
 réparent pas le double épuisement du travail &
 de la débauche. Ainsi , leurs forces diminuent sen-
 siblement , jusqu'à la naissance de quelque ma-
 ladie violente , à laquelle ils ne sont pas capa-
 bles de résister. Leurs supérieurs mêmes , livrés
 à l'intempérance des femmes & des liqueurs
 fortes , ne sont pas plus capables de modé-
 ration.

Les maladies épidémiques des Nègres sont
 la petite vérole , & les vers. Le premier de ces
 deux fléaux en fait périr un nombre incroyable ,
 avant l'âge de quatorze ans ; & l'autre assujétit
 les vivans à d'affreuses douleurs dans toutes les

parties de leurs corps, mais particulièrement aux
Côte d'Or. jambes.

Les Nègres de la côte d'Or, n'ont pas d'autre règle pour distinguer les saisons que la différence du temps. Ils le partagent ainsi en hiver & été. A la vérité, les arbres sont toujours verts & couverts de feuilles. Il s'en trouve même un assez grand nombre, qui produisent des fleurs deux fois l'année. Mais, pendant l'été, qui est la saison de la secheresse, une chaleur excessive semble écorcher la terre; au lieu que, dans le temps des pluies, qui est l'hiver, les champs sont couverts d'abondantes moissons.

Les Nègres de la côte évitent la plage avec des soins extrêmes, & la croient fort dangereuse pour leurs corps nus. Les Hollandais s'en sont convaincus par leur propre expérience, sur-tout dans la saison qu'ils nomment *Travado*, à l'imitation des Portugais, & qui répond à nos mois d'Avril, de Mai & de Juin. Dans cet intervalle, les pluies qui tombent, près de la ligne, sont tout-à-fait rouges & d'une qualité si pernicieuse, qu'on ne peut dormir dans des habits mouillés, comme il arrive souvent aux matelots, sans se réveiller avec une maladie dangereuse. On a vérifié que des habits dont on se dépouille dans cet état, & qu'on renferme sans les avoir fait sécher parfaite-

ment,
rouche
pour la
orage,
de leur
de tout
& para
tombe
en refl
raison d
pendant
feu, &
d'huile
onction
qu'ils re
maladie

La f
qu'elle
aussi pr
de l'ouv
fait sup
plus for

Atkin
nados d
seaux,
quefois
plus tri
vu l'air

ment, tombent en pourriture aussi-tôt qu'on y ~~_____~~
 touche. Aussi les Nègres ont-ils tant d'avertion Côte d'Or.
 pour la pluie, que s'ils sont surpris du moindre
 orage, ils mettent les bras en croix, au-dessus
 de leur tête pour se couvrir le corps. Ils courent
 de toutes leurs forces jusqu'à la première retraite,
 & paraissent frémir à chaque goutte d'eau qui
 tombe sur eux, quoiqu'elle soit si tiède qu'à peine
 en ressentent-ils l'impression. C'est par la même
 raison qu'en dormant sur leurs nattes, ils tiennent
 pendant toute la nuit leurs pieds tournés vers le
 feu, & qu'ils se frottent si soigneusement le corps
 d'huile; ils sont persuadés, avec raison, que cette
 onction leur tient les pores fermés, & que la pluie
 qu'ils regardent comme la cause de toutes leurs
 maladies, n'y peut pénétrer.

La force du vent dans les tornados est telle,
 qu'elle a quelquefois roulé le plomb des toits
 aussi proprement qu'il pourroit l'être par la main
 de l'ouvrier. Le nom de tornado ou d'ouragan,
 fait supposer plusieurs vents opposés; mais le
 plus fort est généralement le Sud-Est.

Atkins qui quelquefois avait essuyé deux tor-
 nados dans un seul jour, assure que de deux vais-
 seaux, à dix lieues l'un de l'autre, l'un est quel-
 quefois tranquille, tandis que l'autre est exposé au
 plus triste naufrage. Il se souvient même d'avoir
 vu l'air doux & serein près d'Anamabo, pendant

Côte d'Or. qu'au Cap Corse, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues, il était horriblement agité. Sans examiner, dit-il, s'il est vrai, comme les Naturalistes le conjecturent, que le tonnerre ne se fasse jamais entendre plus loin qu'à dix lieues, il a toujours jugé que, dans les tornados, il doit être fort-près. On peut mesurer son éloignement par la distance qui est entre l'éclair & le bruit. Atkins parle d'une occasion où il crut entendre, à trente pieds de sa tête, un bruit plus affreux & plus éclatant que celui de dix mille coups de fusil. Son grand mât fut fracassé au même instant, & l'orage se termina par une pluie excessive, qui fut suivie d'un assez long calme. Les éclairs sont communs en Guinée, sur-tout vers la fin du jour. Leur direction est tantôt horizontale & tantôt perpendiculaire.

Quelques Voyageurs ont parlé d'un foudre matériel, qu'on a quelquefois trouvé sur les vaisseaux ou dans d'autres lieux, tel que celui qui tomba, dit on, en 1695, sur la Mosquée d'Andrinople. On en montre aussi dans les cabinets de plusieurs Princes. A Copenhague, par exemple, on conserve une assez grosse pièce de substance métallique, qu'on honore du nom de pierre de foudre.

Bosman avoit lu dans les papiers du Directeur de Walkenbrug, qui regardaient l'état de la côte, qu'en 1651 le tonnerre y avait causé d'affreux

ravage
dissolu
gent se
épées
des Ho
Il sem
venus
heureu
trouva

Les
un vent
mattan
naissanc
vents de
ordinair
quatre
çant. Le
& l'air e
sensible
expose
Bosman
d'une fiè
sont nés
à peine
dans leu
& des li
la fin de
mois de

ravages & fait croire à tout le monde que la dissolution de l'univers approchait. L'or & l'argent se trouverent fondus dans les coffres, & les épées dans leurs fourreaux. La principale crainte des Hollandais était pour leur magasin à poudre. Il semblaient que tous les tonnerres du pays fussent venus s'y rassembler. Mais, par une exception fort heureuse, ce fut presque le seul endroit qui s'en trouva garanti pendant toute la saison.

Les Portugais ont donné le nom de *terreur* à un vent de terre que les Nègres appellent *harmattan*, & qui est si fort, dès le moment de sa naissance, qu'il prend aussitôt l'ascendant sur les vents de la mer. Il forme des orages qui durent ordinairement deux ou trois jours, & quelquefois quatre ou cinq. Il est extrêmement froid & pécant. Le Soleil demeure caché dans l'intervalle, & l'air est si obscur, si épais & si rude, qu'il affecte sensiblement les yeux. La nudité des Nègres les expose à ressentir si vivement son action, que Bosman les a vus trembler comme dans l'accès d'une fièvre violente. Les Européens même, qui sont nés dans un climat plus froid, le supportent à peine, & sont obligés de se tenir renfermés dans leurs chambres, avec le secours d'un bon feu & des liqueurs fortes. Les harmattans regnent à la fin de Décembre, & sur-tout pendant tout le mois de Janvier. Ils durent quelquefois jusqu'au

~~le~~
Côte d'Or.

Côte d'Or. milieu de Février, mais ils perdent alors une partie de leur violence. Jamais ils ne se font sentir pendant le reste de l'année.

Barbot rapporte que, pendant toute la durée des harmattans, les Blancs & les Nègres sont également forcés de demeurer à couvert dans leurs maisons, ou n'en sortent que pour les besoins pressans. L'air, dit-il, est alors si suffoquant, qu'il y a peu de poitrines assez fortes pour y résister. La respiration est embarrassée. On avale de l'huile pour l'adoucir. Les harmattans ne sont pas moins pernicious aux animaux qu'aux hommes. Aussi les Nègres, qui connaissent le danger, prennent-ils des précautions pour en garantir leurs bestiaux. Deux chèvres que le Commandant du Cap Corse fit exposer à l'air, dans la seule vue de s'instruire par l'expérience, furent trouvées mortes au bout de quatre heures. Les jointures des planchers, dans les chambres, & celles des ponts sur les vaisseaux, s'ouvrent presque aussi-tôt que le harmattan commence, & demeurent dans cet état jusqu'à sa fin; ensuite elles se ferment d'elles-mêmes comme s'il n'y était point arrivé de changement. La direction ordinaire de ces vents est *Est-Nord-Est*. Leur force est si extraordinaire, qu'ils font changer le cours de la marée.

Minéraux. L'or passe pour le seul fossile de cette côte, ou du moins les Européens, qui n'y sont attirés

que par
de pou
Labat
d'Axim
ce canto
d'Akra
kanez &
de Fétu

Les p
sable de
ouvrier
ces rivie
avec plu
périence
plus d'or
Si l'or
pluie à
prieres.

L'or d
sans autre
trouve p
Nègre qu
d'or, en
égalité.
ving-un
& les Eu
de la ter

que par ce précieux métal, n'ont pas pris la peine de pousser plus loin leurs recherches. Villault & Labat prétendent que l'or le plus fin est celui d'Axim, & que naturellement on en trouve dans ce canton à vingt-deux ou vingt-trois carats. Celui d'Akra ou de Tadore est inférieur. Celui d'Akkanez & d'Achem suit immédiatement ; & celui de Fétu est le pire.

Les peuples d'Axim & d'Achem le tirent du sable de leurs rivières. Il est probable que, s'ils ouvraient la terre au pied des montagnes, d'où ces rivières paraissent sortir, ils le trouveraient avec plus d'abondance. Ils le confessent, & l'expérience n'en laisse aucun doute, qu'ils trouvent plus d'or dans le sable après les grandes pluies. Si l'or leur manque, ils demandent de la pluie à leurs Fétiches par un redoublement de prières.

L'or d'Akkanez & de Fétu est tiré de la terre, sans autre fatigue que de l'ouvrir, mais il ne s'y trouve pas toujours avec la même abondance. Un Nègre qui découvre une mine, ou quelque veine d'or, en a la moitié. Le Roi partage toujours avec égalité. L'or de ce pays ne passe jamais vingt ou vingt-un carats. On le transporte sans le fondre, & les Européens le reçoivent tel qu'il est sorti de la terre.

Côte d'Or.

Côte d'Or. Le Général Danois avait un lingot d'or de sept marcs & un septieme d'once, qui venait de la montagne de Tafu. C'était un présent qu'il avait reçu du Roi d'Akra, lorsque ce Prince s'était réfugié dans le fort Danois, après avoir été défait dans une bataille.

Le Roi de Fétu avait un casque d'or, & une armure complete du même métal, travaillée avec beaucoup d'art ; mais ce ne sont que des feuilles, aussi minces que le papier, ou des tissus d'un fil d'or, qui n'est pas plus gros qu'un cheveu. Leurs filieres sont plus belles que celles de l'Europe ; & l'expérience, plutôt que l'art, leur en fait tirer parti. Leurs Rois ont de la vaisselle d'or de toutes sortes de formes. Dans les danses publiques, on voit des femmes chargées de deux cens onces d'or, en divers ornemens, & des hommes qui en portent jusqu'à trois cens.

Ils distinguent trois sortes d'or. Le fétiche, les lingots & la poudre. L'or fétiche est fondu ou travaillé en différentes formes pour servir de parure aux deux sexes, mais il s'allie communément avec quelqu'autre métal. Les lingots sont des pièces de différens poids, tels, dit-on, qu'ils sont sortis de la mine. M. Phipps en avait un, qui pesait trente onces. Cet or est aussi très-sujet à l'alliage. La meilleure poudre d'or est celle qui vient des

Royau
d'Akka
habitan
lieux o
par fo
peines
qu'à ce
qui les
d'ufute
gal. En
c'est le
la Natu
les Ang
depuis
mettre
que par
car on
côte. Si
qui ont
sevelisse
tellemen
à la pei
Les l
rement
l'or vér
C'est un
de cuiv

Royaumes intérieurs de Dunkira, d'Akim & d'Akkanez. Elle est tirée du sable des rivières. Les habitans creusent des trous dans la terre, près des lieux où l'eau tombe des montagnes; l'or est arrêté par son poids. Alors ils tirent le sable avec des peines incroyables, ils la lavent & la passent jusqu'à ce qu'ils y découvrent quelques grains d'or, qui les paient de leur travail, mais avec assez peu d'usure. Nous avons vu la même méthode au Sénégal. Entre une infinité de récits qui se combattent, c'est le seul qui ait quelque vraisemblance; car si la Nature avait placé des mines si près de la côte, les Anglais & les Hollandais s'en seraient saisis depuis long-temps, & se garderaient bien d'admettre les Nègres au partage. On ne fait guères que par oui-dire la manière dont on cherche l'or; car on ne fouille les rivières que fort loin de la côte. Si l'on fouille trop loin des premiers flots qui ont traversé les mines, les particules d'or s'enfvelissent trop avant dans le sable, ou se dispersent tellement que le fruit du travail ne répond plus à la peine.

Les Marchands de l'Europe prennent ordinairement un Nègre à leurs gages pour séparer de l'or véritable un or *faux*, qui se nomme *krakra*. C'est une sorte d'écume *seche*, ou de poussière de cuivre, qui se trouve mêlée dans la poudre

 Côte d'Or.

d'or, & qui donne lieu à beaucoup de fraudes
Côte d'Or. dans le commerce.

Après l'or, le principal objet du commerce sur cette côte est le sel, qui produit des richesses incroyables aux habitans. S'ils étaient capables de vivre dans une paix constante, cette seule marchandise attirerait à eux tous les trésors de l'Afrique ; car les Nègres des pays intérieurs sont obligés d'y venir prendre du sel, du moins ceux qui sont en état de le payer. Les plus pauvres se servent d'une certaine herbe qui renferme imparfaitement quelques-unes de ses qualités. Au-delà d'Ardra, dans quelques Royaumes d'où vient la plus grande partie des esclaves, deux hommes se vendent pour une poignée de sel.

Dans les cantons où le rivage est fort élevé, la méthode des Nègres, pour faire du sel, est de faire bouillir l'eau de la mer dans des chaudières de cuivre, & de la laisser refroidir jusqu'à la parfaite congélation ; mais cette opération est ennuyeuse & d'une grande dépense. Les Nègres, qui sont situés plus avantageusement sur une côte basse, creusent des fossés & des trous, dans lesquels ils font entrer l'eau de la mer pendant la nuit. La terre étant d'elle-même salée & nitreuse, les parties fraîches de l'eau s'exhalent bientôt à la chaleur du Soleil, & laissent de fort bon sel,

qui ne
quelqu
lières
recueil
prodig

Le f
égale l
la plus
d'une l
On le
du suc
forme
d'usage
dans de
blanche

Bosm
d'arbes
mans bo
dans l'in
tives affe
ment la
chemins.
croissent
toutes le
de l'art
branches
que ce &
pour les

qui ne demande pas d'autre préparation. Dans quelques endroits, on voit des salines régulières, où la seule peine des habitans est de recueillir chaque jour un bien que la Nature leur prodigue. Côte d'Or.

Le sel de Fantin, où la côte est très-favorable, égale la neige en blancheur, & en général, dans la plus grande partie de la Côte d'Or, le sel est d'une blancheur & d'une pureté extraordinaire. On le prendrait d'autant plus aisément pour du sucre, qu'on lui donne ordinairement la forme de pain. Les Nègres en font beaucoup d'usage dans tous leurs alimens, & l'enveloppent dans des feuilles vertes pour lui conserver sa blancheur.

Bosman assure que toute la côte est remplie d'arbres de diverses grandeurs, & que les charmans bosquets, qui se représentent de tous côtés dans l'intérieur des terres, forment des perspectives assez délicieuses pour faire supporter patiemment la malignité de l'air & l'incommodité des chemins. Il ajoute qu'entre les arbres, les uns croissent naturellement avec tant d'ordre, que toutes les comparaisons seraient au désavantage de l'art; tandis que les autres étendent leurs branches & se mêlent avec tant de confusion, que ce désordre même a des charmes surprenans pour les amateurs de la promenade. Végétaux.

Côte d'Or.

Les arbres vantés par Oléarius, qui étaient capables de couvrir deux mille hommes de leur ombre, & ceux dont parle Kirker, qui pouvaient mettre à l'abri du Soleil un berger avec tout son troupeau, n'approchent point, suivant Bosman, des arbres de la Côte d'Or. Il en a vu plusieurs, qui auraient couvert vingt mille hommes de leur feuillage. Il en a vu de si larges & de si touffus, qu'une balle de mousquet aurait à peine atteint d'une extrémité des branches à l'autre. Ceux qui seront tentés de trouver un peu d'exagération dans ce récit, doivent se rappeler ce qu'ils ont déjà lu de la grandeur extraordinaire des canots.

Ces arbres prodigieux se nomment *kapots*. Ils tirent ce nom d'une sorte de coton qu'ils produisent, & que les Nègres appellent aussi *kapot*, dont l'usage ordinaire est de servir de matelas dans un pays où l'excès de la chaleur ne permet pas d'employer les plumes. Leur bois, qui est léger & poreux, n'est propre qu'à la construction des canots. Bosman ne doute pas que l'arbre célèbre de l'isle du Prince, auquel les Hollandais trouverent vingt-quatre brasses de tour, ne fût un *kapot*. On en voit un, près d'Axim, que dix hommes pourraient à peine embrasser.

Le *papay* croît en abondance au long de la côte,

côte. Il
dont rLe
on cro
devien
celui d
HollanLes
sept à
cultivé
cannes
sur-tout
huit &
qu'avec
conduit
beaucoup
fort len
pour arLe cal
rent de
tion.La C
espèces,
gles &
sur la cê
pourvue
racines.L'anan
Tôm

côte. L'on y retrouve d'ailleurs plusieurs des fruits dont nous avons déjà parlé. Côte d'Or.

Le raisin est bleu, gros & de fort bon goût ; on croit qu'avec une culture mieux entendue, il deviendrait aussi bon & peut-être meilleur que celui de l'Europe. Il l'emporte déjà sur celui de Hollande.

Les cannes de sucre y croissent de la hauteur de sept à huit pieds, c'est-à-dire, celles qui sont cultivées dans le jardin du Gouverneur ; car les cannes sauvages, qui viennent assez abondamment, sur-tout dans le pays d'Anta, sont hautes de dix-huit & de vingt pieds. Bosman ne doute pas qu'avec les soins convenables, on ne pût les conduire à leur perfection. Mais il en coûterait beaucoup de peine, parce que leur maturité est fort lente, & qu'elles ont besoin de deux ans pour arriver à leur pleine grosseur.

Le calebassier de la Côte d'Or, n'est pas différent de celui dont on a déjà donné la description.

La Côte d'Or a des palmiers de toutes les espèces, des guaviers, des tamarins, des mangles & tous les autres arbres qui se trouvent sur la côte Occidentale d'Afrique. Elle est aussi pourvue des mêmes légumes & des mêmes racines.

L'ananas est un fruit remarquable par l'excel-

lence de son odeur. Il porte différens noms. Aux Côte d'Or. Canaries, on l'appelle *ananefa*, au Bresil, *mana*, dans l'Isle d'Hispaniole, *savama*, & dans d'autres lieux *pinas*. On distingue le mâle & la femelle; mais tous deux sont de la grosseur du melon. Leur couleur est fort belle : c'est un mélange de verd, de jaune & d'incarnat, qui, dans leur parfaite maturité, se changent en orangé. Leur qualité est chaude. Il faut les manger avec du vin, & se garder d'en faire excès, si l'on ne veut courir les risques d'une violente inflammation. La Côte d'Or, & même toute la Guinée, n'en produit qu'une seule espèce, qui s'éleve de trois ou quatre pieds, & dont les feuilles ressemblent à celles de la *sempervive*. L'anas coupé en tranches, dans du vin d'Espagne, est, dit-on, délicieux.

La plante de l'anas pousse entre ses feuilles, une sorte de fleur, de la grosseur du poignet, verte, mais ornée d'une belle couronne rouge, & environnée de petites feuilles fort agréables. Par degrés, cette fleur se change en fruit. Il est d'abord verd, & ses feuilles jaunissent. Mais en mûrissant, il devient aussi parfaitement jaune. Sa couronne lui demeure, quoiqu'elle prenne une couleur jaunâtre. Autour de la plante, il s'éleve de petits rejettons, qui servent à la propagation de l'espèce.

Le
un fru
que l
dans l
mûriss
blanche
Il est
fort rasi
en salac
il a que
les mêm
mûrit,
fruits de
comme
différente
des melo
en abon
n'étaient
s'en trou
Hollandai
mois d'Ac
il porte
La Na
herbes qui
serpentine
dance. Ma
d'Or d'un
Nègres e

Le melon d'eau, suivant le même Auteur, est un fruit beaucoup plus noble & plus agréable ~~que~~ Côte d'Or. que l'ananas. Avant sa maturité, il est blanc dans l'intérieur, & verd au-dehors. Mais, en mûrissant, son écorce se couvre de taches blanches, & sa chair est entremêlée de rouge. Il est aqueux, mais d'une saveur délicieuse & fort rafraîchissant. Lorsqu'il est verd, il se mange en salade, comme le concombre, avec lequel il a quelque ressemblance. Ses pepins, qui sont les mêmes, deviennent noirs à mesure qu'il mûrit, & produisent, avec peu de soin, des fruits de la même espèce. Le melon d'eau croît comme le concombre; mais ses feuilles sont différentes. Sa grosseur ordinaire est le double des melons musqués de l'Europe. Il croîtrait en abondance sur la Côte d'Or, si les Nègres n'étaient trop paresseux pour le cultiver; il ne s'en trouve à présent que dans les jardins des Hollandais. Sa saison est le mois de Juillet & le mois d'Août. Mais, dans les années abondantes, il porte deux fois du fruit.

La Nature n'a point accordé au pays les herbes qui sont communes en Europe, excepté la serpentine & le tabac, qui croissent ici en abondance. Mais Bosman trouve le tabac de la Côte d'Or d'une puanteur insupportable, quoique les Nègres en fassent leurs délices. La m

Côte d'Or.

dont ils le fument , est capable d'empêcher qu'il ne leur nuise. La plupart ayant des tuyaux de cinq ou six pieds de long , les vapeurs les plus infectées peuvent perdre une partie de leur force dans ce passage. La tête des pipes est un vaisseau de pierre ou de terre , qui contient deux ou trois poignées de tabac. Les Nègres , qui vivent parmi les Européens , ont du tabac du Brésil , qui vaut un peu mieux , quoiqu'il soit fort puant. La passion des deux sexes est égale pour le tabac. Ils se retrancheraient jusqu'au nécessaire pour se procurer cette consolation dans leur misère ; ce qui augmente tellement le prix du tabac , que pour une brassée Portugaise , c'est-à-dire , pour moins d'une livre , ils donnent quelquefois jusqu'à cinq schellings. La feuille de tabac croît ici sur une plante de deux pieds de haut. Elle est longue de deux ou trois paumes , sur une de largeur. Sa fleur est une petite cloche , qui se change en semence dans sa maturité.

On voit ici , dans plusieurs cantons , une sorte de gingembre , qui s'éleve de deux ou trois paumes. Le gingembre transplanté croît facilement dans tous les lieux chauds. Celui que la Nature produit d'elle-même a peu de force. Cependant il differe en bonté , suivant l'exposition du lieu. Le meilleur vient du Brésil & de

Saint
celui

Les
qu'ils
assure
beaucoup
une pl

Les
& les p
ont la f
la même

Le g
qui por
est célèb
Les Por
Amérique
fut transf
qu'alors
plié dans
routes ce
Barbot

d'Amériq
milhio - g
Italiens l

Français b
La sec
d'Or , es

Saint - Domingue. On estime beaucoup moins celui de Saint - Thomas & du Cap-Verd. Côte d'Or.

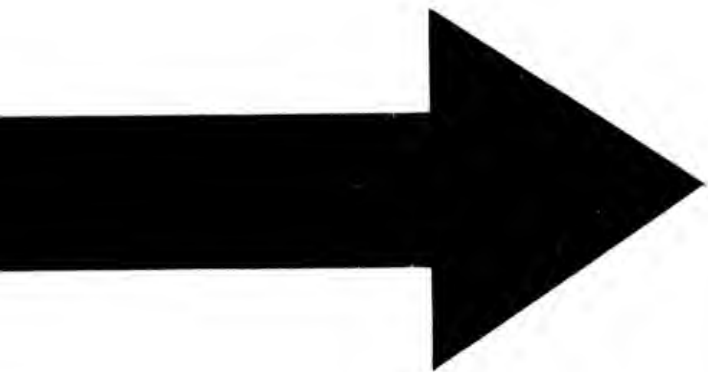
Les Nègres ont tant de passion pour l'ail , qu'ils l'achètent à toutes sortes de prix. Barbot assure qu'il y a gagné cinq cens pour cent , avec beaucoup de profit de n'en avoir pas apporté une plus grande quantité.

Les racines de la Côte d'Or sont les ignames & les patattes. Le pays est rempli d'ignames. Ils ont la forme de nos gros navets & se sement de la même manière.

Le grain que les Nègres appellent maïs , & qui porte ailleurs le nom de bled de Turquie , est célèbre dans toutes les parties du monde. Les Portugais l'apportèrent les premiers d'Amérique dans l'Isle de Saint-Thomas, d'où il fut transplanté sur la côte d'Or. Il avait été jusqu'alors inconnu aux Nègres , mais il a multiplié dans leur pays avec tant d'abondance , que toutes ces régions en sont aujourd'hui couvertes. Barbot prétend que le nom de maïs est venu d'Amérique. Les Portugais lui donnent celui de *milho-grandé* , c'est-à-dire grand-millet ; les Italiens le nomment bled de Turquie , & les Français bled d'Espagne.

La seconde espèce de grain , sur la Côte d'Or , est le véritable millet , que les Por-
M iij





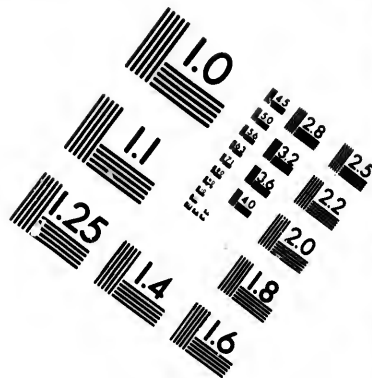
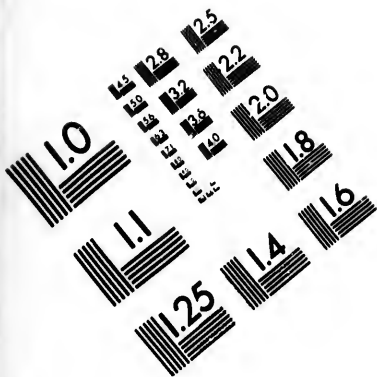
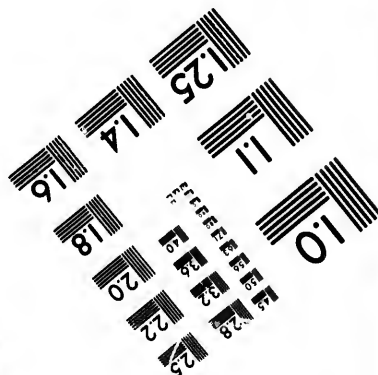
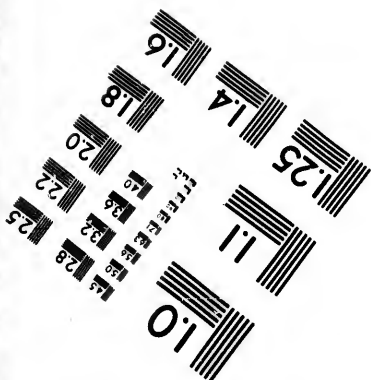
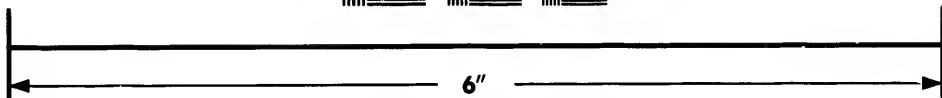
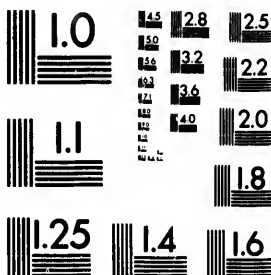


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

1.5
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

tuguais appellent *milhio-piquéno*, ou petit-millet.
Côte d'Or.

Le riz n'est pas commun dans toutes les contrées de la Côte d'Or. Il s'en trouve très-peu hors des cantons d'Axim & d'Anta. Mais il croît avec abondance à l'entrée de la Côte.

Animaux. On nourrit un grand nombre de toutes sortes de bestiaux dans les cantons d'Axim, de Pokerfon, de Mina & d'Akra, sur-tout dans celui d'Akra, parce qu'on les y amène aisément d'Aquambo & de Lampi.

Dans les autres cantons, il ne se trouve que des taureaux & des vaches. Les Nègres ignorent l'art de couper les taureaux pour en faire des bœufs. Aux environs d'Axim, les pâturages sont assez bons, & les bestiaux peuvent s'y engraisser. Mais à Mina, qui est un lieu fort sec, ils participent à la qualité du terroir. C'est néanmoins le seul endroit où l'on tire du lait des vaches; tant la plupart des Nègres sont obstinés dans leur ancienne ignorance. Maigres & décharnées, comme on représente les bestiaux de ce canton, il n'est pas étonnant que vingt ou trente vaches fussent à peine pour fournir du lait à la table du Général. Les plus grosses ne pesent pas plus de deux cens cinquante livres. En général, tous les animaux du pays, sans en

exce
taille
lités
qu'un
des
mauv
douze
être b
de dé
buer
n'ont
les va
pas un
Les
nos ch
aussi bi
ils son
terres.
marche
jours p
s'ils n'é
part fo
monten
Les à
quelque
que les
grands.
ques - u

excepter les hommes, sont fort légers pour leur taille ; ce que Bosman attribue aux mauvaises qualités de leur nourriture, qui ne peut produire qu'une chair molle & spongieuse. Aussi celle des vaches & des bœufs y est - elle de fort mauvais goût. Une vache ne laisse pas de coûter douze livres sterlings. Les veaux, qui devraient être beaucoup meilleurs, ont aussi quelque chose de désagréable au goût, qu'on ne peut attribuer qu'au mauvais lait de leurs meres, qu'ils n'ont pas même en abondance. Ainsi les bœufs, les vaches & les veaux de la Côte d'Or ne sont pas une nourriture fort saine.

Les chevaux du pays sont de la grandeur de nos chevaux du Nord, sans être aussi hauts ni aussi bien faits. On en voit peu sur la côte, mais ils sont en grand nombre dans l'intérieur des terres. Ils portent la tête & le col fort bas. Leur marche est si chancelante, qu'on les croit toujours prêts à tomber. Ils ne se remueraient pas s'ils n'étaient continuellement battus ; & la plupart sont si bas que les pieds de ceux qui les montent touchent jusqu'à terre.

Les ânes, qui sont aussi en grand nombre, ont quelque chose de plus vif & de plus agréable que les chevaux. Ils sont même un peu plus grands. Les Hollandais en avaient autrefois quelques - uns au Fort d'Axim, pour leurs usages

domestiques; mais ils les virent périr successivement
Côte d'Or. faute de nourriture.

Quoiqu'il y ait beaucoup de moutons sur toute la côte; ils y sont toujours chers. Leur forme est la même qu'en Europe, mais ils ne sont pas de la moitié si gros que les nôtres, & la Nature ne leur a donné que du poil au lieu de laine. C'est le contraire de nos climats. Les hommes en Guinée ont de la laine & les moutons du poil.

Le nombre des chèvres est prodigieux. Elles ne diffèrent de celles de l'Europe que par la grandeur; car la plupart sont fort petites; mais elles sont beaucoup plus grosses & plus charnues que les moutons.

Le pays ne manque point de porcs; mais ceux qui sont nourris par les Nègres, ont la chair fade & désagréable; au-lieu que la nourriture qu'ils reçoivent des Hollandais leur donne une qualité fort différente. Cependant les meilleurs n'approchent point de ceux du Royaume de Juida, qui surpassent les porcs mêmes de l'Europe par la délicatesse & la fermeté.

Les animaux domestiques, comme en Europe; sont les chats & les chiens. Mais les chiens n'aboient & ne mordent pas comme les nôtres. Il s'en trouvent de toutes sortes de couleurs, blancs, rouges, noirs, bruns & jaunes. Les Nègres en mangent la chair, & jusqu'aux intestins; de sorte

que
pes
Les
près
signi
dans
Nob
sent
enco
Les
nent
préfe
tiaux.
coup
roides
couler
trois
fort l
boyer
Qu
si gran
trouve
vancer
de la
Les
treize
moins
quels

que, dans plusieurs cantons, on les conduit en trou-
 pes au marché comme les moutons & les porcs.
 Les Nègres leur donnent le nom d'*ékia*, ou d'a-
 près les Portugais celui de *cabra-de-matto*, qui
 signifie chèvre sauvage. On en fait tant de cas
 dans le pays, qu'un habitant, qui aspire à la
 Noblesse, est obligé de faire au Roi un pré-
 sent de quelques chiens. Ceux de l'Europe sont
 encore plus estimés à cause de leur aboiement.
 Les Nègres s'imaginent qu'ils parlent. Ils dort-
 nent volontiers un mouton pour un chien, &
 préfèrent sa chair à celle de leurs meilleurs bes-
 tiaux. Les chiens de l'Europe dégènerent beau-
 coup dans le pays. Leurs oreilles deviennent
 roides & pointues comme celles du renard. Leur
 couleur change par degrés. Dans l'espace de
 trois ou quatre ans, on est surpris de les trouver
 fort laids, & de s'appercevoir qu'au lieu d'a-
 boyer, ils ne font plus que hurler tristement.

Quoique les éléphants ne soient nulle part en
 si grand nombre que sur la côte d'Ivoire, il s'en
 trouve beaucoup aussi sur la côte d'Or qui s'a-
 vancent de l'intérieur des terres jusqu'au rivage
 de la mer. Anta n'en est jamais dépourvu.

Les éléphants de la Côte d'Or ont douze ou
 treize pieds de hauteur & sont par conséquent
 moins grands que ceux des Indes orientales aux-
 quels les Voyageurs donnent le même nombre

 Côte d'Or.

de coudées. C'est la seule différence qui mérite
Côte d'Or. d'être remarquée.

L'éléphant se nourrit particulièrement d'une sorte de fruit qui ressemble au papay, & qui croît sauvage dans plusieurs parties de la Guinée. L'Isle de Tesslo en est remplie, & c'est apparemment ce qui invite ces animaux à s'y rendre en grand nombre. Ils passent le canal à la nage. Un esclave de la Compagnie blessa un éléphant dans cette Isle; &, n'ignorant pas ce qu'il avait à craindre de sa furie, il se réfugia aussi-tôt dans un bois voisin. L'éléphant s'efforça de le suivre; mais soit qu'il fût affaibli par sa blessure, ou retardé par l'épaisseur des arbres, il abandonna les traces de son ennemi pour repasser le canal à la nage. Il mourut en chemin, & les Nègres profiterent de la marée pour le conduire dans la Baie de Féro, où ils commencerent par lui arracher les dents, & firent ensuite un festin de sa chair. On assure que le mouvement d'un éléphant dans l'eau, est plus prompt que celui d'une chaloupe à dix rameurs, & qu'à terre il est aussi léger qu'un cheval à la course.

On distingue plusieurs espèces d'éléphants; le lybien, l'indien, l'éléphant de marais, celui de montagne & celui de bois. L'éléphant de marais a les dents bleues & spongieuses, difficiles à tirer, & plus encore à travailler, parce qu'elles sont

rem
ragn
plus
qui
doci
blanc
O
Côte
tions
au lo
de Z
Le
la cô
comm
Ils on
peau
féroc
plus
proie
bois,
& n'a
coura
un de
voré
temps
coupe
qui f
le N

remplies de petits nœuds. L'éléphant de montagne est farouche & dangereux. Il a les dents plus petites, & la taille mieux formée. L'éléphant, qui vit dans les bois, est le plus doux & le plus docile. Il a les plus grosses dents & les plus blanches.

On ne voit point d'éléphants blancs sur la Côte d'Or, quoiqu'on dise dans quelques relations qu'il s'en trouve plus loin dans l'Afrique au long du Niger, dans l'Abyssinie & dans le pays de Zanguébar.

Les tigres sont en fort grand nombre sur toute la côte. Ils y portent le nom de *bohen*. L'espèce commune est de la grosseur d'un veau ordinaire. Ils ont le pied grand, les griffes très-fortes & la peau marquetée de taches jaunes & noires. La férocité de ces animaux est terrible. Ils causent plus de ravages que toutes les autres bêtes de proie. Un homme qui se hafarde seul dans un bois, est menacé à tout moment de leurs insultes, & n'a de ressource que dans son adresse & son courage. Peu de temps après l'arrivée de Bosman, un domestique du Facteur de Sukkonda fut dévoré à cent pas de son comptoir. Dans le même temps, & près du même lieu, un Nègre qui allait couper du bois avec sa hache, rencontra un tigre qui fondit sur lui; mais, après un long combat, le Nègre lui ôta la vie d'un coup de hache, &

revint couvert de sang & de blessures. En 1693 ;
ôte d'Or. tandis que Bosman commandoit dans le même
 Fort, il ne se passait pas de nuit où les tigres
 n'enlevassent quelques moutons de son troupeau,
 & de celui des Anglais ses voisins. Un jour, en
 plein midi, un de ces furieux animaux pénétra
 dans la loge & dévora deux chèvres. Bosman,
 qui s'en aperçut, se hâta de sortir avec son
 Canonnier, deux Anglais & quelques Nègres, tous
 armés de mousquets. Ils poursuivirent le monstre,
 & le virent entrer dans un petit bois où il s'ar-
 rêta tranquillement. Le Canonnier eut la hardiesse
 d'y entrer pour découvrir son gîte ; mais il revint
 bientôt, avec une vive épouvante, après avoir
 laissé derrière lui son chapeau, son sabre & ses
 sandales. Le tigre s'était jeté sur lui, l'avait mordu,
 & n'avait lâché prise que parce qu'une branche
 était tombée sur lui & l'avait effrayé. Un des
 Anglais n'entreprit pas moins de le faire déloger.
 Il pénétra dans le bois, son mousquet en joue ; mais
 le tigre assis se tint tranquillement pour lui laisser
 la liberté d'approcher, & le saisissant tout-d'un-
 coup par les épaules, il l'abattit, & l'aurait infail-
 liblement mis en pièces si Bosman & ses Nègres,
 qui suivaient immédiatement, n'eussent paru assez
 tôt pour le secourir. Si le monstre prit la fuite,
 ce ne fut qu'après avoir ôté à son ennemi la force
 de se relever pendant le reste du jour. Un Fac-

teur d
 son m
 assail
 que l
 lui ;
 il se
 gner
 eut le
 tigre
 Comp
 distan
 était t
 voir d
 donna
 Ils n'a
 qu'il e
 reveni
 mouro
 malhe
 dresse.
 pieux,
 sur la
 rendre
 ils en
 cochon
 nue p
 même
 Ce stra

teur du Fort, qui était parti après les autres avec son mousquet, pour augmenter le nombre des assaillans, s'avancait d'un air résolu, au moment que le tigre quittait sa retraite. Il le vit venir à lui ; & son courage l'abandonnant à cette vue, il se mit à courir de toute sa force pour regagner le Comptoir. Soit frayeur ou lassitude, il eut le malheur de tomber sur une pierre. Le tigre s'approcha aussi-tôt de lui. Bosman & ses Compagnons s'arrêtèrent tremblans à quelque distance, sans oser tirer, parce que le monstre était trop près du Facteur. Ils s'attendaient à le voir déchirer à leurs yeux ; lorsque le tigre, abandonnant sa proie, continua de fuir d'un autre côté. Ils n'attribuerent sa retraite qu'à leurs cris. Quoi qu'il en soit, cette aventure ne l'empêcha pas de revenir peu de jours après, & de tuer quelques moutons. Les Hollandais, après avoir employé si malheureusement la force, eurent recours à l'adresse. Ils firent une cage de plusieurs grands pieux, longue de douze pieds & large de quatre, sur laquelle ils mirent un tas de pierres pour la rendre plus ferme. Dans un coin de cette cage, ils en mirent une petite, où ils renfermèrent deux cochons de lait. L'entrée était une trape, soutenue par une corde, qui devait se lâcher d'elle-même au moindre mouvement de la petite cage. Ce stratagème eut tant de succès, que trois jours

 Côte d'Or.

après, vers minuit, le tigre se jeta dans le piège. Côte d'Or. Au lieu de pousser des rugissemens, comme on s'y attendait, il employa d'abord ses dents pour se procurer la liberté. Ses efforts lui auraient ouvert un passage s'il eût pu continuer ce travail une demi-heure de plus : car il avait déjà rongé la moitié d'une palissade. Mais Bosman parut assez-tôt pour l'interrompre ; & sans s'amuser à tirer plusieurs coups inutiles, il passa le bout de son fusil entre deux pieux. L'animal se jeta dessus avec une extrême furie, & s'offrit ainsi, comme de lui-même, à trois balles, qui le renversèrent sans vie. Il était de la grandeur d'un veau, & pourvu de dents aussi terribles que ses griffes. Cette victoire devint l'occasion d'une fête, qui dura huit jours, suivant l'usage du pays, qui accorde à celui qui tue un tigre le droit de prendre, sans payer, tout le vin de palmier qu'on met en vente au marché. Bosman, qui avait tué le monstre, résigna son privilège à ses Nègres.

Le pays d'Axim produit plus de tigres que celui d'Anta. Ils poussent la hardiesse jusqu'à sauter pendant la nuit dans les Forts Hollandais, quoique les murs n'aient jamais moins de dix pieds de hauteur ; & s'il se présente quelque proie, leur férocité n'épargne rien. L'Auteur observe qu'ils ne sont pas aussi effrayés du feu qu'on se l'imagine. Après en avoir reçu deux

ou r
mout
un g
Dom
même
cautic
tua d
s'étaie
cris de
de leu
per qu
Cet in
est con
jamais i
peut se
tiques e
que deu
Les b
peine e
deux ou
nombre
de la gr
geâtre.
légers à
chair est
de les b
coup. L
montent

ou trois visites, qui lui avaient coûté quelques moutons, il espéra de s'en délivrer en allumant un grand feu près de son parc. Cinq de ses Domestiques reçurent ordre de passer la nuit au même lieu sous les armes. Malgré toutes ces précautions, un tigre s'approcha sans être entendu, tua deux moutons entre deux de ses gens qui s'étaient endormis; & lorsque, se réveillant aux cris des victimes, ils se préparaient à faire usage de leurs armes, il eut plus de légèreté à s'échapper qu'ils n'eurent de courage à le poursuivre. Cet incident semble confirmer une opinion, qui est commune à tous les Nègres. Ils assurent que jamais le tigre ne s'attaque aux hommes lorsqu'il peut se saisir d'une bête. Sans cela deux Domestiques endormis auraient été aussi facile à dévorer que deux moutons.

Les buffles sont si rares sur la Côte d'Or qu'à peine en voit-on quelques-uns dans l'espace de deux ou trois ans; mais ils sont en assez grand nombre à l'Est, vers le Golfe de Guinée. Ils sont de la grandeur d'un bœuf. Leur couleur est rougeâtre. Leurs cornes sont droites. Ils sont très-légers à la course. Dans les bons pâturages, leur chair est un fort bon aliment. Il est dangereux de les blesser lorsqu'on ne les tue pas du même coup. Les Nègres, instruits par l'expérience, montent sur un arbre pour les tirer.

Outre ces animaux farouches, le pays est rempli d'espèces plus douces, telles que les cerfs, les gazelles ou les anti-topes, les daims, les lièvres, &c. Le nombre des cerfs est surprenant dans les contrées d'Anta & d'Akra. On les rencontre en grands troupeaux. L'Auteur en a quelquefois compté jusqu'à cent. Si l'on en croit les Nègres, ils sont si subtils & si timides que, dans leurs marches, ils détachent un d'entr'eux pour faire l'avant-garde, & travailler à la sûreté commune. Mais on distingue environ vingt sortes de ces animaux, les uns de la grandeur d'une petite vache, d'autres aussi petits que des moutons, & même que des chats. La plupart sont rougeâtres, avec une raie noire sur le dos. Il s'en trouve néanmoins de mouchetés. Leur chair est excellente, sur-tout celle de deux principales sortes, que les Hollandais trouvent fort délicate.

Il n'y a point de plus beaux cerfs que ceux dont la couleur est rouge, & qui n'ont que la moitié de la grosseur ordinaire. Leurs cornes sont petites & d'un noir luisant; leurs jambes sont si minces, qu'on les compare au tuyau d'une pipe. Cet animal est si léger, qu'il paraît voltiger au milieu des buissons.

On voit beaucoup de gazelles dans le pays d'Akra, & la chair en est excellente. La gazelle est d'une légereté incroyable. Elle aime les terres hautes,

haute
 le m
 corne
 qu'à c

Les
 pren
 espèce
 grande
 jambes
 tionné
 poil e
 plate.

On t
 farouch
 ment in
 pas mêm

Un a
 le *pareff*
 avancer
 assurent
 sur les a
 ait dévo
 toutes le
 sur un a
 chemin,
 s'il ne tr
 lui servir
 de faim

Tome

hautes, au-delà des Forts Européens. Sa taille tient le milieu entre la chèvre & le cerf. Elle a les cornes de la chèvre ou du buffle. Elle saute jusqu'à dix pieds de hauteur. Côte d'Or,

Les *jackals* ou *chacals*, que plusieurs Européens prennent pour des chieus sauvages, sont une espèce de tigres très-dévorans & très-furieux. Leur grandeur est celle d'un mouton ; mais ils ont les jambes plus longues & d'une grosseur proportionnée au corps, avec des griffes terribles. Leur poil est court & moucheté, leur tête large & plate. Ils sont d'une force extraordinaire.

On trouve sur la Côte d'Or quantité d'animaux farouches d'une grosseur énorme, & non-seulement inconnus aux Européens, mais qui n'ont pas même de nom parmi les Nègres.

Un animal très-remarquable est le *stuggard* ou le *pareseux*, qui a besoin d'un jour entier pour avancer l'espace de dix pas. Quelques Ecrivains assurent que cet animal ne laisse pas de grimper sur les arbres, & qu'il s'y arrête jusqu'à ce qu'il ait dévoré, non-seulement le fruit, mais même toutes les feuilles. Il descend alors pour se rendre sur un autre arbre ; mais, avant qu'il ait fait ce chemin, il devient d'une maigreur extrême, & s'il ne trouve rien dans son voyage, qui puisse lui servir de nourriture, il meurt infailliblement de faim en allant d'un arbre à l'autre. On ne

Côte d'Or. garantit point la vérité de ce récit, quoique les Nègres en soient persuadés. Le stuggard est d'une forme si affreuse, que Bosman ne peut s'imaginer qu'il y ait rien d'approchant sur la terre. Ses pieds de devant sont deux véritables mains. Sa tête est d'une grosseur, qui n'a pas de proportion avec le corps. La seule propriété qu'il connoisse à cet animal, est de ne pouvoir être regardé sans horreur.

On voit, dans les bois, un animal long & menu, qui a la queue fort longue, avec une touffe de poil à l'extrémité. Sa couleur est pâle, & tire un peu sur le brun. Il a le poil du corps long & délié. Les Nègres l'appellent *arompo*, c'est-à-dire, *mangeur-d'hommes*, parce qu'il se nourrit de cadavres humains, & qu'il n'est pas moins habile à les déterrer avec ses ongles, qu'à découvrir les lieux de leur sépulture.

Mais il n'y a point d'animaux en si grande abondance, sur la Côte d'Or, que les rats & les fouris, sur-tout les rats, qui ne se rendent pas peu redoutables par leurs ravages & par leur nombre.

On voit particulièrement, près d'Axim, une espèce de rats sauvages aussi gros que des chats, & qui ont le corps très-effilé ; ils sont nommés *boutis* dans le pays. Il n'y a que les Nègres à qui leur chair paraisse agréable. Ils causent un

domm
de riz
de ces
même
coup
ne peu
Les
dance
assure
tous ca
On aur
de sing
corps r
raie bru
blanche
singes b
parce q
qui soit
farouche
Cepen
être rédu
que leur
s'apprivo
fement.
plusieurs
la garde
général,

dommage incroyable aux magasins de miller & de riz. Dans l'espace d'une seule nuit, un seul de ces animaux fait, dans un champ de bled, le même ravage que cent rats. Après avoir beaucoup mangé, il renverse & détruit tout ce qu'il ne peut avaler.

Les singes sont d'autres animaux, dont l'abondance est incroyable sur la Côte d'Or. Smith assure qu'on en distingue plus de cinquante sortes, tous capables de causer une infinité de désordres. On aurait peine à compter les différentes espèces de singes. Les uns ont la barbe blanche & le corps moucheté, le poil du ventre blanc, une raie brune sur le dos, les pieds blanc & la queue blanche. Les Hollandais leur donnent le nom de *singes barbues*. Ils en nomment d'autres *blancs-nés*, parce que c'est la seule partie de leurs corps qui soit de cette couleur. Ils sont puans & farouches.

Cependant tous les singes du pays peuvent être réduits à deux espèces, la première de ceux que leur férocité naturelle rend incapables de s'appivoiser. Cette espèce multiplie prodigieusement. Ils sont en si grand nombre que, dans plusieurs cantons, les Nègres sont obligés de faire la garde pour se défendre de leurs attaques. En général, tous les singes sont malins & fort portés

Côte d'Or. à l'imitation de tout ce qui se présente devant leurs yeux. Ils sont passionnés pour leurs petits. Jamais on ne les voit tranquilles. La Nature n'a rien qui représente mieux le mouvement perpétuel. Comme ils approchent beaucoup de la forme humaine, les Nègres sont persuadés, comme on l'a déjà vu, que c'est une race d'hommes maudits, qui pourraient parler si leur malignité ne leur liait la langue. On tend sur les arbres des ressorts & d'autres pièges pour les prendre.

Bosman dit qu'on trouverait plus de cent mille singes sur la côte, & qu'il y a tant de variété, qu'il serait impossible d'en faire la description. Les plus communs ont reçu des Hollandais le nom de *smitten*. Leur couleur est un souris-pâle. Ils sont d'une prodigieuse grandeur. L'Auteur en a vu de cinq pieds de long, c'est-à-dire, d'aussi grands qu'un homme. Leur laideur, leur hardiesse & leur méchanceté sont incroyables. Un Facteur Anglais assura Bosman que, derrière le Fort de *Wimba* ou *Wineba*, une troupe de singes se saisit un jour de deux esclaves de la Compagnie, & leur auraient crevé les yeux avec des bâtons, qu'ils préparaient déjà, si d'autres esclaves n'étaient venus à leur secours.

Les plus grands, après cette monstrueuse espèce, n'en approchent pas pour la hauteur, mais ils ne

font
d'ap
seig
L
sing
est
barb
nom
qui
mani
faire
couvr
Dar
ron vi
cates,
temps
Europ
Tou
Bosman
ils dé
trois t
bras, d
sur les
S'ils for
ont dar
pour se
tiges, i
n'en for

font pas moins laids. Leur meilleure qualité est d'apprendre parfaitement tout ce qu'on leur enseigne. Côte d'Or

La troisième sorte de singe est d'une beauté singulière ; il n'a pas plus de hauteur. Leur poil est noir & de la longueur du doigt. Ils ont la barbe blanche, & si longue, qu'ils en ont tiré le nom de petits hommes barbus ou de *monkeys*, qui signifie petits moines. On les nomme aussi *manikins*. Les Nègres emploient leur peau à faire des *fitis*, espèce de bonnets dont ils se couvrent la tête.

Dans la plus petite espèce, on en compte environ vingt sortes, toutes fort belles, mais si délicates, qu'il est difficile de les conserver longtemps, & plus encore de les transporter en Europe.

Tous ces singes sont naturellement voleurs. Bosman a vu plusieurs fois avec quelle subtilité ils dérobent le millet. Ils en prennent deux ou trois tiges dans chaque main, autant sous les bras, deux ou trois dans la bouche, & marchant sur les pieds, ils s'enfuient avec leur fardeau. S'ils sont poursuivis, ils ne gardent que ce qu'ils ont dans la bouche, & laissent tomber le reste pour se sauver plus légèrement. En prenant les tiges, ils examinent soigneusement l'épi, & s'ils n'en sont pas satisfaits, ils le jettent pour en choisir

fir un autre. Ainsî, leur friandise cause plus de
Côte d'Or. dommage que leur larcin.

Atkins observe que le prodigieux nombre de singes qui habitent la Côte d'Or, rend les voyages fort dangereux par terre. Ils attaquent un passant lorsqu'ils le voient seul, & le forcent de se réfugier dans l'eau qu'ils craignent beaucoup. Dans quelques cantons, on accuse les Nègres de se livrer aux plus honteux désordres avec les singes. L'Auteur se rappelant plusieurs exemples de la passion de ces animaux pour les femmes, juge que cette accusation n'est pas sans vraisemblance. Un Officier du vaisseau qu'il montait, acheta dans le pays un singe, qui avait une parfaite ressemblance avec un enfant. Il avait le visage plat & uni, avec une petite chevelure. Il était sans queue. Il ne voulait prendre pour nourriture que du lait & de l'orge en bouillie. Il gémissait continuellement, & ses cris étaient les mêmes que ceux des enfans. Enfin, dit Atkins, sa figure & ses pleurs continuels avaient quelque chose de si choquant, qu'après l'avoir gardé deux ou trois mois, son maître prit le parti de l'assommer & de le jeter dans les flots.

Il paraît que cette espèce est la même dont Smith fait la description. Il raconte que les habitans de Scherbro l'appellent *boggo*, & les Blancs *mandril*; qu'il a véritablement la figure humaine;

que,
un h
& ses
prop
visag
cils;
la bo
blanc
femm
dents
& uni
d'un p
droit,
autres
colere
On p
faissie
l'écart
généra
prendu
Atk
trouve
née, &
dans l
Europ
Flowe
avait s
liqueu

que, dans toute la grandeur, on le prendrait pour un homme de la taille moyenne ; que ses jambes & ses pieds, ses bras & ses mains, sont d'une juste proportion : mais que sa tête est fort grosse, son visage plat & large, sans autre poil qu'aux sourcils ; qu'il a le nez fort petit, les lèvres minces & la bouche grande ; que la peau de son visage est blanche, mais extrêmement ridée, comme les femmes l'ont dans l'extrême vieillesse ; que ses dents sont larges & fort jaunes, ses mains blanches & unies, quoique le reste du corps soit couvert d'un poil aussi long que celui de l'ourse. Il marche droit, & jamais sur ses quatre pattes, comme les autres singes. S'il ressent quelque mouvement de colere ou de douleur, il crie comme les enfans. On prétend que les mâles de cette espèce se saisissent des femmes, lorsqu'ils les trouvent à l'écart, & les caressent jusqu'à l'excès. Ils ont généralement le nez morveux, & paraissent prendre plaisir à se le frotter avec la langue.

Atkins rapporte que l'*Orang-Outang*, qui se trouve quelquefois dans diverses parties de la Guinée, & plus souvent dans l'Isle Bornéo, passe dans l'esprit des Nègres, & même de plusieurs Européens pour un homme sauvage. Le Capitaine Flower en apporta un d'Angola, en 1733, qu'il avait soigneusement conservé dans des esprits de liqueurs. Il l'avait eu vivant pendant quelque mois.

On admira beaucoup à Londres son visage, sa
 Côte d'Or. petite chevelure & ses parties naturelles, qui ne
 différaient pas de l'espèce humaine. Ses testicules
 étaient extérieurs. Flower rendit témoignage,
 qu'il marchait souvent sur les deux jambes; qu'il
 s'asséyait sur une chaise pour boire & pour man-
 ger; qu'il dormait assis, les mains sur les épaules;
 qu'il n'avait pas la méchanceté des autres singes,
 & que ses mains, ses pieds & ses ongles ressem-
 blaient beaucoup aux nôtres.

Les léfards sont aussi fort communs dans toutes
 ces contrées, & se distinguent en plusieurs espèces.
 On met au premier rang le quoggelo, qui habite
 particulièrement les bois, près de la rivière de
 Saint-André. Sa longueur est d'environ huit pieds;
 mais sa queue seule en prend plus de quatre. Il
 est quadrupède. Ses écailles ressemblent aux feuilles
 de l'artichaux, mais elles sont plus pointues. Elles
 sont fort serrées, & si dures qu'elles peuvent le
 défendre contre les attaques des autres bêtes. Ses
 principaux ennemis sont les tigres & les léopards.
 Ils le poursuivent, & sa légèreté n'est pas si grande
 qu'ils aient beaucoup de peine à l'atteindre. Mais
 il se roule alors dans sa cotte de maille, qui le
 rend invulnérable. Les Nègres, le tuent par la tête,
 vendent sa peau aux Européens & mangent sa
 chair, qui est blanche & de bon goût. Cet animal
 vit de fourmis, & se sert pour les prendre

sa lan
 Suiva
 & tr
 Dapp
 proie

On
 classe
 ceux
 soient

Les

Côte

petit r

les por

dernie

toirs H

Nègre

Les

à ceux

fort gr

pas plu

parce

Les fa

environ

d'Aqua

celle

leur be

& de b

leste,

La langue, qui est extrêmement longue & gluante.
Suivant Desmarchais, c'est une créature douce Côte d'Or.
& tranquille, qui n'est pas capable de nuire.
Dapper assure au contraire que c'est une bête de
proie qui ressemble beaucoup au crocodile.

On peut diviser les oiseaux de la Côte d'Or en trois
classes : ceux qui lui sont communs avec l'Europe ;
ceux qui sont connus en Europe, quoiqu'ils y
soient étrangers, & ceux qui n'y sont pas connus.

Les espèces privées qui sont communes à la
Côte d'Or & à l'Europe, se réduisent à un fort
petit nombre ; ce sont les poules, les canards,
les poules d'indes & les pigeons. Encore les deux
dernières ne se trouvent-elles que dans les comp-
toirs Hollandais ; car on n'en voit point parmi les
Nègres.

Les perdrix & les faisans ne ressemblent point
à ceux de l'Europe. Le nombre des perdrix est
fort grand sur toute la côte, ce qui ne les rend
pas plus communes sur la table des Hollandais,
parce qu'ils manquent de chasseurs pour les tuer.
Les faisans sont en fort grand nombre aux
environs d'Akra & d'Apam, & dans la Province
d'Aquambo. Leur grandeur ne surpasse pas
celle d'une poule, mais on vante beaucoup
leur beauté. Ils ont le plumage tacheré de blanc
& de bleu, le col entouré d'un cercle bleu cé-
leste, de la largeur de deux doigts, & la tête

Côte d'Or. couronnée d'une belle touffe noire. On les regarde comme les plus beaux de la Nature, & comme la plus précieuse rareté que la Guinée produise après l'or.

Entre une infinité d'oiseaux, les perroquets sont également remarquables par leur nombre & par leur beauté. L'usage commun des Nègres, est de les prendre jeunes dans leurs nids, de les apprivoiser, & de leur apprendre plusieurs mots de leur langue; mais les perroquets de la Côte d'Or ne parlent pas si bien que les verts du Brésil. Quoiqu'on en trouve sur toute la Côte, ils n'y sont pas en si grand nombre que dans l'intérieur des terres, d'où ils viennent presque tous: ceux de Benin, de Kallabar & du Cap Lopez, sont les plus estimés, parce qu'on les apporte de fort loin; mais, outre qu'ils sont ordinairement trop vieux, ils n'ont pas la même docilité. Tous les perroquets de la côte, ceux du promontoire de Guinée & des lieux qu'on vient de nommer, sont bleus; & ce qui doit paroître fort étrange, ils sont plus chers qu'en Hollande: on ne fait pas difficulté de donner trois, quatre & cinq livres sterlings pour un perroquet qui sait parler.

On y voit une espèce de petits oiseaux verts, que les Nègres appellent *Aburots*, & les Hollandais *Parrokitas*, qui se laissent prendre au filet.

comme
bler
porter
les tou
bles p
corps
autre
le plur
& la q

L'oi
d'Or,
est un
bleu,
queue
plumes
leur or
parce
uns ble

Bosn
égale,
dans le
être ass
deux j
ment: i
animau
ressemb
perroqu
variété

comme les alouettes, & qui aiment à se rassembler en troupes dans les champs de bled. Ils se portent entr'eux une singuliere affection, comme les tourterelles : ils ne sont pas moins remarquables par la beauté de leur plumage : ils ont le corps verd & la tête orangée : on en voit une autre sorte, qui est un peu plus grosse, & qui a le plumage rouge, avec une tache noire sur la tête, & la queue noire.

Côte d'Or.

L'oiseau à couronne, qui se trouve sur la Côte d'Or, n'a pas moins de dix couleurs : son plumage est un mélange admirable de verd, de rouge, de bleu, de brun, de noir, de blanc, &c. De sa queue qui est fort longue, les Nègres tirent des plumes dont ils se parent la tête. Les Hollandais leur ont donné le nom d'oiseaux à couronne, parce qu'ils ont sur la tête une belle touffe, les uns bleue, d'autres couleur d'or.

Bosman vit sur la côte un oiseau d'une rareté égale, dit-il, à sa beauté. On ne le trouve que dans le pays d'Apam, où il s' imagine qu'il doit être assez commun, parce que, dans l'espace de deux jours, on lui en apporta deux successivement : ils avaient été tués à coup de fusil, car ces animaux ne se laissent gueres prendre vivans. Ils ressemblent parfaitement par le bec, aux grands perroquets ; mais l'ordre de leur plumage, & la variété de leur couleur, en font des animaux

Côte d'Or.

d'une beauté incomparable ; ils ont la poitrine & tout le dessous du corps, d'un très-beau verd ; le dessus est un mélange charmant de gris, de rouge, de bleu céleste & de bleu foncé ; la tête, le col & la queue sont d'un même verd que la poitrine : sur la tête, il s'éleve une touffe de plumes dans la forme d'une plus belle crête : les yeux sont grands & bien ouverts ; au-dessus & au-dessous, ils sont entourés de deux arcs, du plus beau rouge qu'on puisse se représenter ; enfin Bosman ne trouvait pas de spectacle plus merveilleux.

Le Pokko est un oiseau qui, malgré sa laideur, est estimé par sa rareté. Il est exactement de la taille d'une oie ; ses ailes sont d'une grandeur & d'une largeur demesurées, couvertes de plumes brunes ; tout le dessous du corps est couleur de cendre, & couvert de poil plutôt que de plumes ; sous le col pend une sorte de bourse rouge, longue de quatre ou cinq pouces, & de la grosseur du bras d'un homme ; c'est dans ce réservoir que l'animal dépose sa nourriture ; son col, qui est assez long, & cette espèce de sac, sont couverts de quelques poils de la même nature que ceux du ventre ; sa tête est beaucoup trop grosse à proportion du corps, & n'est couverte que d'un petit nombre des mêmes poils ; ses yeux sont grands & noirs, son bec fort gros & fort long ; il se nourrit de poisson, & dans un

Feul
ritur
coup
& le
moir
ques
landa
courr
ils l'a
vant
un ra
mens
un en
défen
il se
sans é
Per
tua su
blable
sur se
beauce
était r
& de
jaunes
un an
même
Bof
ctire

Seul repas, il dévore ce qui suffiroit pour la nourriture de quatre hommes : il se jette avec beaucoup d'avidité sur le poisson qu'on lui présente, & le cache aussi-tôt dans son sac : il n'aime pas moins les rats, & les avale entiers : on prend quelquefois plaisir à lui faire rendre gorge. Les Hollandais avaient un de ces animaux, qu'ils laissaient courir dans les ouvrages extérieurs de leur Fort : ils l'avaient accoutumé à vuidier quelquefois devant eux son réservoir, d'où ils voyaient sortir un rat à demi-digéré : un autre de leurs amusemens était de lâcher sur lui un chien, ou même un enfant, pour le mettre dans la nécessité de se défendre : ses seules armes étaient son bec, dont il se servait assez adroitement pour pincer, mais sans être capable de nuire beaucoup.

Pendant le séjour de Bosman dans le pays, on tua sur la rivière d'Apam, un oiseau assez semblable au pokko, mais si grand, lorsqu'il se tient sur ses jambes & la tête levée, qu'il surpasse beaucoup la hauteur d'un homme : son plumage était mêlé de noir, de blanc, de rouge, de bleu & de plusieurs autres couleurs : il avait les yeux jaunes & très-grands ; Bosman le regarda comme un animal fort extraordinaire, & les Nègres même ignoraient son nom.

Bosman reconnaît qu'il est impossible de décrire toutes les différentes espèces d'abeilles, de

Côte d'Or.

Côte d'Or. chenilles, de grillons, de sauterelles, de vers, de fourmils & d'escargots qui se forment & qui se renouvellent sans cesse dans le pays. Le nombre, dit-il, en est véritablement infini, & le célèbre Leuwenhoeck aurait trouvé ici plus d'exercice que dans toute autre partie de l'univers. Il se fit un amusement de recueillir une centaine d'espèces des plus rares, qu'il envoya dans une boîte à son correspondant de Hollande. Bosman s'étend sur le nombre & la grandeur des serpens de la Côte d'Or : le plus monstrueux qu'il ait vu, n'avait pas moins de vingt pieds de longueur ; mais il ajoute qu'il s'en trouve de beaucoup plus grands dans l'intérieur des terres : les Hollandais ont souvent trouvé dans leurs entrailles, non-seulement des animaux, mais des hommes entiers ; la plupart sont venimeux, sur-tout une espèce qui n'a pas plus d'une verge de long, ni plus de deux paumes d'épaisseur : elle est mouchetée de blanc, de noir & de jaune : Bosman faillit un jour près d'Axim, d'être mordu par un de ces serpens, qui s'était approché de lui sans être aperçu, tandis qu'il était assis tranquillement sur un rocher.

Ces monstres infectent non-seulement les bois ; mais les cabanes des Nègres, & jusqu'aux Forts des Européens, où Bosman en tua plus d'un : il conserva la peau d'un serpent mort qui avait deux

têtes.
 plusieurs
 de re
 grande
 pieds
 on re
 quelles
 & cou
 la for
 deux
 autre p
 de la g
 de bru
 fort ag
 était la
 plate :
 petite c
 la mâc
 blanche
 arrive f
 animal,
 car, se

(a) Ce
 Mina par
 de bâton
 porté viv

têtes. Au Fort Hollandais d'Axim, on en voyait ~~plusieurs~~ plusieurs qu'on avait pris soin de faire secher & de remplir de paille, pour leur rendre leur grandeur naturelle : le plus grand avait quatorze pieds de longueur : à deux pieds de la queue, on remarquait encore deux pattes (a), sur lesquelles on prétend que ces animaux se levent & courent fort vite : la tête, qui ressembloit par la forme, à celle d'un brochet, étoit armée de deux terribles rangées de dents. Il y avait une autre peau d'un serpent long de cinq pieds, & de la grosseur du bras d'un homme, rayé de noir, de brun, de jaune & de blanc, avec un mélange fort agréable. La plus curieuse partie de son corps étoit la tête, qui paroissoit fort longue & fort plate : il n'a pour arme offensive, qu'une fort petite corne, ou plutôt une dent qui lui sort de la mâchoire d'en haut par la nez : elle est blanche, dure & pointue comme une alêne : il arrive souvent aux Nègres de marcher sur cet animal, lorsqu'ils vont nuds pieds dans les champs ; car, se remplissant le ventre avec beaucoup d'avis

Côte d'Or

(a) Ce serpent avait été pris dans le jardin de Mina par un esclave, qui, sans employer d'arme ni de bâton, l'avait saisi avec ses mains & l'avait apporté vivant dans le Fort.

dité , il tombe ensuite dans un si profond sommeil ,
 Côte d'Or. meil , qu'il ne faut pas peu de bruit & de mouvement pour l'éveiller ; il est aisé alors de le prendre & de le tuer (a).

Vers l'année 1689, les Nègres d'Axim tuèrent un serpent long de vingt-deux pieds, dans le ventre duquel on trouva un daim entier ; vers le même temps , on trouva dans un autre à Boutris , les restes d'un Nègre qu'il avait dévoré.

Quelques domestiques Nègres de Bosman aperçurent , près d'un marais , un serpent de vingt-sept pieds de long , & d'une grosseur proportionnée. Il était au bord d'un trou rempli d'eau, entre deux porc-épics , avec lesquels il s'engagea dans un combat fort animé. Il vomissait son venin , tandis que ses deux adversaires lui lançaient leurs dards ; mais les Nègres terminèrent la bataille , en tuant les trois champions à coup de fusil ; ils les apportèrent à Mauri , où rassemblant leurs camarades , ils en firent ensemble un festin délicieux.

En réparant les murs du Fort Hollandais de Mauri , les ouvriers découvrirent un grand serpent sous un monceau de pierres , & résolurent

(a) C'est apparemment le *cerastes* ou le serpent cornu dont Pline fait mention,

aussi-
 partie
 la que
 la force
 avec
 monst
 d'écart
 pent se
 & lui
 qu'il le
 ses yeu
 avoir é
 Bosman
 la mort
 & leur
 viennent
 conclut
 & que ,
 ordinair
 de Juid
 mal. Sm
 il , il se
 venin , &
 nous en
 Royaume
 Les cr
 ment au
 qu'en Eu
 Tom

aussi-tôt de le prendre. Après avoir remué une partie des pierres, un maçon Nègre voyant passer la queue du serpent, s'en saisit; mais, n'ayant pas la force de la tirer, il prit le parti de la couper avec son couteau, & se flattant d'avoir mis le monstre hors d'état de lui nuire, il continua d'écarter le reste des pierres; aussi-tôt que le serpent se vit à découvert, il s'élança sur le maçon, & lui couvrit le visage d'un venin si dangereux, qu'il le rendit aveugle sur-le-champ; cependant ses yeux se rouvrirent, & la vue lui revint, après avoir été quelques jours dans cette situation. Bosman observa souvent parmi les Nègres, que la morsure d'un serpent les fait d'abord enfler, & leur cause de vives douleurs, mais qu'ils reviennent ensuite à leur premier état; d'où il conclut que le poison a différens degrés de force, & que, s'il est quelquefois mortel, il n'est capable ordinairement que de blesser. Dans le Royaume de Juida, la plupart des serpens ne causent aucun mal. Smith confirme cette opinion. A Juida, dit-il, il se trouve de gros serpens, qui n'ont aucun venin, & que les habitans honorent d'un culte; nous en parlerons plus en détail, à l'article du Royaume de Juida.

Les crapauds & les grenouilles sont non-seulement aussi communs, mais de la même forme qu'en Europe; cependant il s'y trouve moins de

Côte d'Or, crapauds que de grenouilles , & , dans quelques cantons , ils sont d'une grosseur prodigieuse. Dans le village d'*Adja* , entre Mauri & Cormantin , Bosman en vit un de la largeur d'un plat de table ; il le prit d'abord pour une tortue de terre ; mais il fut bientôt détrompé en le voyant marcher : le Facteur Anglais l'assura qu'on en voyait beaucoup de cette taille aux environs du même lieu : ils sont mortels ennemis des serpens , & Bosman fut quelquefois témoin de leurs combats. Barbot raconte que , dans certaines années , vers la fin du mois de Mai , on voit paraître au Cap Corse un nombre incroyable de ces hideux animaux , qui disparaissent peu de temps après.

Les scorpions sont en grand nombre sur cette côte , les uns fort petits , d'autres de la grosseur d'une écreville ; mais la différence de la taille n'en met pas dans le venin de leur piquure , qui est presque toujours mortelle , si le remède n'est pas apporté sur-le-champ : l'antidote le plus certain , est d'écraser le scorpion sur la blessure , & le premier soin du malheureux qui se sent piqué , doit être d'arrêter son ennemi pour le faire servir à sa guérison. Un des gens de Barbot fut guéri par cette méthode dans l'île du Prince , où il avait été blessé au talon , pendant qu'il était à couper du bois.

Toutes les parties de la Guinée sont remplies

de
quel
jour
voir
corps
point
dix j
du p
se ser
Le
dans
un ve
à la m
étoit n
ces m
rende
on ve
Atkins
fort c
vole i
autant
On
d'abeill
connaît
de Gui
trême
du Cap

de grandes & noires araignées, dont la vue a quelque chose d'effrayant. Bosman se mettant un jour au lit, fut véritablement alarmé d'apercevoir près de lui un de ces animaux, qui avoit le corps d'une longueur extraordinaire, la tête pointue parderriere, & fort large sur le devant, dix jambes couvertes de poil, & de la grosseur du petit doigt; il n'ajoute pas de quelles armes il se servit pour tuer le monstre.

Les Hollandais trouverent un insecte si brillant dans les ténèbres, qu'ils le prirent d'abord pour un ver luisant. Il ressembloit à la cantharide ou à la mouche d'Espagne, excepté par sa couleur, qui étoit noire comme le jais. Barbot observe qu'outre ces mouches noires qui sont fort grosses, & qui rendent, pendant la nuit, une sorte de lumiere, on voit sur la côte quantité de vers luisans. Atkins rapporte que la *mouche de feu*, qui est fort commune dans les latitudes méridionales, vole ici pendant la nuit, & répand dans l'air autant de clarté, que les vers luisans sur terre.

On parle avec admiration de la multitude d'abeilles qu'on rencontre de toutes parts. On connaît assez, dit Bosman, l'excellence du miel de Guinée: il n'est pas moins célèbre par son extrême abondance aux environs de Rio-Gabon, du Cap Lopez, & plus haut dans le golfe de

Guinée ; mais il n'est pas si commun sur la Côte
Côte d'Or.

Les fourmis font leurs nids ou leurs loges au milieu des champs & sur les collines : ces habitations, qu'elles composent, avec un art admirable, sont quelquefois de la hauteur d'un homme ; elles se bâtissent aussi de grands nids sur des arbres fort élevés, & souvent elles viennent de ces lieux dans les Forts Hollandais, en si grand nombre, qu'elles mettent les Facteurs dans la nécessité de quitter leurs lits : leur voracité est surprenante ; il n'y a point d'animal qui puisse s'en défendre : elles ont souvent dévoré des moutons & des chèvres. Smith rapporte que, dans l'espace d'une nuit, elles lui ont quelquefois mangé un mouton avec tant de propreté, que le plus habile anatomiste n'en aurait pas fait un si beau squelette. Un poulet n'est pour eux qu'un amusement d'une heure ou deux ; le rat même, quelque léger qu'il soit à la course, ne peut échapper à ces cruels ennemis ; si une seule fourmi l'attaque, il est perdu ; tandis qu'il s'efforce de la secouer, il se trouve saisi par quantité d'autres, jusqu'à ce qu'il soit accablé par le nombre ; elles le traînent alors dans quelque lieu de sûreté : si leurs forces ne suffisent pas pour cette opération, elles font venir un renfort, elles se

faisiff
ordre
C
petite
des d
& plu
les bla
& mor
d'une
coffre
trous q
petit pi
pouce c
un de
effet de
de four
parti de
d'une fo
primable
dangereu
On d
taillons,
les autre
marches :
nuit. Ell
leurs lits
dans quel

L E
r la Côte

s loges au
: ces habi-
art admi-
n homme;
ds sur des
ment de ces
si grand
dans la né-
ité est sur-
puisse s'en
es moutons
dans l'espace
s mangé un
le plus ha-
un si beau
d'un amuse-
ême, quel-
ur échapper
ni l'attaque,
de la fe-
té d'autres,
e nombre ;
e lieu de
pour cette
t , elles se

DES VOYAGES: 215

faisissent de leur proie , & la conduisent en bon ordre.

Côte d'Or.

Ces fourmis font de plusieurs sortes , grandes , petites , blanches , noires & rouges : l'aiguillon des dernières cause une inflammation très-violente & plus douloureuse que celle des millepedes ; les blanches sont aussi transparentes que le verre , & mordent avec tant de force , que , dans l'espace d'une nuit , elles s'ouvrent un passage dans un coffre de bois fort épais , en y faisant autant de trous que s'il avait été percé d'une décharge de petit plomb ; les plus grosses n'ont pas moins d'un pouce de long. Un jour Smith entreprit de briser un de leurs nids avec sa canne ; mais l'unique effet de plusieurs coups , fut d'attirer des milliers de fourmis à leurs portes ; il prit aussi-tôt le parti de la fuite , se souvenant que la morsure d'une fourmi noire , cause des douleurs inexprimables , quoiqu'elle n'ait pas d'autre effet dangereux.

On distingue aisément à la tête de leurs bataillons, trente ou quarante guides, qui surpassent les autres en grosseur , & qui dirigent leurs marches : leurs exécutions se font ordinairement la nuit. Elles visitent souvent les Européens dans leurs lits , & les forcent de se mettre à couvert dans quelqu'autre lieu. S'ils oublient derrière eux

quelques provisions de bouche, ou d'autres effets
 Côte d'Or. comestibles , ils doivent être sûrs que tout sera
 dévoré avant le jour ; l'armée des fourmis se
 retire ensuite avec beaucoup d'ordre , & toujours
 chargée de quelque butin qu'elle a la précaution
 d'emporter.

Pendant le séjour que Smith fit au Cap Corse ;
 un grand corps de cette milice vint rendre la
 visite au château. Il étoit presque jour lorsque
 l'avant-garde entra dans la Chapelle , où quelques
 domestiques Nègres étoient endormis sur le plan-
 cher : ils furent réveillés par l'armée de leurs
 hôtes , & Smith s'étant levé au bruit , eut peine
 à revenir de son étonnement ; l'arrière - garde
 étoit encore à la distance d'un quart de mille :
 après avoir tenu conseil sur cet incident , on prit
 le parti de mettre une longue traînée de poudre
 sur le sentier que les fourmis avaient tracé , &
 dans tous les endroits où elles commençoient
 à se disperser : on en fit sauter ainsi plusieurs
 millions qui étoient déjà dans la Chapelle ;
 l'arrière-garde ayant reconnu le danger , tourna
 tout - d'un - coup , & regagna directement ses
 habitations.

Si les fourmis n'ont point un langage , comme
 les Nègres , & plusieurs Européens se le sont
 imaginé , on ne peut douter , ajoute Smith ,

qu'el
 quer
 périe
 distan
 être
 sur l
 mens
 convi
 porte
 autres
 corps
 parait
 corps
 dans
 nouve
 que si
 pour l
 voyaie
 un ren
 La c
 & des
 mer fo
 de la
 temps
 les Nèg
 ne viv
 de pal

qu'elles n'aient quelque maniere de se communi- Côte d'Or,
 quer leurs intentions ; il s'en convainquit par l'ex-
 périence suivante. Ayant découvert , à quelque
 distance des nids, quatre fourmis qui paraissaient
 être à la chasse, il tua un escargot , & le jeta
 sur leur chemin ; elles passerent quelques mo-
 mens à reconnaître si c'étoit une proie qui leur
 convint , ensuite une d'entr'elles se détacha pour
 porter l'avis à leur habitation , tandis que les
 autres demeurèrent à faire la garde autour du
 corps mort ; bientôt Bosman fut surpris d'en voir
 paraître un grand nombre, qui vinrent droit au
 corps , & qui ne tarderent point à l'entraîner :
 dans d'autres occasions , il prit plaisir à re-
 nouveler la même expérience , il observa
 que si le premier détachement ne suffisait pas
 pour la pesanteur du fardeau , les fourmis ren-
 voyaient un second messager , qui revenait avec
 un renfort.

La disette ou la mauvaise qualité des viandes
 & des autres provisions , rend les secours de la
 mer fort utiles à la conservation de la santé &
 de la vie. Il serait impossible de subsister long-
 temps sans cette ressource ; car non-seulement
 les Nègres , mais la plupart des mêmes Européens
 ne vivent que de poisson , de pain & d'huile
 de palmier. Ceux qui aiment le poisson , peu-

vent s'en rassasier pour cinq ou six sols ; &
 Côte d'Or. s'ils ne s'attachent point à choisir le plus rare
 & le plus beau , ils peuvent se satisfaire aisé-
 ment pour la moitié de ce prix. Si la pêche
 n'est pas heureuse , comme il arrive sou-
 vent dans la saison de l'hiver , ou dans le
 mauvais temps , la vie du peuple est fort
 misérable.

On nomme , entre les poissons de mer , la
 dorade , la bonite , les *jacots* , qui sont de la
 grosseur d'un veau , le brochet de mer , la mo-
 rue , le thon & la raie. Les petits poissons , sur-
 tout les sardines , y sont dans une extrême abon-
 dance. Le meilleur poisson qu'on trouve dans
 cette mer , est la dorade. Elle a le goût du sau-
 mon. Les Anglais lui donnent le nom de *dau-*
phin , & les Hollandais celui de poisson d'or. On
 le regarde comme le plus léger de tous les ani-
 maux qui nagent. Il s'en trouve toujours une
 quantité à la suite des vaisseaux. Les dorades se
 laissent prendre aisément lorsqu'elles sont pressées
 par la faim. Elles sont ordinairement longues
 de quatre ou cinq pieds ; & , depuis la tête
 jusqu'à l'extrémité de la queue , elles ont une
 nageoire , qui sert à la vivacité de leur mouve-
 ment. Leur peau est douce & unie sans la moindre
 écaille.

La
 rieur
 où la
 L'
 qu'il
 geoir
 dans
 car o
 grosse
 de ma
 Le
 poisson
 des p
 d'être
 pleine
 quefois
 au lon
 ment
 peau n
 On
 mer ,
 l'Europ
 Il est f
 Outre
 finité d
 mune a
 différen

La bonite est un fort bon poisson, mais inférieur à la dorade. On la prend dans les lieux où la mer est la plus agitée. Côte d'Or.

L'albicore ressemble assez à la bonite, excepté qu'il a la peau blanche & sans écailles. Ses nageoires sont jaunes & forment un beau spectacle dans l'eau. Il est beaucoup plus gros que la bonite, car on en voit de cinq pieds de longs & de la grosseur d'un homme ; mais il a la chair sèche & de mauvais goût.

Les Anglais du Cap Corse regardent le poisson-royal comme un des meilleurs & des plus délicats de la côte ; mais il demande d'être pris dans la saison qui lui convient. Sa pleine longueur est d'environ cinq pieds. Quelquefois on en découvre des troupes nombreuses au long du rivage. Plusieurs Ecrivains le nomment *seffer* ; d'autres *negre*, parce qu'il a la peau noire.

On trouve assez abondamment, dans cette mer, un poisson de la grosseur des morues de l'Europe, qui porte le nom de morue du Brésil. Il est fort gras & d'un excellent goût.

Outre les poissons précédens, & une infinité d'autres, qui servent de nourriture commune aux habitans de la côte, il y en a différentes sortes qui paraissent fort remarqua-

bles par leur grandeur , leur force & leurs
Côte d'Or. autres qualités.

Le plus monstrueux est le *grampus*, qui a reçu des Hollandais le nom de *noord-kapers*, & des Français celui de *souffleur*.

Le poisson Fétiche a tiré ce nom du respect ou de l'espèce de culte que les Nègres lui rendent. C'est un poisson d'une rare beauté. Sa peau, qui est brune sur le dos, devient plus claire & plus brillante près de l'estomac & du ventre. Il a le museau droit & terminé par une espèce de corne dure & pointue, de trois pouces de longueur. Ses yeux sont grands & vifs. Des deux côtés du corps, immédiatement après les ouies, on découvre quatre ouvertures en longueur dont on ignore l'usage. Celui dont Barbot a donné la figure avait sept pieds de long. Il ne lui fut pas possible d'en goûter, parce que rien ne peut engager les Nègres à le vendre, mais ils lui permirent de le tirer au crayon.

Pendant le séjour qu'Atkins fit dans la Baie du Cap *Très-Puntas*, il vit régulièrement; vers le soir, un affreux poisson, qui se remuait pesamment autour du vaisseau. Ce monstre était divisé en huit ou neuf parties différentes; dont chacune avait l'apparence d'une grande raie;

Les
çait
l'air
d'O
dan

LE
& leurs

qui a reçu
rs, & des

du ref-
es Nègres
rare beau-
s, devient
l'estomac
& terminé
ointue, de
ont grands
immédiat-
quatre ou-
ore l'usage.
e avait sepe
ossible d'en
r les Nègres
e le tirer au

ans la Baie
ulierement ;
qui se re-
Ce monstre
différentes ;
grande raie,

DES VOYAGES. 219

Les matelots le nomment *diable*. Ils s'enfon-
çait dans les flots chaque fois qu'on lui jettait Côte d'Or.
l'amorce. Les autres poissons connus sur la Côte
d'Or sont les mêmes que nous avons déjà vus
dans ces mers.





CHAPITRE III.

Côte des Esclaves.

**Côte des
Esclaves.**

LES NAVIGATEURS Européens étendent la côte des Esclaves depuis *Rio da Volta*, où finit la côte d'Or, jusqu'à *Rio Lugos*, dans le Royaume de Benin. La côte suivante prend le nom de grand Benin. Celle d'après, porte celui de *Douarre*, & s'étend vers le Sud jusqu'au Cap Formose. De-là elle tourne à l'Est jusqu'à *Rio del Ray*, d'où elle reprend au Sud jusqu'au Cap Consalvo, au-delà de l'Équateur, & forme le Golfe de Guinée.

L'Europe n'a que trois établissemens sur cette côte. Le premier, qui se nomme *Quita*, est un Comptoir Anglais de la Compagnie Royale d'Afrique, éloigné de quinze lieues à l'Est de *Lay* ou d'*Alampo*, sur la Côte d'Or. Le second se nomme *Fida* ou *Juida*; les Anglais, les Français & les Hollandais y ont des Comptoirs & des Forts. Le troisieme établissement, qui s'appelle *Jaquin*, est un Comptoir Anglais à trois lieues à l'Est de *Juida*; mais diverses raisons l'ont fait

adanc
blir.

La
Koto
Roya
tous
nous
nous
le cen
le plu
péens

Il c
de Po
long d
lieues
minute
Roya
d'Ardr

Le
mériter
descen
qui est
lieue &
Jaquin
dra. L'
pour le
fondeur
coup m

abandonner sans qu'on ait pensé depuis à le rétablir.

Côte des
Esclaves.

La Côte des Esclaves comprend les côtes de *Koto*, de *Popo*, de *Juida* & d'*Ardra*, quatre Royaumes qui se suivent immédiatement, & qui tous font le commerce des esclaves. Nous ne nous arrêterons que sur celui de *Juida*, dont nous avons promis de donner une notion. C'est le centre du commerce des esclaves, & le pays le plus fréquenté & le mieux connu des Européens sous cette latitude.

Il commence à cinq ou six lieues du village de *Popo*, & s'étend à quinze ou seize lieues au long de la côte. Sa largeur est de huit ou neuf lieues dans les terres. Il est à six degrés vingt minutes de latitude du Nord. Ses bornes sont le Royaume de *Popo*, au Nord-Ouest, & celui d'*Ardra*, au Sud-Est.

Royaume
de *Juida*.

Le pays est arrosé par deux ruisseaux, qui méritent néanmoins le nom de rivières, & qui descendent tous deux du Royaume d'*Ardra*. Celui qui est le plus au Sud, coule à la distance d'une lieue & demie de la mer, & porte le nom de *Jaquin*, qu'il tire d'une ville du Royaume d'*Ardra*. L'eau en est jaunâtre. Il n'est navigable que pour les canots. A peine a-t-il trois pieds de profondeur ; &, dans plusieurs endroits, il en a beaucoup moins.

Côte des
Esclaves. Le second, qui se nomme *Eufrates*, (on ne fait pas pourquoi ce nom grec se trouve en Guinée) arrose la ville d'Ardra, & va passer à la distance d'une lieue de *Sabi* ou *Xavier*, capitale du Royaume de Juida. Il est plus large & plus profond que le premier. Son eau est excellente, & s'il n'était pas bouché par quelques bancs de sable, il serait navigable. Les Rois de Juida ont établi depuis long-temps, à tous ces gués, une sorte de douane où tous les passans sont obligés de payer deux *boujis* ou *kowris*. Les grands du pays, & les Européens même, ne sont pas exempts de ce droit.

Tous les Européens, qui ont fait le voyage de Juida, conviennent que c'est une des plus délicieuses contrées de l'univers. Les arbres y sont d'une grandeur & d'une beauté admirable, sans être offusqués, comme dans les autres parties de la Guinée, par des buissons & de mauvaises plantes. La verdure des campagnes, qui ne sont divisées que par des bosquets ou par des sentiers fort agréables, & la multitude des villages qui se présentent dans un si bel espace, forment la plus charmante perspective qu'on puisse s'imaginer. Il n'y a ni montagnes, ni collines qui arrêtent la vue. Tout le pays s'éleve doucement jusqu'à trente ou quarante milles de la côte, comme un large & magnifique amphithéâtre, d'où les

yeux
avanc
vérita
les V
belle
trafiq
rappel
l'Elisé
A d
présen
de pe
group
au tra
nombr
vertes
un très
Les
des peu
absolur
jusqu'au
maisons
leur me
laisser à
terroir
fois l'an
vient ap
millet ;

yeux se promènent jusqu'à la mer. Plus on avance, plus on le trouve peuplé. C'est la véritable image des Champs-Élysées; du moins les Voyageurs osent donner ce nom à cette belle contrée, sans réfléchir qu'un pays où l'on trafique sans cesse de la liberté des hommes, rappelle plutôt l'idée de l'Enfer que celle de l'Élysée.

A ceux qui viennent de la mer, cette contrée présente un spectacle charmant. C'est un mélange de petits bois & de grands arbres. Ce sont des groupes de bananiers, de figuiers, d'orangers, &c. au travers desquels on découvre les toits d'un nombre infini de villages, dont les maisons, couvertes de paille & couronnées de cannes, forment un très-beau paysage.

Les Nègres de Juida, bien différens de la plupart des peuples de Guinée, n'abandonnent que les terres absolument stériles. Tout est cultivé, semé, planté, jusqu'aux enclos de leurs villages & de leurs maisons. Leur activité va si loin, que le jour de leur moisson, ils recommencent à semer, sans laisser à la terre un moment de repos. Aussi leur terroir est-il si fertile, qu'il produit deux ou trois fois l'année. Les pois succèdent au riz. Le millet vient après les pois; le bled de Turquie après le millet; les patates & les ignames après le bled

Côte des
Esclaves.

Côtes des
Eslaves,

de Turquie. Les bords des fossés, des haies & enclos sont plantés de melons & de légumes. Il ne reste pas un pouce de terre en friche. Leurs grands chemins ne sont que des sentiers. La méthode commune, pour la culture des terres, est de l'ouvrir en sillons. La rosée qui se rassemble au fond de ces ouvertures, & l'ardeur du Soleil qui en échauffe les côtés, hâtent beaucoup plus les progrès de leurs plantes & de leurs semences que dans un terroir plat.

Avec si peu d'étendue, le Royaume de Juida est divisé en vingt-six Provinces ou Gouvernemens, qui tirent leurs noms des principales villes. Ces petits Etats sont distribués entre les principaux Seigneurs du pays, & deviennent héréditaires dans leurs familles. Le Roi, qui n'est que leur Chef, gouverne particulièrement la Province de *Sabi* ou *Xavier*, c'est-à-dire, celle qui passe pour la première du Royaume, comme la ville du même nom est la capitale.

Tout le pays est si rempli de villages, & si peuplé, qu'il ne paraît composer qu'une seule ville, divisée en autant de quartiers, & partagée seulement par des terres cultivées, qu'on prendrait pour des jardins.

Aussi-tôt que les Nègres voient entrer dans la rade un vaisseau de l'Europe, ils méprisent
tous

tous
L'exp
d'obt
C'est
Natio
leur
réglé
ser de
dans
barre
grand
qui l'a
de leu
moind
est d'é
toute
canot
depuis
dehors
au riva
sur le
Il n
c'est qu
Cote d
gereuse
la natu
Par
duit pa
T

tous les dangers pour apporter à bord du poisson. L'expérience les rend sûrs d'être bien payés, & d'obtenir quelques verres d'eau-de-vie par-dessus. C'est par ces canots que les Capitaines de chaque Nation écrivent aux Directeurs-généraux pour leur donner avis de leur arrivée. Après avoir réglé les signaux de mer & de terre, & fait dresser des tentes sur le rivage, le Capitaine se met dans sa chaloupe pour s'avancer à cent pas de la barre, c'est-à-dire, jusqu'au lieu où commence la grande agitation des vagues. Il y trouve un canot qui l'attend. Les personnes sensées se dépouillent de leurs habits, jusqu'à la chemise, parce que le moindre de tous les maux qu'on peut craindre est d'être bien mouillé de la troisième vague; toute l'adresse des rameurs ne peut garantir le canot d'être couvert d'eau, & l'on est inondé depuis la tête jusqu'aux pieds. Les Nègres sautent dehors, & secondés par ceux qui les attendent au rivage, ils mettent le canot & tous les passans sur le sable.

Il ne sera point inutile d'expliquer ici ce que c'est que cette barre, qui regne au long de toute la Côte de Guinée, & qui est plus ou moins dangereuse, suivant la position des côtes, & suivant la nature des vents auxquels elle est exposée.

Par le terme de barre, on entend l'effet produit par trois vagues, qui viennent se briser suc-

Côte des
Esclaves.

cessivement contre la côte, & dont la dernière est toujours la plus dangereuse, parce qu'elle forme une sorte d'arcade assez haute & d'un assez grand diamètre pour couvrir entièrement un canot, le remplir d'eau & l'abîmer avant qu'il puisse toucher au rivage. Les deux premières vagues ne s'enflent pas tant, & ne forment point d'arche en approchant du rivage; la première, parce qu'elle n'est pas repoussée par une vague précédente qui ait eu le temps de se briser avant qu'elle arrive; la seconde, parce que le retour seul de la première n'a pas assez de force pour repousser fort impétueusement celle qui la suit. Mais la troisième, qui trouve le repoussement de la seconde augmenté par celui de la première, forme cette arche terrible, qui porte proprement le nom de barre, & qui a causé la perte de tant de malheureux.

L'adresse des rameurs Nègres consiste à sauter promptement dans l'eau, & à soutenir le canot des deux côtés, pour empêcher qu'il ne tourne. Cette opération le conduit à terre dans un moment, avec autant de sûreté pour les passagers que pour les marchandises. Depuis que les Européens exercent le commerce à Juida, les Nègres du pays ont eu le temps de se familiariser avec ce dangereux passage. Il est rare à présent qu'un canot y périsse. Il arrive encore plus rarement

que
parce
nuds
secon
quill
pour
n'ont
ils cer
le can
adrois
à tou
ramer
au riv
ser leu
d'eau,
ont eu
tés. Si
trompe
quelqu
fond; d
Après
place d
dresser
on élev
signaux
& les ba
la barre
pas mo

que les rameurs aient quelque risque à courir, parce qu'ils sont excellens nageurs, & qu'étant nuds, ils comptent pour rien d'être un peu secoués par les flots. Leur hardiesse est si tranquille, qu'ils profitent souvent de l'occasion pour dérober de l'eau-de-vie ou des kowris. S'ils n'ont pas quelques Européens qui les observent, ils cessent quelque temps d'avancer, en soutenant le canot avec leurs rames; tandis qu'un des plus adroits perce les barils, & sert de l'eau-de-vie à tous les autres; ensuite ils recommencent à ramer de toutes leurs forces, & lorsqu'ils arrivent au rivage, ils racontent froidement, pour excuser leur lenteur, que le canot a fait une voie d'eau, & qu'ayant été forcés de la boucher, ils ont eu beaucoup de peine à surmonter les difficultés. S'ils sont observés de si près qu'ils ne puissent tromper, ils ont l'art de renverser le canot dans quelque lieu où les barils & les caisses coulent à fond; & la nuit suivante, ils reviennent les pêcher.

Après avoir débarqué les marchandises, on les place dans des tentes, que les Capitaines font dresser sur le rivage. Au sommet de ces tentes, on élève des pavillons qui servent à donner les signaux réglés entre les Marchands qui sont à terre, & les barques qui demeurent à l'ancre au-delà de la barre; car, à si peu de distance, il n'en est pas moins impossible de se faire entendre en

Côte des
Esclaves.

Côte des
Esclaves.

criant, & même avec le porte-voix. Le bruit des vagues, qui se brisent incessamment contre la rade, l'emporte sur celui du tonnerre.

Autrefois les Anglais & les Hollandais étaient seuls en possession du commerce de Juda. Mais les Français obtinrent par degrés la liberté d'y bâtir un Fort ; & l'adresse des Habitans a fait ouvrir enfin leur Port à toutes les Nations. Il en résulte un effet très-désavantageux pour la Compagnie Anglaise d'Afrique : le prix des Esclaves, qui était anciennement réglé pour elle à trois livres sterlings par tête, est monté dans ces derniers temps jusqu'à vingt.

Il se tient, tous les quatre jours, un grand marché à *Sabi* ou *Xavier*, dans différens endroits de cette ville. Il s'en tient un autre dans la Province d'*Aploga*, où le concours est si grand, qu'on n'y voit pas ordinairement moins de cinq ou six mille Marchands.

Ces marchés sont réglés avec tant d'ordre & de sagesse, qu'il ne s'y passe jamais rien contre les loix. Chaque espèce de Marchands & de marchandises a sa place assignée. Il est permis à ceux qui achètent de marchander aussi long-temps qu'il leur plaît, mais sans tumulte & sans fraude. Le Roi nomme un Juge, assisté de quatre Officiers bien armés, qui a non-seulement le droit d'inspection sur toutes sortes de commerce, mais

celui
une
ceux
trou
Gran
charg
faut
exami
de m
Les
aques
des T
ne ma
vend
sexes,
des ch
oiseaux
animau
la laine
Indes,
ceries,
en pou
en œu
dites d
prix for
tant plu
biens ef

celui d'écouter les plaintes & de les terminer par une courte décision, en vendant pour l'esclavage ceux qui sont convaincus de vol, ou d'avoir troublé le repos public. Outre ce Magistrat, un Grand du Royaume, nommé le *Konagongla*, est chargé du soin de la monnoie ou du bujis. Il en faut quarante pour faire un *toqua*. Cet Officier examine les cordons, & s'il y trouve une coquille de moins, il les confisque au profit du Roi.

Les marchés sont environnés de petites barques qui sont occupées par des Cuisiniers ou des Traiteurs pour la commodité du public. Il ne manque rien dans tous ces marchés. On y vend des Esclaves de tous les âges & des deux sexes, des bœufs & des vaches, des moutons, des chèvres, des chiens & de la volaille, & des oiseaux de toute espèce; des singes & d'autres animaux; des draps de l'Europe, des toiles, de la laine & du coton, des calicos ou toiles des Indes, des étoffes de soie, des épices, des merceries, de la porcelaine de la Chine, de l'or en poudre & en lingots, du fer en barre & en œuvre; enfin toutes sortes de marchandises de l'Europe, d'Asie & d'Afrique, à des prix fort raisonnables. Cette abondance est d'autant plus surprenante, qu'une partie de tous ces biens est achetée de la seconde ou de la troisième

Côte des
Esclaves.

main par des Marchands qui les vont revendre
Côte des à trois ou quatre cens lieues du pays.

Esclaves, Les principales marchandises du Royaume de Juida sont les étoffes de la fabrique des femmes, les nattes, les paniers, les cruches pour le peytou, les calebasses de toutes sortes de grandeur, les plats & les tasses de bois, le papier rouge & bleu, la malaguette, le sel, l'huile de palmier, le kanki & d'autres denrées.

Le commerce des esclaves est exercé par les hommes, & celui de toutes les autres marchandises par les femmes. Nos plus fins Marchands pourraient recevoir des leçons de ces habiles Négresses, soit dans l'art du débit, soit dans celui des comptes. Aussi les hommes se reposent-ils entierement sur leur conduite.

La monnoie courante dans tous les marchés est de la poudre d'or ou des bujis. Comme on ne connait pas l'usage du crédit, les Marchands n'ont pas l'embaras des livres de compte.

Les Européens, les Seigneurs de Juida, & les Nègres riches se font porter dans des hamacs sur les épaules de leurs esclaves. C'est du Brésil que viennent les plus beaux hamacs. Ils sont de coton. Les uns sont d'une étoffe continue, comme le drap; les autres à jour, comme nos filets pour la pêche. Leur longueur ordinaire est

de fo
large
ou fo
que l
gueur
s'unif
de la
des d
longu
que l
demi-
trém
qui se
toute
se me
cette
pieds
diagon
les pi
comme
de dif
soutien
Les
différen
des sou
qui tou
fort bo
parafol

de sept pieds, sur dix, douze & quatorze de largeur. Aux deux extrémités il y a cinquante ou soixante nœuds d'un tissu de soie ou de coton, que les Nègres appellent rubans, chacun de la longueur de trois pieds. Tous les rubans de chaque bout s'unissent pour composer une chaîne, au travers de laquelle on passe une corde, qu'on attache des deux côtés au bout d'une canne de bambou longue de quinze ou seize pieds; de sorte que le hamac suspendu prend la forme d'un demi-cercle. Deux esclaves portent les deux extrémités de la canne sur leur tête. La personne qui se fait porter, s'assied ou se couche de toute sa longueur dans le hamac; mais elle ne se met pas en ligne directe, parce que, dans cette situation, elle aurait le corps plié & les pieds aussi hauts que la tête. Sa position est diagonale, c'est-à-dire, qu'ayant la tête & les pieds d'un coin à l'autre, elle est aussi commodément que dans un lit. Les personnes de distinction se servent d'un oreiller qui leur soutient la tête.

Les hamacs qu'on apporte du Brésil sont de différentes couleurs & fort bien travaillés, avec des sous-pentes & des franges de la même étoffe, qui tombent de deux côtés, & leur donnent fort bonne grace. On s'y sert ordinairement d'un parasol, qu'on tient à la main. Si l'on voyage

~~pendant~~ pendant la nuit, on passe sur la canne une
 Côte des toile cirée pour se garantir de la rosée, qui
 Esclaves. est dangereuse dans le pays. Il n'y a point de
 litiere où l'on dorme si commodément que
 dans cette voiture.

Lorsque les Directeurs sortent du Comptoir, pour la promenade ou pour quelque voyage, ils sont toujours escortés d'un Capitaine Nègre, ou d'un Seigneur qui protège leur Nation, & qui suit immédiatement dans son hamac. A la tête du convoi, un Nègre porte l'enseigne de la Nation. Il est suivi d'une garde de cent ou deux cents Nègres, avec leurs tambours & leurs trompettes. Ceux qui ont des fusils tirent continuellement. Les tambours battent, les trompettes sonnent & la marche n'est qu'une danse continuelle.

La qualité du climat ne laisse point aux Européens le choix d'une autre voiture. Ils ne pourraient faire un mille à pied dans l'espace d'un jour, sans être affaiblis très-dangereusement par l'excès de la chaleur; au-lieu qu'ils sont fort soulagés dans un hamac par la toile qui les couvre, & par le mouvement de l'air que leurs porteurs agitent continuellement.

Les habitans naturels de cette contrée sont généralement de haute taille, bien faits & robustes. Leur couleur n'est pas d'un noir de jais

si lui
 moins
 Mais
 capab
 rans.

Av
 civilis
 dessus
 pour
 lités.

Les
 établis
 leurs
 rendre
 fétieur
 terre,
 jour à
 le félic
 dont
 rieur,
 pense
 souhai
 pas de
 jusqu'à
 que c'e
 obliger
 permiff
 derait

canne une
rosée, qui
a point de
dément que

Comptoir,
ue voyage,
aine Nègre,
Nation, &
amac. A la
seigne de la
ent ou deux
rs & leurs
trent con-
, les trom-
u'une dané

nt aux Euro-
Ils ne pour-
espace d'un
gereusement
qu'ils sont
la toile qui
de l'air que
ent.

contrée sont
faits & ro-
noir de jais

si luisant que sur la Côte d'Or, & l'est encore
moins que sur le Sénégal & sur la Gambia.
Mais ils sont beaucoup plus industrieux & plus
capables de travail, sans être moins igno-
rants.

Avec peu de lumières, ils sont pourtant très-
civilisés & très-polis. Bosman les met fort au-
dessus de tous les autres Nègres, autant
pour les mauvaises que pour les bonnes qua-
lités.

Les devoirs mutuels de la civilité sont si bien
établis entr'eux, & leur respect va si loin pour
leurs Supérieurs, que, dans les visites qu'ils leur
rendent, ou dans une simple rencontre, l'in-
férieur se jette à genoux, baise trois fois la
terre, en frappant des mains, souhaite le bon
jour à celui qu'il se croit obligé d'honorer, &
le félicite sur sa santé, ou sur d'autres avantages
dont il le voit jouir. De l'autre côté, le Supé-
rieur, sans changer de posture, fait une ré-
ponse obligeante, bat doucement les mains, &
souhaite aussi le bon jour. L'inférieur ne cesse
pas de demeurer assis à terre ou prosterné,
jusqu'à ce que l'autre le quitte, ou lui témoigne
que c'est assez. Si c'est l'inférieur que ses affaires
obligent de partir le premier, il en demande la
permission & se retire en rampant; car on regar-
derait comme un crime, dans la Nation, de

Côte des
Esclaves.

Côte des
Esclaves. paraitre debout ou de s'asseoir sur un banc; devant ses Supérieurs. Les enfans ne sont pas moins respectueux pour leur pere, & les femmes pour leur mari. Ils ne leur présentent & ne reçoivent rien d'eux sans se mettre à genoux, & sans employer les deux mains, ce qui passe encore pour une plus grande marque de soumission. S'ils leur parlent, c'est en se couvrant la bouche de la main, dans la crainte de les incommoder par leur haleine.

Deux personnes d'égale condition, qui se rencontrent, commencent par se mettre à genoux & frappent des mains; après quoi, ils se saluent, en faisant des vœux pour leur bonheur & leur santé mutuelle. Qu'une personne de distinction éternue, tous les assistans tombent à genoux, baissent la terre, frappent des mains & lui souhaitent toutes sortes de prospérités. Un Nègre, qui reçoit quelque présent de son Supérieur, frappe des mains, baise la terre & fait un remerciement fort affectueux. Enfin les distinctions de rang & les proportions de respect sont aussi-bien observées entre les Nègres de Juda que dans aucun autre endroit du monde; bien différens de ceux de la Côte d'Or, qui vivent ensemble comme des brutes, sans aucune idée de bienséance & de politesse.

Les mêmes cérémonies se répètent scrupuleu-

fement
vingt
usages
tion, c
& une
le der
ment,
sulté u
frapper
sans se
tions d
pable.

Les
les for
pas ave
se prop
voie d'
permiss
reçu fa
mestiqu
tion lui
vant lui
la march
lorsqu'i
& s'avan
domest
musique
train;

r un banc;
ne sont pas
re , & les
leur pré-
ns se mettre
eux mains ,
grande mar-
nt , c'est en
ans la crainte
e.

, qui se ren-
re à genoux
s se saluent,
heur & leur
e distinction
à genoux,
s & lui sou-
Un Nègre,
Supérieur,
& fait un
distinctions
respect sont
es de Juida
; bien diffé-
nt ensemble
e bienéance

scrupuleu-

sement chaque fois qu'on se rencontre, fût-ce vingt fois le jour , & la négligence dans ces usages, est punie par une amende. Toute la Nation, dit Desmarchais, marque une complaisance & une considération singulière pour les Français: le dernier Roi de Juida portait si loin ce sentiment, qu'un de ses principaux Officiers ayant insulté un Français, & levé la canne pour le frapper, il lui fit couper la tête sur-le-champ, sans se laisser fléchir par les ardues sollicitations du Directeur Français en faveur du coupable.

Les Chinois même ne portent pas plus loin les formalités du cérémonial, & ne les observent pas avec plus de rigueur. Un Nègre de Juida, qui se propose de rendre visite à son Supérieur, envoie d'abord chez lui pour lui faire demander sa permission & l'heure qui lui convient; après avoir reçu sa réponse, il sort accompagné de tous ses domestiques & de ses instrumens musicaux, si sa condition lui permet d'en avoir: ce cortège marche devant lui lentement & en fort bon état; il ferme la marche, porté par deux esclaves sur son hamac; lorsqu'il est arrivé à quelques pas du terme, il descend & s'avance à la première porte, où il trouve les domestiques de la maison; alors il fait cesser la musique, & se prosterne à terre avec tout son train; les domestiques, qui sont venus pour le

Côte des
Esclaves.

recevoir , se mettent dans la même posture ; on
 Côte des dispute long-temps à qui se levera le premier ;
 Esclaves. il entre enfin dans la première cour , il y laisse
 le gros de ses gens , & n'en prend qu'un petit
 nombre à sa suite.

Les domestiques de la maison l'ayant introduit dans la salle d'audience , il y trouve le maître assis , qui ne fait pas le moindre mouvement pour quitter sa situation ; il se met à genoux devant lui , baise la terre , frappe des mains , & souhaite à son Seigneur une longue vie avec toutes sortes de prospérités : il répète trois fois cette cérémonie ; après quoi , l'autre , sans se remuer , lui dit de s'asseoir , & le fait placer vis-à-vis de lui , sur une natte ou sur une chaise , suivant la manière dont il est assis lui-même ; il commence alors la conversation ; lorsqu'elle a duré quelque temps , il fait signe à ses gens d'apporter des liqueurs , & les présente à son hôte ; c'est le signal de la retraite ; l'étranger recommence alors ses génuflexions , avec les mêmes complimens , & se retire ; les domestiques de la maison le conduisent jusqu'à la porte , & le pressent de remonter dans son hamac ; mais il s'en défend , & de part & d'autre , on se prosterne comme à l'arrivée ; il monte ensuite dans le hamac ; ses instrumens recommencent à jouer , & le convoi le remet en marche dans le même ordre qu'il est venu. Il

paraît
 rieurs
 très-hu
 ce n'es
 celle d
 puisqu
 ble, le
 Mais
 les aut
 telle, i
 & la su
 de Bos
 que ses
 d'Ardra
 pables ,
 sonner
 ce que
 je vous
 dites, c
 ne vous
 Bosman
 si atten
 mais il
 surpassai
 l'except
 Seigneu
 n'est qu
 à consor

posture ; on
le premier ;
r, il y laisse
qu'un petit

ant introduit
ve le maître
mouvement
et à genoux
es mains , &
ue vie avec
te trois fois
, sans se re-
t placer vis-
une chaise,
lui-même ; il
qu'elle a duré
ns d'apporter
ôte ; c'est le
ence alors ses
limens , & se
n le condui-
de remonter
, & de part
à l'arrivée ; il
strumens re-
te remet en
est venu. Il

paraît, par ce détail, que la politesse des inférieurs est très-soumise, & celle des Supérieurs très-humiliante. Quoi qu'en disent les Voyageurs, ce n'est pas là le chef-d'œuvre de l'urbanité ; celle de l'Europe est infiniment mieux entendue, puisqu'elle consiste à établir, autant qu'il est possible, les apparences de l'égalité.

Mais, si les habitans de Juida surpassent tous les autres Nègres en industrie comme en politesse, ils l'emportent beaucoup aussi par le goût & la subtilité qu'ils ont pour le vol. A l'arrivée de Bosman dans ce comptoir, le Roi lui déclara que ses sujets ne ressemblaient point à ceux d'Ardra & des autres pays voisins, qui étaient capables, au moindre mécontentement, d'empoisonner les Européens : c'est, lui dit le Prince, ce que vous ne devez jamais craindre ici ; mais je vous avertis de prendre garde à vos marchandises, car mon peuple est fort exercé au vol, & ne vous laissera que ce qu'il ne pourra prendre. Bosman charmé de cette franchise, résolut d'être si attentif, qu'on ne pût le tromper aisément ; mais il éprouva bientôt que l'adresse des habitans surpassait toutes ses précautions. Il ajoute, qu'à l'exception de deux ou trois des principaux Seigneurs du pays, toute la Nation de Juida n'est qu'une troupe de voleurs, d'une expérience consommée dans leur profession, que, de l'aveu

Côte des
Esclaves.

des Français , ils entendent mieux cet art que les
Côte des plus habiles filoux de Paris.
Eclaves.

Les Nègres de Juida sont généralement mieux vêtus que ceux de la Côte d'Or ; mais ils n'ont pas d'ornemens d'or & d'argent ; leur pays ne produit aucun de ces précieux métaux , & les habitans n'en connaissent pas même le prix.

Le pain des Nègres de Juida est le bled d'Inde. Ils ont l'art de le moudre entre deux pierres , qu'ils appellent *pierres de kanki* , à-peu-près comme les Peintres broyent leurs couleurs : de la farine paitrie avec un peu d'eau , ils composent des pièces de pâte , qu'ils font bouillir dans un pot de terre , ou cuire au feu sur un fer ou une pierre : cette espèce de pain , qu'ils appellent *kanki* , se mange avec un peu d'huile de palmier : unealebasse de *peyton* & quelques ignames , ou quelques patattes qu'ils y joignent , font la nourriture ordinaire du plus grand nombre.

La plupart des usages de Juida ont beaucoup de ressemblance avec ceux de la côte d'Or , à l'exception de ce qui regarde le culte religieux.

Les hommes ont communément un plus grand nombre de femmes que sur la Côte d'Or. Sans être extrêmement fécondes , elles sont fort éloignées d'être stériles , & non seulement les hommes sont

sanguin
ingrédi
des Nè
deux ce
Capitain
nées d'i
était no
de quan
sourir ,
lui en ét
était tém
qu'un de
nemi , fa
fils ,
était
nombre
plusieurs
de famill
s'étonner
forte an
claves.

D'aille
titude de
leur gré
des mâle
clavage :
fournit t
marché.

art que les
 généralement
 d'Or ; mais
 d'argent ;
 précieux mé-
 pas même
 est le bled
 oudre entre
 de kanki,
 ent leurs cou-
 peu d'eau,
 qu'ils font
 cuire au feu
 de pain,
 avec un peu
 de peyton &
 attes qu'ils y
 aire du plus
 nt beaucoup
 ôte d'Or, à
 e religieux.
 n plus grand
 e d'Or. Sans
 ort éloignées
 hommes font

sanguins & robustes , mais ils emploient divers
 ingrédients pour exciter la Nature. Bosman a vu
 des Nègres qui se glorifiaient d'avoir plus de
 deux cens enfans. Ayant demandé un jour au
 Capitaine *Agoci* , qui servait depuis plusieurs an-
 nées d'interprete aux Hollandais , si sa famille
 était nombreuse , parce qu'il était toujours suivi
 de quantité d'enfans ; le Nègre répondit avec un
 soupir , qu'il n'en avait que soixante-dix , & qu'il
 lui en était mort le même nombre ; le Roi , qui
 était témoin de cette conversation , assura Bosman
 qu'un de ses Vice-Rois avait repoussé un puissant en-
 nemi , sans autre secours que ses fils & ses petits-
 fils , & tous ses esclaves , & que cette famille
 était composée de deux mille hommes , au
 nombre desquels il ne comptait ni les filles , ni
 plusieurs enfans morts ; cela rappelle les guerres
 de famille entre les Patriarches ; il ne faut pas
 s'étonner que le pays soit si peuplé , & qu'il en
 sorte annuellement un si grand nombre d'es-
 claves.

D'ailleurs les richesses consistent dans la mul-
 titude des enfans ; mais les peres en disposent à
 leur gré , & ne réservant quelquefois que l'aîné
 des mâles , ils vendent tout le reste pour l'es-
 clavage : un Royaume de si peu d'étendue ,
 fournit tous les mois un millier d'esclaves au
 marché.

—————
 Côte des
 Esclaves.

La circoncision des enfans est une pratique établie dans cette contrée, sans que les habitans en puissent apporter d'autre raison que l'usage de leurs peres, dont ils en ont reçu l'exemple; on soumet même quelques filles à cette cérémonie sanglante.

Côte des
Esclaves.

A la mort d'un pere, l'aîné des fils hérite, non-seulement de tous les biens & de ses bestiaux, mais même de ses femmes, avec lesquelles il commence aussi-tôt à vivre en qualité de mari; sa mere seule est exceptée; elle devient maîtresse d'elle-même, dans un logement séparé, avec un fonds réglé pour sa subsistance; cet usage n'est pas moins établi pour le peuple que pour le Roi & les Seigneurs.

L'application extraordinaire que les Nègres de Juida apportent au commerce & au travail de l'agriculture, ne leur ôte pas le goût du plaisir & de l'amusement; leur principale passion dans ce genre, est pour le jeu. Bosman rapporte qu'ils y risquent volontiers tout ce qu'ils possèdent, & qu'après avoir perdu leur argent & leurs marchandises, ils sont capables de jouer leurs femmes, leurs enfans, & de finir par se jouer eux-mêmes.

Desmarchais observe, qu'avec autant de passion pour le jeu que les Chinois, ils se dispensent de les imiter sur un seul point, c'est qu'au-lieu de se pendre, après avoir tout perdu, ils jouent

ils jou
celui
engage
de har
Ils
peuver
hâter
un crim
les Gra
son pre
devait
cevait
mort :
surpris
dait un
Bosman
avec un
vous ne
toujours
commis
au comp
défendu
en prése
la sienne
avec ce
troisieme
vent les
qu'ils av
Tom

Ils jouent leur propre corps, & sont vendus par celui que la fortune favorise ; ce désordre avait engagé un de leurs Rois à défendre tous les jeux de hasard, sous peine de l'esclavage.

Côte des
Esclaves.

Ils appréhendent tellement la mort ; qu'ils ne peuvent en entendre parler, dans la crainte de hâter son arrivée, en prononçant son nom ; c'est un crime capital de la nommer devant le Roi & les Grands. Bosman se disposant à partir, dans son premier voyage, demanda au Roi, qui lui devait environ cent livres sterlings, de qui il recevrait cette somme à son retour, en cas de mort : tous les assistans parurent extrêmement surpris à cette question ; mais le Roi, qui entendait un peu la langue Portugaise, considérant que Bosman ignorait les usages du pays, lui répondit avec un sourire : soyez là-dessus sans inquiétude ; vous ne me trouverez pas mort, car je vivrai toujours ; Bosman s'aperçut fort bien qu'il avait commis une imprudence. Lorsqu'il fut retourné au comptoir, son interprete lui apprit qu'il était défendu, sous peine de la vie, de parler de mort en présence du Roi, & bien plus, de parler de la sienne ; cependant étant devenu plus familier avec ce Prince, dans son second & dans son troisième voyage, il prit la liberté de railler souvent les Seigneurs de la Cour, sur la crainte qu'ils avaient de la mort ; il parvint à les faire

Côte des
Esclaves.

rire de leur propre faiblesse , & le Roi même prenaît plaisir à l'entendre ; mais les Nègres n'étaient pas moins réservés , & n'osaient ouvrir la bouche sur le même sujet.

Ils sont persuadés qu'il existe un Être , dont l'univers est l'ouvrage , & qui mérite par conséquent d'être préféré aux Fétiches , qui sont eux-mêmes ses créatures ; mais ils ne le prient point , & ne lui offrent point de sacrifices. Ce grand Dieu , disent-ils , est trop élevé au-dessus d'eux , pour s'occuper de leur situation ; il a confié le gouvernement du monde aux Fétiches , qui sont des Puissances subordonnées auxquelles les Nègres doivent s'adresser.

Les Nègres les plus sensés de Juida , du moins entre les Grands , ont une idée confuse de l'existence d'un seul Dieu , qu'ils placent dans le Ciel ; ils lui attribuent le soin de punir le mal & de récompenser le bien ; ils croient que le tonnerre vient de lui ; ils reconnaissent que les blancs , qui lui adressent leur culte , sont beaucoup plus heureux que les Nègres , dont le partage est de servir le diable , méchante & pernicieuse puissance , qu'ils n'ont pas la hardiesse d'abandonner , parce qu'ils redoutent la fureur de la populace.

Les Habitans de Juida ont quelques notions de l'Enfer , du Diable & de l'apparition des Esprits ;

ils me
mécha

Les

deux
la pre
le serp

L'ag

qui a

d'un h

conseil

former

ses insp

teur , &

ensuite

blier de

de grin

coup de

d'un pla

se trou

sieurs fo

tinue d'é

heureuse

que si le

arrive so

mêmes ,

Mais l

est extré

nombrab

Roi même
Nègres n'en
nt ouvrir la

Être, dont
e par confé-
ui sont eux-
orient point,
s. Ce grand
dessus d'eux,
l a confié le
es, qui sont
es les Nègres

da, du moins
confuse de
acent dans le
punir le mal
roient que le
ffent que les
ont beaucoup
nt le partage
e pernicieuse
lielle d'aban-
fureur de la

es notions de
n des Esprits;

ils mettent l'Enfer dans un lieu souterrain, où les méchans sont punis par le feu.

Les Fétiches de Juida peuvent être divisés en deux classes, celle des grands & celle des petits; la première classe est celle des Fétiches publics, le *serpent*, les *arbres*, la *mer* & l'*agoye*.

L'*agoye* est une hideuse figure de terre noire, qui a l'apparence d'un crapaud plus que celle d'un homme; c'est la divinité qui préside aux conseils; l'usage est de la consulter, avant de former une entreprise; ceux qui ont besoin de ses inspirations; s'adressent d'abord au Sacrificateur, & lui expliquent le sujet qui les amène; ensuite ils offrent leur présent à l'*agoye*, sans oublier de payer le droit du Prêtre; il fait quantité de grimaces, que le suppliant regarde avec beaucoup de respect; il jette des balles au hasard, d'un plat dans l'autre, jusqu'à ce que le nombre se trouve impair dans chaque plat; répète plusieurs fois cette opération, & si le nombre continue d'être impair, il déclare que l'entreprise est heureuse: la prévention des Nègres est si forte, que si leurs espérances sont trompées, comme il arrive souvent, ils en rejettent la faute sur eux-mêmes, sans accuser jamais l'*agoye*.

Mais le respect qu'on porte aux grands Fétiches; est extrêmement partagé par la multitude innombrable de petites idoles que chaque particulier

Côte des
Esclaves.

choisit à son gré. Les plus communes sont de terre grasse , parce qu'il est aisé de faire prendre toutes sortes de formes à cette terre.

Bosman rapporte qu'étant sur la côte de Juida ; en 1698 & 1699, il y vint un Moine Augustin, de l'Isle de Saint-Thomas, pour convertir les Nègres. Ce Missionnaire proposa au Roi d'écouter ses instructions ; & , dans la première visite que Bosman rendit à ce Prince, il lui demanda ce qu'il pensait de cette proposition. Je la loue ; lui dit le Roi, & ce Missionnaire me paraît fort honnête homme, mais je suis résolu de m'en tenir à mes Fétiches. Le même Religieux se trouvant avec Bosman dans la compagnie d'un Seigneur, qui passait pour un homme d'esprit, déclara d'un ton menaçant : « Que si le peuple » de Juida persistait dans ses fausses opinions, » & dans ses mœurs déréglées, il ne pouvait » éviter de tomber dans les flammes de l'Enfer, » pour y brûler éternellement avec le diable. » Le Seigneur Nègre répondit froidement : « Nous » ne valons pas mieux que nos Ancêtres. Ils ont » mené la même vie, & professé le même culte. » Si nous sommes condamnés à brûler, notre » consolation sera de brûler avec eux. » Cette réponse fit perdre toute espérance au Missionnaire. Il pria Bosman de lui obtenir du Roi son audience de congé, & , quelque temps après, il remit à la voile,

Des
de l'es
de la l
Fétiche
yeux b
pointu
grande
serpen
tue, la
un blan
& de ta
font d'u
cher su
aucune

Ils se
manier.
serpens
reuse. I
les renc
délivrer
mêmes
centes c
moindre
confond
venimeu
d'un pou
plate &
toujours

ont de terre
re prendre
rre.
e de Juida;
e Augustin,
onvertir les
Roi d'écou-
miere visite
ui demanda
Je la loue;
e me parait
s résolu de
e Religieux
mpagnie d'un
me d'esprit,
si le peuple
es opinions,
ne pouvait
s de l'Enfer,
le diable. »
ent : « Nous
êtres. Ils ont
même culte.
ûler, notre
ux. » Cette
au Mission-
du Roi son
pps après, il

Desfinarchais donne une description fort exacte de l'espèce de serpent, qui fait le principal objet de la Religion de Juida, & qu'on nomme *Serpent-Fétiche*. Cette espèce a la tête grosse & ronde, les yeux bleux & fort ouverts, la langue courte & pointue comme un dard, le mouvement d'une grande lenteur, excepté lorsqu'elle attaque un serpent venimeux. Elle a la queue petite & pointue, la peau fort belle. Le fond de sa couleur est un blanc sale, avec un mélange agréable de raies & de taches jaunes, bleues & brunes. Ces serpents sont d'une douceur surprenante. On peut marcher sur eux sans crainte. Ils se retirent sans aucune marque de colere.

Ils sont si privés, qu'ils se laissent prendre & manier. Leur unique antipathie est contre les serpents venimeux, dont la morsure est dangereuse. Ils les attaquent dans quelque lieu qu'ils les rencontrent, & semblent prendre plaisir à délivrer les hommes de leur poison. Les Blancs mêmes ne font pas difficulté de manier ces innocentes créatures, & badinent avec elles sans le moindre danger. Il ne faut pas craindre de les confondre avec les autres. L'espèce des serpents venimeux est noire, longue de deux brasses, & d'un pouce & demi de diamètre. Ils ont la tête plate & deux dents crochues. Ils rampent toujours la tête levée & la gueule ouverte.

Côte des
Esclaves,

Serpens-
Fétiches.
de Juida.

Côte des
Esclaves.

attaquant furieusement tout ce qui se présente. Le serpent sacré a moins de longueur. Il n'a point ordinairement plus de sept pieds & demi, mais il est aussi gros que la cuisse d'un homme. Les Nègres assurent que le premier pere de cette race est encore vivant, & qu'il est d'une prodigieuse grosseur.

Bosman prétend avoir observé que ces serpens ne peuvent mordre ni piquer. Il traite de chimere l'opinion des Nègres, qui regardent leur morsure comme un préservatif contre celle des autres serpens. Il assure, au contraire, qu'ils ne peuvent se défendre eux-mêmes du poison des autres, & que dans les combats qu'ils leur livrent souvent, quoique beaucoup plus gros & plus vigoureux, ils seraient rarement vainqueurs si ces rencontres n'arrivaient ordinairement près des villes & des villages, où le secours de leurs adorateurs les fait triompher de leur ennemi. Une des principales raisons qui les a fait choisir aux Nègres, pour l'objet de leur culte, est la bonté de leur naturel. C'est un crime capital de leur nuire ou de les outrager volontairement; mais, s'il arrive par hasard qu'on marche dessus, ils se retirent avec plus de frayeur que de colere, ou s'ils se servent de leurs dents pour mordre, la blessure est toujours sans danger.

Ce serpent vient d'Ardra dans son origine, &

voici
son cu
bataill
gros
seulen
il paru
fut po
prit d
toute
tous le
velle d
un red
une vi
qua po
la vert
fortes
assigna
ce nouv
ancien
menter
redeva
avaient
la mer
arbres
seils; n
guerre
lié, &c
le recev

voici ce que l'on rapporte sur l'introduction de son culte. L'armée de Juida étant prête à livrer bataille à celle d'Ardra, il sortit de celle-ci un gros serpent, qui se retira dans l'autre. Non-seulement sa forme n'avait rien d'effrayant, mais il parut si doux & si privé, que tout le monde fut porté à le caresser. Le grand Sacrificateur le prit dans ses bras, & le leva pour le faire voir à toute l'armée. La vue de ce prodige fit tomber tous les Nègres à genoux. Ils adorerent leur nouvelle divinité, & fondant sur leurs ennemis avec un redoublement de courage, ils remporterent une victoire complète. Toute la Nation ne manqua point d'attribuer un succès si mémorable à la vertu du serpent. Il fut rapporté avec toutes sortes d'honneurs. On lui bâtit un temple, on assigna un fonds pour sa subsistance, & bientôt ce nouveau Fétiche prit l'ascendant sur toutes les anciennes divinités. Son culte ne fit ensuite qu'augmenter à proportion des faveurs dont on se crut redevable à sa protection. Les trois anciens Fétiches avaient leur département séparé : on s'adressait à la mer pour obtenir une heureuse pêche, aux arbres pour la santé, & à l'agoye pour les conseils ; mais le serpent préside au commerce, à la guerre, à l'agriculture, aux maladies, à la stérilité, &c. Le premier édifice qu'on avait bâti pour le recevoir, parut bientôt trop petit. On prit le

Côte des
Esclaves.

Côte des
Esclaves.

parti de lui élever un nouveau temple avec de grandes cours & des appartemens spacieux. On établit un grand Pontife & des Prêtres pour le servir. Tous les ans, on choisit quelques belles filles qui lui sont consacrées. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les Nègres de Juida sont persuadés que le serpent qu'ils adorent aujourd'hui est le même qui fut apporté par leurs Ancêtres, & qui leur fit gagner une glorieuse victoire. La postérité de ce noble animal est devenue fort nombreuse, & n'a pas dégénéré des bonnes qualités de son premier pere. Quoiqu'elle soit moins honorée que le Chef, il n'y a pas de Nègre qui ne se croie fort heureux de rencontrer des serpens de cette espèce, & qui ne les loge ou les nourrisse avec joie. Ils les traitent avec du lait. Si c'est une femelle, & qu'ils s'apperçoivent qu'elle soit pleine, ils lui construisent un nid pour mettre ses petits au monde, & prennent soin de les élever jusqu'à ce qu'ils soient en état de chercher leur nourriture. Comme ils sont incapables de nuire, personne n'est porté à les insulter. Mais s'il arrivait à quelqu'un, Nègre ou Blanc, d'en tuer ou d'en blesser un, toute la Nation ferait ardente à se soulever. Le coupable, s'il était Nègre, serait assommé ou brûlé sur-le-champ, & tous ses biens confisqués. Si c'était un Blanc, & qu'il eût le bonheur de se dérober à la furie

du pe
sa Na
raître.

Cet
tragiq
de Bo
comme
Juida,
qué de
veront
tuerent
se défie
ques N
apprendre
confessi
à répan
Tous le
fondirent
les Ang
le feu l

Cette
les Angl
prirent
qui arri
leurs se
respecte
caution
toutes so

du peuple, il en coûterait une bonne somme à sa Nation pour lui procurer la liberté de paraître.

Côte des
Esclaves.

Cette superstition fut cause d'un accident fort tragique, qui est confirmé par le témoignage réuni de Bosman & de Barbot. Lorsque les Anglais commencerent à s'établir dans le Royaume de Juida, un Capitaine de leur Nation ayant débarqué des marchandises sur le rivage, ses gens trouverent, pendant la nuit, un serpent-fétiche, qu'ils tuèrent & qu'ils jetterent devant leur porte sans se défier des conséquences. Le lendemain, quelques Nègres qui reconnurent le sacrilège, & qui apprirent quels en étaient les auteurs, par la confession même des Anglais, ne tarderent point à répandre cette funeste nouvelle dans la Nation. Tous les habitans du canton se rassemblèrent. Ils fondirent sur le Comptoir naissant, massacrèrent les Anglais jusqu'au dernier, & détruisirent par le feu l'édifice & les marchandises.

Cette barbarie éloigna, pendant quelque temps, les Anglais de la côte. Dans l'intervalle, les Nègres prirent l'habitude de montrer aux Européens, qui arrivaient dans leur pays, quelques-uns de leurs serpens-fétiches, & les suppliaient de les respecter, parce qu'ils étaient sacrés. Une précaution si nécessaire a garanti les étrangers de toutes sortes d'accidens. Mais un Blanc qui tue-

Côte des
Etelaves.

rait aujourd'hui quelque serpens-fétiche, n'aurait pas d'autre ressource que de s'adresser promptement au Roi, & de lui protester qu'il l'a fait sans dessein. Son crime paraîtrait expié par le repentir, & par une amende qu'on l'obligerait de payer aux Prêtres. Encore Bosman ne lui conseille-t-il pas de s'exposer dans ces circonstances aux yeux de la populace, qui devient capable de toutes fortes d'outrages lorsqu'elle est excitée par les Prêtres.

Vers le même temps, un Nègre d'Aquino, qui se trouvait dans le pays de Juida, prit un serpent sur son bâton, parce qu'il n'osait y toucher de la main, & le porta dans sa cabane sans lui avoir causé le moindre mal. Il fut aperçu par deux Nègres du pays, qui poussèrent aussitôt des cris affreux & capables de soulever tout le canton. On vit accourir à la place publique un grand nombre d'habitans, armés de massues d'épées & de zagayes, qui auraient massacré sur-le-champ le malheureux Aquambo, si le Roi, informé de son innocence, n'eût envoyé quelques Seigneurs pour l'arracher à cette troupe de furieux.

Quoique ces serpens ne soient pas capables de nuire, ils ne laissent pas d'être fort incommodes par l'excès de familiarité à laquelle ils s'accoutument. Dans les grandes chaleurs, ils entrent quelquefois cinq ou six ensemble jusqu'au fond

des ma
dans un
place o
cinq ou
petits. A
s'en dé
doucem
mais s'il
ou dans
qu'elles
aîné d'en
obligé f
jusqu'à c
Un se
table. où
repas, &
il ne se
toucher.
quelques
Il leva le
sa tête,
leur dit q
depuis de
mourir d
répondre
ne fallait
moyen de
fut pas po

des maisons, & même dans les lits. S'ils trouvent dans un lit, qui n'est pas bien remué, quelque place où ils puissent se nicher, ils y demeurent cinq ou six jours entiers, & souvent ils y font leurs petits. A la vérité l'embarras n'est pas grand pour s'en défaire ; on appelle un Nègre, qui prend doucement ses fétiches, & qui les met à la porte : mais s'ils se trouvent placés sur quelque solive, ou dans quelque lieu élevé des maisons, quoiqu'elles ne soient que d'un seul étage, il n'est pas aisé d'engager le Nègre à les en chasser. On est obligé fort souvent de les y laisser tranquilles jusqu'à ce qu'ils en sortent d'eux-mêmes.

Un serpent se plaça un jour au-dessus de la table où Bosman était accoutumé à prendre ses repas, & quoiqu'il fût à la portée de la main, il ne se trouva personne qui eût la hardiesse d'y toucher. Plusieurs jours après, Bosman eut à dîner quelques Seigneurs du pays. On parla du serpent. Il leva les yeux sur celui qui était au-dessus de sa tête, & le faisant remarquer à ses hôtes, il leur dit que ce pauvre fétiche, n'ayant pas mangé depuis douze ou quinze jours, était menacé de mourir de faim s'il ne changeait de quartier. Ils répondirent qu'ils le croyaient plus sensé, & qu'il ne fallait pas douter qu'en secret il ne trouvât le moyen de s'approcher des plats. La raillerie ne fut pas poussée plus loin ; mais, le jour suivant,

~~_____~~
Côte des
Esclaves.

Côte des
Esclaves.

Bosman se plaignit au Roi, devant les mêmes Seigneurs, qu'un de ses fétiches eut pris la hardiesse de manger depuis quinze jours à sa table sans être invité. Il ajouta que si cet effronté parasite ne payait pas quelque chose pour sa pension & son logement, les Hollandais seraient forcés de le congédier. Le Roi, qui aimait cette espèce de badinage, le pria de laisser le fétiche tranquille, & promit de contribuer à sa subsistance. Dès le soir, il envoya un bœuf gras à Bosman.

Les animaux, qui tueraient ou blesseraient un serpent, ne seraient pas plus à couvert du châtiement que les hommes. En 1697, un porc qui avait été tourmenté par un serpent, se jeta dessus & le dévora. Nicolas Pell, Facteur Hollandais, qui fut témoin de cette scène, ne put être assez prompt pour l'empêcher. Les Prêtres portèrent leurs plaintes au Roi, & personne n'osant prendre la défense des porcs, ils obtinrent de ce Prince une sentence qui condamnait à mort tous les porcs du Royaume. Des milliers de Nègres, armés d'épées & de massues, commencèrent aussitôt cette sanglante exécution. En vain les maîtres représentèrent l'innocence de leurs troupeaux. Toute la race eût été détruite, si le Roi, qui n'avait pas l'humeur sanguinaire, n'eût arrêté le massacre par un contre-ordre. Le motif qu'il apporta aux Prêtres, pour justifier son indulgence, fut qu'il y

avait a
fétiche
Bosman
carnage
que le
la haut
les por
C'est d
bas leu
ordina
Gardes
alors to
avec d'a
tuent le
encore
ces ridi
tout le

Dans
loges ou
tien des
temple
ville roy
grand &
le Chef
Il doit ê
qui le r
les autre
homme

les mêmes
pris la har-
à sa table
ronité para-
sa pension
ient forcés
ette espèce
tiche tran-
subsistance;
a Bosman.
seraient un
rt du châti-
n porc qui
jetta dessus
Hollandais,
t être assez
s portèrent
ant prendre
e ce Prince
rt tous les
e Nègres,
erent aussi
maîtres re-
aux. Toute
n'avait pas
assacre par
ta aux Prê-
fut qu'il y

avait assez de sang innocent répandu, & que le fétiche devait être satisfait d'un si beau sacrifice. Bosman, dans un second voyage, vit un autre carnage de porcs à la même occasion. Aussi-tôt que le maïs commence à verdir, & qu'il est de la hauteur d'un pied, il est ordonné de tenir les porcs renfermés sous peine de confiscation. C'est dans cette saison que les serpens mettent bas leurs petits, & le lieu qu'ils choisissent est ordinairement quelque champ de verdure. Les Gardes & les Domestiques du Roi parcourent alors tout le pays. Ils font main-basse sur les porcs avec d'autant plus de rigueur, que tout ce qu'ils tuent leur appartient. Les serpens noirs détruisent encore plus de fétiches que les porcs; sans quoi ces ridicules divinités multiplieraient tant, que tout le Royaume en serait couvert.

Dans toutes les parties du Royaume il y a des loges ou des temples pour l'habitation & l'entretien des serpens; mais la principale loge, ou le temple cathédral, est situé à deux milles de la ville royale de *Sabi*, ou de *Xavier*, sous un grand & bel arbre. C'est dans ce sanctuaire que le Chef & le plus gros des serpens fait sa résidence. Il doit être fort vieux, suivant le récit des Nègres, qui le regardent comme le premier pere de tous les autres. On assure qu'il est de la grosseur d'un homme & d'une longueur incroyable.

Côte des
Esclaves.

Côte des
Esclaves.

Les plus grandes fêtes qu'on célèbre à l'honneur du serpent, sont deux processions solennelles qui suivent immédiatement le couronnement du Roi. C'est la mere de ce Prince qui préside à la premiere, &, trois mois après, il conduit lui-même la seconde. Chaque année, il s'en fait une autre qui a le Grand-Maître de la Maison du Roi pour guide; mais la vue du serpent est une faveur que les Prêtres n'accordent pas même au Roi. Il ne lui est pas permis d'entrer dans l'édifice: il rend ses adorations par la bouche du Grand-Prêtre, qui lui apporte les réponses de la divinité. Ensuite la procession retourne à Sabi dans le même ordre.

Tous les ans, depuis le temps où l'on sème le maïs jusqu'à ce qu'il soit élevé de la hauteur d'un homme, le Roi & les Prêtres profitent successivement de la superstition publique. Le peuple, dont la crédulité n'a pas de bornes, s'imagine que, dans cet intervalle, le serpent se fait une occupation tous les soirs, & pendant la nuit, de rechercher toutes les jolies filles pour lesquelles il conçoit de l'inclination, & qu'il leur inspire une espèce de fureur, qui demande de grands soins pour leur guérison. Alors les parens sont obligés de mener ces filles dans un édifice qu'on bâtit près du temple, où elles doivent passer plusieurs mois pour attendre leur établissement. Lorsque le temps des remèdes est expiré, & que les filles

se cro
ressen
liberte
payé l
soins.
à la va
nomb
la som
village
& les
conven
à-droi
encore
dit qu
semble

Un
confian
le fond
gager l
à pouss
ensuite
a comm
ait pu
serpent
mêmes
parens
tiche. L
elles so

ebre à l'hon-
 fions solem-
 le couronne-
 e Prince qui
 après, il con-
 ée, ils'en fait
 aison du Roi
 est une faveur
 ne au Roi. Il
 l'édifice : il
 Grand-Prêtre,
 inité. Ensuite
 même ordre.
 où l'on sème
 de la hauteur
 profitent suc-
 e. Le peuple,
 imagine que,
 une occupa-
 t, de recher-
 nelles il con-
 inspire une
 grands soins
 sont obligés
 qu'on bâtit
 er plusieurs
 nt. Lorsque
 que les filles

se croient guéries d'un mal dont elles n'ont pas
 ressenti la moindre atteinte, elles obtiennent la
 liberté de sortir ; mais ce n'est qu'après avoir
 payé les frais prétendus du logement & des autres
 soins. L'une portant l'autre, cette dépense monte
 à la valeur de cinq livres sterlings ; &, comme le
 nombre des prisonnières est toujours fort grand,
 la somme totale doit être considérable. Chaque
 village a son édifice particulier pour cet usage,
 & les plus peuplés en ont deux ou trois. Il faut
 convenir que les Prêtres Nègres ne sont pas mal-
 à-droits. Ils se font amener les filles & se font
 encore payer de leurs plaisirs. Nous avons déjà
 dit qu'en Guinée il fallait être Guiriot ; mais il
 semble qu'il vaut encore mieux être Prêtre.

Un Nègre assez sensé, dont Bosman attira la
 confiance & l'amitié, lui découvrit naturellement
 le fond du mystère. Les Prêtres ont l'adresse d'en-
 gager les filles, par des présents ou des menaces,
 à pousser des cris affreux dans les rues pour feindre
 ensuite que le serpent les a touchées, & qu'il leur
 a commandé de se rendre à l'édifice. Avant qu'on
 ait pu venir au secours, elles prétendent que le
 serpent a disparu, & continuant de donner les
 mêmes marques de fureur, elles mettent leurs
 parens dans la nécessité d'obéir à l'ordre du Fé-
 tiche. Lorsqu'elles sortent du lieu de leur retraite,
 elles sont menacées d'être brûlées vives si elles

Côte des
 Esclaves.

**Côte des
Esclaves.**

rèvent le secret. La plupart s'en trouvent assez bien pour n'avoir aucun intérêt à le découvrir ; & celles mêmes qui auraient eu quelque sujet de mécontentement, sont persuadées que les Prêtres sont assez puissans pour exécuter leurs menaces.

Le même Nègre apprit à Boliman ce qui lui était arrivé avec une de ses propres femmes. Elle était jolie, & s'étant laissé séduire par quelque Prêtre, elle s'était mise à crier pendant la nuit, à faire la furieuse & à briser tout ce qui se présentait autour d'elle ; mais le Nègre, qui n'ignorait pas la cause de sa maladie, la prit par la main comme s'il eût été résolu de la mener au temple du serpent, & la conduisit au contraire à quelques Marchands Brandebourgeois, qui faisaient alors leur cargaison d'esclaves sur la côte. Lorsqu'elle s'aperçut qu'il était sérieusement disposé à la vendre, sa folie l'abandonna au même instant. Elle se jeta aux pieds de son mari, elle lui demanda pardon avec beaucoup de larmes, & lui ayant promis solennellement de ne jamais retomber dans la même faute, elle obtint grace pour la première. Le Nègre convenait que cette démarche avait été fort hardie, & que si les Prêtres en avaient eu le moindre soupçon, elle lui aurait peut-être coûté la vie.

Le ministère de la Religion est partagé entre les deux sexes. Les Prêtres & les Prêtresses sont si respectés,

si res-
du d
Cepen
violen
Grand
piratie
Roi,
autres
Les
les go
que le
vent l'a
qu'il c
tiche,
leur ca
fite hab
le Roi
sujets c
Le C
le seul
du serp
redouté
loriqu'i
après se
hérédita
joint ce
Royaum
les autre
Lor

si respectés, que ce seul titre les met à couvert du dernier supplice pour toutes sortes de crimes. Cependant un de leurs Rois ne fit pas difficulté de violer cet usage du consentement de tous les Grands. Un Prêtre s'étant engagé dans une conspiration contre l'Etat, & contre la personne du Roi, ce Prince le fit punir de mort avec plusieurs autres coupables.

Les *Féticheres*, ou les Prêtres, ont un Chef qui les gouverne, & qui n'est pas moins considéré que le Roi. Son pouvoir balance même assez souvent l'autorité royale, parce que, dans l'opinion qu'il converse familièrement avec le grand Fétiche, tous les habitans le croient capable de leur causer beaucoup de mal ou de bien. Il profite habilement de cette prévention pour humilier le Roi, & pour forcer également le maître & les sujets de fournir à tous ses besoins.

Le Grand-Prêtre ou le Grand-Sacrificateur est le seul qui puisse entrer dans l'appartement secret du serpent, & le Roi même ne voit cette idole redoutée qu'une fois dans le cours de son regne, lorsqu'il lui présente les offrandes, trois mois après son couronnement. Le grand Sacerdoce est héréditaire dans une même famille, dont le Chef joint cette dignité suprême à celle de Grand du Royaume & de Gouverneur de Province. Tous les autres Prêtres sont dépendans de lui, & sou-

Côte des
Esclaves.

mis à ses ordres. Leur tribu est fort nombreuse. Les femmes, qui sont élevées à l'ordre de Bétas ou de Prêtresses, affectent beaucoup de fierté, quoiqu'elles soient nées souvent d'une concubine esclave. Elles se qualifient particulièrement du titre d'*Enfans de Dieu*. Tandis que toutes les autres femmes rendent à leurs maris des hommages serviles, les Bétas exercent un empire absolu sur eux & sur leurs biens. Elles sont en droit d'exiger qu'ils les servent & qu'ils leur parlent à genoux. Aussi les plus sensés d'entre les Nègres n'épousent-ils gueres de Prêtresses, & consentent-ils encore moins que leurs femmes soient élevées à cette dignité. Cependant s'il arrive qu'elles soient choisies sans leur participation, la Loi leur défend de s'y opposer, sous peine d'une rigoureuse censure, & de passer pour gens irréligieux, qui veulent troubler l'ordre du culte public.

Desmarchais rapporte les formalités qui s'observent dans l'élection des Prêtresses. On choisit, chaque année, un certain nombre de jeunes vierges, qui sont séparées des autres femmes & consacrées au serpent. Les vieilles Prêtresses sont chargées de ce soin. Elles prennent le temps où le maïs commencent à verdier, & sortant de leurs maisons, qui sont à peu de dis-

tance de
elles e
de tren
des fur
qu'à m
à -dire,
les jeun
douze,
valle,
qu'elles
les maï
résister.
qui ache
qu'elles
Les je
beaucoup
fait appre
servent
partie de
à leur imp
avec des
d'animaux
opération
& sans u
suivie for
cris touch
personne
elles sont

LE.

ombreuse.
ordre de
ucoup de
ent d'une
particu-
u. Tandis
endent à
les Béras
z sur leurs
ils les ser-
. Aussi les
oufent - ils
ils encore
ées à cette
elles soient
oi leur dé-
une rigou-
gens irréli-
e du culte

s qui s'ob-
. On c noi-
ombre de
autres fem-
ieilles Prê-
s prennent
verdir , &
peu de dif-

rance de la ville , armées de grosses massues , elles entrent dans les rues en plusieurs bandes de trente ou quarante. Elles y courent comme des furieuses , depuis huit heures du soir jusqu'à minuit , en criant *nigo bodiname* , c'est-à-dire , dans leur langue , *arrêtez , prenez*. Toutes les jeunes filles , de l'âge de huit ans jusqu'à douze , qu'elles peuvent arrêter dans cet intervalle , leur appartiennent de droit ; & , pourvu qu'elles n'entrent point dans les cours ou dans les maisons , il n'est permis à personne de leur résister. Elles seraient soutenues par les Prêtres , qui acheveraient de tuer impitoyablement ceux qu'elles n'auraient pas déjà tués de leurs massues.

Côte des
Esclaves.

Les jeunes filles sont traitées d'abord avec beaucoup de douceur dans leur Cloître. On leur fait apprendre les danses & les chants sacrés , qui servent au culte du serpent. Mais la dernière partie de ce noviciat est très-sanglante. Elle consiste à leur imprimer dans toutes les parties du corps , avec des pointes de fer , des figures de fleurs , d'animaux & sur-tout de serpens. Comme cette opération ne se fait pas sans de vives douleurs & sans une grande effusion de sang , elle est suivie fort souvent de fièvres dangereuses. Les cris touchent peu ces impitoyables vieilles ; & , personne n'osant approcher de leurs maisons , elles sont sûres de n'être pas troublées dans cette

Côte des
Esclaves.

barbare cérémonie. La peau devient fort belle, après la guérison de tant de blessures. On la prendrait pour un satin noir à fleurs. Mais sa principale beauté aux yeux des Nègres, est de marquer une consécration perpétuelle au service du serpent.

Les jeunes filles rentrent ensuite dans leurs familles, avec la liberté de retourner quelquefois au lieu de leur consécration, pour y répéter les instructions qu'elles ont reçues. Lorsqu'elles deviennent nubiles, c'est-à-dire, vers l'âge de quatorze ou quinze ans, on célèbre la cérémonie de leurs noces avec le serpent. Les parens, fiers d'une si belle alliance, leur donnent les plus beaux pagnes, & la plus riche parure qu'ils puissent se procurer dans leur condition. Elles sont menées au Temple. Dès la nuit suivante, on les fait descendre dans un caveau bien voûté, où l'on dit qu'elles trouvent deux ou trois serpents qui les épousent par commission. Pendant que le mystère s'accomplit, leurs compagnes & les autres Prêtresses, dansent & chantent au son des instrumens, mais trop loin du caveau, pour entendre ce qui s'y passe. Une heure après, elles sont rappelées, sous le nom de femmes du grand serpent, qu'elles continuent de porter toute leur vie.

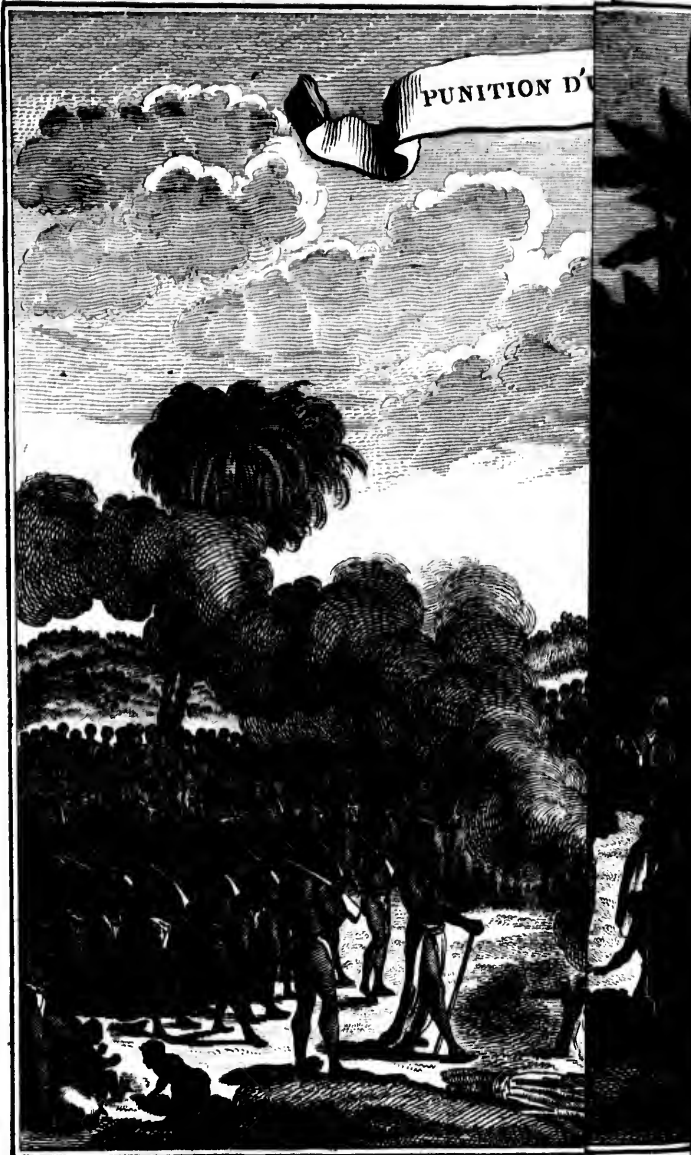
entre les mains du Roi & des Grands

LE

fort belle,
res. On la
rs. Mais sa
ègres, est
e au service

dans leurs
er quelque-
our y répé-
ues. Lorf-
dire, vers
célèbre la
erpent. Les
ur donnent
iche pature
condition.
it suivante,
bien voûte,
a trois ser-
n. Pendant
mpagnes &
rent au son
reau, pour
près, elles
s du grand
toute leur

les Grands



Bernard Doreil.

que résid
civile &
le Roi fa
posé de p
le fait &
des suffra
tence est
prouve pa
le droit de
verain.

Il y a po
de Juida.
femmes du
gués par c
beaucoup
par l'une c
Le Roi
un jeune h
de femme
plusieurs Pr
lui avait fait
quelque aut
l'ayant rete
il fut surpr
plice assez
ses autres r
Mais, lorsqu
put s'empêch

que réside l'autorité suprême, avec l'administration civile & militaire. Mais, dans les cas de crime, le Roi fait assembler son Conseil, qui est composé de plusieurs personnes choisies, leur expose le fait & recueille les opinions. Si la pluralité des suffrages s'accorde avec ses idées, la Sentence est exécutée sur-le-champ. S'il n'approuve pas le résultat du Conseil, il se réserve le droit de juger, en vertu de son pouvoir souverain.

Côte des
Esclaves:

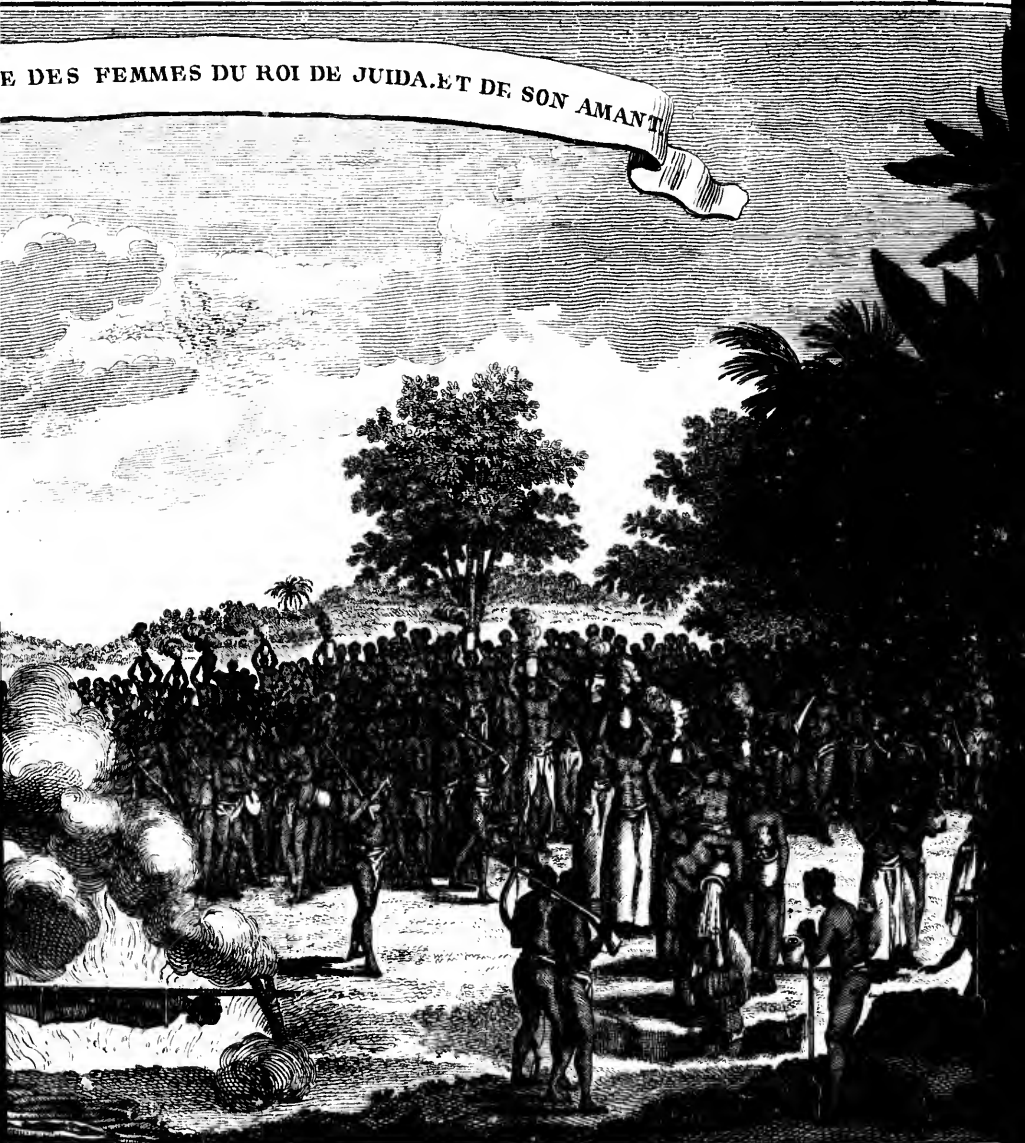
Il y a peu de crimes capitaux dans le Royaume de Juda. Le meurtre & l'adultère avec les femmes du Roi, sont les seuls qui soient distingués par ce nom. Quoique les Nègres craignent beaucoup la mort, ils s'y exposent quelquefois par l'une ou l'autre de ces deux voies.

Le Roi fit arrêter un jour dans son Palais un jeune homme, qui s'y était enfermé en habit de femme, & qui avait obtenu les faveurs de plusieurs Princesses. La crainte d'être découvert lui avait fait prendre la résolution de passer dans quelque autre pays; mais un reste d'inclination l'ayant retenu deux jours près d'une femme, il fut surpris avec elle. Il n'y eut point de supplice assez cruel pour lui arracher le nom de ses autres maîtresses. Il fut condamné au feu. Mais, lorsqu'il fut au lieu de l'exécution, il ne put s'empêcher de rire en voyant plusieurs femmes



Bonard Vivant.

DES FEMMES DU ROI DE JUUDA. ET DE SON AMANT



Côte des
Esclaves,

qui avaient eu de la faiblesse pour lui , fort empressées à porter du bois pour son bûcher. Il déclara publiquement quelles étaient là-dessus ses idées , mais sans faire connaître les coupables par leur nom. La fermeté & la grandeur d'ame de ce jeune homme , incapable de trahir ce qu'il avait aimé , méritaient un meilleur sort ; mais ses maîtresses ne méritaient gueres un amant si généreux.

La rigueur de la Loi , sur cet article , rend les femmes extrêmement circonspectes dans leurs intrigues , sur-tout celles du Roi. Elles se croient obligées de s'aider mutuellement pour toutes sortes de services. Mais l'attention des hommes est si exacte sur leur conduite qu'elles échappent rarement à la punition. La sentence de mort suit immédiatement le crime , & les circonstances de l'exécution sont terribles. Les Officiers du Roi font creuser deux fosses , longues de six ou sept pieds , sur quatre de largeur & cinq de profondeur. Elles sont si près l'une de l'autre , que les deux criminels peuvent se voir & se parler. Au milieu de l'une , on plante un pieu auquel on attache la femme , les bras derrière le dos. Elle est liée aussi par les genoux & par les pieds. Au fond de l'autre fosse , les femmes du Roi font un amas de petits fagots. On plante aux deux bouts deux petites fourches

de bo
fer, &
muer.
de bo
on me
manier
au cor
Ce sup
ne pré
fond d
étouffé
l'ardeu
ligne c
dans la
de terr
Auffi
fortent
soixante
jours d
du Roi
cune p
brûlant
sur la t
il est i
cours d
on arra
dans la
terre.

de bois. L'amant est lié contre une broche de fer, & ferré si fortement qu'il ne se peut remuer. On place la broche sur les deux fourches de bois, qui servent comme de chenets. Alors on met le feu aux fagots. Ils sont disposés de manière, que l'extrémité de la flamme touche au corps & rôtit le coupable par un feu lent. Ce supplice serait d'une horrible cruauté, si l'on ne prenait soin de lui tourner la tête vers le fond de la fosse; de sorte qu'il est le plus souvent étouffé par la fumée, avant qu'il ait pu ressentir l'ardeur du feu. Lorsqu'il ne donne plus aucun signe de vie, on délie le corps, on le jette dans la fosse, & sur-le-champ elle est remplie de terre.

Aussi-tôt que l'homme est mort, les femmes sortent du Palais, au nombre de cinquante ou soixante, aussi richement vêtues qu'aux plus grands jours de fêtes: elles sont escortées par les gardes du Roi, au son des tambours & des flûtes; chacune porte sur la tête un grand pot rempli d'eau brûlante, qu'elles vont jeter, l'une après l'autre, sur la tête de leur malheureuse compagne: comme il est impossible qu'elle ne meure pas dans le cours de ce supplice, on délie aussi *sur le corps*, on arrache le pieu, & l'on jette l'un & l'autre dans la fosse, qui est remplie de pierres & de terre.

Côte des
Efciaves. Le Roi se sert quelquefois de ses femmes pour l'exécution des Arrêts qu'il prononce : il en détache trois ou quatre cens , avec ordre de piller la maison du criminel , & de la détruire jusqu'aux fondemens. Comme il est défendu de les toucher sous peine de mort , elles remplissent tranquillement leur commission. Un Nègre fut informé qu'on le chargeait de certains crimes , & que les ordres étaient déjà donnés pour le pillage & la ruine de sa maison ; son malheur étoit si pressant , qu'il ne lui restait pas même le temps de se justifier ; mais se rendant témoignage de son innocence , loin de prendre la fuite , il résolut d'attendre chez lui les femmes du Roi ; elles parurent bientôt , & surprises de le voir , elles le pressèrent de se retirer , pour leur laisser la liberté d'exécuter leurs ordres : au-lieu d'obéir , il avait placé autour de lui deux milliers de poudre , & leur déclarant qu'il n'avait rien à se reprocher , il jura que si elles s'approchaient , il allait se faire sauter avec tout ce qui était autour de lui : cette menace leur causa tant d'effroi , qu'elles se hâtèrent de retourner au Palais , pour rendre compte au Roi du mauvais succès de leur entreprise : les amis du Nègre l'avaient servi dans l'intervalle , & les preuves de son innocence parurent si claires , qu'elles firent révoquer la sentence. Les Rois ont établi la même méthode pour humilier quelque-

fois le
orgueil
pour ra
fourniss
propo
les fem
se rend
aime n
d'accou
une lég
dament

La pl
amende

La le
trier est
mutilati
de solli
le chang
nissement

Le R
à l'ainé
essentiell
obligés
vit l'exe

Une a
c'est qu
Grands
Zinghé

fois les Grands , lorsqu'ils sont choqués de leur orgueil : ils envoient deux ou trois mille femmes pour ravager les terres de ceux qui manquent de soumission pour leurs ordres, ou qui rejettent des propositions raisonnables. Le respect va si loin pour les femmes , que personne n'osant les toucher sans se rendre coupable d'un nouveau crime, le rébelle aime mieux prêter l'oreille à des propositions d'accommodement , que de se voir dévorer par une légion de furies, ou de violer une loi fondamentale de l'Etat.

Côte des
Esclaves.

La plupart des autres crimes sont punis par une amende pécuniaire au profit du Roi.

La loi du talion est fort en usage ; le meurtrier est puni par la mort du meurtrier , & la mutilation par la perte du même membre. A force de sollicitations, on obtient quelquefois du Roi le changement du dernier supplice en un bannissement.

Le Royaume est héréditaire & passe toujours à l'aîné des fils, à moins que , par des raisons essentielles à l'Etat , les Grands ne se croient obligés de choisir un de ses freres , comme on en vit l'exemple en 1725.

Une autre loi, qui n'est pas moins inviolable, c'est qu'aussi-tôt que le successeur est né, les Grands le transportent dans la Province de Zinghé , sur la frontière du Royaume, à l'ouest,

Côte des Esclaves. pour y être élevé comme un homme privé, sans aucune connaissance de son rang & des droits de sa naissance, & sans les instructions qui conviennent au Gouvernement. Personne n'a la liberté de le visiter, ni de recevoir ses visites. Ceux qui sont chargés de sa conduite, n'ignorent pas qu'il est fils de Roi; mais ils sont obligés, sous peine de mort, de ne lui en rien apprendre, & de le traiter comme un de leurs enfans. Le Roi qui occupait le trône, du temps de Desmarchais, avait gardé les pourceaux du Nègre qu'il prenait pour son pere, lorsque les Grands vinrent le reconnaître pour leur Souverain, après la mort de son prédécesseur. Il ne faut pas chercher les motifs de cette éducation dans des considérations morales, qui sont fort loin des Nègres. Comme ce jeune Prince se trouve appelé au gouvernement d'un Royaume dont il ignore les intérêts & les maximes, il est obligé de prendre l'avis des Grands dans toutes sortes d'occasions, & de se remettre sur eux du soin de l'administration; ainsi, le pouvoir se perpétue d'autant plus sûrement entre leurs mains, que leurs dignités & leurs titres sont héréditaires, & que c'est toujours l'aîné des enfans mâles qui succède au rang & à la fortune de son père: il est vrai qu'il n'est pas trop convenable que le fils & l'héritier d'un Roi garde les pourceaux; mais l'éducation que les

Princes
rement
par-tout
que par
reusement

On n
le Roi
jour à
de lit d
question
aussi fac
C'est app
peuple,
pour él
par l'inc
l'on en

La c
ment po
en soie
femmes
la porte
dessus le
large de
qui est
pendre

Le R
toujours
vêtues,

Princes reçoivent dans leur Palais , est ordinairement plus mauvaise que celle qu'ils auraient par-tout ailleurs , & ils ne peuvent y remédier que par l'éducation de l'expérience, qui malheureusement est un peu tardive.

On ne fait jamais dans quelle partie du Palais le Roi passe la nuit. Bosman ayant demandé un jour à son principal Officier, où était la chambre de lit du Roi, n'obtint pour réponse qu'une autre question : où croyez-vous que Dieu dorme ; il est aussi facile, ajouta-t-il, de savoir où le Roi dort. C'est apparemment pour augmenter le respect du peuple, qu'on le laisse dans cette ignorance, ou pour éloigner du Roi d'autres sortes de périls, par l'incertitude où l'on serait de le trouver, si l'on en voulait à sa vie.

La couleur rouge est réservée si particulièrement pour la Cour, qu'en fil & en laine, comme en soie & en coton, il n'y a que le Roi, ses femmes & ses domestiques qui aient le droit de la porter ; les femmes du Palais ont toujours par-dessus leur pagne, une écharpe de cette couleur, large de dix doigts, & longue de dix aunes, qui est liée devant elles, & dont elles laissent pendre les deux bouts.

Le Roi passe sa vie avec ses femmes. Il en a toujours six de la première classe, richement vêtues, & couvertes de bijoux, qui se tiennent

Côte des
Esclaves.

Côte des
Esclaves.

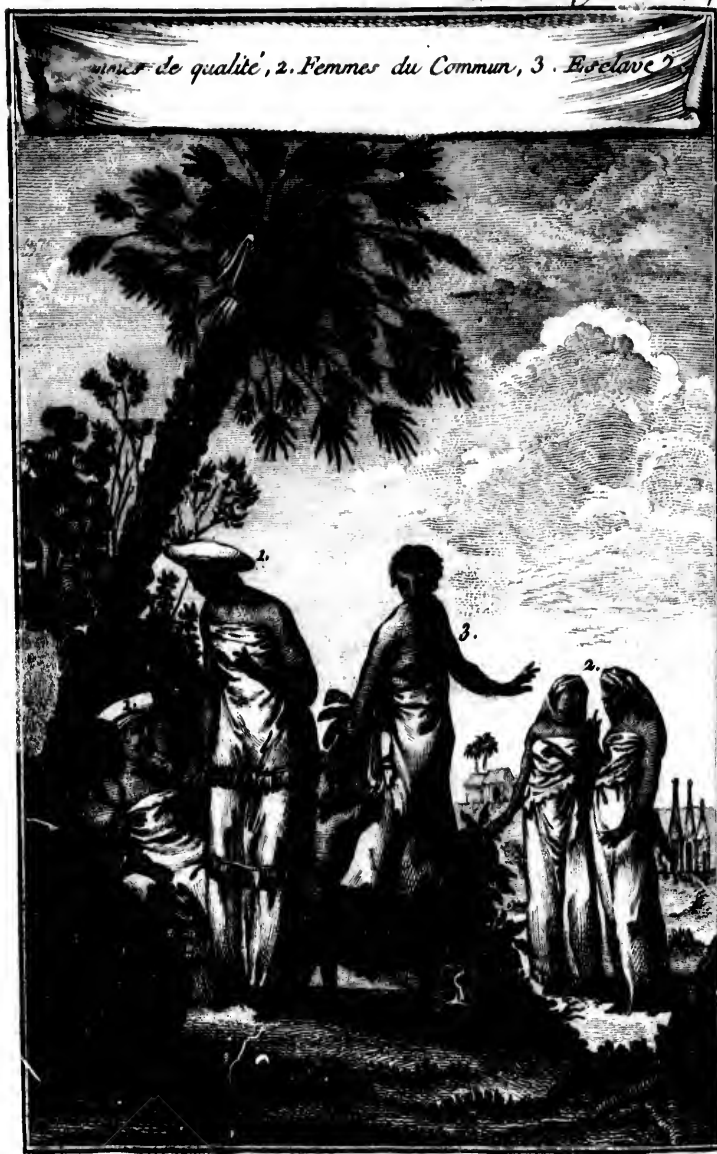
à genoux près de lui : dans cette posture , elles s'efforcent de l'amuser par leur entretien ; elles l'habillent , elles le servent à table , avec une vive émulation pour lui plaire. S'il s'en trouve une qui excite ses desirs , il la touche doucement , il frappe des mains , & ce signal avertit les autres qu'elles doivent se retirer : elles attendent qu'il les rappelle , ou qu'il en demande six autres ; ainsi , la scène change continuellement , au moindre signe de sa volonté. Ses femmes sont distinguées en trois classes : la première classe est composée des plus belles & des plus jeunes , & le nombre n'en est pas borné. Celle qui devient mere du premier fils , passé pour la Reine , c'est-à-dire , pour la principale femme du Palais , & sert de chef à toutes les autres : elle commande dans toute l'étendue de la Maison Royale , sans autre supérieure que la Reine mere , dont l'autorité dépend du plus ou du moins d'ascendant qu'elle a su conserver sur le Roi son fils. Cette Reine-mere a son appartement séparé , avec un revenu fixe pour son entretien : lorsqu'elle s'attire un peu de considération , les présens lui viennent en abondance ; mais elle est condamnée pour toute sa vie au veuvage.

La seconde classe comprend celles qui ont eu des enfans du Roi , ou que leur âge & leurs maladies ne rendent plus propres à son amusement.

A L E

ure , elles
rien ; elles
c une vive
ve une qui
, il frappe
es qu'elles
il les rap-
ainsi , la
ndre signe
nguées en
posée des
e nombre
mere du
st-à-dire ,
& sert de
nde dans
ns autre
l'autorité
t qu'elle
e Reine-
n revenu
ttire un
viennent
our toute

i ont eu
eurs ma-
sement.



FEMMES DE LA CÔTE DES ESCLAVES .

La troisieme
les autres
nombre d
sous pein
aucun con
ne jamais

Si le R
sont oblig
qu'elles ap
sent aussi-
terne cont
reuse trou
les yeux.

Philips
femmes du
le chemin.
même côté
de retour
glais croya
ils avaient
qui les salu
tête, qui ba
tendre de
marques de

Malgré
aux femme
avec peu d
autant d'es

La troisieme est composée de celles qui servent les autres ; elles ne laissent pas d'être comptées au nombre des femmes du Roi, & d'être obligées, sous peine de mort, non-seulement à ne lier aucun commerce avec d'autres hommes, mais à ne jamais sortir du Palais sans sa permission.

Côte des
Esclaves.

Si le Roi sort du Palais avec ses femmes, elles sont obligées d'avertir par un certain nombre d'hommes qu'elles apperçoivent sur la route, un homme qui sent aussi-tôt le péril, tombe à genoux, se prosterne contre terre, & laisse passer cette dangereuse troupe, sans avoir la hardiesse de lever les yeux.

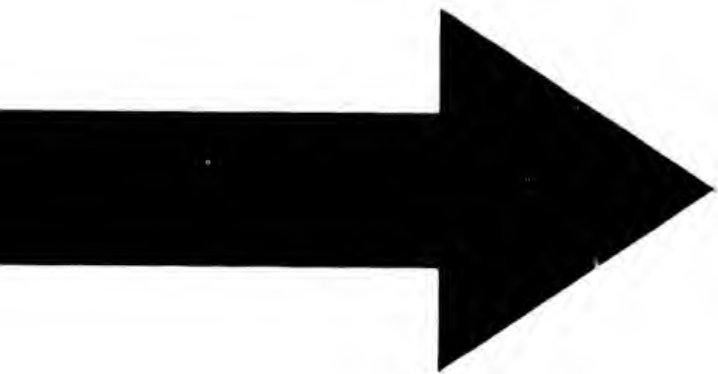
Philips observa souvent qu'à l'approche des femmes du Roi, tous les Nègres abandonnaient le chemin. S'ils voyaient un Anghis s'avancer du même côté, ils l'avertissaient par divers signes, de retourner, ou de se retirer à l'écart. Les Anglais croyaient satisfaire au devoir en s'arrêtant ; ils avaient le plaisir de voir toutes ces femmes qui les saluaient à leur passage, qui baissaient la tête, qui baisaient les mains, & qui faisaient entendre de grands éclats de rire, avec d'autres marques de contentement & d'admiration.

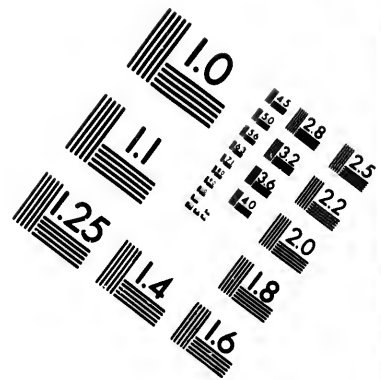
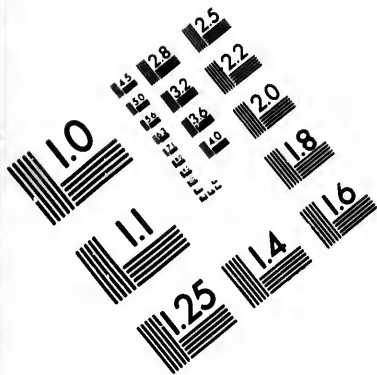
Malgré tous les respects que le peuple rend aux femmes du Roi, ce Prince les traite lui-même avec peu de considération ; il les emploie, comme autant d'esclaves, à toutes sortes de services ; il



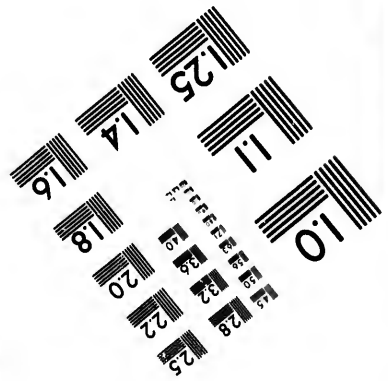
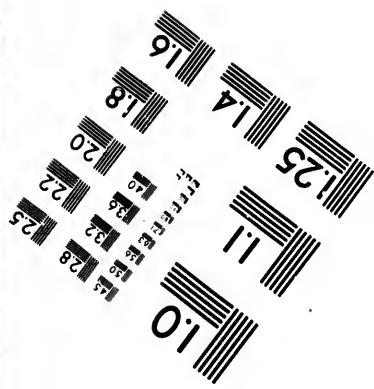
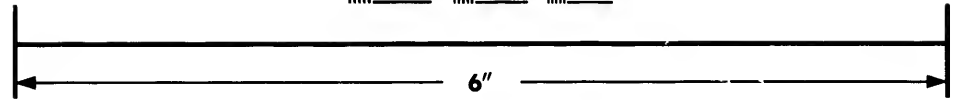
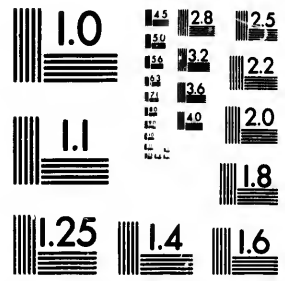
Bernard Orsi
ES.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4501

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0

10
10

Côte des
Esclaves.

les vend aux marchands de l'Europe, sans autre règle que son caprice, & si l'on en croit Desmarchais, le Palais Royal est moins un serail, qu'une de ces loges que les Français du pays appellent *captiveries*. Il assure que si le Roi n'a point d'esclaves dans ses prisons, il ne balance point à prendre une partie de ses femmes, auxquelles il fait donner aussi-tôt la marque de la Compagnie, qui les arrête & qui les fait partir sans regret pour l'Amérique : Philips confirme ce témoignage. En 1693, dit-il, faute d'esclaves ordinaires pour en fournir aux vaisseaux, le Roi vendit trois ou quatre cens de ses propres femmes, & parut fort satisfait d'avoir rendu la cargaison complète. On ne saurait douter de la vérité de ce récit ; cependant les Hollandais n'ont jamais obtenu de ces cargaisons de Reines, & Bosman, qui était sur la côte vers le même temps, raconte seulement qu'à la moindre occasion de dégoût, le Roi vend quelquefois dix-huit ou vingt de ses femmes ; il ajoute que ce retranchement n'en diminue pas le nombre, parce que trois de ses principaux Capitaines ont pour unique office de remplir continuellement les vides. Lorsqu'ils découvrent une jeune & belle fille, leur devoir est de la présenter au Roi : chaque famille se croit honorée de contribuer aux plaisirs de son maître : une fille que son mau-

vais fort
ou trois
Prince ; ap
pendant t
des femme
le titre d
fortune ;
prompte
Bosman ra
jetté les y
à se saisir
reur qu'e
prendre la
qu'elle dé
tourna ver
& s'y éra
noyée avan
Dès qu
c'est un fig
en droit d
les loix, l
suspendus
passions à
commettre
sensés se re
qu'ils ne p
d'être volé
& les Eur

sans autre
croit Def-
un serail ,
du pays ap-
le Roi n'a
ne balance
nmes, aux-
arque de la
fait partir
confirme ce
esclaves or-
ux , le Roi
es propres
ir rendu la
outer de la
Hollandais
de Reines,
s le même
ndre occa-
uefois dix-
ute que ce
mbre, parce
s ont pour
ement les
e & belle
t au Roi:
contribuet
e son mau-

vais fort condamne à cet emploi , obtient deux
ou trois fois l'honneur d'être caressée par ce
Prince; après quoi , elle est ordinairement négligée
pendant tout le reste de sa vie ; aussi la plupart
des femmes sont-elles fort éloignées de regarder
le titre de femme du Roi comme une grande
fortune ; il s'en trouve même qui préfèrent une
prompte mort aux miseres de cette condition.
Bosman rapporte qu'un des trois Capitaines ayant
jetté les yeux sur une jeune fille , & se disposant
à se saisir d'elle pour la conduire au Roi , l'hor-
reur qu'elle conçut pour leur dessein , lui fit
prendre la fuite : ils la poursuivirent ; mais lors-
qu'elle désespéra de pouvoir leur échapper , elle
tourna vers un puits qui se présenta dans sa course,
& s'y étant jettée volontairement , elle y fut
noyée avant qu'on pût la secourir.

Dès que la mort du Monarque est publiée ;
c'est un signal de liberté, qui met tout le peuple
en droit de se conduire au gré de ses caprices ;
les loix , l'ordre & le gouvernement paraissent
suspendus ; ceux qui ont des haines & d'autres
passions à satisfaire , prennent ce temps pour
commettre toutes sortes d'excès ; aussi les habitans
sensés se renferment-ils dans leurs maisons, parce
qu'ils ne peuvent en sortir sans s'exposer au risque
d'être volés ou maltraités ; il n'y a que les Grands
& les Européens qui puissent paraître sans dan-

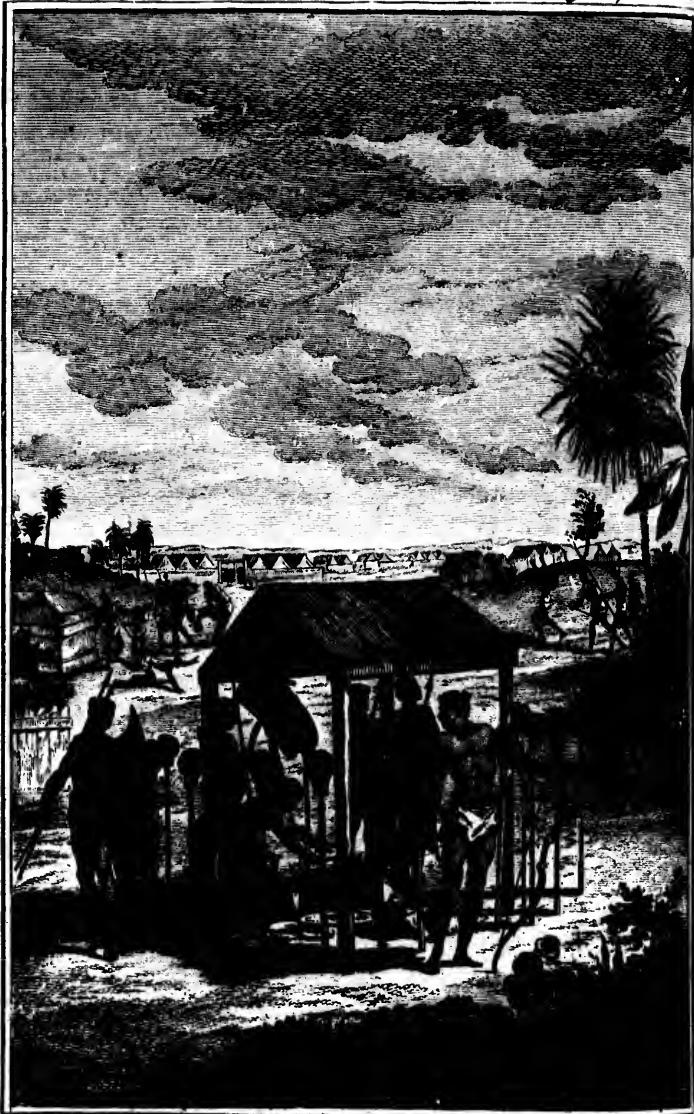
Côte des
Esclaves.

Côte des
Esclaves. ger, encore ne doivent-ils leur sûreté qu'à leur cortège, qui est assez bien armé pour les garantir des insultes de la populace; les femmes ne peuvent faire un pas sans avoir quelque outrage à redouter; enfin le désordre & le tumulte sont extrêmes; heureusement qu'ils ne durent pas plus de quatre ou cinq jours, après la publication de la mort du Roi. Les Grands emploient ce temps à chercher le Prince qui doit lui succéder: ils l'amenent au Palais, une décharge de l'artillerie avertit le peuple qu'on lui a donné un nouveau Roi; au même instant, tout rentre dans l'ordre, le commerce renâit, les marchés sont ouverts, & chacun retourne à ses emplois ordinaires.

Aussi-tôt que le nouveau Roi s'est mis en possession du Palais, il donne des ordres pour les funérailles de son pere. Cette cérémonie est annoncée par trois décharges de cinq pièces de canon, l'un à la pointe du jour, l'autre à midi, & la troisième au coucher du Soleil. La dernière est suivie d'une infinité de cris lugubres, sur-tout dans le Palais & parmi les femmes. Le Grand-Sacrificateur, qui a la direction de cette pompe funèbre, fait creuser une fosse de quinze pieds quarrés & cinq pieds de profondeur. Au centre on fait, en forme de caveau, une ouverture de huit pieds quarrés, au milieu de laquelle on place le corps du Roi avec beaucoup de cérémonie. Alors le
Grand-Sacrificateur

ALÉ

été qu'à leur
sur les garan-
mes ne peu-
ne outrage à
umulte font
rent pas plus
ication de la
ce temps à
er: ils l'ame-
tillerie aver-
ouveau Roi;
l'ordre, le
ouverts, &
naires.
mis en pos-
es pour les
ie est annon-
s de canon,
i, & la troi-
re est suivie
out dans le
nd-Sacrifica-
pe funèbre,
s quarrés &
on fait, en
huit pieds
ce le corps
e. Alors le
Sacrificateur



Bernard Orsini

TOMBEAUX DES ROIS DE GUINÉE,
tirés de Bry.

Grand-Sa
femmes,
gées de to
pagner le
duit à la
c'est-à-dir
tité de ter
Après le
font destir
pas fixé. Il
& du Gran
monde ign
les Domest
dans ces ci
la cérémon
s'y en a qu
dition, & q
au tombeau
favori. L'é
n'est revêtu
même la lib
der quelque
Sacrificateur
demandes le
tité de droit
sion. Dans
vient à son
exempts de

Tome II

Grand-Sacrificateur choisit huit des principales femmes, qui sont vêtues de riches habits & chargées de toutes sortes de provisions, pour accompagner le mort dans l'autre monde. On les conduit à la fosse, où elles sont enterrées vives, c'est-à-dire, étouffées presque aussitôt par la quantité de terre qu'on jette dans le caveau.

Après les femmes, on amène les hommes qui sont destinés au même sort. Le nombre n'en est pas fixé. Il dépend de la volonté du nouveau Roi & du Grand-Sacrificateur ; mais, comme tout le monde ignore sur qui leur choix doit tomber, les Domestiques du Roi mort se tiennent à l'écart dans ces circonstances, & ne reparoissent qu'après la cérémonie. De tous les Officiers du Palais, il n'y en a qu'un dont le sort soit réglé par sa condition, & qui ne peut éviter de suivre son maître au tombeau : c'est celui qui porte le titre de favori. L'état de cet homme est fort étrange. Il n'est revêtu d'aucun office à la Cour ; il n'a pas même la liberté d'y entrer si ce n'est pour demander quelque faveur. Il s'adresse alors au Grand-Sacrificateur qui en informe le Roi, & toutes ses demandes lui sont accordées. Il a d'ailleurs quantité de droits qui lui attirent beaucoup de distinction. Dans les marchés, il prend tout ce qui convient à son usage, & les Européens sont seuls exempts de cette tyrannie. Son habit est une robe

Côte des
Esclaves.

Côte des
Esclaves.

à grandes manches, avec un capuchon qui ressemble à celui des Bénédictins. Il porte une canne à la main. Il est exempt de toutes sortes de taxes & de travaux. Cette liberté absolue, jointe aux témoignages de respect qu'il reçoit de tous les Nègres, rendrait sa vie fort heureuse si elle ne dépendait pas de celle d'autrui ; mais elle doit être empoisonnée continuellement par l'idée du fort qui le menace. A peine le Roi est-il mort qu'on le garde soigneusement à vue ; & sa tête est la première qui tombe aussi-tôt que les femmes ont disparu dans le tombeau.

Autant les Nègres de la Côte d'Or sont belliqueux, autant ceux de Juida sont timides. On a vu qu'en 1726 ils se laisserent battre honteusement par une poignée de Nègres du Royaume de Dahomay. Ce n'est point un déshonneur dans la Nation d'avoir abandonné son poste & ses armes pour prendre la fuite. Outre que les Grands en donnent toujours l'exemple, chacun est porté, par son propre intérêt, à justifier dans autrui ce qu'il aurait fait lui-même.

Les Nègres de Juida ont pourtant un grand avantage sur leurs voisins. Ils sont pourvus d'armes à feu. Ils s'en servent fort habilement. Avec du courage & de la conduite, ils donneraient bientôt la loi à toutes les Nations qui les environnent.

Dans cette région, la saison des pluies com-

mence à
commenc
dangereu
ne se dét
cabanes.
pour les M
moins en
aussi arde
feu. Dans
qu'il nous
four. Il n
faire raffra
avec de g

Le tert
tile qu'on
qu'il produ
sont rares
l'Euphrate
lité n'empê
grand crim
d'en coupe
des Nègres
gers ne son
habitans. Il
pour avoir
Leurs marc
leurs gens
consécration

mence au milieu du mois de Mai & finit au commencement du mois d'Août. C'est un temps dangereux pendant lequel les habitans mêmes ne se déterminent pas aisément à sortir de leurs cabanes. Mais le péril est encore plus redoutable pour les Matelots Européens. L'eau du ciel tombe moins en gouttes de pluie qu'en torrens. Elle est aussi ardente que si elle avait été chauffée sur le feu. Dans les lieux étroits, l'air est aussi chaud qu'il nous le paraît en Europe à l'ouverture d'un four. Il n'y a point d'autre ressource que de se faire rafraîchir continuellement par les Nègres avec de grands éventails de peau.

Le terroir de Juida est rouge. Il est aussi fertile qu'on en peut juger par les trois moissons qu'il produit annuellement. Cependant les arbres sont rares sur la côte, jusqu'à ce qu'on ait passé l'Euphrate, & ne portent aucun fruit. Leur stérilité n'empêche pas qu'on ne regarde comme un grand crime dans la Nation de les abattre ou d'en couper même une branche. Ils sont respectés des Nègres comme autant de divinités. Les étrangers ne sont pas moins sujets à cette loi que les habitans. Il en coûta cher à quelques Hollandais pour avoir entrepris un jour de couper un arbre. Leurs marchandises furent pillées, & plusieurs de leurs gens massacrés. Desmarchais juge que cette consécration des arbres est une invention politi-

Côte des
Esclaves.

Végétaux.

**Côte des
Éclaves.**

que des Rois du pays pour empêcher que le peu qui en reste ne soit entièrement détruit.

Le pays est rempli de palmiers, mais les habitans ont peu de passion pour le vin qu'on en tire. Leur biere est une liqueur qu'ils préfèrent au vin, & la plupart ne cultivent leurs palmiers qu'en faveur de l'huile.

Le *polou*, ou l'arbre qui porte le nom de *fro-mager* dans les Isles de l'Amérique, est ici fort commun, & produit une espèce de duvet court, mais d'une grande beauté, qui fait de fort bonnes étoffes lorsqu'il est bien cardé. Un Directeur Anglais en fit teindre une pièce en écarlate. Tous les Européens du pays furent charmés de sa finesse, de sa force & de l'excellence incomparable de la couleur. On pourrait employer aussi cette espèce de coton à faire des chapeaux qui seraient tout-à-la-fois beaux, légers & fort chauds.

Le terroir de Juida est aussi propre à la culture des cannes de sucre & d'indigo qu'aucun autre pays du monde. L'indigo y croît déjà fort abondamment, & il égale, s'il ne surpasse pas, celui de l'Asie & de l'Amérique.

Toutes les racines, qui croissent sur la Côte d'Or, croissent avec peu de culture dans le pays de Juida. Il a les mêmes sortes de bled que la Côte d'Or, & on en fait les mêmes usages.

Tous les
boivent u
de leurs p
trente bra
de large,
être que f
On n'en f
la fièvre. I
est trop ch
mêler une
fait une
ajoute qu'
pays. Les
leur pain.
Le Roy
servir de r
phans, les
montagnes
rieures. On
& de toute
lement mé
ment jolis,
leur mon
fouet à la
cieux qu'on
corrections.
Les oises

Tous les habitans, sans en excepter les esclaves, boivent uniquement de la biere, parce que l'eau de leurs puits, qui ont ordinairement vingt ou trente brasses de profondeur sur sept ou huit pieds de large, est si froide & si crue, qu'elle ne peut être que fort mal-saine dans un climat si chaud. On n'en saurait boire quatre jours sans gagner la fièvre. D'un autre côté, comme la biere forte est trop chaude, les Européens sont obligés d'y mêler une égale quantité d'eau, ce qui en fait une liqueur saine & agréable; Bosman ajoute qu'il n'y a pas un seul four dans le pays. Les habitans cuisent tout à l'eau, jusqu'à leur pain.

Le Royaume de Juida est trop peuplé pour servir de retraite aux bêtes farouches. Les éléphans, les buffles & les tigres s'arrêtent dans les montagnes qui séparent le pays des terres intérieures. On y voit les plus beaux singes du monde, & de toutes les espèces, mais ils sont tous également méchans. Ceux de Jaquin sont extrêmement jolis, & capables d'apprendre tout ce qu'on leur montre pourvu qu'on les instruisse le fouet à la main. Ils sont d'un naturel si capricieux qu'on ne peut les vaincre qu'à force de corrections.

Les oiseaux les plus extraordinaires du pays

 Côte des
Esclaves.

 Animaux.

Côte des
Esclaves.

ont déjà paru dans la description des Côtes Occidentales de l'Afrique, sous le nom général d'oiseaux rouges, bleus, noirs ou jaunes. Ils ne sont pas connus autrement, & leur différence ne consiste que dans l'éclat de leurs nuances, qui sont un peu plus vives & plus luisantes. A chaque mue, ces oiseaux changent de couleur; de sorte qu'après avoir été noirs une année, ils deviennent bleus ou rouges l'année suivante, & jaunes ou verts l'année d'après. Leurs changemens ne roulent jamais qu'entre cinq couleurs; & jamais ils n'en prennent plus d'une à-la-fois. Le Royaume de Juida est rempli de ces charmans animaux; mais ils sont d'une délicatesse qui les rend fort difficiles à transporter.

Si l'on mangeait les chauves-souris en Afrique, comme aux Indes Orientales, on n'aurait jamais à craindre la famine. Elles sont si communes, qu'elles obscurcissent le ciel au coucher du Soleil. Le matin, à la pointe du jour, elles s'attachent au sommet des grands arbres pendues l'une à l'autre comme un essaim d'abeilles ou comme une grappe de noix de cocos. C'est un amusement de rompre cette chaîne d'un coup de fusil, & de voir l'embarras où ces hideuses créatures sont pendant le jour. Leur grosseur commune est celle d'un poulet. Elles entrent souvent

dans les
temps de
une sorte
les presse
d'en mar
Parmi
mer. On
lorsqu'il s
voir le c
trouve d
est fort v
Lorsqu'il
qu'il ait t
faits sont
il l'obser
se retire.
trouve pr
les specta
La sûre
ne tient p
tance. La
ferait d'ar
soudaine
tions, la b
ne laisse a
n'y a poi
térêt mên
gres, qui

dans les maisons, où les Nègres se font un passe-temps de les tuer ; mais ils les regardent avec une sorte d'horreur : & quoique la faim paraisse les presser continuellement, ils ne sont pas tentés d'en manger.

Parmi les poissons on distingue le singe de mer. On le prend à la ligne ou avec le harpon, lorsqu'il s'approche assez d'un vaisseau pour recevoir le coup. C'est un fort gros animal. Il s'en trouve d'environ dix pieds de long. Ce poisson est fort vif & nage avec beaucoup de légèreté. Lorsqu'il se montre sur la surface de l'eau, avant qu'il ait saisi l'hameçon, ses mouvemens & ses sauts sont fort amusans. Il approche de l'amorce, il l'observe, il y touche du bout des lèvres & se retire. Il l'avale enfin ; mais, aussi-tôt qu'il se trouve pris, il fait cent contorsions qui réjouissent les spectateurs.

La sûreté des Européens sur la Côte de Juda ne tient point à leurs Forts peu capables de résistance. La seule utilité d'une barrière si faible ferait d'arrêter les premiers coups dans une attaque soudaine ; car, outre le mauvais état des fortifications, la barre qui est entre les mains des Nègres, ne laisse aucune espérance de secours par mer. Il n'y a point d'autre principe de sûreté que l'intérêt même des Marchands & des Seigneurs Nègres, qui préfèrent l'entretien habituel du com-

mence à un pillage passager ; & , sans une raison
 Côte des si puiffante, tous les Forts des Européens seraient
 Esclaves. détruits depuis long-temps. Il en est tout autre-
 ment sur la Côte d'Or , où non-seulement les For-
 teresses sont plus considérables , mais où la facilité
 d'aborder sur la Côte donne constamment celle
 d'y porter du secours.

On lit dans Desmarchais que , non-seulement
 la disposition des appartemens intérieurs est fort
 belle dans le Palais du Roi de Juda, mais que
 les meubles n'ont rien d'inférieur à ceux de l'Eu-
 rope. On y voit des lits magnifiques, des fau-
 teuils, des canapés, des tabourets, en un mot,
 tout ce qui peut servir à l'ornement d'une mai-
 son. Les Grands & les riches Négocians imitent
 l'exemple du Roi. Ils ont jusqu'à d'habiles Cuisi-
 niers Nègres qui ont pris des leçons dans nos
 Comptoirs; & les Facteurs, qui dînent chez eux,
 ne trouvent pas de différence entre leurs tables
 & celles des meilleures Maisons de l'Europe. Ils
 ont déjà pris l'usage de faire des provisions de
 vins d'Espagne & de Canarie, de Madere &
 même de France. Ils aiment l'eau-de-vie & les
 liqueurs fines. Ils savent distinguer les meilleures.
 Les confitures, le thé, le café & le chocolat ne
 leur sont plus étrangers. Le linge de leur table
 est fort beau. Ils ont jusqu'à de la vaisselle d'ar-
 gent & de la porcelaine. Enfin loin de conserver

aucune
 seulemen
 garde né
 car on a
 peuple.

En 17
 d'Elbée,
 dra, voi
 avaient un
 bée pria
 bâtir un
 leur avait
 incommo
 pour la su
 fra. Le M
 vaient cor
 firait pas
 plainte, d
 dettes de
 de vingt-
 toir d'Offi
 deux Gra
 sonnes po
 qu'il ne p
 de bâtir s
 » comme
 » deux p
 » en auro

aucune trace de l'ancienne barbarie, ils sont non-seulement civilisés, mais polis. Cet éloge ne regarde néanmoins que les Grands & les riches, car on apperçoit peu de changement dans le peuple.

En 1770, un Commandant Français, nommé d'Elbée, fit un voyage dans le Royaume d'Ardra, voisin de celui de Juida. Les Français y avaient un Comptoir dans le canton d'Offra. D'Elbée pria le Roi de leur laisser la liberté d'en bâtir un autre à leur gré, parce que celui qu'il leur avait donné lui-même était trop petit & fort incommode. Il le supplia de donner des ordres pour la sûreté du Directeur & des Facteurs d'Offra. Le Monarque répondit que les Français pouvaient compter sur sa protection; qu'il ne souffrirait pas qu'on leur donnât le moindre sujet de plainte, & qu'il allait même ordonner que les dettes de ses sujets fussent payées dans l'espace de vingt-quatre heures; qu'à l'égard du Comptoir d'Offra, il chargerait le Prince son fils & ses deux Grands Capitaines de s'y rendre en personnes pour faire augmenter les bâtimens; mais qu'il ne pouvait permettre aux Facteurs Français de bâtir suivant les usages de leur pays: « Vous » commencerez, lui dit-il, par une batterie de » deux pièces de canon; l'année d'après vous » en aurez une de quatre, &, par degrés, votre

Côte des
Esclaves.

Voyage de
d'Elbée.

Royaume
d'Ardra.

Côte des
Esclaves.

» Comptoir deviendra un Fort, qui vous rendra
» maître de mon pays, & capable de me donner
» des loix. »

D'Elbée dîna chez le Grand-Prêtre d'Ardra, qui, par une complaisance singulière & contraire aux usages du pays, lui laissa voir ses femmes. Elles étaient rassemblées dans une galerie au nombre de soixante-dix ou quatre-vingt, assises sur des nattes des deux côtés de la galerie, assez serrées l'une près de l'autre. L'arrivée du Pontife & celle des Etrangers parut leur causer aussi peu d'émotion que de curiosité. Leur modestie, dans une occasion si extraordinaire, parut fort louable à d'Elbée. Mais que penser de Labat, son Editeur, qui semble croire ici qu'en vertu de sa correspondance avec le Diable, le Grand-Prêtre avait fasciné les yeux de ses femmes jusqu'à les empêcher d'apercevoir les Français ?

Au coin de la galerie, d'Elbée observa une figure blanche de la grandeur d'un enfant de quatre ans. Il demanda ce qu'elle signifiait : « C'est le Diable, lui dit le Prêtre. » Mais le Diable n'est pas blanc, lui répondit d'Elbée. « Vous le faites noir, répliqua le Prêtre, mais » c'est une grande erreur. Pour moi, qui l'ai vu » & qui lui ai parlé plusieurs mois, je puis vous » assurer qu'il est blanc. Il y a six mois, conti- » nua-t-il, qu'il m'apprit le dessein que vous

» aviez
» comme
» suivant
» cantons
» votre c

Depuis
ont été d
étendue n
Il n'a pas
côte; mais
bornes à l
Volta & d
ron cent
de lire &
pour aide
des nœuds
les Espagn
Les Grand
lisent & l'
de caracte

D'Elbée
femme ma
vient elle-
lorsque ce
à celle du
mari l'emp
esclave.

Tous le

» aviez formé en France de tourner ici votre
 » commerce. Vous lui êtes fort obligé puisque,
 » suivant ses avis, vous avez négligé les autres
 » cantons pour trouver ici plus promptement
 » votre cargaison d'esclaves. »

Côte des
 Esclaves.

Depuis que les contrées de Juida & de Popo ont été démembrées du Royaume d'Ardra, son étendue n'est pas considérable du côté de la mer. Il n'a pas plus de vingt-cinq lieues au long de la côte; mais s'enfonçant bien loin dans les terres, ses bornes à l'Est & à l'Ouest, qui sont les rivières de Volta & de Benin, renferment un espace d'environ cent lieues. Le peuple d'Ardra ignore l'art de lire & d'écrire. Il emploie pour les calculs & pour aider sa mémoire de petites cordes, avec des nœuds, qui ont leur signification; usage que les Espagnols trouverent établi chez les Péruviens. Les Grands, qui entendent la langue Portugaise, la lisent & l'écrivent fort bien; mais ils n'ont point de caractères pour leur propre langue.

D'Elbée parle d'une coutume fort bizarre. Une femme mariée qui se prostitue à un esclave, devient elle-même l'esclave du maître de son amant, lorsque ce maître est d'une condition supérieure à celle du mari; mais au contraire, si la dignité du mari l'emporte, c'est l'adultère qui devient son esclave.

Tous les Officiers de la Maison du Roi joignent

Côte des
Esclaves.

le titre de Capitaine au nom de leur emploi. Ainfi, le Grand-Maitre d'Hôtel se nomme Capitaine de la Table; le Pourvoyeur, Capitaine des Vivres; l'Echanson, Capitaine du Vin, &c. Personne ne voit manger le Roi. Il est même défendu, sous peine de mort, de le regarder lorsqu'il boit. Un Officier donne le signal avec deux baguettes de fer, & tous les assistans sont obligés de se prosterner le visage contre terre. Celui qui présente la coupe doit avoir le dos tourné vers le Roi, & le servir dans cette posture. On prétend que cet usage est institué pour mettre sa vie à couvert de toutes sortes de charmes & de sortilèges. Un jeune enfant que le Roi aimait beaucoup, & qui s'était endormi près de lui, eut le malheur de s'éveiller au bruit des deux baguettes, & de lever les yeux sur la coupe au moment que le Roi la touchait de ses lèvres. Le Grand-Prêtre qui s'en aperçut, fit tuer aussi-tôt l'enfant & jeter quelques gouttes de son sang sur les habits du Roi, pour expier le crime & prévenir de redoutables conséquences. Le Roi est toujours servi à genoux. On rend les mêmes respects aux plats qui vont à sa table & qui en sortent; c'est-à-dire, qu'à l'approche de l'Officier qui les conduit, tout le monde se prosterne & baisse le visage jusqu'à terre. C'est un si grand crime d'avoir jetté les yeux sur les alimens du Roi, que le coupable est

puni de
l'esclavage
sentement
ciers qui
loi.

Quoiq
grand no
rée du rit
du premi
pagnes q
elles est
fois pour
qui est ob
lence. D'
confirme
la Reine
joux qu'e
les fit app
Comptoir
qui reçur
pagnie, &

Le co
en provis
de cette c
partie de
niers de
tributaire
de contr

puni de mort, & toute la famille condamnée à l'esclavage. Il faut supposer néanmoins, ajoute fort sentément d'Elbée, que les Cuisiniers & les Officiers qui portent les vivres, sont exempts de cette loi.

Côte des
Esclaves.

Quoique les femmes du Roi soient en fort grand nombre, il n'y en a qu'une qui soit honorée du titre de Reine. C'est celle qui devient mere du premier mâle. Les autres sont moins ses compagnes que ses esclaves. L'autorité qu'elle a sur elles est si peu bornée, qu'elle les vend quelquefois pour l'esclavage, sans consulter même le Roi, qui est obligé de fermer les yeux sur cette violence. D'Elbée fut témoin d'une aventure qui confirme ce récit. Le Roi Tofizon ayant refusé à la Reine quelques marchandises ou quelques bijoux qu'elle desirait, cette impérieuse Princesse se les fit apporter secrettement, & pour les payer au Comptoir, elle y fit conduire huit femmes du Roi, qui reçurent immédiatement la marque de la Compagnie, & furent conduites à bord.

Le commerce d'Ardra consiste en esclaves & en provisions. Les Européens tirent annuellement de cette contrée environ trois mille esclaves. Une partie de ces malheureux est composée de prisonniers de guerre; d'autres viennent des Provinces tributaires du Royaume, & sont levés en forme de contribution. Quelques-uns sont des criminels

Côte des
Esclaves.

dont le supplice est changé en un bannissement perpétuel. D'autres sont nés dans l'esclavage, tels que les enfans mêmes des esclaves, à quelque Office que leurs peres aient été employés. Enfin d'autres sont des débiteurs insolvables, qui ont été vendus au profit de leurs créanciers. Tous les Nègres, qui ont manqué de soumission pour les ordres du Roi, sont condamnés à mort sans espérance de grace, & leurs femmes, avec tous leurs parens, jusqu'à un certain degré, deviennent esclaves du Roi.

Les Compagnies de France & de Hollande ayant eu quelques démêlés pour la préséance, le Roi d'Ardra, pour s'éclaircir des droits & de la puissance de leurs Maîtres, envoya un Ambassadeur à Louis XIV, en 1670; on étala devant lui toute la magnificence de la Cour, & l'audience fut pompeuse. Avant d'y arriver, il visita les appartemens, il vit les troupes de la Maison du Roi, & tout ce que Versailles pouvait avoir de plus brillant. Il regarda tout avec beaucoup d'attention, & lorsqu'on lui demanda ce qu'il en pensait, il répondit. « Je vais voir le Roi, qui est fort au-dessus de tout ce que je vois. » Cette réponse, quoiqu'ingénieuse & délicate ne doit pas étonner dans un Courtisan d'un Monarque Africain, accoutumé, chez lui, à rapporter toutes ses idées au respect le plus servile de la Royauté. Chez ces

D
peuples bar
on fait flat

Bosman
région en d
& le Petit
comprennen
tant dans le
elle porte
reste sous l

Le pays
On ne voit
d'Ardra que
pays en tuer
furaient qu'
plus de soix
égaré de qu
le nombre c

Les Euro
d'Ardra, qu
voisines de l

Il y a peu
Royaume &
gouverneme

Les princ
dans une ar
cavalerie, qu
mier ordre.
vieilleste qu

peuples barbares comme chez les peuples polis, on fait flatter par-tout où il y a un Maître.

—————
Côte des
Esclaves.

Bosman & Barbot, après lui, divisent cette région en deux parties, qu'ils nomment *le Grand* & *le Petit Ardra*. Sous le nom de *Petit Ardra*, ils comprennent toute la côte maritime, en remontant dans les terres jusqu'au-delà d'Offra, dont elle porte aussi le nom. Ils renferment tout le reste sous le nom du *Grand-Ardra*.

Le pays est plat & uni, & le terroir fertile. On ne voit pas plus d'éléphans dans le Royaume d'Ardra que dans celui de Juida. Les Nègres du pays en tuèrent un du temps de Bosman; mais ils assurèrent qu'on n'en avait pas vu d'exemple depuis plus de soixante ans. Cet animal s'était sans doute égaré de quelque pays voisin du côté de l'Est, où le nombre de ces animaux est extraordinaire.

Les Européens ne connaissent du Royaume d'Ardra, qu'un petit nombre de Villes, la plupart voisines de la mer.

Il y a peu de différence entre les Habitans de ce Royaume & ceux de Juida, pour les manières, le gouvernement & la Religion.

Les principales forces du Roi d'Ardra consistent dans une armée de quarante mille hommes de cavalerie, qu'il peut mettre en campagne au premier ordre. Il n'y a d'ailleurs que l'enfance ou la vieillesse qui dispensent ses Sujets de prendre

=====
Côte des
Esclaves.

les armes lorsqu'il les appelle sous ses enseignes. L'intérieur des terres a des Etats encore plus puissans. Pendant que d'Elbée était à la Cour d'Ardra, il y vit arriver des Ambassadeurs d'un Grand Monarque, qui venaient avertir le Roi que plusieurs de ses Sujets avaient porté des plaintes à leur Maître, & lui déclarer, de sa part, que si les Gouverneurs du Royaume d'Ardra ne traitaient pas ce peuple avec plus de douceur, il seroit obligé, contre ses propres desirs, de marcher au secours de ceux qui demanderaient sa protection. Le Roi d'Ardra reçut cette menace avec un sourire, & pour faire éclater le mépris qu'il en faisoit, il envoya les Ambassadeurs au supplice. Après cette insulte, le Monarque des terres intérieures fit entrer dans le Royaume d'Ardra une armée innombrable, qui porta de tous côtés le ravage & la désolation. Son Général retourna chargé de butin, & s'attendait à recevoir des récompenses du Roi; mais ce fier Monarque le fit pendre à son arrivée, parce qu'il ne lui avait point amené le Roi même d'Ardra, dont sa vengeance demandait la tête plutôt que la ruine de ses Sujets. Il y a beaucoup d'apparence que cette Nation redoutable, dont l'Auteur ne nous apprend pas le nom, est celle des Oyos ou des Oycos, nommés *Yos* par Snelgrave.

Mais, dans ces derniers tems, les Nègres d'Ardra

dra n'ont
ceux de
pays est
queurs. L
été guères
cruautés.



dra n'ont point eu de plus mortels ennemis que ceux de Dahomay, & l'on a déjà vu que leur pays est devenu la proie de ces Barbares vainqueurs. La Nation & le pays des Dahomay n'ont été guères connus que par leur conquêtes & leurs cruautés.

Côte des
Esclaves.





CHAPITRE IV.

Royaume de Benin.

LE ROYAUME DE BENIN, dont les bornes ne sont pas déterminées avec beaucoup de certitude, paraît situé entre le huitième degré Nord & l'Équateur. Il est borné à l'Ouest par le Royaume d'Ardra; au Sud, par le Golfe, & par la contrée d'Overry & de Kallabar; à l'Est & au Nord, par des Royaumes dont on ne connaît que les noms.

Royaume
de Benin.

Juan Alfonso *Di Aveiro* fit la découverte du Royaume de Benin en remontant la rivière qu'il nomma *Formosa* ou *la Belle*, & que les Français, les Anglais & les Hollandais appellent *rivière de Benin*. Elle se jette dans le Golfe de Guinée, près des Isles Karama, à cinquante lieues de la rade de Jaquin. La multitude de ses bras forme un grand nombre d'Isles, entre lesquelles il s'en trouve de flottantes, que le vent & les travados poussent souvent d'un lieu à l'autre, & rendent par conséquent fort dangereuses pour la navigation. Elles sont couvertes d'arbustes & de roseaux.

La rivie
où les Ho
cette rais
sur-tout à
Gatton &

Quoiqu
faut beau
dra, du m
villes y fo
la riviere
rable.

En géné
font d'un f
bles de se
de bonnes
faites-vous
double. Si
qui leur app
quoiqu'ils e
traiter dure
force, c'est
habiles dans
anciens usag
cipes, il est
forte de con

Entr'eux
société, mai
Ils traitent

La riviere de Benin a quatre principales villes, où les Hollandais portent leur commerce, & où cette raison attire un grand nombre de Nègres, sur-tout à l'arrivée des vaisseaux: *Bodado, Arbon, Gatton & Meiberg.*

Quoique le Royaume soit fort peuplé, il s'en faut beaucoup qu'il le soit autant que celui d'Artra, du moins à proportion de la grandeur. Les villes y sont fort éloignées, l'une de l'autre sur la riviere & sur la côte. La capitale est considérable.

En général, les habitans du Royaume de Benin sont d'un fort bon naturel, doux, civils & capables de se rendre à la raison lorsqu'on emploie de bonnes manieres pour les persuader. Leur faites-vous des présens ? ils vous en rendent au double. Si vous leur demandez quelque chose qui leur appartienne, il est rare qu'ils le refusent, quoiqu'ils en aient eux-mêmes besoin. Mais les traiter durement, ou prétendre l'emporter par la force, c'est s'exposer à ne rien obtenir. Ils sont habiles dans les affaires, & fort attachés à leurs anciens usages. En se prêtant un peu à leurs principes, il est aisé de composer avec eux dans toute sorte de commerce.

Entr'eux ils sont civils & complaisans dans la société, mais réservés & défiants dans les affaires. Ils traitent tous les Européens avec politesse, à

Royaume de Benin. l'exception des Portugais, pour lesquels ils ont de l'aversion ; mais ils ont une prédilection déclarée pour les Hollandais.

On représente les Nègres de Benin comme un peuple ennemi de la violence, juste à l'égard des étrangers, & si plein de déférence, qu'un Porte-faix du pays, quoique pesamment chargé, se retire pour laisser le passage libre à un Matelot de l'Europe. C'est un crime capital, dans la Nation, d'outrager le moindre Européen. La punition est sévère. On arrête le coupable, on lui lie les mains derrière le dos, on lui bouche les yeux, & lui faisant pencher la tête, on la lui abat d'un coup de hache. Le corps est partagé en quatre parties & jetté aux bêtes farouches. Cette sévérité porte à croire qu'ils trouvent de grands avantages dans le commerce des Européens.

Ils sont tous dérégés dans leurs mœurs, & livrés à tous les excès de l'incontinence. Ils attribuent eux-mêmes ce penchant à leur vin de palmier & à la nature de leurs alimens. Ils évitent les obscénités grossières dans leurs conversations ; mais ils aiment les équivoques, & ceux qui ont l'art d'envelopper les idées sales sous des expressions honnêtes, passent pour des gens d'esprit. Ils auraient la même réputation parmi nous.

L'usage pour les deux sexes est d'être nud jus-

qu'au re-
tienne d
habits ;
qu'elle e
jouissance

Le go
toute la
pargnent
ton, la v
poudre c
ou cuite s
de pain.
& les res
pauvres.

Dans le
commune
seché au S

La jalo
mais ils a
de liberté
indulgence
appellent
lement u
femmes de
côté, c'e
cher de la
se rendent
jamais &

qu'au temps du mariage, à moins qu'on n'obtienne du Roi le privilège de porter plutôt des habits ; ce qui passe pour une si grande faveur, qu'elle est célébrée dans les familles par des réjouissances & des fêtes.

Royaume
de Benin.

Le goût de la bonne chère est commun à toute la Nation ; mais les personnes riches n'épargnent rien pour leur table. Le bœuf, le mouton, la volaille sont leurs mets ordinaires, & la poudre ou la farine d'igname, bouillie à l'eau ou cuite sous la cendre, leur compose une espèce de pain. Ils se traitent souvent les uns les autres, & les restes de leurs festins sont distribués aux pauvres.

Dans les conditions inférieures, la nourriture commune est du poisson frais, cuit à l'eau, ou séché au Soleil, après avoir été salé.

La jalousie des Nègres est fort vive entr'eux ; mais ils accordent aux Européens toutes sortes de libertés auprès de leurs femmes ; & cette indulgence va si loin qu'un mari, que ses affaires appellent hors de sa maison, y laisse tranquillement un Hollandais, & recommande à ses femmes de le réjouir & de l'amuser. D'un autre côté, c'est un crime pour les Nègres d'approcher de la femme d'autrui. Dans les visites qu'ils se rendent entr'eux, leurs femmes ne paraissent jamais & se tiennent renfermées dans quelque

Royaume de Benin. appartement intérieur ; mais tout est ouvert pour un Européen, & le mari les appelle lui-même, lorsqu'elles sont trop lentes à se présenter. Est-ce déférence pour les Européens ou mépris ?

Huit ou quinze jours après la naissance, & quelquefois plus tard, les enfans des deux sexes reçoivent la circoncision.

Dans la ville d'Arébo, les habitans ont l'usage abominable d'égorger une mère qui met au monde deux enfans d'une même couche : ils la sacrifient, elle & ses deux fruits, à l'honneur d'un certain démon qui habite un bois voisin de la ville. A la vérité, le mari est libre de racheter sa femme, en offrant à sa place une esclave du même sexe, mais les enfans sont condamnés sans pitié. Les Voyageurs devraient bien nous donner quelque raison ou quelque prétexte d'une si étrange barbarie.

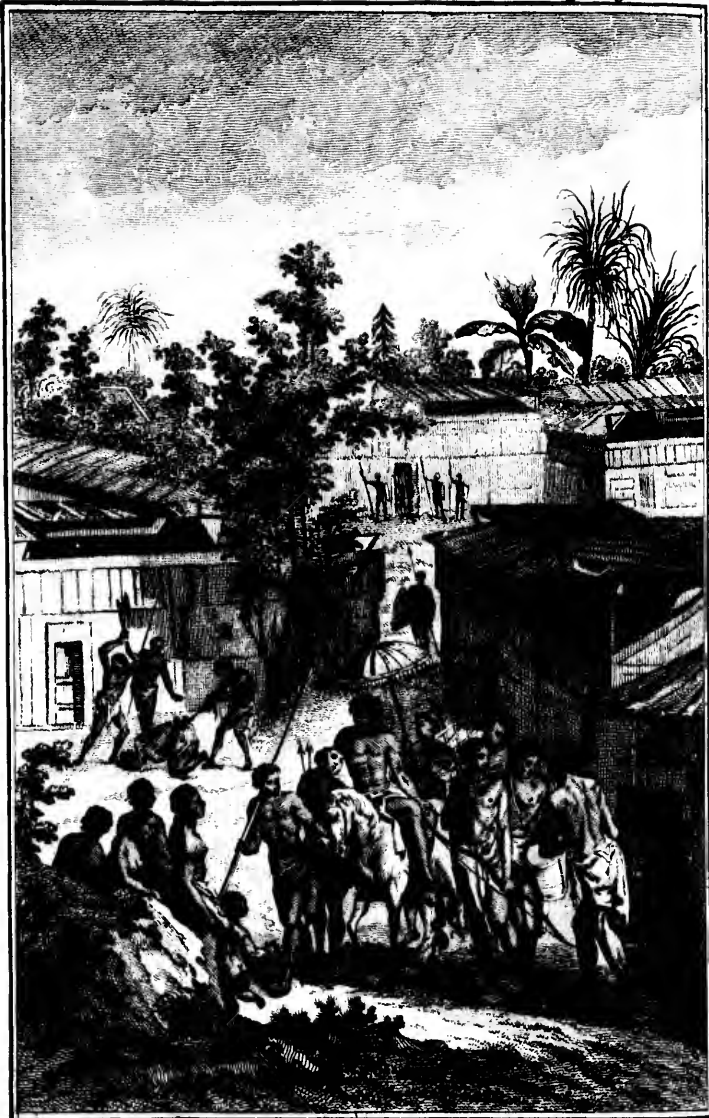
Un Roi de Benin n'a pas plutôt rendu le dernier soupir, qu'on ouvre près du Palais une fort grande fosse, & si profonde que les ouvriers sont quelquefois en danger d'y périr, par la quantité d'eau qui s'y amasse. Cette espèce de puits n'a de largeur que par le fond ; & l'entrée, au contraire, en est assez étroite pour être bouchée facilement d'une grande pierre. On y jette d'abord le corps du Roi. Ensuite on fait faire le même saut à quantité de ses domes-

A L E

ouvert pour
lui-même,
er. Est-ce
épris ?
iffiance, &
deux sexes

ns ont l'u-
e qui met
couche : ils
, à l'hon-
bois voisin
t libre de
place une
s sont con-
devraient
u quelque

du le der-
is une fort
es ouvriers
r, par la
espèce de
& l'entrée,
pour être
rre. On y
te on fait
es domes-



Bonard Duvet.

MAISONS DE BENIN, avec leurs Exécutions
et leur maniere de Monter à Cheval.

D
tiques de l'
pour cet h
tion, on b
d'une foule
nit & jou
vant, on
destinés à c
du trou,
précipités, s
cri que ces
on rebouche
mence la m
encore les j
cessant dans
les victimes

Après ce
Ministre d'
cesseur du
le bord du
en sa présen
fortes de v
peuple. Ch
jusqu'à la m
échauffés pa
la ville, en
Elle tue tou
bêtes; elle
corps au pu

tiques de l'un & de l'autre sexe, qui sont choisis pour cet honneur. Après cette première exécution, on bouche l'ouverture du puits, à la vue d'une foule de peuple, que la curiosité retient nuit & jour dans le même lieu. Le jour suivant, on leve la pierre, & quelques Officiers destinés à cet emploi baissent la tête vers le fond du trou, pour demander à ceux qu'on y a précipités, s'ils ont rencontré le Roi. Au moindre cri que ces malheureux peuvent faire entendre; on rebouche le puits, & le lendemain on recommence la même cérémonie, qui se renouvelle encore les jours suivans, jusqu'à ce que le bruit cessant dans la fosse, on ne doute plus que toutes les victimes ne soient mortes.

Après cette première exécution, le premier Ministre d'Etat en va rendre compte au successeur du Roi mort, qui se rend aussi-tôt sur le bord du puits, & qui, l'ayant fait fermer en sa présence, fait apporter sur la pierre toutes sortes de viandes & de liqueurs pour traiter le peuple. Chacun boit & mange abondamment jusqu'à la nuit. Ensuite cette multitude de gens, échauffés par le vin, parcourt toutes les rues de la ville, en commettant les derniers désordres. Elle tue tout ce qu'elle rencontre, hommes & bêtes; elle leur coupe la tête, & porte les corps au puits sépulchral, où elle les précipite,

T iv.

 Royaume
de Benin.

Royaume
de Benin.

comme une nouvelle offrande que la Nation fait à son Roi. Quelles mœurs épouvantables ! Il semble que , sous cette Zone brûlante , les têtes soient de temps en temps agitées d'un délire sanguinaire , & que ces peuples barbares aient un affreux besoin de crimes , de superstitions , & de sang. Tel est donc l'homme de la Nature , fort au-dessous des tigres & des singes , quand sa raison n'est pas cultivée !

Ils ont peu d'industrie & de goût pour le travail. Tous ceux qui ne sont point assez pauvres pour se trouver forcés d'employer leurs bras , laissent le fardeau des occupations manuelles à leurs femmes & à leurs esclaves.

Tous les esclaves mâles , qui servent ou qui se vendent dans le pays , sont étrangers ; ou si quelques habitans sont condamnés à l'esclavage pour leurs crimes , il est défendu de les vendre pour le transport. La liberté est un privilège naturel de la Nation , auquel le Roi même ne donne jamais d'atteinte. Chaque particulier se qualifie d'Esclave de l'Etat ; mais cette qualité n'emporte pas d'autre dépendance que celle de tous les peuples libres à l'égard de leur Prince & de leur Patrie. Les femmes , toujours humiliées & maltraitées en Afrique , sont seules exceptées d'une loi si favorable aux hommes , & peuvent être vendues & transportées au gré de leurs maris.

Le régn
sur toutes
ont des no
invisible ,
tinue de
profonde
qu'il est i
cessaireme
esprit mé
croient o
des sacrifi

L'année
sabbat , c
en cinq j
des sacrifi

Il y a
Religion.
qu'on célé
qu'on sacr
un grand
victimes l
criminels
cette soler
s'il s'en tr
ordre de
nuit , & d
sonnes qu
aux riches

Le règne des Fétiches est établi à Benin comme sur toutes les côtes précédentes. Mais les habitans ont des notions d'un Ette Suprême & d'une Nature invifible, qui a créé le Ciel & la terre, & qui continue de gouverner le monde par les Loix d'une profonde fageffe. Ils l'appellent *Oriffa*. Ils croient qu'il est inutile de l'honorer, parce qu'il est néceffairement bon; au-lieu que le diable étant un efprit méchant, qui peut leur nuire, ils fe croient obligés de l'appaifer par des prieres & des facrifices.

Royaume
de Benin.

L'année est compofée de quatorze mois. Le fabbat, ou le jour de repos, revient de cinq en cinq jours. Il est célébré par des offrandes & des facrifices.

Il y a beaucoup d'autres jours confacrés à la Religion. Dapper s'étend fur la fête anniversaire qu'on célèbre à l'honneur des morts: il affure qu'on facrifie dans cette occafion, non-feulement un grand nombre d'animaux, mais plusieurs victimes humaines, qui font ordinairement des criminels condamnés à mort, & réfervés pour cette folemnité: l'ufage en demande vingt-cinq; s'il s'en trouve moins, les Officiers du Roi ont ordre de parcourir les rues de Benin pendant la nuit, & d'enlever indifféremment toutes les perfonnes qu'ils rencontrent fans lumiere: on permet aux riches de fe racheter; mais les pauvres font

Royaume
de Benin.

immolés sans pitié , comme ils le sont par-tout ailleurs.

L'Etat est composé de trois ordres, dont trois Grands forment le premier. Leur principale fonction est d'être sans cesse près de la personne du Roi , & de servir d'interpretes ou d'organes aux graces qu'on lui demande , & qu'il accorde. Comme ils ne lui expliquent que ce qu'ils jugent à propos , & qu'ils donnent le tour qu'il leur plaît à ses réponses, le pouvoir du Gouvernement semble résider entre leurs mains.

Le second ordre de l'Etat est composé de ceux qui portent le titre de *Are de Roés* , ou *Chefs des rues*. Les uns dominent sur le peuple , d'autres sur les esclaves , sur les affaires militaires , sur les bestiaux , sur les fruits de la terre , &c. on aurait peine à nommer quelque chose de connu dans la Nation , qui n'ait aussi son Chef ou son Intendant ; c'est parmi les *Are de Roés* , que le Monarque choisit ses Vice-Rois , ou ses Gouverneurs de Provinces : ils sont soumis à l'autorité des trois premiers Grands , comme c'est à leur recommandation qu'ils sont redevables de leurs emplois.

Les *Fiadors* ou *Viadors* , composent le troisieme ordre , ce sont les Agens du commerce avec les Européens.

Lorsqu'un Seigneur Nègre est élevé à un de ces trois grands postes , le Roi lui donne , comme

une marq
un cordon
Ordres de
aux *Merca*
dans leur
cesseurs,
ceux qui l
de porter
autour du
faillible d
en cite un
avait déro
au supplic
même sort
eu quelqu
révélé à
corail , qu
vie à cinq
Les Nè
chant pou
le meurtre
puni de
d'une haut
ou quelqu
il ferait l
conduit d
mais , com
ces exilés

une marque insigne de faveur & de distinction ,
 un cordon de corail, qui est l'équivalent de nos Royaume
 Ordres de Chevalerie. Cette grace s'accorde aussi de Benin.
 aux *Mercadors* ou Facteurs , qui se sont signalés
 dans leur profession , aux *Fulladors* ou inter-
 cesseurs , & aux vieillards d'une sagesse éprouvée :
 ceux qui l'ont reçue du Souverain , sont obligés
 de porter sans cesse leur cordon ou leur collier
 autour du cou , & la mort serait le châtement in-
 faillible de ceux qui le quitteraient un instant ; on
 en cite un exemple frappant. Un Nègre , à qui l'on
 avait dérobé son cordon , fut conduit sur-le champ
 au supplice ; le voleur ayant été arrêté , subit le
 même sort , avec trois autres personnes qui avaient
 eu quelque connaissance du crime , sans l'avoir
 révélé à la justice ; ainsi , pour une chaîne de
 corail , qui ne valait pas deux sous , il en coûtâ la
 vie à cinq personnes.

Les Nègres de ce pays n'ont pas autant de pen-
 chant pour le vol que ceux des autres contrées :
 le meurtre est encore plus rare que le vol : il est
 puni de mort ; cependant si le meurtrier était
 d'une haute distinction , tel qu'un des fils du Roi ,
 ou quelque Grand du Seigneur du premier ordre ,
 il serait banni sur les confins du Royaume , &
 conduit dans son exil par une grosse escorte ;
 mais , comme on ne voit jamais revenir aucun de
 ces exilés , & qu'on n'en reçoit même aucune

va prendre possession du Palais & de l'autorité royale ; il pense ensuite à se défaire de ses freres, pour assurer la tranquillité de son règne. Les barbares politiques en usage parmi les Despotés d'Orient, qui ont à se disputer de grands Empires, se retrouvent dans les villages Nègres qu'on nomme *Royaumes*.

Le Royaume d'Overy ou d'Oveiro, tributaire de celui de Benin, est situé sur le bord de Rio-Forcado : sa capitale, qui communique son nom à tout le pays, est sur la même riviere, à trente lieues de l'embouchure.

La pluralité des femmes y est en usage comme dans toutes les autres parties de la Guinée ; mais, à la mort du mari, toutes les veuves appartiennent au Roi, qui dispose d'elles suivant son intérêt ou son goût. La Religion du pays ne differe de celle de Benin, qu'à l'égard des sacrifices d'hommes ou d'enfans, dont on ne parle à Overy qu'avec horreur. Les habitans croient qu'il n'appartient qu'au diable de répandre le sang humain ; était-ce donc à ces peuples ignorans & grossiers, que devait appartenir cette idée vraiment sublime, qui donne une si belle leçon aux Nations les plus policées ?

Depuis le Cap de Formose, en suivant la côte qui descend vers le sud, on trouve le pays de Kallabar, ou *Rioréal*, & la riviere de Cama-

Royaume
de Benin.

Royaume
d'Oveyra.

Royaume de Benin. rones & la riviere d'Angra: toutes ces régions jusqu'au Cap Sainte-Claire, n'offrent rien qui soit digne d'attention.

Après le Cap Sainte-Claire, la terre tourne tout-d'un-coup à l'est pendant l'espace de six lieues, pour former la Baie de Rio-Gabon ou Gabaon, comme l'appellent les Portugais.

Rio Gabon. Outre le motif de commerce, quantité de vaisseaux sont attirés dans cette Baie par la commodité qu'on y trouve pour se radouber.

Le commerce de Rio-Gabon consiste en ivoire; en cire, en miel, &c. Les habitans ont une coutume singulière: quelque avidité qu'ils aient pour l'eau-de-vie, ils n'en boiraient point une goutte à bord, avant que d'avoir reçu quelque présent: s'ils trouvent qu'on ait trop de lenteur à l'offrir, ils ont l'effronterie de demander si l'on s'imagine qu'ils soient capables de boire pour rien: ceux qui ne les paient point ainsi pour la peine qu'ils prennent de boire, ne doivent point espérer de faire avec eux le moindre commerce.

On représente les habitans de Rio-Gabon, comme une Nation farouche & cruelle. Ils n'épargnent personne, & bien moins les étrangers. En 1601, les Hollandais éprouverent leur cruauté, lorsque ces barbares s'étant saisis de deux barques de Delft, massacrerent inhumainement l'équipage. Si l'on en croit les Voyageurs, les hommes de ce

pays sont
louves in
les follic
mieres lo
comme e
mere reg
& les fill

Quoiqu
point une
trois class
au Prince
point d'au
mieres, f
fession de
l'occasion

Ils n'o
mais, apr
vrer de v
& d'eau c
nent une
mesure d'
avant que
commenc
met aux
pour leur
dans la m
inutiles: i
leurs cha

pays font des loups ravissans, & les femmes des ~~loupes~~ ^{Royaume} louves impudentes, qui préviennent les desirs & les sollicitations des étrangers. Entr'eux les premières loix de la Nature, paroissent inconnues ou comme effacées par une longue dépravation; la mere reçoit ouvertement les caresses de son fils; & les filles celles de leur pere.

Quoique les Nègres de Gabon ne composent point une Nation nombreuse, ils sont divisés en trois classes, l'une qui est attachée au Roi, l'autre au Prince son fils, & la troisieme qui ne reconnoît point d'autre maître qu'elle-même: les deux premières, sans être en guerre ouverte, font profession de se haïr, & cherchent pendant la nuit, l'occasion de se battre & de s'entre-piller.

Ils n'ont pas l'usage de boire en mangeant; mais, après leur repas, ils prennent plaisir à s'enivrer de vin de palmier, ou d'un mélange de miel & d'eau qui ressemble à notre hydromel. Ils donnent une fort belle dent d'éléphant pour une mesure d'eau-de-vie, qu'ils ont quelquefois vidée avant que de sortir du vaisseau. Lorsque l'ivresse commence à les échauffer, la moindre dispute les met aux mains, sans respect pour leur Roi & pour leurs Prêtres, qui entrent à coups de poings dans la mêlée, pour ne pas demeurer spectateurs inutiles: ils se battent de si bonne grace, que leurs chapeaux, leurs perruques, leurs habits,

Royaume
de Benin,

& tout ce qu'ils viennent d'acheter des Européens, est précipité dans la mer ; au reste , ils sont si peu délicats sur l'eau-de-vie , qu'avec la moitié d'eau claire & un peu de savon d'Espagne pour faire écumer la liqueur , on peut l'augmenter au double , sans qu'ils s'en apperçoivent.

En un mot , dit Bosman , l'univers n'a point de Nation plus barbare & plus misérable : il juge qu'elle tire sa principale subsistance de la chasse & de la pêche , parce qu'il n'apperçut dans le pays aucune sorte de bled , ni aucune trace d'agriculture.

Dans tous les pays qui bordent la riviere , la multitude des bêtes farouches est incroyable , sur-tout d'éléphants , de buffles & de sangliers. Bosman , ayant pris terre à la pointe de sable , avec le Capitaine de son vaisseau & quelques domestiques , poursuivit , l'espace d'une heure , un éléphant qui avait marché pendant plus d'une lieue sur le rivage , à la vue du vaisseau ; mais il disparut heureusement dans un bois ; car , avec si peu d'hommes qui n'étaient armés que de mousquets , il y avait de l'imprudence à presser un animal si redoutable. En revenant de cette chasse , Bosman rencontra cinq autres éléphants en troupes , qui jettant sur lui & sur son cortège un regard indifférent , comme s'ils n'eussent pas jugé quelques hommes dignes de leur colere , les laisserent passer

passer tran
par cette
les saluere

Un aut
d'environ
séparer en
voilins , su
grêle de b
animaux s'
leurs enne
avaient rep

La plup
ils avaient
épaules , d
bœuf ordi
teux des pi
était pas m

Le Cap
huit lieues
bornes du
Sud , on a
Artur assur
connaître ,
côte qui s'
au premier

Les hab
Rio-Gabor
toutes fort

Tome

passer tranquillement ; Bosman & ses compagnons, par cette espèce de respect qui naît de la crainte, les saluerent en ôtant leur chapeau.

Royaume
de Benin.

Un autre jour, Bosman tomba sur une bande d'environ cent buffles, & les ayant forcés de se séparer en plusieurs troupes, il s'attacha aux plus voisins, sur lesquels ses gens firent pleuvoir une grêle de balles : il ne parut pas que ces farouches animaux s'en fussent ressentis ; mais ils regardaient leurs ennemis d'un air irrité, comme s'ils leur avaient reproché cet outrage.

La plupart de ces buffles étaient rougeâtres ; ils avaient les cornes droites & penchées vers les épaules, de la grandeur à-peu-près de celles d'un bœuf ordinaire : en courant, ils paraissaient boiteux des pieds de derrière ; mais leur course n'en était pas moins prompte.

Le Cap Lopez - Consalvo, qui n'est qu'à dix-huit lieues de Rio-Gabon, fait les dernières bornes du Golfe de Guinée. Un peu plus loin au Sud, on arrive à l'entrée du Royaume d'Angola. Artur assure que ce Cap n'est pas difficile à reconnaître, parce que c'est l'endroit de toute la côte qui s'avance le plus à l'ouest : sa situation est au premier degré de latitude au Sud.

Cap Lopez-
Consalvo.

Les habitans sont beaucoup plus civilisés qu'à Rio-Gabon ; mais le pays n'abonde pas moins en toutes sortes de bêtes farouches.

Royaume
de Benin.

Le poisson y est si commun, que d'un seul coup, on peut en prendre de quoi charger une barque.

Bosman fait consister le commerce, comme à Rio-Gabon, en ivoire, en cire & en miel, qui est en fort grande abondance dans le pays.

Fin du Livre cinquieme.



A

L'HIS

D E

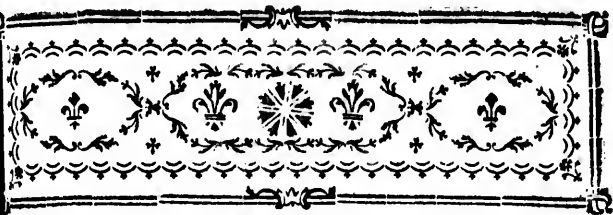
Congo. C

H

CHA

SI L'ON
le Royaume
sa latitude.

E, &c.
d'un seul
arger une
comme à
miel, qui
pays.



A B R É G É
D E
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

L I V R E V I.

*Congo. Cap de Bonne - Espérance ou
Hottentots. Monomotapa.*

CHAPITRE PREMIER.

Congo.

SI L'ON CONSIDERE, avec les Géographes,

le Royaume de Congo dans toute son étendue, Congo.
sa latitude comprend depuis l'Équateur jusqu'au

 Congo.

seizieme degré du Sud. On lui donne environ neuf cens cinquante milles de longueur du Nord au Sud , & sept cens de largeur de l'Ouest à l'Est.

Ses bornes au Nord , sont les contrées de Gabon , de Pongo ; à l'Est , le Royaume de Mokokos ou d'Anzibo , celui de Matamba & le Territoire des Jaggas-Kafangis ; au Sud , le même territoire , le pays de Muzumbo , Akalunga & celui de Mataman , dans la région des Caffres ; à l'Ouest , l'Océan occidental ou Atlantique ; mais ses côtes forment un arc , dont les deux extrémités sont le Cap de Sainte-Catherine & le Cap Nègre , l'un au Nord & l'autre au Sud , tous deux célèbres parmi les gens de mer.

Sous cette idée , Congo peut être divisé en quatre principales parties , qui sont autant de grands Royaumes : 1.^o Loango. 2.^o Congo proprement dit. 3.^o Angola. 4.^o Benguéla ; ces quatre Royaumes s'étendent du Nord au Sud ; celui de Loango , qui est le plus septentrional , a le pays de Gabon au Nord , Mokoko ou Annibo à l'Est , & la riviere de Zaïre au Sud.

 Loango.

Lopez prétend que le Royaume de Loango , habité par les Bramas , commence , du côté du Nord , à l'Équateur , & s'étend de la Côte , dans l'intérieur des terres , l'espace de deux cens milles , en comprenant dans ses bornes , le Golfe de Lopez :

D
Confalvo. C
à l'excepti
Côte. De
ont été pub
de Loango
même fort
quoiqu'il fa
lus.

La Provin
de Loango
peut voyag
modé par l
ni bled , ni
sans se nour
de noix. N
& de bestiau
point d'autre
bêtes féroces
poisson en ab
Leurs bois
le Voyageur
sans escorte.
titude de ces
espèce se nour
port de May
Cap Nègre ,
apparente de

Confalvo. Ce pays est peu connu des Européens, à l'exception de quelques places au long de la Côte. De tous les Voyageurs dont les relations ont été publiées, *Battel* est celui qui traite l'article de Loango avec le plus d'étendue; il s'accorde même fort exactement avec Bruno & Dapper, quoiqu'il fasse profession de ne les avoir jamais lus.

Congo.

La Province de Mayomba, dans le Royaume de Loango, est si couverte de bois, qu'on y peut voyager à l'ombre sans être jamais incommodé par la chaleur du Soleil. On n'y trouve ni bled, ni aucune sorte de grain. Les habitans se nourrissent de plantains, de racines & de noix. N'étant pas mieux fournis de volaille & de bestiaux que de bled, ils ne connaissent point d'autre chair que celle des éléphants & des bêtes féroces. Mais leurs rivières fournissent du poisson en abondance.

Leurs bois sont si remplis de singes, que le Voyageur le plus intrépide n'oserait y passer sans escorte. On y trouve sur-tout une multitude de ces dangereux singes dont la grande espèce se nomme *pongo*, & la petite *empko*. Le port de Mayomba est à deux lieues au Sud du Cap Nègre, qui a tiré son nom de la noirceur apparente de ses arbres.

Congo.

La ville de Mayomba consiste dans une grande rue, si proche de la mer que les flots forcent quelquefois les habitans d'abandonner leurs maisons.

Les chasses des habitans se font avec des chiens du pays qui n'avoient point, mais qui portent au cou des crevelles de bois donc le bruit guide les chasseurs. Ils font tant de cas des chiens de l'Europe, à cause de leur aboiement, que l'Anglais Battel leur en vit acheter un trente livres sterlings.

Le territoire de Sette est situé à cinquante-cinq milles de la riviere de Mayomba, du côté du Nord, & s'étend jusqu'à Gobbi. Ce pays, qui est arrosé par une riviere du même nom, produit une abondance extraordinaire de bois rouge & de plusieurs autres sortes de bois. On en distingue deux, l'un, nommé *quines*, que les Portugais achètent, mais qui n'est pas estimé à Loango; l'autre, qui s'appelle *bifesse*, est plus pesant & plus rouge, & les habitans le vendent plus cher. La racine se nomme *angansi abifesso*. Il n'y a point de bois plus dur ni d'une couleur si foncée. Les habitans en font un grand commerce sur toute la côte d'Angola, & dans le Royaume de Loango; mais ils ne traitent qu'avec les Nègres, & le droit de leur Gouverneur est de dix pour cent.

I
Le pay
Cap Lopè
gnée d'un
peu de be
roces. Un
commence
femmes; c
surprise en
que d'élog
est si absol
une rigueur
étant deve
plaint de
assez souve
fois la mê
tion.

On trou
huit jour
mées, qui
d'un garço
leur extrac
des anima
qu'ils n'aie
ils ne veu
Matambas
Les femme
bileré que
de pénétre

Le pays de Gobbi est situé entre Sette & le Cap Lopès-Consalvo. La ville capitale est éloignée d'une journée de la mer. La terre nourrit peu de bestiaux, & n'offre que des animaux féroces. Un habitant, qui reçoit la visite d'un ami, commence par lui offrir l'usage d'une de ses femmes; &, dans les autres occasions, une femme surprise en adultère reçoit moins de reproches que d'éloges : cependant l'empire des hommes est si absolu, qu'ils maltraitent leurs femmes avec une rigueur sans exemple, & cette pratique leur étant devenue comme naturelle, une femme se plaint de n'être pas aimée lorsqu'elle n'est pas assez souvent battue par son mari. On a vu autrefois la même chose en Russie, avant la civilisation.

On trouve au Nord-Est de Mani-kefack, à huit journées de Mayomba, une Nation de Pygmées, qui se nomment *Matimbás*, de la hauteur d'un garçon de douze ans, mais tous d'une grosseur extraordinaire. Leur nourriture est la chair des animaux qu'ils tuent de leurs fleches. Quoiqu'ils n'aient rien de farouche dans le caractère, ils ne veulent point entrer dans les maisons des Marambas, ni les recevoir dans leurs villes. Les femmes se servent de l'arc avec autant d'habileté que les hommes. Elles ne craignent point de pénétrer seules dans les bois sans autre défense.

Congo.

contre les Pongos que leurs fleches empoisonnées; La plus grande partie du Royaume est un pays plat & assez fertile. Les pluies y sont fréquentes. La terre y est noirâtre, au-lieu que; dans la plupart des autres pays, elle est sablonneuse ou de nature de chaux. Les habitans sont civils & humains. On raconte qu'après avoir inutilement invoqué leurs Dieux dans un temps de peste, ils les brûlerent en disant : S'ils ne nous servent de rien dans l'infortune, quand nous serviront-ils ?

Dans le pays d'Angoy les Princesses du sang royal, ont la liberté de choisir l'homme qui leur plaît, sans égard pour sa naissance ou sa condition; mais elles ont sur lui un pouvoir absolu de vie ou de mort. Pendant que le Missionnaire Mérolla, dont nous tirons quelques détails, se trouvait dans le pays, une Dame de ce rang, sur le simple soupçon que son mari vivait librement avec une autre femme, fit vendre sa maîtresse aux Portugais; &, loin d'oser s'en plaindre, il se crut fort heureux d'une vengeance si modérée. Les femmes, qui reçoivent les Etrangers dans leurs maisons, sont obligées de leur accorder leurs faveurs pendant les deux premières nuits. Aussi, dès qu'un Missionnaire Capucin arrive dans le pays, ses Interpretes avertissent le public que l'entrée de sa chambre est interdite aux femmes

D

Avec une produit trois point d'autre mais plus la maçons.

Entre les *zanda*, le tous trois à canton dans duise en ab & qui n'en t nit d'assez b vin de palmie & des lattes Les feuilles aux plus fort est pour la tout le monde

L'alikond d'une grosse que douze tronc. Ses b chêne. Il s'e une prodigie pas de la fait tonneaux; & pendant ving

Avec une culture exacte, la terre de Loango produit trois moissons. Les habitans n'y emploient point d'autre instrument qu'une sorte de truelle, mais plus large & plus creuse que celle de nos maçons. Congo.

Entre les arbres extraordinaires, on vante l'*enzanda*, le *métombas* & l'*alikondi*, qui servent tous trois à faire des étoffes. Il n'y a point de canon dans le Royaume de Loango, qui ne produise en abondance l'arbre nommé *métombas*, & qui n'en tire beaucoup d'utilité. Le tronc fournit d'assez bon vin, quoique moins fort que le vin de palmier; de ses branches on fait des solives & des lattes pour les maisons & des bois de lit. Les feuilles servent à couvrir les toits & résistent aux plus fortes pluies; mais le plus grand usage est pour la fabrique d'une espèce d'étoffe dont tout le monde est vêtu dans le Royaume.

L'*alikondi* ou l'*alekonde* est d'une hauteur & d'une grosseur singulière; on en voit de si gros, que douze hommes n'en embrasseraient pas le tronc. Ses branches s'écartent comme celles du chêne. Il s'en trouve de creux, qui contiennent une prodigieuse quantité d'eau: Mérolla ne craint pas de la faire monter jusqu'à trente ou quarante tonneaux; &, s'il faut l'en croire, elle a servi, pendant vingt-quatre heures, à désaltérer trois ou

Congo.

quatre cens Nègres sans être entièrement épuisée. Ils emploient, pour monter sur l'arbre, des coins de bois dur qui s'enfoncent aisément dans un tronc dont la substance est fort tendre. Ces arbres étant fort communs, & la plupart creux par le pied, on y fait entrer des troupeaux de porcs pour les garantir des ardeurs du Soleil. Le fruit ressemble beaucoup à la courge.

Les peuples, qui habitent le Royaume de Loango, portent le nom de *Bramas*. Ils sont soumis à la rigoureuse pratique de la circoncision. Ils exercent le commerce entr'eux. Ils sont vigoureux & de haute taille; civils, quoiqu'anciennement leur férocité les ait fait passer pour antropophages; livrés à tous les excès du libertinage: avides de s'enrichir, mais généreux & libéraux les uns à l'égard des autres; passionnés pour le vin de palmier, sans aucun goût pour celui de la vigne, & sans cesse entraînés par leurs superstitions.

Le mariage, dans le Royaume de Loango, est si débarrassé de cérémonies & de formalités, qu'à peine se soumet-on à demander le consentement des peres. On jette ses vues sur une fille de l'âge de six ou sept ans, & lorsqu'elle en a dix, on l'attire chez soi par des caresses & des présents. Cependant il se trouve des peres qui veillent soigneusement sur leurs filles jusqu'à l'âge nubile,

& qui le pour les séduire avec son pardon a liant, m le pays sechereff se soume femmes aient hui prend q
Les fé les peup viles, ex mari pre & mangé si loin, qu'à son le recev

L'ainé mais il e jusqu'à pourvoi lorsque conditio

Tous liere de

& qui les vendent alors à ceux qui se présentent pour les épouser. Mais une fille, qui se laisse séduire avant le mariage, doit paraître à la Cour avec son amant, déclarer sa faute, & demander pardon au Roi. Cette absolution n'a rien d'humiliant, mais elle est si nécessaire, qu'on croirait le pays menacé de sa ruine par une éternelle sécheresse, si quelque fille coupable refusait de se soumettre à la loi. Quoique le nombre des femmes ne soit pas borné, & que plusieurs en aient huit ou dix, le commun des Nègres n'en prend que deux ou trois.

Les femmes sont chargées, comme chez tous les peuples Nègres, de tous les ouvrages serviles, extérieurs & domestiques. Pendant que le mari prend ses repas, elles se tiennent à l'écart, & mangent ensuite ses restes. Leur soumission va si loin, qu'elles ne leur parlent qu'à genoux, & qu'à son arrivée elles doivent se prosterner pour le recevoir.

L'aîné d'une famille en est l'unique héritier, mais il est obligé d'élever ses frères & ses sœurs jusqu'à l'âge où l'on suppose qu'ils peuvent se pourvoir eux-mêmes. Les enfans naissent esclaves lorsque leur père & leur mère sont dans cette condition.

Tous les enfans, suivant l'observation particulière de Dapper, naissent blancs, & dans l'es-

Congo.

Congo.

pace de deux jours ils deviennent parfaitement noirs. Les Portugais, qui prennent des femmes dans ces régions, y sont souvent trompés. A la naissance d'un enfant ils se croient sûrs d'en être les peres parce qu'ils les voient de leur couleur; mais, deux jours après, ils sont obligés de le reconnaître pour l'ouvrage d'un Nègre. Cependant ils ne se rebutent point de ces épreuves, parce que leur passion, dit le même Auteur, est d'avoir un fils mulâtre à toutes sortes de prix. On voit quelquefois naître d'un pere & d'une mere Nègre des enfans aussi blancs que les Européens. L'usage est de les présenter au Roi. On les nomme *dondos*. Ils sont élevés dans les pratiques de la forcellerie; &, servant de Sorciers au Roi, ils l'accompagnent sans cesse. Leur état les fait respecter de tout le monde. S'ils vont au marché, ils peuvent prendre tout ce qui convient à leurs besoins. Battel en vit quatre à la Cour de Loango.

Dapper s'étend un peu plus sur la nature des Nègres blancs. Il observe qu'à quelque distance ils ont une parfaite ressemblance avec les Européens. Leurs yeux sont gris &, leur chevelure blonde ou rousse; mais, en les considérant de plus près, on leur trouve la couleur d'un cadavre, & leurs yeux paraissent postiches. Ils ont la vue très-faible pendant le jour, & la prunelle tournée

comme
ils ont
de la lu
blanche
nation
sieurs fe
au mond

Les P
nom d'a
enlever
qu'ils se
conséque
pareille
aux exer
des hom
en Afriq
l'Isle de
s'appelle
blancs du
d'être aff
de cérém
sition de

Il est
Nègres
Etranger
péen me
de port
milles d

comme s'ils étaient bigles. La nuit, au contraire, ils ont le regard très-ferme, sur-tout à la clarté de la lune. Quelques Européens ont cru que la blancheur de ces Nègres est un effet de l'imagination des meres, comme on prétend que plusieurs femmes blanches ont mis des enfans noirs au monde, après avoir vu des Nègres.

Congo.

Les Portugais donnent à ces Mores blancs le nom d'*albinos*, & cherchent l'occasion de les enlever pour les transporter au Brésil. On prétend qu'ils sont d'une force extraordinaire, & par conséquent très-propres au travail ; mais que leur paresse est extrême, & qu'ils préfèrent la mort aux exercices pénibles. Les Hollandais ont trouvé des hommes de la même espèce, non-seulement en Afrique, mais aux Indes Orientales, dans l'Isle de Bornéo & dans la Nouvelle-Guinée, qui s'appelle aussi le pays des Papas. Les Nègres blancs du Royaume de Loango, ont le privilège d'être assis devant le Roi. Ils président à quantité de cérémonies religieuses, sur-tout à la composition des *Mokiffos*, qui sont des idoles du pays.

Il est fort remarquable, suivant Battel, que les Nègres de Loango ne permettent jamais qu'un Etranger soit enterré dans leur pays. Qu'un Européen meure, on est obligé, pour les satisfaire, de porter son corps dans une chaloupe à deux milles du rivage, & de le jeter dans la mer. Un

Congo. Négociant Portugais étant mort dans une de leurs Villes, ne laissa pas d'y être enterré par le crédit de ses amis, & demeura tranquille pendant quatre mois dans sa sépulture ; mais il arriva cette année que les pluies, qui commencent ordinairement au mois de Décembre, retarderent de deux mois entiers. Les Mokissos ou Prêtres Sorciers ne manquèrent point d'attribuer cet événement au mépris qu'on avait fait des loix en faveur du Portugais. Son corps fut exhumé avec diverses cérémonies & précipité dans les flots. Trois jours après, suivant Battel, on vit tomber la pluie en abondance ; car il fallait bien qu'elle tombât après deux mois de retard.

Loango était autrefois soumis au Roi de Congo ; mais un Gouverneur du pays s'étant fait proclamer Roi, envahit une si grande partie des Etats de son Souverain, que le Royaume de Loango est aujourd'hui fort étendu, & tout-à-fait indépendant ; mais il est toujours regardé comme faisant partie du pays de Congo.

Les Rois de Loango sont respectés comme des Dieux, & portent le titre de *Samba* & de *Pango*, qui signifie, dans la langue du pays, *Dieu* ou *divinité*. Les sujets sont persuadés que leur Prince a le pouvoir de faire tomber la pluie du ciel. Ils s'assemblent au mois de Décembre, pour l'avertir que c'est le temps où les terres en ont

besoin. I
faveur, c
cette vue
tous ses
armés co
Ils comm
des exerc
homniage
mission &
terre un
de circuit
assis. Alo
entendre
tambours
pas pour
d'éléphan
& polies
mulique e
le Roi se
Sil pleut
acclamatie
L'usage
diques, c
pas moins
plus solen
bonda.

Cette l
est le jus

besoin. Ils le supplient de ne pas différer cette faveur, & chacun lui apporte un présent dans cette vue. Le Monarque indique un jour auquel tous ses Nobles doivent se présenter devant lui, armés comme en guerre, avec tous leurs gens. Ils commencent les cérémonies de cette fête par des exercices militaires, & rendent à genoux leur hommage au Roi, qui les remercie de leur soumission & de leur fidélité. Ensuite on étend à terre un tapis d'*enzanda*, d'environ quinze brasses de circuit, sur lequel est placé le trône où il est assis. Alors il commande à ses Officiers de faire entendre leurs tambours & leurs trompettes. Les tambours sont si gros, qu'un homme seul ne suffit pas pour les porter. Les trompettes sont des dents d'éléphants d'une grandeur extraordinaire, creusées & polies avec beaucoup d'art. Le bruit de cette musique est effroyable. Après ce concert barbare, le Roi se leve, & lance une fleche vers le ciel. Si pleut le même jour, les réjouissances & les acclamations sont poussées jusqu'à l'extravagance.

L'usage absurde & barbare des épreuves juridiques, qui domine dans toute la Guinée, n'est pas moins en usage à Loango. L'engagement le plus solennel se fait en avalant la liqueur de *bonda*.

Cette liqueur, qui se nomme aussi *imbonda*, est le jus d'une racine. On la rape dans l'eau.

Congo.

Après y avoir long-temps fermenté, elle forme une liqueur aussi amère que le fiel. Si on en rape trop dans une petite quantité d'eau, elle cause une suppression d'urine, & gagnant la tête, elle y répand des vapeurs si puissantes, qu'elle renverse infailliblement celui qui l'avale. C'est le cas où il est déclaré coupable.

La liqueur de Bonda sert aussi à découvrir la cause des événemens. Les Nègres de Loango s'imaginent que peu de personnes finissent leur vie par une mort naturelle. Ils croient que tout le monde meurt par sa faute ou par celle d'autrui. Si quelqu'un tombe dans l'eau & se noie, ils en accusent quelque sortilège. S'ils apprennent qu'un tigre ait dévoré quelqu'un, ils assurent que c'est un Dakkin ou un Sorcier qui s'est revêtu de la peau de cet animal. Lorsqu'une maison est consumée par un incendie, ils racontent gravement que quelque Mokisso y a mis le feu. Ils ne sont pas moins persuadés, lorsque la saison des pluies arrive trop tard, que c'est l'effet du mécontentement de quelque Mokisso qu'on laisse manquer de quelque chose d'utile ou d'agréable. Comme il paraît important de découvrir la vérité, on a recours à la liqueur de Bonda. Les personnes intéressées s'adressent au Roi pour le prier de nommer un Ministre, & cette faveur coûte une certaine somme. Les Ministres de Bonda sont au nombre

nombre
rement
heures
noms de
Mokisso
accusés
arrive ra
seul, &
Ils se ra
s'approch
cesse poi
sur un p
de lique

Alors
petits bâ
tomber,
sur leurs
rien à se
mêmes ra
jette les
obligés
quelqu'un
pousse un
de l'éclair
Ses accusa
l'avoir de
salaire de
aussi-tôt,

Tom

elle forme
on en rape
elle cause
à tête, elle
qu'elle ren-
C'est le cas

écouvrir la
de Loango
nissent leur
nt que tout
lle d'autrui.
noie, ils en
nent qu'un
nt que c'est
évêtu de la
on est con-
gravement
Ils ne font
des pluies
nécontente-
e manquer
e. Comme
érité, on a
personnes
e prier de
côte une
da font au
nombre

nombre de neuf ou dix, qui se tiennent ordinairement assis dans les grandes rues. Vers trois heures après-midi, l'accusateur leur apporte les noms de ceux qu'il soupçonne, & jure, par les Mokiffos, que ses dépositions sont sincères. Les accusés sont cités avec toute leur famille; car il arrive rarement que l'accusation tombe sur un seul, & souvent tout le voisinage y est compris. Ils se rangent sur une ou plusieurs lignes pour s'approcher successivement du Ministre, qui ne cesse point, pendant les préparatifs, de battre sur un petit tambour. Chacun reçoit sa portion de liqueur, l'avale & reprend sa place.

Alors le Ministre se leve, & lance sur eux de petits bâtons de bananier, en les sommant de tomber, s'ils sont coupables, ou de se soutenir sur leurs jambes & d'uriner librement s'ils n'ont rien à se reprocher. Il coupe ensuite une de ces mêmes racines dont la liqueur est composée, & jette les pièces devant lui. Tous les accusés sont obligés de marcher dessus d'un pas ferme. Si quelqu'un a le malheur de tomber, l'assemblée pousse un grand cri, & remercie les Mokiffos de l'éclaircissement qu'ils accordent à la vérité. Ses accusateurs le conduisent devant le Roi, après l'avoir dépouillé de ses habits, qui sont l'unique salaire du Ministre. La sentence est prononcée aussi-tôt, & le condamne ordinairement au sup-

Congo.

Congo.

plice. On le mene à quelque distance de la ville, où son sort est d'être coupé en pièces au milieu d'un grand chemin. On accorde aux personnes riches la liberté de faire avaler la liqueur par un de leurs esclaves. S'il tombe, le maître est obligé d'avaler la liqueur à son tour. On donne l'antidote à l'esclave ; & si le maître tombe, ses richesses ne le garantissent point de la mort. Cependant, lorsque le crime est léger, il achete sa grace en donnant quelques esclavés. Au reste, tous les Voyageurs reconnaissent que cette pratique est mêlée de beaucoup d'artifice & d'imposture. Les Ministres font tomber l'effet du poison sur leurs ennemis, ou sur ceux dont la ruine peut leur être de quelque utilité. Ils se laissent gagner par des présens pour noircir l'innocence ou pour sauver les coupables. Si les accusés sont des étrangers, à l'égard desquels ils soient sans prévention, c'est ordinairement sur le plus pauvre qu'ils font tomber la peine du crime. Maîtres de préparer la liqueur, ils donnent la plus forte doze à ceux qu'ils veulent perdre, quoique cette odieuse prévarication se fasse avec tant d'adresse que personne ne s'en apperçoit. Il ne se passe point de semaine où la cérémonie de l'épreuve ne se renouvelle à Loango, & elle y fait périr un grand nombre d'innocens.

Les femmes du Roi n'en sont point exemptes,

sur-tout d'ap-
pecte. La
aux soupçon-
grosse, tou-
pas qu'on
quelque es-
au feu, &
récit des M-
moins de
une des pl-
qu'il hono-
respectée q-
par le droit
peuple app-
si distingué-
portance le-
S'il l'offense
elle a le d-
mains. Lors-
plaisir, elle
& ses enfa-
royal. L'an-
puni de m-
femme.

Une loi
défend, for-
manger le
fils d'un N-

sur-tout dans les cas où leur fidélité paraît suspecte. La grossesse en est un qui ouvre la porte aux soupçons. Lorsqu'une femme du Roi devient grosse, toute la sagesse de sa conduite n'empêche pas qu'on ne fasse avaler la bonda pour elle à quelque esclave. S'il tombe, elle est condamnée au feu, & l'adultère est enterré viv. Suivant le récit des Nègres de Loango, leur Roi n'a pas moins de sept mille femmes. Il nomme entr'elles une des plus graves & des plus expérimentées, qu'il honore du titre de sa mere, & qui est plus respectée que celle à qui cette qualité appartient par le droit de la Nature. Cette matrone, que le peuple appelle *Makonda*, jouit d'une autorité si distinguée, que, dans toutes les affaires d'importance le Roi est obligé de prendre ses conseils. S'il l'offense, ou s'il lui refuse ce qu'elle desire, elle a le droit de lui ôter la vie de ses propres mains. Lorsque son âge lui laisse du goût pour le plaisir, elle peut choisir l'homme qui lui plaît, & ses enfans sont comptés parmi ceux du sang royal. L'amant sur lequel tombe son choix, est puni de mort, s'il est surpris avec une autre femme.

Une loi que nous avons déjà vue ailleurs, défend, sous peine de mort, de voir boire ou manger le Roi. Un enfant de sept ou huit ans, fils d'un Noble du premier ordre, eut un jour le

Congo.

malheur de s'endormir dans la saie du festin , & de s'éveiller pendant que le Roi portait le verre à la bouche. Il fut condamné à la mort , avec un délai de six ou sept jours en faveur du pere. Après ce délai , on lui cassa la tête d'un coup de marteau sur le nez , & lès Prêtres firent tomber son sang , avec beaucoup de soin , sur les Mokiflos ou Idoles du Roi. Ensuite on lui mit une corde au col , pour le traîner sur un grand chemin qui sert aux exécutions publiques. On rapporte un exemple encore plus étrange de la même atrocité. Un fils du Roi , âgé d'onze ou douze ans , étant entré dans la salle tandis que son pere buvait , fut saisi par l'ordre de ce Prince , revêtu sur-le-champ d'un habit fort riche , & traité avec toutes sortes de liqueurs & d'alimens. Mais aussi-tôt qu'il eut achevé ce funeste repas , il fut coupé en quatre quartiers , qui furent portés dans toutes les Villes , avec une proclamation qui apprenait au public la cause de son supplice. Ce trait exécrable est confirmé par une barbarie de la même nature que rapporte un témoin. Un autre fils du Roi , mais plus jeune , ayant couru vers son pere pour l'embrasser , dans les mêmes circonstances , le Grand-Prêtre demanda qu'il fût puni de mort. Le Roi y consentit , & sur-le-champ , ce malheureux enfant eut la tête fendue d'un coup de hache. Le Grand-Prêtre recueillit quelques gouttes de son sang , dont il frota

D
les bras du
d'un tel pré
Les Portug
Roi d'un fo
pas bien ga
caresser son
Cet usage
généralemen
moutrait sub
ou manger.
il eût menac
place. Quoiq
quelquefois
qui lui présen
visage contre
boire. Si se
salle , ils son
qu'ils ont le
personne de
servi , ni de
Tout ce qui
le-champ. Qu
quand l'homme
& plus mépr
Il y a des
proclamer les
publier ce qu
d'une sonnet

les bras du Roi, pour détourner les malheurs d'un tel préface. Cette Loi s'étend jusqu'aux bêtes. Les Portugais de Loango avaient fait présent au Roi d'un fort beau chien de l'Europe, qui n'étant pas bien gardé, entra dans la salle du festin pour caresser son Maître. Il fut massacré sur-le-champ.

Cet usage vient d'une opinion superstitieuse & généralement établie dans la Nation, que le Roi mourrait subitement, si quelqu'un l'avait vu boire ou manger. On croit détourner le malheur dont il est menacé, en faisant mourir le coupable à sa place. Quoiqu'il mange toujours seul, il lui arrive quelquefois de boire en compagnie. Mais ceux qui lui présentent la coupe, tournent aussi-tôt le visage contre terre, jusqu'à ce qu'il ait cessé de boire. Si ses Courtisans boivent dans la même salle, ils sont obligés de tourner le dos pendant qu'ils ont le verre à la bouche. Il n'est permis à personne de boire dans le verre dont le Roi s'est servi, ni de toucher aux alimens dont il a goûté. Tout ce qui sort de sa table doit être enterré sur-le-champ. Que d'extravagance & de barbarie! & quand l'homme est fait ainsi, est-il un plus odieux & plus méprisable animal?

Il y a des Crieurs publics, dont l'office est de proclamer les ordres du Roi dans la Ville, & de publier ce qu'on a perdu ou trouvé. Battel parle d'une sonnette du Roi, qui ressemble à celle des

Congo.

Congo.

vaches de l'Europe, & dont le son est si redoutable aux Voleurs, qu'ils n'osent garder un moment leurs vols après l'avoir entendue. Ce Voyageur étant logé dans une petite maison à la mode du pays, avait suspendu son fusil au mur. Il lui fut enlevé dans son absence. Sur ses plaintes, le Roi fit sonner la cloche; &, dès le matin du jour suivant, le fusil se trouva devant la porte de Battel.

Vis-à-vis le trône du Roi sont assis quelques nains, le dos tourné vers lui. Ils ont la tête d'une prodigieuse grosseur, &, pour se rendre encore plus difformes, ils sont enveloppés dans une peau de quelque bête féroce.

Les images ou les statues s'appellent ainsi que les Prêtres, *Mokissos*, comme on l'a déjà vu. Les Nègres se font instruire par les Prêtres dans l'art de faire des *Mokissos*. Lorsqu'un Particulier le croit obligé de créer une nouvelle Divinité, il assemble tous ses amis & ses voisins. Il demande leur assistance pour bâtir une hutte de branches de palmier, dans laquelle il se renferme pendant quinze jours, dont il doit passer neuf sans parler; &, pour mieux garder le silence, il porte deux plumes de perroquets aux deux coins de la bouche. Si quelqu'un le salue, au lieu de battre les mains, suivant l'usage, il frappe d'un petit bâton sur un bloc qu'il tient sur ses genoux, & sur lequel est gravée la figure d'une tête d'homme.

A la fin d'...
 prend dans un...
 arbre, avec u...
 quel on trac...
 à battre & à...
 de cet exerc...
 danse, & to...
 à danser, en...
 L'Adorateur...
 ont fini, & c...
 au son du mé...
 que celle des...
 tels que la...
 Prêtre repara...
 cris furieux,
 il fait, de te...
 rouges sur le...
 paupieres &...
 chaque mem...
 cevoir le M...
 d'un-coup,
 donne mille...
 d'affreuses g...
 prend du feu...
 çant les dents...
 mal. Quelque...
 dans des lieu...
 de feuilles v...

A la fin des quinze jours toute l'assemblée se rend dans un lieu plat & uni, où il ne croît aucun arbre, avec un *dembe* ou un Tambour, autour duquel on trace un cercle. Le tambour commence à battre & à chanter. Lorsqu'il paraît bien échauffé de cet exercice, le Prêtre donne le signal de la danse, & tout le monde, à son exemple, se met à danser, en chantant les louanges des Mokiffos. L'Adorateur entre en danse aussi-tôt que les autres ont fini, & continue pendant deux ou trois jours, au son du même tambour, sans autre interruption que celle des besoins indispensables de la Nature, tels que la nourriture & le sommeil. Enfin le Prêtre reparait au bout du terme, &, poussant des cris furieux, il prononce des paroles mystérieuses, il fait, de tems en tems, des raies blanches & rouges sur les tempes de l'Adorateur, sur les paupieres & sur l'estomac, & successivement sur chaque membre, pour le rendre capable de recevoir le Mokiff. L'Adorateur est agité, tout-d'un-coup, par des convulsions violentes, se donne mille mouvemens extraordinaires, fait d'affreuses grimaces, jette des cris horribles, prend du feu dans ses mains & le mord en grinçant les dents, mais sans paraître en ressentir aucun mal. Quelquefois il est entraîné comme malgré lui, dans des lieux déserts, où il se couvre le corps de feuilles vertes. Ses amis le cherchent, battent

Congo.

Congo.

le tambour pour le retrouver, & passent quelquefois plusieurs jours sans le revoir. Cependant s'il entend le bruit du tambour, il revient volontairement. On le transporte à sa maison, où il demeure couché, pendant plusieurs jours, sans mouvement & comme mort. Le Prêtre choisit un moment pour lui demander quel engagement il veut prendre avec son Mokisso. Il répond, en jettant des flots d'écume, & avec des marques d'une extrême agitation. Alors on recommence à chanter & à danser autour de lui. Enfin le Prêtre lui met un anneau de fer autour du bras, pour lui rappeler constamment la mémoire de ses promesses. Cet anneau devient si sacré pour les Nègres qui ont essuyé la cérémonie du Mokisso, que, dans les occasions importantes, ils jurent par leur anneau; & tous les jours on reconnoît qu'ils perdraient plutôt la vie que de violer ce serment. Le Voyageur, qui raconte ces cérémonies, ne doute pas que ce ne soit une manière solennelle de se donner au diable. Ce qu'on doit observer, c'est que l'espèce d'hommes qu'on nomme convulsionnaires, énérgumènes, démoniaques, joue à-peu-près les mêmes farces chez tous les peuples barbares. Faut-il que des Nations policées aient à rougir d'avoir vu chez elles les mêmes extravagances!

Il paroît que les peuples de Loango sont les

D
plus super
geant pou
marche d
rempli de
quefois d
joint à le
forces, ils
sentent la
furent que
plus légers
Le Roy
& de plus
Cette fam
Zambre. C
de monst
Missionnai
humaine,
gage & d
Missionnai
le pays de
de monst
gres. Mais
doutes, l'
on jetté le
de l'eau,
impossible
femelle.

quelque-
endant s'il
olontaire-
demeure
ouvement
moment
t il veut
en jettant
nes d'une
e à chan-
le Prêtre
ras, pour
e ses pro-
r les Nè-
Moikisso,
urent par
pât qu'ils
ferment.
nies, ne
blemnelle
observer,
e convul-
s, joue à
peuples
ées aient
es extra-
font les

plus superstitieux de toute l'Afrique. En voya-
geant pour le commerce, ils portent dans une
marche de quarante ou cinquante milles, un sac
rempli de misérables reliques, qui pesent quel-
quefois dix ou douze livres. Quoique ce poids,
joint à leur charge, soit capable d'épuiser leurs
forces, ils ne veulent pas convenir qu'ils en res-
sentent la moindre fatigue; au contraire, ils af-
furent que ce précieux fardeau sert à les rendre
plus légers.

Le Royaume de Congo n'a pas de plus belle
& de plus grande rivière que celle de Zaïre.
Cette fameuse rivière tire ses eaux du Lac de
Zambre. On voit dans ce grand Lac plusieurs sortes
de monstres, entre lesquels (si l'on en croit le
Missionnaire Mérolla) il s'en trouve un de figure
humaine, sans autre exception que celle du lan-
gage & de la raison. Le P. François de Paris,
Missionnaire Capucin, qui faisait sa résidence dans
le pays de Matomba, rejettoit toutes ces histoires
de monstres comme autant de fictions des Nè-
gres. Mais la Reine de Singa, informée de ses
doutes, l'invita un jour à la pêche. A peine eût-
on jetté les filets, qu'on découvrit, sur la surface
de l'eau, trois de ces poissons monstrueux. Il fut
impossible d'en prendre plus d'un. C'était une
femelle. La couleur de sa peau était noire; ses

Congo.

Congo pro-
prement
dit.

Congo. cheveux longs & de la même couleur; les ongles d'une longueur singulière. Mérolla conjecture qu'ils lui servaient à nager. Elle ne vécut que vingt-quatre heures hors de l'eau; &, dans cet intervalle, elle refusa toute sorte de nourriture. Si cette espèce de Monstre existe, c'est elle qui a servi le fondement aux Contes Arabes, sur ce qu'ils appellent *l'homme de la mer*.

Lopez qui passa plusieurs années à Congo, donne vingt-huit milles de largeur à l'embouchure de cette rivière. Elle entre avec tant d'impétuosité dans l'Océan, qu'à trente ou quarante milles de la terre, les eaux se conservent fraîches: cependant elle n'est navigable qu'à l'espace d'environ vingt-cinq milles, au-delà desquels étant referrée par des rochers, elle tombe avec un bruit épouvantable qui se fait entendre à sept ou huit milles. Les Portugais ont donné à ce lieu le nom de *Cachivera*, c'est-à-dire, chute ou *cataracte*.

Les Portugais & les Hollandais se sont procurés des établissemens dans le Congo, où ils ont fait le commerce, & où quelquefois ils ont porté la guerre, comme ont fait par-tout les Européens. Les Portugais ont joui long-temps d'une sorte de pouvoir que leur donnaient leurs Missionnaires, & même les petits Souverains du Pays dépendant du Roi de Congo, ont pris des noms Portugais,

& les titres de Comtes. Les Portugais ont contrées naves, & même ten'y ont même eff

Vers l'ils entrep Sogno. M voulant f sistance d de Sogno pas moind rérés. Il leurs fore breuses t pagnie d marchaié verent p temps d ses Sujet devant c manqua tumés à il perdit

& les titres des dignités d'Europe, comme ceux de Comtes, de Ducs, &c. D'ailleurs les Européens ont toujours un grand avantage dans ces contrées en se mêlant dans les guerres des nationaux, & faisant payer leurs services: ils y ont même tenté quelquefois des conquêtes, mais ils n'y ont pas souvent réuſſi. Les Portugais y ont même eſſuyé de cruelles diſgraces.

Vers l'année 1680, ils étaient établis à Angola; ils entreprirent la conquête de la Province de Sogno. Mérolla rapporte qu'un Roi de Congo, voulant ſe faire couronner, eut recours à l'afſiſtance des Portugais, & leur promit le Comté de Sogno, avec deux mines d'or, qui n'eurent pas moins de force pour les engager dans ſes intérêts. Ils aſſemblerent immédiatement toutes leurs forces. Le Roi leva, de ſon côté, de nombreuses troupes, auxquelles il joignit une Compagnie de Jaggas. Les deux armées s'étant unies, marchaient enſemble vers Sogno. Elles n'y trouverent pas le Comte ſans déſenſe. Il avait eu le temps de rasſembler un prodigieux nombre de ſes Sujets, & ſon courage le fit marcher au-devant de l'ennemi. Mais la plupart de ſes gens manquant d'armes à feu, & n'étant point accoutumés à la manière de combattre des Européens, il perdit la vie dans une bataille ſanglante, après

Congo.

Congo.

avoir vu prendre ou massacrer une grande partie de son armée.

Le désespoir se répandit dans toute la Nation. Lorsqu'elle s'attendait aux dernières extrémités de la guerre, un Seigneur du pays se présenta courageusement & promit de la délivrer de toutes ses craintes, si l'on voulait le choisir pour succéder au Comte. Sa proposition fut acceptée : il commença par rétablir l'ordre dans les Troupes dispersées ; & , pour éviter la confusion à laquelle il attribuait leurs derniers malheurs, il ordonna qu'à l'avenir, tout le monde aurait la tête rasée, sans excepter les femmes, & que les Soldats se ceindraient le front d'une branche de palmier. Cet usage, dont le but n'était pas moins d'inspirer de la confiance au peuple, par des préparatifs extraordinaires, que d'apprendre, en effet, aux troupes à se reconnaître dans la mêlée, s'est conservé jusqu'aujourd'hui dans la Nation.

Le nouveau Comte exhorta ses Sujets à ne pas s'effrayer du bruit des armes à feu, qui n'étaient propres, leur dit-il, qu'à causer de l'épouvante aux enfans, puisqu'une balle ne faisait pas plus d'effet qu'une fleche, ou qu'un coup de zagaye, sans compter que le temps dont les Blancs avaient besoin, pour charger leurs fusils, donnaient beaucoup d'avantage à ceux qui n'avaient qu'une fleche

à poser
pas s'arr
les Port
eux pour
leur rec
muser au
raître au
éléphants
le dos fû
si plusieurs
épargnés
me leurs
leur dit-
mener u
aucun fu
de le su
mestique
le prem
Cet ord
toute la
vaches,
le Comte

(a) Le
qu'ils ava
& des c

à poser sur leur arc. Il les avertit, sur-tout, à ne pas s'arrêter puérilement aux bagatelles (a), que les Portugais étaient accoutumés de jeter parmi eux pour causer du désordre dans leurs rangs. Il leur recommanda de tirer aux hommes, sans s'amuser aux chevaux, qui ne devaient pas leur paraître aussi terribles que les lions, les tigres & les éléphants. Il ordonna que celui qui tournerait le dos fût tué sur-le-champ par ses voisins, & que si plusieurs avaient cette lâcheté, loin d'être plus épargnés, ils fussent regardés par les autres comme leurs premiers ennemis; car il est question, leur dit-il, de périr glorieusement, plutôt que de mener une vie misérable. Enfin, pour ne laisser aucun sujet d'inquiétude à ceux qui promettaient de le suivre, il voulut que tous les animaux domestiques fussent massacrés, & donnant l'exemple le premier, il égorgea aussi-tôt tous les siens. Cet ordre fut exécuté si ponctuellement, que toute la race des bestiaux, sur-tout celle des vaches, est presque entièrement détruite dans le Comté de Sogno. On y a vu vendre une pe-

Congo.

(a) Les Portugais jetaient, dans les rangs des Nègres qu'ils avaient à combattre, des couteaux, des rubans & des colifichets.

tite fille pour un veau, & une femme pour une
 Congo. vache.

Il ne restait au Comte qu'à fortifier son armée par le secours de ses voisins. L'intérêt commun eut la force d'en rassembler un grand nombre; ainsi, marchant avec ses légions de Nègres, il trouva bientôt l'occasion de surprendre des ennemis, qui prenaient trop de confiance dans leurs victoires. Comme ils avançaient sans ordre & sans précaution, ils tomberent imprudemment dans la première embuscade: les Jaggas & leur Chef donnerent l'exemple de la fuite; ils furent suivis par les troupes de Congo. Les esclaves qu'ils avaient faits dans la première bataille, étant abandonnés par leurs gardes, rejoignirent leurs amis, & tournaient avec eux toute leur fureur contre les Portugais, qui disputaient encore le terrain; mais, accablés par le nombre, ils se virent forcés de tourner le dos, sans pouvoir éviter d'être massacrés dans leur fuite: il n'en resta que six, qui furent faits prisonniers, & présentés au Comte. Après les avoir regardés quelque temps d'un œil furieux, il leur laissa le choix, ou de mourir avec leurs compagnons, ou de vivre esclaves: Mérola leur prête une réponse fort noble: « On n'a point encore vu, lui » dirent-ils, de blancs qui aient daigné servir

I
 des Nèg
 l'exempl
 mots, qu
 queur. L
 tomberent
 qui les v
 Mérola a
 employa d
 Fort de t
 chure de
 cette rivie
 En part
 de Congo
 victoire,
 prise, ava
 les suivre
 endroit de
 des feux a
 donnent à
 circonstan
 de fers qu
 & voyant
 que les va
 elle les pr
 mais, lon
 qui se fit
 plusieurs
 dans une

pour une

son armée

et commun

le nombre ;

Nègres , il

re des en-

dans leurs

ordre & sans

ent dans la

leur Chef

rent suivis

laves qu'ils

lle , étant

rent leurs

leur furent

et encore le

pre , ils se

ns pouvoir

le : il n'en

nniers , &

r regardés

ur laissa le

gnons , ou

e une ré-

te vu , lui

gné servit

des Nègres , & nous n'en donnerons point
 « l'exemple. » A peine eurent-ils prononcé ces
 mots , qu'ils furent tués sous les yeux du vain-
 queur. L'artillerie & le bagage de leur Nation
 tomberent entre les mains des Nègres de Sogno ;
 qui les vendirent dans la suite aux Hollandais ,
 Mériolla assure que la Compagnie de Hollande
 employa ces dépouilles Portugaises , à munir un
 Fort de terre qu'elle avait fait bâtir à l'embou-
 chure de la riviere de Zaïre , & qui commande
 cette riviere & la mer.

Congo.

En partant de Loanda pour se rendre à l'armée
 de Congo , les Portugais , trop accoutumés à la
 victoire , pour douter du succès de leur entre-
 prise , avaient recommandé à leurs marchands de
 les suivre de près , & de débarquer au premier
 endroit de la Cote de Sogno , où ils découvriraient
 des feux allumés. L'*armadilla* (c'est le nom qu'ils
 donnent à leurs petites flottes) arriva dans les
 circonstances de la victoire du Comte , chargée
 de fers qui devaient servir aux esclaves Nègres ,
 & voyant sur la côte un grand nombre de feux ,
 que les vainqueurs avaient allumés pour se réjouir ,
 elle les prit pour le signal dont on était convenu ;
 mais , lorsqu'elle eut jetté l'ancre , un Portugais
 qui se fit appercevoir sur le rivage , demanda par
 plusieurs signes , qu'on se hâtât de le prendre
 dans une chaloupe ; c'était un malheureux fugitif ,

Congo.

qui, ayant été pris & conduit au Comte de Sogno, après l'exécution des six autres, avait obtenu la vie à des conditions fort humiliantes. Le Comte s'était fait apporter une jambe & un bras des six Portugais qu'il avait sacrifiés à son ressentiment, & lui avait ordonné de porter ce présent, avec la nouvelle de sa victoire, au Gouverneur de Loanda. L'armadilla se crut fort heureuse d'une rencontre qui la garantissait peut-être de sa ruine.

Le Comte de Sogno ne jouit pas long-temps des fruits de sa victoire : il avait reçu dans la mêlée trois blessures, dont il mourut à la fin du mois; mais il laissa ses peuples tranquilles, après avoir fait perdre à ses ennemis l'espérance de les subjuguier.

Tous ces démêlés causerent tant de préjudice à la Religion, que le Missionnaire Mérolla étant à *Khitombo*, malheureux camp de la dernière bataille, n'y trouva presque personne qui fût disposé à recevoir les Sacremens de l'Eglise.

Battel nous apprend que le pays de Sogno est voisin des mines de Demba, d'où l'on tire, à deux ou trois pieds de terre, un sel de roche d'une beauté parfaite, aussi clair que la glace, & sans aucun mélange; on le coupe en pièces d'une aune de long, qui se transportent dans toutes les parties du pays, & qui s'y vendent mieux que toute autre marchandise.

Saint - Salvador ;

D
Saint-Salva
capitale du
font leur ré
ment le nom
gage de la Nat
firuée à cent
grande & hau
seul rocher,
de fer; le for
milles de tou
villes & de vi
elle contient p
charmés d'un
d'*Othéirio*, c'
les agrémens
découvrir d'un
la montagne
du côté de l
qu'elle n'ait
d'en faire un
meilleure: le
usage, d'une
Nord, sur l
esclaves vont
& de cuir: l
grains de to
d'une herbe
dure continu

Tome I.

Saint-Salvador , ainsi nommé par les Portugais , capitale du Royaume de Congo , où les Rois font leur résidence ordinaire , portait anciennement le nom de *Banza* , qui signifie dans le langage de la Nation , *Cour* ou *demeure royale*. Elle est située à cent cinquante milles de la mer , sur une grande & haute montagne , qui n'est presque qu'un seul rocher , & qui contient néanmoins une mine de fer ; le sommet offre une plaine d'environ dix milles de tour , bien cultivée , & si remplie de villes & de villages , que , dans un si petit espace , elle contient plus de cent mille ames : les Portugais charmés d'un si beau lieu , lui ont donné le nom d'*Othéirio* , c'est-à-dire , *perspective* , parce qu'outre les agrémens du terrain même , on y a celui de découvrir d'un coup-d'œil toutes les plaines dont la montagne est environnée : elle est fort escarpée du côté de l'Est ; mais sa hauteur n'empêche pas qu'elle n'ait quantité de sources , qui acheveraient d'en faire un séjour délicieux , si l'eau en était meilleure : les habitans tirent celle dont ils font usage , d'une seule fontaine qui est du côté du Nord , sur la pente de la montagne , où leurs esclaves vont la puiser dans des vaisseaux de bois & de cuir : la plaine est d'une fertilité extrême en grains de toutes les espèces ; elle a des prairies d'une herbe excellente , & des arbres d'une verdure continuelle ; l'air y est aussi très-frais & très-

Congo.

S. Salvador.

Congo.

fain : outre ce motif , que les Rois ont eu sans doute pour y établir leur demeure , ils n'y ont pas été moins engagés par la situation du terrain , qui fait de leur Palais une retraite inaccessible , & parce qu'étant au centre du Royaume , il leur donne la facilité d'étendre leur attention de toutes parts à la même distance.

Il y a peu de régions aussi peuplées que le Royaume de Congo. Carli assure hardiment que ses habitans sont innombrables : les *Mofcongos* , (tel est le nom qu'ils se donnent eux-mêmes) sont communément noirs , quoiqu'il s'en trouve un grand nombre de couleur olivâtre ; la plupart ont les cheveux noirs & frisés ; mais il s'en trouve aussi qui les ont roux ; leur taille est moyenne , & si l'on excepte la couleur , ils ont beaucoup de ressemblance avec les Portugais ; les uns ont la prunelle des yeux noire , d'autres d'un verd de mer ; leurs lèvres ne sont pas grosses & pendantes , comme celles des Nubiens & des autres Nègres.

Quand le Roi & les principaux Seigneurs du Royaume ont embrassé le Christianisme , ils ont adopté l'habillement Portugais , ils ont pris les manteaux à l'Espagnole , le chapeau , la veste de soie , les mules de velours ou de maroquin , & les botines à la Portugaise , avec des épées aussi longues qu'on en ait jamais portées dans la

D
Castille : la
à leurs ancie
inction imi
Lisbonne.

Ils n'ont a
dre inclinatio
parmi eux d
des registres
& le nom de
l'arrivée des
l'art de l'écri
de quelque pe
disaient-ils ,
Ils comptaie
ou les hivers
mois de Mai ,
leurs mois pa
de la semain
poussaient pa
De même ,
juger de la gr
des marches
seulement pa
chargé.

Métolla n
Ils choisissent
& s'assemblien
ture favorite

Castille : la nécessité borne encore les pauvres à leurs anciens habits ; mais les femmes de distinction imitent les usages des femmes de Lisbonne.

Congo.

Ils n'ont aucune trace des sciences, ni la moindre inclination à les cultiver ; on ne trouve point parmi eux d'anciennes histoires de leur pays, ni des registres des temps éloignés, où la mémoire & le nom de leurs Rois soient conservés. Jusqu'à l'arrivée des Portugais, ils n'avaient pas connu l'art de l'écriture ; la date des faits était la mort de quelque personne remarquable ; cela est arrivé, disaient-ils, avant ou après la mort d'un tel. Ils comptaient les années par les *cessios*, ou les hivers, qui commencent pour eux au mois de Mai, & finissent au mois de Novembre ; leurs mois par les pleines Lunes, & les jours de la semaine par leurs marchés : mais ils ne poussaient pas plus loin la division du temps. De même, ils n'avaient pas d'autre règle pour juger de la grandeur d'un pays, que le nombre des marches ou des journées, qu'ils distinguaient seulement par le terme de voyage *libre* ou *chargé*.

Mérolla nous représente une de leurs fêtes. Ils choisissent ordinairement le temps de la nuit, & s'assembent en fort grand nombre. Leur posture favorite est d'être assis en rond ; mais ils

Congo.

choisissent quelque arbre épais, sous lequel ils se placent sur l'herbe. Le centre du cercle est occupé par un grand plat de bois, qui contient quelque mélange de leur goût. L'ancien de la troupe, qu'ils appellent *Makolontu*, divise les portions, & les distribue avec une égalité qui ne laisse aucun sujet de plainte. Ils n'emploient pour boire, ni verres ni tasses. Le *Makolontu* prend le flacon, qu'ils appellent *moringo*, le porte successivement à la bouche de tous les convives, laisse boire à chacun la mesure qu'il juge convenable, & le remet à sa place. Cette méthode s'observe jusqu'au dernier moment de la fête.

Mais ce qui parut beaucoup plus surprenant à Mérola, il ne passait personne, près de l'assemblée, qui ne se plaçât sans façon dans le cercle, & qui ne reçût sa portion comme les autres, quoiqu'il fût arrivé après la distribution. Le *Makolontu* prenait sur chaque part de quoi composer celle de l'étranger. On apprit à Mérola que cette cérémonie ne s'observe pas moins, quand les passans se présentent en plus grand nombre. Ils se levent aussi-tôt que le plat est vide, & continuent leur chemin, sans prendre congé de l'assemblée, & sans dire un mot de remerciement. Les Voyageurs profitent de ces rencontres pour ménager leurs propres révisions.

D

Il n'est pas n
pas la moind
pour savoir
viennent. To
On croirait
les Locriens
suivant le ré
par une ame
tus par leur
tant plusieurs
que service
convives étai
croirait pas o
demanda qui
pondit qu'on
dit-il, que
votre travail
Ils lui répond
Avec un pe
parut si louab
mune.

On remar
fices de Con
dentale d'Afr

Ceux des h
les villes, t
Ceux qui de
l'agriculture

Il n'est pas moins étrange que l'assemblée ne fasse pas la moindre question à ces nouveaux venus, pour savoir d'eux, où ils vont & d'où ils viennent. Tout se passe avec un silence admirable. On croitait, dit Mériolla, qu'ils veulent imiter les Locriens, ancien Peuple d'Achaïe, qui, suivant le témoignage de Plutarque, punissait, par une amende, ceux qui se rendaient importuns par leurs questions. Un jour Mériolla traitant plusieurs Nègres, qui lui avaient rendu quelque service, remarqua que le nombre de ses convives était fort augmenté. Comme il ne se croyait pas obligé de recevoir des inconnus, il demanda qui étaient ces étrangers. On lui répondit qu'on l'ignorait. Pourquoi souffrez-vous, dit-il, que des gens qui n'ont point de part à votre travail viennent partager votre nourriture? Ils lui répondirent simplement que c'était l'usage. Avec un peu de réflexion, cette charité lui parut si louable qu'il fit doubler la portion commune.

On remarque peu de différence entre les édifices de Congo & ceux de toute la côte Occidentale d'Afrique.

Ceux des habitans, qui font leur demeure dans les villes, tirent leur subsistance du commerce. Ceux qui demeurent à la campagne, vivent de l'agriculture & de l'entretien des bestiaux. Ceux

Congo.

Cong.

qui sont établis sur les bords du Zaire & des autres rivières, subsistent de la pêche. D'autres gagnent leur vie à recueillir le vin de *Tombo*; d'autres à fabriquer les étoffes du pays. Il y a peu de Moficongos qui ne soient experts dans quelque métier, mais ils ont tous une extrême aversion pour le travail pénible.

Les habitans des limites orientales du Royaume & des pays voisins, sont d'une habileté singulière pour la fabrique de plusieurs sortes d'étoffes, telles que les velours, les tissus, les fatins, les damas & les taffetas. Leurs fils sont composés de feuilles de divers arbres, qu'ils empêchent de s'élever en les coupant chaque année, & les arrosant avec beaucoup de soin, pour leur faire pousser au printemps des feuilles plus tendres. Les fils sont très-fins & très-unis. Les plus longs servent à composer les grandes pièces. Les Portugais ont commencé à les employer pour faire des tentes, & s'en trouvent bien contre la pluie & le vent.

Les richesses des Moficongos consistent principalement en esclaves, en ivoire & en simbos, qui sont de petites coquilles, qui tiennent lieu de monnaie. Congo, Songo & Bamba vendent peu d'esclaves, & ceux qu'on tire de ces trois Provinces ne passent pas pour les meilleurs, parce qu'étant accoutumés à vivre dans l'indolence, ils

D
succombent
principales
les étoffes
noix de kola
tait autrefo
rues plus ra
Salvador qu
rugais.

Quoique
progrès dan
contrée de l
des Mission
célèbres ave
il a roujour
aux habitans
plaintes &
prennent au
entretenir.
était de viv
avant que
apprendre à
épreuve. L
traire au bi
met point
dité d'une f
à l'état con
pas. peu de
tique de le

succombent bientôt aux travaux pénibles. Les principales marchandises du Comté de Sogno sont les étoffes de sombos, l'huile de palmier & les noix de kola. Les dents d'éléphants, qu'on y apportait autrefois en grand nombre, y sont devenues plus rares. Au reste, c'est la ville de Saint-Salvador qui est le centre du commerce Portugais.

Congo.

Quoique le Christianisme ait fait de grands progrès dans le Royaume de Congo, la seule contrée de l'Afrique où les Portugais aient envoyé des Missionnaires; quoique les mariages y soient célébrés avec les cérémonies de l'Eglise Romaine, il a toujours été fort difficile de faire perdre aux habitans le goût du concubinage. Malgré les plaintes & les reproches des Missionnaires, ils prennent au tant de maîtresses qu'il en peuvent entretenir. L'ancien usage des Nègres de Sogno était de vivre quelque temps avec leurs femmes, avant que de s'engager dans le mariage, pour apprendre à se connaître mutuellement par cette épreuve. La méthode chrétienne leur paraît contraire au bien de la société, parce qu'elle ne permet point qu'on s'assure auparavant de la fécondité d'une femme ni des autres qualités convenables à l'état conjugal. Aussi les Missionnaires n'ont-ils pas peu de peine à leur faire abandonner la pratique de leurs Ancêtres, qui consiste dans un traité

Congo.

fort simple. Les parens d'un jeune homme envoient à ceux d'une jeune fille pour laquelle il prend de l'inclination, un présent qui passe pour douaire, & leur font proposer leur alliance. Ce présent est accompagné d'un grand flacon de vin de palmier. Le vin doit être bû par les parens de la fille, avant que le présent soit accepté; condition si nécessaire, que la conduite du pere & de la mere passerait autrement pour un outrage. Ensuite le pere fait sa réponse. S'il retient le présent, il n'y a pas besoin d'autre explication pour marquer son consentement. Le jeune homme & tous ses amis se rendent aussi-rôt à sa maison, & reçoivent sa fille de ses propres mains. Mais si quelques semaines d'épreuves & d'observations font connaître au mari qu'il s'est trompé dans son choix, il renvoie sa femme & se fait restituer son présent. Si les sujets de mécontentement viennent de lui, il perd son droit à la restitution. Mais de quelque côté qu'il puisse venir, la jeune femme n'en est pas regardée avec plus de mépris, & ne trouve pas moins l'occasion de subir bientôt une nouvelle épreuve.

Les femmes ont droit aussi de mettre leurs maris à l'essai, & l'on reconnaît tous les jours qu'elles sont plus inconstantes & plus opiniâtres que les hommes; car on les voit profiter plus souvent de la liberté qu'elles ont de se retirer

avant la
maris n
Une
homme
moment
gage à
l'adultère
valeur
à deman
mari ob
divorce.
L'éco
uniforme
de se po
& ses en
arbres,
maison d
est de sa
riture,
Aussi-tôt
vont trav
que les
leurs hut
S'il man
la famill
de leur
échange
sa femm

me envoient
elle il prend
pour douaire,
. Ce présent
e vin de pal-
parens de la
cepté ; con-
e du pere &
r un outrage.
tient le pré-
lication pour
e homme &
a maison, &
ains. Mais si
'observations
mpé dans son
restituer son
ent viennent
ion. Mais de
eune femme
épris, & ne
bientôt une
mettre leurs
us les jours
s opiniâtres
profiter plus
e se retirer

avant la célébration du mariage, quoique leurs maris n'épargnent rien pour les retenir.

Congo.

Une femme qui laisse prendre sa pipe par un homme, & qui lui permet de s'en servir un moment, lui donne des droits sur elle, & s'engage à lui accorder ses faveurs. Dans le cas de l'adultere, la Loi condamne l'amant à donner la valeur d'un esclave au mari, & la femme à demander pardon de son crime, sans quoi le mari obtiendrait facilement la permission du divorce.

L'économie domestique a ses loix, qui sont uniformes dans toute la Nation. Le mari est obligé de se pourvoir d'une maison ; de vêtir sa femme & ses enfans suivant sa condition ; d'émonder les arbres, de défricher les champs & de fournir sa maison de vin de palmier. Le devoir des femmes est de faire les provisions qui regardent la nourriture, & de prendre tous les soins du marché. Aussi-tôt que la saison des pluies est arrivée, elles vont travailler aux champs jusqu'à midi, pendant que les maris se reposent tranquillement dans leurs huttes. A leur retour, elles préparent le dîné. S'il manque quelque chose pour la subsistance de la famille, elles doivent l'acheter sur-le-champ de leur propre bourse ou se le procurer par des échanges. Le mari est assis seul à table, tandis que la femme & ses enfans sont debout pour le servir.

Après son dîné, elles mangent les restes, mais sans cesser de se tenir debout, par la force d'une ancienne tradition, qui leur persuade que les femmes sont faites pour servir les hommes & pour leur obéir.

Dans la première jeunesse des Nègres, on les lie avec de certaines cordes composées par les Sorciers, ou les Prêtres du pays, avec quelques paroles mystérieuses qui accompagnent cette cérémonie.

Lorsque les Missionnaires trouvent ces cordes magiques sur les enfans qu'on présente au baptême, ils obligent les meres de se mettre à genou, & leur font donner le fouet jusqu'à ce qu'elles aient reconnu leur erreur. Une femme que le Missionnaire Carli avait condamné à ce châtiment, s'écria sous les verges : « Pardon, mon Pere, pour l'amour de Dieu. J'ai ôté trois de ces cordes en venant à l'église, & c'est par oubli que j'ai laissé la quatrième. »

Les Nègres qui n'ont point embrassé le Christianisme, ou qui ne sont pas fermes dans la foi, présentent leurs enfans aux Sorciers dès le moment de leur naissance.

L'ascendant des Sorciers sur les Nègres va jusqu'à leur interdire l'usage de la chair de certains animaux, & de tels fruits ou de tels légumes, avec d'autres prescriptions ridicules ; & ce joug

religieux porte le de la soumission. Ordonnances de lôt deux jours à je qui leur sont dé négligé de les affance, à peine son se hâtent de le drier ; persuadés q châtiment du moi raconte qu'un jeu s'arrêta le soir che per un canard sa meilleur que les Etranger demand canard privé. On Il en mangea de geur affamé. Quatre rencontrés, celui demanda s'il voula sauvage. Le jeune marié, s'en défenc Quel scrupule ! l refuser aujourd'hu a quatre ans à m un coup de foudre de tous ses memb

religieux porte le nom de *kéjilla*. Rien n'approche de la soumission des jeunes Nègres pour les Ordonnances de leurs Prêtres. Ils passeraient plutôt deux jours à jeûn que de toucher aux alimens qui leur sont défendus ; & si leurs parens ont négligé de les assujettir au *kéjilla* dans leur enfance, à peine sont-ils maîtres d'eux-mêmes qu'ils se hâtent de le demander au Prêtre ou au Sorcier ; persuadés qu'une prompte mort ferait le châtiment du moindre délai volontaire. Mérola raconte qu'un jeune Nègre, étant en voyage, s'arrêta le soir chez un ami, qui lui offrit à souper un canard sauvage, parce qu'il le croyait meilleur que les canards domestiques. Le jeune Etranger demanda de bonne foi si c'était un canard privé. On lui répondit que c'en était un. Il en mangea de bon appetit comme un voyageur affamé. Quatre ans après, les deux amis s'étant rencontrés, celui qui avait trompé l'autre lui demanda s'il voulait manger avec lui d'un canard sauvage. Le jeune homme, qui n'était point encore marié, s'en défendit parce que c'était le *kéjilla*. Quel scrupule ! lui dit son ami ; & pourquoi refuser aujourd'hui ce que vous acceptâtes il y a quatre ans à ma table ? Cette déclaration fut un coup de foudre qui fit trembler le jeune Nègre de tous ses membres, & qui lui troubla l'imagi-

Congo. nation jusqu'à lui causer la mort dans l'espace de vingt-quatre heures.

Le Royaume de Congo n'a point de Médecins ni d'Apothicaires, ni même d'autres remèdes que les simples, l'écorce des arbres, les racines, les eaux & l'huile qu'on fait prendre aux malades presqu'indifféremment pour toutes sortes de maladies. Le climat d'ailleurs est sain, & les habitans sont sobres.

Dans les Royaumes de Kakongo & d'Angoy, l'usage ne permet pas d'ensevelir un parent ; toute la famille ne se trouve assemblée. L'éloignement des lieux n'est pas même un sujet d'exception. Les funérailles commencent par le sacrifice de quelques poules, du sang desquelles on arrose les dehors & le dedans de la maison. Ensuite on jette les carcasses par-dessus le toit pour empêcher que l'ame du mort ne fasse le *zumbi*, c'est-à-dire, qu'elle ne revienne troubler les habitans par des apparitions ; car on est persuadé que celui qui verrait l'ame d'un mort tomberait mort lui-même sur-le-champ. Cette persuasion est si fortement gravée dans l'esprit des Nègres, que l'imagination seule a souvent produit tous les effets de la réalité. Ils assurent aussi que le premier mort appelle le second, sur-tout lorsqu'ils ont eu quelque démêlé pendant leur vie.

Après la de faire des la douleur n de se mettre poivre indie Lorsqu'on a passe tout-d' faisant bonn parens du m sans sépultur mais c'est pe invite toute mence. Aussi des lieux in deux sexes curité, avec tion. Comm donne au fo est incroyabl presque imp & plus enco claves. Les trop faibles plus étrange est mort, demandent ne pas pron seul avec el

Après la cérémonie des poules, on continue de faire des lamentations sur le cadavre ; & si la douleur ne fournit pas des larmes, on a soin de se mettre dans le nez du *siliquaſtre* ou du poivre indien, qui les fait couler en abondance. Lorsqu'on a crié & pleuré quelque temps, on passe tout-d'un-coup de la tristesse à la joie, en faisant bonne chere aux frais des plus proches parens du mort, qui demeure pendant ce temps-là sans sépulture. On cesse de boire & de manger, mais c'est pour suivre le son des tambours, qui invite toute l'assemblée à danser. Le bal commence. Aussi-tôt qu'il est fini, on se retire dans des lieux indiqués, où tous les spectateurs des deux sexes sont renfermés ensemble dans l'obscurité, avec la liberté de se mêler sans distinction. Comme le signal de cette cérémonie se donne au son des tambours, l'ardeur du peuple est incroyable pour se rendre à l'assemblée. Il est presque impossible aux meres d'arrêter leurs filles, & plus encore aux maîtres de retenir leurs esclaves. Les murs & les chaînes sont des obstacles trop faibles ; mais ce qui doit paraître encore plus étrange, si c'est le maître d'une maison qui est mort, sa femme se livre à tous ceux qui demandent ses faveurs, à la seule condition de ne pas prononcer un seul mot, tandis qu'on est seul avec elle.

Congo.

Congo.

Le Conseil de Congo est composé de dix ou douze personnes qui sont dans la plus haute faveur auprès du Roi, & sur lesquelles il se repose des affaires d'état, de l'administration de la paix & de la guerre, & de la publication de ses ordres.

Sa Cour est fort nombreuse. Elle est composée d'une partie de sa noblesse, qui fait sa résidence au Palais; ou dans les lieux voisins, & d'une multitude de domestiques ou d'Officiers de sa maison. Il a pour garde un corps d'Anzikos & de plusieurs autres Nations. Son habillement est très-riche. C'est ordinairement quelque étoffe d'or ou d'argent, avec un manteau de velours. Il se couvre la tête d'un bonnet blanc, comme tous les Hidalgos, qu'il honore de ses bonnes grâces. C'est une marque si certaine de faveur, qu'au moindre mécontentement il le fait ôter à ceux qui lui déplaisent. En un mot, le bonnet blanc est un caractère de Noblesse & de Chevalerie à Congo, comme la Toison d'Or & le Saint-Esprit en Europe.

Le Roi donne deux audiences publiques dans le cours de chaque semaine; mais la liberté de lui parler n'est accordée qu'aux Seigneurs. Lorsqu'il se rend à l'Eglise, tous les Portugais, soit Ecclésiastiques, ou Séculiers, sont obligés de grossir son cortège, & de l'accompagner de même à son retour jusqu'à la porte du Palais.

Mais c'est la soit imposé.

Parmi les pour supplier les revenus, quelque chose. Lorsqu'il sort de son cortège chapeau dans moments; ensuite si néglige moindre vent. pressent pour de cette disgrâce tourne au Palais il fait partir d'ordre de lever tion. Ainsi l'Europe quand le Roi

Il peut lever & les mettre en deurs, raconte contre les Portugais. On quête de l'Europe battre que tous Portugais, qu'outils, que c

Mais c'est la seule occasion où ce devoir leur
soit imposé.

Congo.

Parmi les moyens qu'emploie le Monarque pour suppléer, par des rapines, à la modicité de ses revenus, on en raconte un bien bizarre, si quelque chose peut le paraître dans un despote. Lorsqu'il sort en bonnet blanc avec les Seigneurs de son cortège, il se fait quelquefois apporter un chapeau dans sa marche, & s'en sert quelques momens; ensuite redemandant son bonnet, il le met si négligemment, qu'il peut être abattu par le moindre vent. S'il tombe en effet, les Hidalgos s'empressent pour le ramasser. Mais le Roi, offensé de cette disgrâce, refuse de le recevoir & retourne au Palais fort mécontent. Le lendemain, il fait partir deux ou trois cens Soldats, avec ordre de lever sur le peuple une grosse imposition. Ainsi l'Etat est menacé d'un grand malheur, quand le Roi a mis son bonnet de travers.

Il peut lever, dit-on, des armées innombrables & les mettre en campagne. Carli & d'autres Voyageurs, racontent qu'un Roi de Congo marcha contre les Portugais, à la tête de neuf cens mille hommes. On aurait cru qu'il se proposait la conquête de l'Univers. Cependant il n'avait à combattre que trois ou quatre cens Mousquetaires Portugais, qui n'avaient pour armes, avec leurs fusils, que deux pièces de campagne. Mais les

Congo.

ayant chargées à cartouche , l'exécution qu'elles firent dans les premiers rangs des Nègres , jetta la consternation dans une armée si nombreuse , & la mort du Monarque acheva de les mettre en déroute. Le Portugais , qui avait coupé la tête à ce Prince , assura que ses armes Royales & tous les ustensiles dont il faisait usage étaient d'or battu.

La maniere ordinaire de combattre dans toutes ces régions , ne prouve pas plus de courage que de discipline. Deux armées Nègres qui sont en présence , commencent par discuter froidement le sujet de leur querelle. Elles passent successivement aux reproches & aux injures. Enfin , la chaleur augmentant par degrés , on en vient aux coups. Les tambours se font entendre avec beaucoup de confusion. Ceux qui sont armés de fusils les jettent après la première décharge , parce qu'ils sont plus occupés de leur propre frayeur que de l'envie de nuire. D'ailleurs la méthode qu'ils prennent pour tirer , est rarement dangereuse. Ils appuient la crosse du fusil contre l'estomac , sans aucun point de mire , & les balles passent en l'air , par dessus la tête de leurs ennemis ; d'autant plus que des deux côtés , l'usage est de s'acroupir lorsqu'ils voient le premier feu de la poudre. Ensuite les deux partis se relevent & se servent de leurs arcs. S'ils sont à quelque distance , ils lancent

leurs

D

leurs fleches plus d'exécution sont fort précieuses sont qu'un premier remède est leur proie qu'ils découvrent contre ceux

La succession du moins n'est renversé par égard pour le mité de la nation du Roi , celui de respect , les gouverneurs sans , pour de neveux.

Dans le cas de faire une proie Portugais dans la voix : « Vous » voleur , » des pauvres » des prisonniers » heureux ; » chez-vous » dans ce

Tome II

leurs fleches en l'air, persuadés qu'elles font plus d'exécution dans leur chute ; mais, lorsqu'ils font fort près, ils tirent en droite ligne. Les fleches sont quelquefois empoisonnées; & le premier remède qu'ils appliquent à leurs blessures, est leur propre urine. Ils ramassent les fleches qu'ils découvrent autour d'eux, pour les employer contre ceux qui les ont tirées.

Congo.

La succession au Trône n'a point d'ordre établi; du moins n'en a-t-elle pas qui ne puisse être renversé par la volonté des Grands, sans aucun égard pour le droit d'aînesse, ou pour la légitimité de la naissance. Ils choisissent entre les fils du Roi, celui pour lequel ils ont conçu le plus de respect, ou qu'ils croient le plus capable de les gouverner. Quelquefois ils rejettent les enfans, pour donner la Couronne au frere ou aux neveux.

Dans le couronnement du Roi, l'usage est de faire une proclamation qui prouve le crédit des Portugais dans ces contrées; un Héraut dit à haute voix: « Vous qui devez être Roi, ne soyez ni voleur, ni avare, ni vindicatif; soyez l'ami des pauvres. Faites des aumônes pour la rançon des prisonniers & des esclaves; assistez les malheureux; soyez charitable pour l'Eglise: efforcez-vous d'entretenir la paix & la tranquillité dans ce Royaume, & conservez avec une fidé-

» lité inviolable le traité d'alliance avec votre frere
Congo, » le Roi de Portugal. »

Ensuite deux Hidalgos se levent pour aller chercher le Prince, comme s'il était confondu dans la foule. L'ayant bientôt trouvé, ils l'amenent, l'un par le bras droit, l'autre par le bras gauche. Ils le placent sur le fauteuil Royal, lui mettent la couronne sur la tête, les brasselets d'or aux poignets, & sur le dos un manteau noir, qui sert depuis long-tems à cette cérémonie. Alors on lui présente un livre d'Evangile, soutenu par un Prêtre en surplis. Il y porte la main, & jure d'observer tout ce que le Héraut a prononcé. Toute l'assemblée jette aussi-tôt un peu de sable & de terre sur lui, non-seulement comme un témoignage de la joie publique, mais encore pour l'avertir que sa qualité de Roi n'empêchera pas qu'il ne soit réduit quelque jour en poudre. Il se rend ensuite au Palais, accompagné des douze principaux Nobles qui ont présidé à la fête.

Chaque Province de Congo, quoique gouvernée par un des principaux Seigneurs du Royaume, sous le titre de *Mani*, se divise en plusieurs petits cantons, qui ont aussi leur *Mani* particulier; mais d'un rang inférieur. Ainsi, le *Mani* ou le Seigneur de *Vamma*, qui n'est qu'une division de Province, n'est pas du même rang que le *Mani Bamba*, qui gouverne une Province entiere.

D
Le Roi n
revêtu de f
les causes c
écrites, les
cice de leur
lui de l'usage
plus loin d
Dans les ma
lent au Roi
porte sa Ser
mort. Les o
sont jugées
ment le R
dans quelqu
d'y vivre on
pardon form
les employe
gens d'expér
cir à la fatigu

Le véritable
Les Portuga
Prince qui h
Elle portait
& ses habit
comme ceux

Le Royat
par celui d
riviere de

Le Roi nomme, dans chaque Province, un Juge revêtu de son autorité pour la décision de toutes les causes civiles. Comme il n'y a point de loix écrites, les Juges n'ont pour règle, dans l'exercice de leur juridiction, que leur caprice ou celui de l'usage. Mais leurs Sentences ne vont jamais plus loin que l'emprisonnement ou l'amende. Dans les matieres importantes, les Accusés appellent au Roi, seul Juge des causes criminelles; il porte la Sentence, mais il est rare qu'elle soit à mort. Les offenses des Nègres contre les Portugais, sont jugées par les loix du Portugal. Ordinairement le Roi se contente de bannir le coupable dans quelque Isle déserte. S'ils ont le bonheur d'y vivre onze ou douze ans, il leur accorde un pardon formel, & ne fait pas même difficulté de les employer au service de l'Etat, comme des gens d'expérience, qui ont eu le temps de s'endurcir à la fatigue.

Congo.

Le véritable nom du pays d'Angola est *Dongo*. Les Portugais l'ont nommé *Angola*, du premier Prince qui l'usurpa sur la Couronne de Congo. Elle portait anciennement le nom d'*Ambanda*, & ses habitans se nomment encore *Ambandos*, comme ceux de Loango se nomment *Bramas*.

Angola.

Le Royaume d'Angola est borné, au Nord, par celui de Congo, dont il est séparé par la riviere de Danda, que d'autres appellent *Bengo*;

 Congo.

à l'Est, par le Royaume de Matamba; au Sud, par Benguéla; & à l'Ouest, par l'Océan. Sa situation est entre sept degrés trente minutes, & dix degrés quarante minutes de latitude du Sud.

Dans la Province de *Massingan* ou de *Massangano*, les Portugais ont un Fort près d'une petite riviere du même nom, entre les rivieres de Quanza & de Sunda. La Quanza coule au Sud, & la Sunda au Nord; mais leurs eaux se mêlent à la distance d'une lieue; & c'est de cette jonction que la Ville tire le nom de *Massangano*, qui signifie, dans la langue du pays, un mélange d'eau. Elle n'était autrefois qu'un grand Village ouvert; mais le soin que les Portugais ont pris d'y bâtir un grand nombre de belles maisons de pierre, en a fait une Ville considérable. Ce changement & l'érection du Fort sont de l'année 1578, lorsqu'avec le secours du Roi de Congo, les Portugais pénétrèrent dans le Royaume d'Angola. La Ville est habitée aujourd'hui par quantité de familles Portugaises, & par un grand nombre de mulâtres & de Nègres.

Le Roi d'Angola fait sa résidence ordinaire un peu au-dessus de Massangano, dans l'intérieur d'une forte montagne, d'environ sept lieues de tour, où la richesse des campagnes & des prairies lui fournit des provisions en abondance. On n'y peut pénétrer que par un seul passage; & ce

Prince l'a fort couvert des *Aggas*.

La Province par sa grande la Ville de Loanda, même nom. *Aggas* Portugais de l'Afrique & l

Saint-Paul Portugais en fut envoyé de premier Gouverneur de beaux édifices, à la rive des Blanches & de paille. Elle fait sa résidence dix Chanoines

La ville est par un nombre de blancs en livres. Il est Loanda, d'Angola les plus riches

Prince l'a fortifié avec tant de soin, qu'il est à couvert des insultes de la Reine de Singa & des Congo Agges.

La Province de Loanda tient le premier rang par sa grandeur & ses richesses. Sa Capitale est la Ville de Loanda, qu'on nomme aussi Saint Paul de Loanda, pour la distinguer d'une Isle du même nom. C'est la Capitale de toutes les possessions Portugaises dans cette grande partie de l'Afrique & la résidence du Gouverneur.

Saint-Paul de Loanda doit son origine aux Portugais en 1578, lorsque *Paul Diaz de Novais* fut envoyé dans cette contrée pour en être le premier Gouverneur. Elle est grande & remplie de beaux édifices; mais sans murs & sans fortifications, à la réserve de quelques petits forts élevés sur le rivage pour la sûreté du port. Les maisons des Blancs sont de pierre & couvertes de tuiles. Celles des Nègres ne sont que de bois & de paille. L'Évêque d'Angola & de Congo y fait sa résidence à la tête d'un Chapitre de neuf ou dix Chanoines.

La ville est habitée par trois mille blancs & par un nombre prodigieux de Nègres, qui servent les blancs en qualité d'esclaves, ou de domestiques libres. Il est commun pour un Portugais de Loanda, d'avoir cinquante esclaves à son service; les plus riches en ont deux ou trois cens, &

Congo.

quelques-uns jusqu'à trois mille ; c'est en quoi consiste leur richesse, parce que tous ces Nègres étant propres à quelque travail, s'occupent, suivant leur profession, & qu'outre la dépense de leur entretien qu'ils épargnent à leur maître, ils lui apportent chaque jour le fruit de leur travail ; mais, à l'exception de Massingano & de quelques autres places intérieures, les Portugais ne possèdent rien au-delà des côtes.

Le nombre des mulâtres est fort grand : ils portent une haine mortelle aux Nègres, sans en excepter leur mere Nègresse, & toute leur ambition consiste à se mettre dans une certaine égalité avec les blancs ; mais, loin d'obtenir cette grace, ils n'ont pas même la liberté de paraître assis devant eux.

Les enfans que les Portugais ont de leurs Nègresses, passent généralement pour esclaves, à moins que le pere ne se détermine à les déclarer légitimes. A la moindre faute, ces misérables victimes sont vendues & transportées sans aucun égard pour les loix de la Religion & de la Nature. Un Portugais avait deux filles, l'une veuve & l'autre à marier : dans la vue de procurer un meilleur établissement à la seconde, il dépouilla l'autre de tout ce qu'elle possédait ; celle-ci ne pouvant rien opposer à cette injustice, prit une autre résolution, qu'elle ne fit pas difficulté

D
de déclarer
» plaire à
» maître de
» mort, je
» de mon
» bruit du
minations

L'usage
enfant, e
velle maif
les murs s
âge. On n'
écailles d'h

Les bon
nomme B
d'Angola,
une partie
duquel il e
Sud, celu
sa situation
& seize d
Sud.

L'air est
& commu
nicieuses,
arrivée, n
maladies. C
de ne pas

de déclarer à Mèrolla. « Je ne veux pas dé-
 » plaire à mon Pere, lui dit-elle, il est le
 » maître de me traiter à son gré ; mais, après sa
 » mort, je vendrai ma sœur, parce qu'elle est née
 » de mon esclave, & je me dédommagerai sans
 » bruit du tort qu'il me fait. » Voilà les abo-
 minations qui conduisent le commerce des esclaves.

Congo.

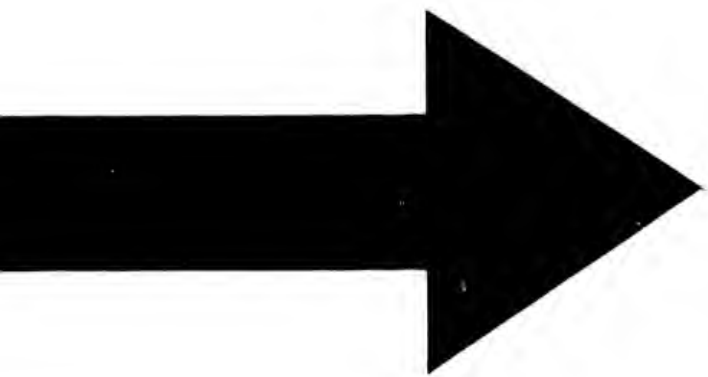
L'usage des maisons à la naissance de chaque
 enfant, est de bâtir les fondemens d'une nou-
 velle maison, pour que l'enfant loge après son mariage ;
 les murs s'élevent à mesure que l'enfant croît en
 âge. On n'a point d'autre arme que la poudre des
 écailles d'huîtres calcinées au feu.

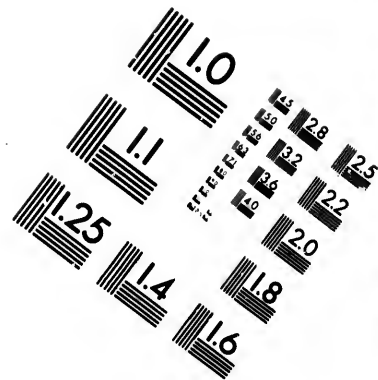
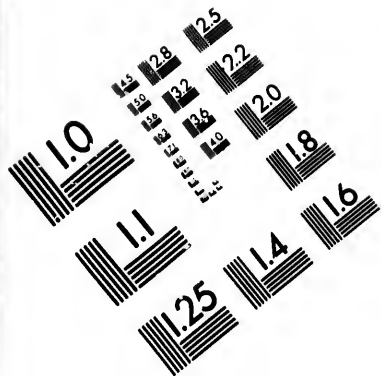
Les bornes du pays de Benguéla que l'on
 nomme Bankella, sont au Nord, le Royaume
 d'Angola, dont quelques-uns le regardent comme
 une partie ; à l'Est, le pays de *Joggi-Kassunji*,
 duquel il est séparé par la riviere de *Kunéni* ; au
 Sud, celui de Martaman, & la mer à l'Ouest ;
 sa situation est entre dix degrés trente minutes,
 & seize degrés quinze minutes de latitude du
 Sud.

Benguéla.

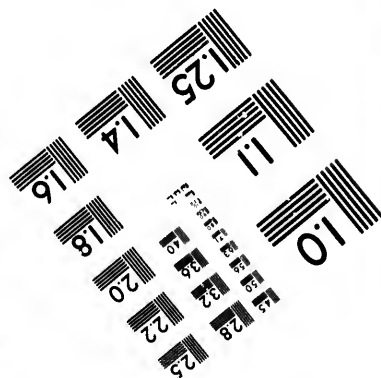
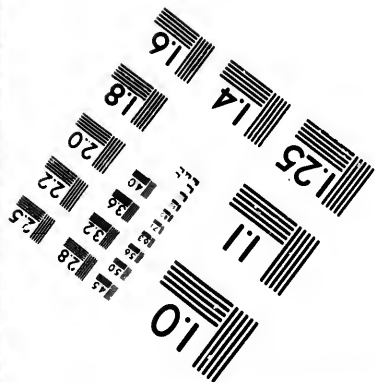
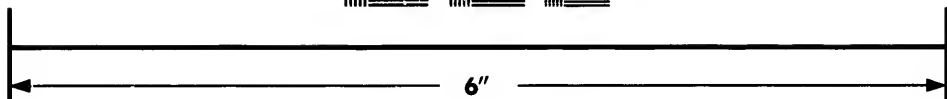
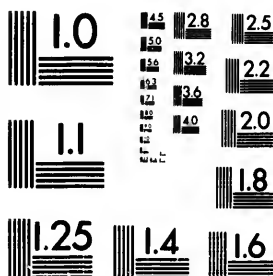
L'air est si dangereux dans le pays de Benguéla,
 & communique aux alimens des qualités si per-
 nicieuses, que les étrangers qui en usent à leur
 arrivée, n'évitent point la mort ou de fâcheuses
 maladies. On conseille ordinairement aux passagers
 de ne pas descendre au rivage, ou du moins de







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

101
102
103
104
105
106
107
108
109
110
111
112
113
114
115
116
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
127
128
129
130
131
132
133
134
135
136
137
138
139
140
141
142
143
144
145
146
147
148
149
150

Congo.

ne pas boire de l'eau du pays, qu'on prendrait pour une lie épaisse. On reconnaît aisément combien l'air est dangereux pour les blancs; tous ceux qui habitent le pays, ont l'air d'autant de morts sortis du tombeau; leur voix est faible & tremblante, & leur respiration entre-coupée, comme s'ils la retenaient entre les dents. Carli, qui fait d'eux cette peinture, se dispensa de résider dans un si triste lieu.

Du temps de Lopez & de Battel, les Européens n'avaient qu'un établissement dans cette Baie; mais dans la suite les Portugais y ont bâti du côté du Nord, une ville qu'ils ont nommée *San-Filipe*, ou Saint-Philippe de Benguéla, & qu'ils appellent aussi le *Neuf Benguéla*, pour le distinguer d'une ancienne ville du même nom, qui est située sur les bords de cette contrée du côté du Nord, entre le port de Soto & la rivière de Longo ou de Morena. Carli, qui se trouvait dans le pays en 1666, dit que la ville de Benguéla est gardée par une garnison Portugaise, avec un Gouverneur de la même Nation: il ajoute que le nombre des blancs qui l'habitent, est d'environ deux cens, que celui des Nègres est très-grand, que les maisons ne sont bâties que de terre & de paille, que l'Eglise & les Forts ne sont pas mieux.

Mérolla parle avec horreur d'un usage établi dans un port de ce Royaume, où son vaisseau

relâcha :
maris, et
pour attir
livrent le
aussi-tôt
sion, sans
violence.

Dans ce
on disting
posent la
Nègres, et
dans la la
maine : il
font la p
sieme or
appartienn
qui passe
est l'ordr
naires, q
commerce

En gé
guéla, r
tentent c
bestiaux,
Le princ
Européen
qu'ils tra
à Saint-

prendrait
ément com-
; tous ceux
t de morts
le & trem-
ée, comme
li, qui faic
étudier dans

Européens
Baie; mais
du côté du
San-Filipe,
s'ils appel-
distinguer
est située
du Nord,
Longo ou
le pays en
est gardée
gouverneur
ombre des
ux cens,
que les
de paille,
eux.
ge établi
vaisseau

relâcha : les femmes, d'intelligence avec leurs maris, emploient tous les artifices de leur sexe pour attirer d'autres hommes dans leurs bras, & livrent leurs amans au mari, qui les emprisonne aussitôt, pour les vendre à la première occasion, sans avoir aucun compte à rendre de cette violence.

Dans toutes les parties du Royaume d'Angola; on distingue quatre ordres de Nègres qui composent la Nation : le premier, qui est celui des Nègres, se nomme *Mokata*; on donne au second, dans la langue du pays, le titre d'*enfants du Domaine* : il renferme tous les habitans libres, qui sont la plupart artisans ou laboureurs; le troisième ordre est celui d'une sorte d'esclaves qui appartiennent au domaine de chaque noble, & qui passe de même à l'héritier; enfin le quatrième est l'ordre des *Mokikas* ou des esclaves ordinaires, qui s'acquierent par la guerre ou par le commerce.

En général, les habitans d'Angola & de Benguela, n'amassent point de richesses. Ils se contentent d'un peu de millet, & de quelques bestiaux, de leur huile & de leur vin de palmier. Le principal commerce des Portugais & des autres Européens dans le Royaume, consiste en esclaves, qu'ils transportent à Porto-Ricco, à Rio-Plata, à Saint-Domingue, à la Havanne, à Cartagene,

Congo.

Congo.

& sur-tout au Brésil, pour le service des plantations & des mines. Autrefois les Espagnols transportaient annuellement plus de quinze mille esclaves dans leurs propres Colonies, & l'on juge qu'aujourd'hui les Portugais n'en transportent pas moins. Leurs agens les achètent à cent cinquante & deux cens milles dans l'intérieur des terres. Lorsqu'ils arrivent sur la Côte, ils sont ordinairement fort maigres & très-faibles, parce qu'ils sont mal nourris dans le voyage, & qu'on ne leur donne la nuit que le Ciel pour toit & la terre pour lieu de repos. Mais, avant que de les embarquer, l'usage des Portugais de Loanda est de les bien traiter, dans une grande maison qui n'a point d'autre emploi. Ils leur fournissent de l'huile de palmier pour se frotter le corps & se rafraîchir. S'il ne se trouve point de vaisseau prêt à les recevoir, ou s'ils ne sont point en assez grand nombre pour faire une cargaison complète, ils les emploient à la culture de leurs terres. Lorsqu'ils sont à bord, ils prennent soin de leur santé; ils sont pourvus de remèdes, sur-tout de limons & de blanc de plomb, pour les garantir du scorbut. Si quelqu'un d'entr'eux tombe malade, ils ne manquent point de le loger à part & de lui faire observer un régime salutaire. Dans leurs vaisseaux de transport, ils leur donnent des nattes, qui sont changées réguliè-

rement de
peut donc

Lopez
le Roi d'
encore d'
que ce Pri
la foi Chr
lui fit dem
& des Mi
Congo n'
en faveur
l'état de
dans le R
villes de
autres lieu
Loanda es
de Saint-

La lang
différente
ne l'est d
c'est-à-dir
ment dan
assez gra
langue. T
teres pou

Les R
des Gou
Congo,

rement de douze en douze jours. L'avarice même peut donc quelquefois ramener à l'humanité ! Congo.

Lopez rend témoignage que , de son temps, le Roi d'Angola & tous ses Sujets n'avaient point encore d'autre Religion que l'idolâtrie. Il ajoute que ce Prince ayant formé le dessein d'embrasser la foi Chrétienne, à l'exemple du Roi de Congo, lui fit demander, par un Ambassadeur, des Prêtres & des Missionnaires; mais que le Royaume de Congo n'en avait point assez pour s'en défaire en faveur de ses voisins. Depuis le même-temps, l'état de la Religion a reçu peu de changement dans le Royaume d'Angola, excepté dans les villes de Loanda, de Massangano, & quelques autres lieux immédiatement soumis aux Portugais. Loanda est un siège Episcopal, suffragant de celui de Saint-Thomas.

La langue du Royaume d'Angola n'est pas plus différente de celle de Congo, que le Portugais ne l'est du Castillan, ou le Vénitien du Calabrois, c'est-à-dire, que la différence consiste principalement dans la prononciation; cependant elle est assez grande pour en faire comme une autre langue. Toutes ces régions n'ont point de caracteres pour l'écriture.

Les Rois d'Angola n'étaient anciennement que des Gouverneurs ou des Lieutenans du Roi de Congo, qui s'étaient emparés de l'autorité par

Congo.

l'étendue de leur administration; ensuite ils usurperent le pouvoir absolu dans un pays qu'ils gouvernaient au nom d'autrui, & joignant diverses conquêtes au Royaume d'Angola, ils devinrent aussi riches & presque aussi puissans que leur maître; cependant ils ont toujours conservé une ombre de dépendance, sous le nom d'un tribut qu'ils ne paient qu'à leur gré.

Les Rois d'Angola entretiennent, comme ceux de Congo, un grand nombre de paons; ce privilège est réservé à la Famille Royale. Leur vénération va si loin pour ces animaux, qu'un de leurs sujets, qui aurait la hardiesse d'en prendre une seule plume, n'éviterait pas la mort ou l'esclavage.

Les Provinces d'Angola sont gouvernées, sous l'autorité du Roi, par les principaux Seigneurs de la Cour; & chaque canton par un Chef inférieur, qui porte le nom de Sova.

On ne connaît, dans le Royaume d'Angola, qu'une sorte de punition pour les crimes, c'est l'esclavage au profit du Sova.

Le Roi de Portugal tire du Royaume d'Angola un revenu considérable, soit du tribut annuel des Sovas, soit des droits qu'il impose sur la vente des marchandises & des esclaves.

Les révolutions du Royaume d'Angola n'ont point empêché qu'il ne soit demeuré fort puis-

lant. L'op
du Christ
le nombre
au lieu qu
subsiste to
rend plus
même Au
qui oblig
à la guer
lion d'hon
il ajoute c
peut leve
puissance
rage y ré
deux qua
cinq cens
de Mofic
cens mill
cens Port
six cens n
Quoiqu
progrès c
partie de
Religion,
Tous l
dans leur
les enfan
entre ceu

fant. Lopez observe que depuis l'établissement du Christianisme dans le Royaume de Congo, le nombre des habitans y est beaucoup diminué; au lieu que l'ancien usage de la polygamie, qui subsiste toujours dans le Royaume d'Angola, le rend plus peuplé qu'on ne peut se l'imaginer. Le même Auteur ajoute que, suivant l'usage du pays, qui oblige tous les sujets de suivre le Monarque à la guerre, il peut mettre en campagne un million d'hommes. Dapper confirme ce nombre; mais il ajoute que, dans une occasion pressante, le Roi peut lever promptement cent mille volontaires; puissance redoutable, si la conduite & le courage y répondaient. On reconnut assez que ces deux qualités leur manquent, en 1584, lorsque cinq cens Portugais, assistés d'un petit nombre de Moficongos, désirèrent une armée de douze cens mille Angoliens. L'année suivante, deux cens Portugais & dix mille Nègres en battirent six cens mille.

Quoique la foi chrétienne ait fait quelques progrès dans ces trois contrées, la plus grande partie des habitans observe encore l'ancienne Religion, qui consiste dans le culte des Mokifos.

Tous les Sovas Chrétiens ont un Chapelain dans leur Banza ou leur village pour baptiser les enfans & célébrer les saints mysteres. Mais, entre ceux qui font profession du Christianisme,

Congo.

Congo. il s'en trouve un grand nombre qui demeurent attachés secrètement à l'idolâtrie.

Les Gangas ou les Prêtres nommés *Singhillis*, c'est-à-dire *Dieux de la terre*, ont un supérieur ou un souverain Pontife, qui porte le titre de *Ganga Kitorna*, & qui passe pour le premier Dieu de cette espèce. C'est à lui qu'on attribue toutes les productions terrestres, telles que les fruits & les grains. On lui offre les premiers comme un juste hommage ; & lui-même se vante de n'être pas sujet à la mort. Pour confirmer les Nègres dans cette ridicule opinion, lorsqu'il se sent près de sa fin par la faiblesse de l'âge, ou par la maladie, il appelle un de ses disciples pour lui communiquer le pouvoir qu'il a de produire les biens de la terre. Ensuite il le fait étrangler publiquement avec une corde, ou tuer d'un coup de massue. Cette exécution se fait à la vue d'une nombreuse assemblée. Si l'office du grand Pontife n'était pas rempli continuellement, les habitans sont persuadés que la terre deviendrait stérile, & que le genre-humain toucherait bientôt à sa ruine. Les Gangas inférieurs finissent ordinairement leur vie par une mort violente.

Comme tous les Gangas prétendent à la divination, nos Missionnaires leur ont donné le nom de Sorciers, & les persécutent sans cesse dans tous les lieux où ils ont quelque pouvoir. D'un

autre côté
haine mor
soit par le
çoivent, so
Paganisme.

ALE

DES VOYAGES. 367

demeurent

Singhillis,

un supérieur

le titre de

le premier

on attribue

les que les

s premiers

ne se vante

confirmer les

lorsqu'il se

de l'âge, ou

principes pour

le produire

ait étrangler

et d'un coup

la vue d'une

and Pontife

es habitans

ait stérile,

ientôt à sa

ordinaire-

à la divi-

né le nom

cesse dans

voir. D'un

autre côté, les Prêtres Idolâtres portent une haine mortelle à ceux de l'Eglise Romaine, soit par le ressentiment des injures qu'ils reçoivent, soit par zèle pour le rétablissement du Paganisme.

Congo.





CHAPITRE II.

Histoire Naturelle de Congo , d'Angola & de Benguila.

L'AIR DE CONGO, généralement parlant, Congo. est plus tempéré qu'on n'est porté à se l'imaginer. L'hiver y ressemble à l'automne de Rome. Climat. On n'y est jamais obligé d'augmenter l'épaisseur des habits, ni de s'approcher du feu. Il n'y a point de différence pour le froid entre le sommet des montagnes & les plaines. On voit même des hivers où la chaleur est plus vive qu'en été.

La différence des jours & des nuits n'est que d'un quart-d'heure pendant toute l'année.

L'hiver commence au mois de Mars, lorsque le Soleil entre dans le signe du Nord, & l'été au mois de Septembre, lorsque le Soleil passe dans les signes du Sud. Il ne tombe jamais de pluie pendant l'été; mais elle dure sans interruption pendant les mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet & Août, qui composent l'hiver. Les beaux jours du moins y sont fort rares. On est surpris de la force

force des
Lorsque l
les rivieres
les pays vo
ordinairem
De-là vien
font attend
arrivent pl

Dans t
soufflent du
Est. Ils on
généraux ;
nominaient
l'Italie. Ils
nues vers le
& se trouva
coup. A l'a
comme per
& de-là v
Sénégal &
dans les m
Pendant
es vents, se
toyant les p
la pluie ve
le plus salu
dans toutes
possible d'y
Tome

force des pluies & de la grosseur des gouttes. ~~_____~~

Congo.

Lorsque les terres sont bien abreuvées, toutes les rivières s'ensèment & répandent leurs eaux dans les pays voisins. Les premières pluies commencent ordinairement le quinze, & quelquefois plus tard. De-là vient que ces nouvelles eaux du Nil, qui sont attendues avec tant d'impatience en Egypte, arrivent plutôt ou plus tard.

Dans toutes ces contrées les vents d'hiver soufflent du Nord à l'Ouest & du Nord au Nord-Est. Ils ont été nommés par les Portugais *vents généraux*; ce sont les mêmes que les Romains nommaient *Etésiens*, & qui soufflent en été dans l'Italie. Ils poussent avec beaucoup de force les nues vers les grandes montagnes, où se rassemblant & se trouvant pressées, elles se condensent beaucoup. A l'approche de la pluie, elles paraissent comme perchées au sommet de ces montagnes; & de-là viennent les inondations du Nil, du Sénégal & des autres rivières, qui se déchargent dans les mers Orientales & Occidentales.

Pendant l'été du pays, qui est l'hiver de Rome, ces vents soufflent du Sud au Sud-Est. En nettoyant les parties Méridionales du ciel, ils poussent la pluie vers les régions du Nord. Leur effet le plus salutaire est de répandre de la fraîcheur dans toutes ces contrées; sans quoi il serait impossible d'y résister à des chaleurs si excessives,

Tome III.

A a

 Congo.

que, pendant la nuit même, on est contraint de suspendre au-dessus de soi deux couvertures pour se garantir de l'embrâsement de l'air. Les Voyageurs remarquent aussi qu'il ne tombe jamais de neige à Congo & dans les pays voisins, & qu'on n'en apperçoit point au sommet des plus hautes montagnes, excepté vers le Cap de Bonne-Espérance & sur quelques autres monts, que les Portugais ont nommés *Sierra Névada* ou *Monts de Neige*. Mais on ne vante point cette propriété du pays comme un avantage ; car un peu de neige ou de glace paraîtrait à Congo plus précieux que l'or.

 Minéraux.

On trouve, dit-on, dans le Royaume de Congo, des mines de divers métaux, sans en excepter l'or & l'argent ; mais les habitans ont toujours refusé de les découvrir aux Etrangers.

Le cuivre y est fort commun, sur-tout dans la Province de Pemba, près de la ville du même nom. La teinture de jaune est si forte dans les terres, que les Artistes l'ont prise pour de l'or. Sogno n'en est pas moins rempli, & son cuivre étant encore meilleur que celui de Pemba, on en fabrique à Loanda les bracelets & les anneaux que les Portugais transportent à Kallabar, à Kiodelkey & dans d'autres lieux. Linschoten assure que Bamba produit des mines d'argent & de quelques autres métaux. Il place à Sunda, du

côté de l'
dernieres
parce qu'
épées &

Les mo
endroits,
dont on
reaux &
l'on en c
une Eglie
pierre qu
Popolo. C
phyre, de
leurs, qu
de Numie
voit quel
Grégoire.
marquerée
belles hya
les veines
peuvent e
grenade,
plus parfa
entiere, c
Enfin
d'autres e
imprégné
prennent

Tom

entraînent de
 cures pour
 Les Voya-
 jamais de
 , & qu'on
 plus hautes
 onne Espé-
 e les Por-
 Monts de
 propriété
 u de neige
 écieux qu'

yaume de
 , sans en
 abitans ont
 étrangers.
 out dans la
 du même
 e dans les
 ur de l'or.
 son cuivre
 Pemba, on
 es anneaux
 ar, à Kio-
 oren assure
 ent & de
 Sunda, du

côté de l'Est, des mines de crystal & de fer. Les ~~_____~~ dernières, dit-il, sont les plus estimées des Nègres, Congo. parce qu'ils font de ce métal des couteaux, des épées & d'autres armes.

Les montagnes de Congo portent, en plusieurs endroits, différentes sortes de très-belles pierres, dont on pourrait faire des colonnes, des chapiteaux & des bases d'une telle grandeur, que, si l'on en croit Lopez, on y couperait facilement une Eglise d'une seule pièce, & de la même pierre que l'obélisque Romain de la *Porta del Popolo*. On y trouve des monts entiers de porphyre, de jaspe & de marbre de différentes couleurs, qui portent à Rome le nom de marbres de Numidie, d'Afrique & d'Ethiopie. On en voit quelques piliers dans la chapelle du Pape Grégoire. Les mêmes montagnes ont une pierre marquée, dans laquelle il se trouve de fort belles hyacinthes, c'est-à-dire, que les raies ou les veines qui sont distribuées par-tout le corps, peuvent en être tirées comme les pepins d'une grenade, & tombent alors en petites pièces du plus parfait hyachinte. Mais on ferait, de la masse entière, des colonnes d'une beauté merveilleuse.

Enfin les montagnes de Congo renferment d'autres espèces de pierres rares, qui paraissent imprégnées de cuivre & d'autres métaux. Elles prennent le plus beau poli du monde, & sont

Congo. d'un usage admirable pour la sculpture & la gravure.

Végétaux. Ce grand Royaume produit chaque année deux moissons régulières. On commence à semer au mois de Janvier pour recueillir au mois d'Avril. La chaleur recommence au mois de Septembre, & rend les terres propres à recevoir de nouvelles semences, qui offrent une moisson abondante au mois de Décembre.

La terre est noire & féconde comme les femmes qui la cultivent.

Dans le Royaume d'Angola, le pain se fait de la racine de maniok. Les habitans la nomment *mandioka*.

On doit être accoutumé, par les relations précédentes, à lire sans étonnement que l'Afrique produit des arbres d'une hauteur & d'une grosseur si démesurée, qu'un seul fournit à la construction d'un grand nombre de maisons & de canots. Celui qui tient le premier rang est nommé *ensaka* par les habitans, figuier indien par Clusius, & par Linchoten *arbor de raiz*, ou l'arbre des racines. Il s'en trouve plusieurs dans l'Isle de Loanda.

Toutes les parties du Royaume de Congo produisent beaucoup d'arbres fruitiers. Dans la Province de Pemba, le plus grand nombre des habitans se nourrit de fruits. Les citrons, les limons,

les bananes
abondance
être aigres
dans l'usage
pays, Lope
pace de qu
un petit ci

Le plus
est le *mig*
côté & l'a
sonné par
servent de
pris du poi
au bois ou

Mérolle
offrent une
d'oiseaux,
moineaux.
de l'Europe
dans la fail
rouge, &
On voit ar

Les oise
langue *oise*
que les ter
à-fait roug
bec noirs;
noirs. Les

les bananes, & sur-tout les oranges, y sont en abondance. Elles rendent beaucoup de jus, sans être aigres ni douces, & ne sont jamais nuisibles dans l'usage. Pour faire juger de la fertilité du pays, Lopez rend témoignage que, pendant l'espace de quatre jours, il vit croître assez haut un petit citronnier d'un pepin qu'il avait planté.

Le plus surprenant de tous les arbres de Congo est le *mignamigna*, qui produit du poison d'un côté & l'antidote de l'autre. Si l'on est empoisonné par le bois ou par le fruit, les feuilles servent de contre-poison. Au contraire, si l'on a pris du poison par les feuilles, il faut avoir recours au bois ou au fruit.

Mérolla, après avoir observé que ces régions offrent une variété surprenante de toutes sortes d'oiseaux, fait une remarque singulière sur les moineaux. Ils sont de la même forme que ceux de l'Europe, aussi-bien que les tourterelles; mais, dans la saison des pluies, leur plumage devient rouge, & reprend ensuite sa première couleur. On voit arriver la même chose aux autres oiseaux.

Les oiseaux que les Nègres appellent dans leur langue *oiseaux de musique*, sont un peu plus gros que les serins de Canarie. Quelques-uns sont tout-à-fait rouges, d'autres verts avec les pieds & le bec noirs; d'autres sont blancs, d'autres gris ou noirs. Les derniers sur-tout ont le ramage char-

Congo.

Animaux.

Congo.

mant. On croirait qu'ils parlent dans leur chant. Les Seigneurs du pays les tiennent renfermés dans des cages.

Mais de tous les habitans ailés de ce climat, il n'y en a point dont Mérolla parle avec tant d'admiration que d'un petit oiseau décrit par Cavazi. Sa forme est peu différente de celle du moineau; mais sa couleur est d'un bleu si foncé, qu'à la première vue il paraît tout-à-fait noir. Son ramage commence à la pointe du jour, & fait entendre fort distinctement le nom de *Jesus-Christ*. *N'est-il pas surprenant*, dit Mérolla, *que cette exhortation naturelle n'ait pas la force d'amollir le cœur des habitans pour leur faire abandonner l'idolâtrie?*

Le Pere Caprani parle d'un oiseau merveilleux, dont le chant consiste dans ces deux mots: *va dritto*, c'est-à-dire, *va droit*. Un autre, dans les mêmes contrées, mais sur-tout dans le Royaume de Matamba, chante continuellement *vuiéki*, *vuiéki*, qui signifie *miel* en langue du pays. Il voltige d'un arbre à l'autre pour découvrir ceux où les abeilles ont fait leur miel, & s'y arrête jusqu'à ce que les passans l'aient enlevé: ensuite il fait sa nourriture de ce qui reste. Mais, par un autre jeu de la Nature, le même chant attire les lions, ou du moins, en suivant l'oiseau, le passant tombe quelquefois dans les griffes d'un lion,

& trouve
Dapper p
le Royau
persuadés
quelque l

Il y a
Congo, qu
d'Angola.
les tigres
roux, les
chats sauv
empalang
& les cam

Il se tro
du Royau
prétenden
cesse pas
Lopez pr
chacune é

La peau
incroyable

Les élé
ou de soie
fort brill
augmente
vend que
que les S
pour cet

& trouve, dit Mérolla, la mort au lieu de miel. Dapper parle d'un autre oiseau qui se trouve dans le Royaume de Loango, & dont les Nègres sont persuadés que le chant annonce l'approche de quelque bête féroce.

Congo.

Il y a peu d'animaux dans le Royaume de Congo, qui ne lui soient communs avec le Royaume d'Angola. Tels sont les éléphants, les rhinocéros, les tigres, les léopards, les lions, les buffles roux, les ours, les loups, les renards, les grands chats sauvages, les *catamonts*, les *makakos*, les *empalangas*, les civettes, les sangliers, les *engallas* & les caméléons.

Il se trouve des éléphants dans toutes les parties du Royaume de Congo. Les habitans du pays prétendent que cet animal vit 150 ans, & ne cesse pas de croître jusqu'au milieu de cet âge. Lopez prit plaisir à pefer plusieurs dents, dont chacune était d'environ 200 livres.

La peau des éléphants de Congo est d'une dureté incroyable. Elle a quatre pouces d'épaisseur.

Les éléphants ont à la queue une sorte de poil ou de soie de l'épaisseur d'un jonc & d'un noir fort brillant. La force & la beauté de ce poil augmentent avec l'âge de l'animal. Un seul se vend quelquefois deux ou trois esclaves, parce que les Seigneurs & les femmes sont passionnés pour cet ornement. Tous les efforts d'un homme

Congo.

avec les deux mains, ne peuvent le briser. Quantité de Nègres se hasardent à couper la queue de l'éléphant, dans la seule vue de se procurer ces poils. Ils le surprennent quelquefois tandis qu'il monte par quelque passage étroit, dans lequel il ne peut se tourner, ni se ranger avec sa trompe. D'autres beaucoup plus hardis, prennent le temps où ils le voient paître, lui coupent la queue d'un seul coup, & se garantissent de sa fureur par des mouvemens circulaires, que la pesanteur de l'animal & la difficulté qu'il trouve à se tourner, ne lui permettent pas de faire avec la même vitesse; cependant il court plus vite en droite ligne que le cheval le plus léger, parce que ses pas sont beaucoup plus grands.

L'éléphant est d'un naturel fort doux & peu inquiet pour sa sûreté, parce qu'il se repose sur sa force. S'il ne craint rien, il ne cherche pas non plus à nuire. Il s'approche des maisons sans y causer aucun désordre. Il ne fait aucune attention aux hommes qu'il rencontre. Quelquefois il enlève un Nègre avec sa trompe, & le tient suspendu pendant quelques momens, mais c'est pour le remettre tranquillement à terre. Il aime les rivières & les lacs, sur-tout vers le temps du midi, pour se désaltérer ou se rafraîchir; il se met dans l'eau jusqu'au ventre, & se lave le reste du corps avec l'eau qu'il prend dans sa trompe. Lopez est

persuadé des pâtes d'éléphant vient, d'une seule ils aiment sur-tout Avant

Congo n'phant. Ils puis plusieurs de leurs ne que les va si prodigieux jusqu'au nent enfin aujourd'hui pour en fo

Les pe d'apprioi bien la ma thode est maux fréq rétrécissan ches d'arb Lopez vit éléphant,

iser. Quant
a queue de
ocurer ces
randis qu'il
ns lequel il
sa trompe.
nt le temps
queue d'un
fureur par
fanteur de
e tourner,
même vi-
droite ligne
ue ses pas

ux & peu
repose sur
ne pas non,
ons sans y
e attention
fois il en-
ent suspen-
est pour le
me les ri-
du midi,
met dans
du corp
opez est

persuadé que c'est la multitude des étangs & des pâturages qui attirent un si grand nombre d'éléphants dans le Royaume de Congo. Il se souvient, dit-il, d'en avoir vu plus de cent dans une seule troupe, entre Kazanze & Loanda; car ils aiment à marcher en compagnie; & les jeunes sur-tout vont toujours à la suite des vieux.

Avant l'arrivée des Portugais, les Nègres de Congo ne faisaient aucun cas des dents d'éléphant. Ils en conservaient un grand nombre depuis plusieurs siècles; mais sans les mettre au rang de leurs marchandises de commerce. De-là vient que les vaisseaux de l'Europe en apportaient une si prodigieuse quantité de Congo & d'Angola, jusqu'au milieu du dernier siècle. Mais ils épuisaient enfin le pays, & les Habitans sont obligés, aujourd'hui d'avoir recours aux autres contrées pour en fournir au commerce de l'Europe.

Les peuples de Bamba n'ont jamais eu l'art d'appriivoiser les éléphants; mais ils entendent fort bien la maniere de les prendre en vie. Leur méthode est d'ouvrir, dans les lieux que ces animaux fréquentent, de larges fossés qui vont en se rétrécissant vers le fond. Ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon, qui cachent le piège. Lopez vit sur les bords de la Quanza un jeune éléphant, qui était tombé dans une de ces tran-

Congo.

Congo.

chées. Les vieux , après avoir employé inutilement toute leur force & leur adresse pour le tirer du précipice , remplirent la fosse de terre ; comme s'ils eussent mieux aimé le tuer & l'ensevelir , que de l'abandonner aux chasseurs. Ils exécuterent cette opération à la vue d'un grand nombre de Nègres , qui s'efforcèrent envain de les chasser par le bruit , par la vue de leurs armes , & par des feux qu'ils leur jetaient pour les effrayer.

Dapper observe que l'éléphant , après avoir été blessé , emploie toutes sortes de moyens pour tuer son ennemi ; mais que , s'il obtient cette vengeance , il ne fait aucune insulte à son corps : au contraire , son premier soin , est de creuser la terre de ses dents , pour lui faire un tombeau , dans lequel il l'étend avec beaucoup d'adresse ; ensuite il le couvre de terre & de feuillages.

L'élan , cet animal si rare & si salutaire , est assez commun dans le Royaume de Congo. Les vertus qu'on suppose à l'un de ses pieds , lui ont fait donner par les Nègres le nom de *nokoko* , qui signifie dans leur langue *excellente bête*. Comme la difficulté consiste à découvrir dans quel pied cette propriété réside , leur méthode est de le frapper d'un coup qui soit capable de l'abattre , & d'observer quel pied il leve d'abord , pour s'en faire un remède contre sa blessure. Il commence par

D
s'en gratter
ses mouve
d'un coup
point de
caduc &
bastiano r
tité de c
Mérolla p
pres yeux
& de cou
ges oreille
gneuls.

On trou
tité de ce
outang au
comme le
babouins.
Mayomba
deux espè
se nomme
miers ont
mais ils s
taille. Av
fort enfo
oreilles
qu'ils ont
corps aff
& la cou

en gratter l'oreille, & les chasseurs, attentifs à ses mouvemens, lui coupent ce précieux membre d'un coup de cimeterre. On prétend qu'il n'y a point de spécifique plus infallible pour le mal caduc & les évanouissemens. Pedro-Gobero Sebastiano raconte dans ses Voyages, qu'il a vu quantité de ces animaux en Pologne. Ceux dont Mérolla parle aussi sur le témoignage de ses propres yeux, sont de la grosseur d'un petit âne, & de couleur brunâtre, avec de longues & larges oreilles, qui leur pendent comme aux Espagnouls.

On trouve dans le Royaume de Congo quantité de ces grands animaux, qu'on nomme *orang-outang* aux Indes Orientales, & qui tiennent comme le milieu entre l'espèce humaine & les babouins. Battel raconte que, dans les forêts de Mayomba, au Royaume de Loango, on voit deux espèces de ces monstres, dont les plus grands se nomment *pongos*, & les autres *jokos*. Les premiers ont une ressemblance exacte avec l'homme; mais ils sont beaucoup plus gros & de fort haute taille. Avec un visage humain, ils ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains, leurs joues, & leurs oreilles sont sans poil; à l'exception des fourcils, qu'ils ont fort longs. Quoiqu'ils aient le reste du corps assez velu, le poil n'en est pas fort épais, & la couleur est brune. Enfin la seule partie qui

Congo.

Congo.

les distingue des hommes, est la jambe qu'ils ont sans moller. Ils marchent droits, en se tenant de la main le poil du cou. Leur retraite est dans les bois. Ils dorment sur les arbres, & s'y font une espèce de toit, qui les met à couvert de la pluie. Leurs alimens sont des fruits ou des noix sauvages. Jamais ils ne mangent de chair. L'usage des Nègres, qui traversent les forêts, est d'y allumer des feux pendant la nuit. Ils remarquent que le matin, à leur départ, les pongos prennent leur place autour du feu, & ne se retirent pas qu'il ne soit éteint; car, avec beaucoup d'adresse, ils n'ont point assez de sens pour l'entretenir, en y apportant du bois.

Ils marchent quelquefois en troupes, & tuent les Nègres qui traversent les forêts. Ils fondent même sur les éléphants, qui viennent paître dans les lieux qu'ils habitent, & les incommodent si fort, à coups de poings ou de bâtons, qu'ils les forcent à prendre la fuite en poussant des cris. On ne prend jamais de pongos adultes, parce qu'ils sont si robustes, que dix hommes ne suffiraient pas pour les arrêter. Mais les Nègres en prennent quantité de jeunes, après avoir tué la mere, au corps de laquelle ils s'attachent fortement. Lorsqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches & de feuillages. Purchass ajoute, en forme de note, que dans les

Y
 cōversation
 appris de lu
 Nègre, qu
 ces animaux
 hommes qu
 der cette c
 vient de di
 pongos att
 faut - il pas
 varient selo
 visités ? Au
 le pongo e
 Lopez pa
 qui a quelq
 cinq de larg
 si vastes, qu
 Les Nègres
 serpent d'ea
 dans les rivi
 & monte su
 bestiaux. S'
 laille tombe
 terre de sa
 défendre, i
 traîne dans
 aise; peau,
 bien rempli
 ou de somn

conversations qu'il avait eues avec Bartel, il avait appris de lui-même qu'un pongo lui enleva un petit Nègre, qui passa un mois entier dans la société de ces animaux ; car ils ne font, dit-il, aucun mal aux hommes qu'ils surprennent. Mais comment accorder cette observation de Purchaff avec ce qu'on vient de dire d'après d'autres Voyageurs, que les pongos attaquent les Nègres dans les forêts ? Ne faut-il pas en conclure que ces circonstances varient selon les lieux que les Observateurs ont visités ? Au reste, il y a beaucoup d'apparence que le pongo est le satyre des Anciens.

Lopez parle d'un serpent d'excessive grandeur, qui a quelquefois vingt-cinq emfans de long sur cinq de large, & dont la gueule & le ventre sont si vastes, qu'il est capable d'avaler un cerf entier. Les Nègres l'appellent dans leur langue, *le grand serpent d'eau*, ou *la grande hydre*. Il vit en effet dans les rivieres ; mais il cherche sa proie sur terre, & monte sur quelque arbre, d'où il guette les bestiaux. S'il en voit un qu'il puisse saisir, il se laisse tomber dessus, s'entortille autour de lui, le serre de sa queue, & l'ayant mis hors d'état de se défendre, il le tue par ses morsures. Ensuite il le traîne dans des lieux écartés, où il le dévore à son aise ; peau, dit Lopez, os & cornes. Lorsqu'il est bien rempli, il tombe dans une espèce de stupidité, ou de sommeil si profond, qu'un enfant serait ca-

Congo.

pable de le tuer. Il demeure dans cet état l'espace de cinq ou six jours; alors il revient à lui-même. Cette redoutable espèce de serpent change de peau dans la saison ordinaire, & quelquefois après s'être monstrueusement rassasiée. Ceux qui la trouvent ne manquent pas de la montrer en spectacle. La chair de cet animal passe, entre les Nègres, pour un mets plus délicieux que la volaille. Lorsqu'il leur arrive de mettre le feu à quelque bois épais, ils y trouvent quantité de ces serpens tous rôtis, dont ils font un admirable festin.

Ce serpent paraît être le même qui porte, suivant Dapper, le nom d'*embamba*, dans le Royaume d'Angola, & celui de *minia* dans le pays des Quojas. Il s'étend dans les chemins comme une pièce de bois; & d'un mouvement fort léger, il se jette sur les passans, hommes ou animaux.

Le serpent le plus remarquable que Mérola ait vu, se nomme *capra*. La Nature a mis son poison dans son écume, qu'il crache ou qu'il lance de fort loin dans les yeux d'un passant. Elle cause des douleurs si vives, que s'il ne se trouve pas bientôt quelque femme pour les apaiser avec son lait, l'aveuglement est inévitable. Ces serpens entrent dans les maisons & montent aux arbres la nuit comme le jour.

Lopez décrit une autre espèce de serpent, qui a, vers l'extrémité de sa queue, une petite tumeur

de laquelle
d'une sonne
entendre,
d'avertir le

Le même
Royaume
que, dans
causent la
des simple
ré, lorsqu'
ce pays pe
du bélier,
queue & u
plusieurs r
de chair c
jambes. Le
peau paraît
leur rende
un assez g
Lopez, par
ces, les pe
de soin po
peuple leu
présens &
pagnées.

Les cam
les rochers
tue, & la

de laquelle il sort un bruit éclatant comme celui d'une sonnette. Il ne peut se remuer sans se faire entendre, comme si la Nature avait pris soin d'avertir les passans du danger.

Congo.

Le même Auteur ajoute qu'il se trouve, dans le Royaume de Congo, des viperes si venimeuses, que, dans l'espace de vingt-quatre heures, elles causent la mort; mais que les Nègres connaissent des simples dont l'application est un remède assuré, lorsqu'elle est assez prompte. Il dit encore que ce pays produit d'autres créatures de la grosseur du béliet, avec des ailes. Elles ont une longue queue & une gueule fort alongée, armée de plusieurs rangées de dents: elles se nourrissent de chair crue. L'Auteur ne leur donne que deux jambes. Leur couleur est bleue & verte, & leur peau paraît couverte d'écaillés. Les Payens Nègres leur rendent une sorte de culte. On en voyait un assez grand nombre à Congo du temps de Lopez, parce qu'étant fort rares dans les Provinces, les principaux Seigneurs prennent beaucoup de soin pour les conserver. Ils souffrent que le peuple leur rende des adorations, en faveur des présens & des offrandes dont elles sont accompagnées.

Les caméléons du pays font leur demeure dans les rochers & sur les arbres. Ils ont la tête pointue, & la queue en forme de scie.

Congo.

Les rivières de Congo & d'Angola abondent en poisson de différentes espèces. Celle de Zaïre en produit un fort remarquable, qui se nomme *ambizagulo*, porc, parce qu'il n'est pas moins gras que cet animal & qu'il fournit du lard. La Nature lui a donné deux mains & lui a formé le dos comme une targette. Sa chair est fort bonne, mais elle n'a pas le goût de poisson. Sa gueule ressemble à celle du bœuf. Il se nourrit de l'herbe qui croît sur les bords de la rivière, sans jamais monter sur la rive. Quelques-uns de ces poissons pèsent jusqu'à cinq cens livres.

Pendant le séjour que Carli fit à Colombo, les Pêcheurs prirent un grand poisson, de forme ronde, comme une roue de carrosse. Il a deux dents au milieu du corps, & plusieurs trous par lesquels il voit, il entend, il mange. Sa gueule, qui est une de ces ouvertures, n'a pas moins d'un empan de long. Sa chair est délicieuse & ressemble au veau pour sa blancheur.

Lopez prétend que la rivière de Zaïre produit des crocodiles, & que les Nègres du pays leur donnent le nom de *kaymans*. Mérola, au contraire, assure formellement qu'il ne s'en trouve point. Mais on convient qu'il s'en trouve un grand nombre dans les autres rivières du même pays. Barrel, pour nous donner une idée de la grandeur & de l'avidité de ces monstres, rapporte que, dans le

Royaume

Royaume
allibamba
huit ou
Mais le fe
mort, &
Le même
diles gate
la riviere
animaux.
violence,
ment le cr
le-champ.

En finif
Congo, il r
d'œil sur
sur celles d
nent fort
font rendu
vasions.

Les Anz
courent sur
chèvres. C
leur douce
Il n'y a po
rugais aier
font d'un c
n'y a point
Le comme

Tome

Royaume de Loango, un crocodile dévora une *allibamba* entière, c'est-à-dire, une troupe de huit ou neuf esclaves, liés de la même chaîne. Mais le fer, qu'il ne put digérer, lui causa la mort, & fut trouvé ensuite dans ses entrailles. Le même Auteur ajoute qu'il a vu des crocodiles gâter leur proie, la saisir, & traîner dans la rivière des chevaux, des hommes & d'autres animaux. Un soldat, qui avait été saisi avec cette violence, tira son coup, & frappa si heureusement le crocodile au ventre, qu'il le tua sur-le-champ.

Congo.

En finissant la description du Royaume de Congo, il ne sera point inutile de jeter un coup-d'œil sur les Nations voisines, particulièrement sur celles des Anzikos & des Jaggas, qui environnent fort loin le Royaume à l'Est, & qui se sont rendues redoutables par leurs fréquentes invasions.

Nations
intérieures,
voisines
de Congo.

Les Anzikos sont d'une extrême agilité. Ils courent sur les montagnes, comme autant de chèvres. On ne vante pas moins leur courage, leur douceur, leur droiture & leur bonne-foi. Il n'y a point de Nègres pour lesquels les Portugais aient tant de confiance. Cependant ils sont d'un caractère si sauvage & si grossier, qu'il n'y a point de conversation à former avec eux. Le commerce les attire à Congo. Ils amènent

Congo:

des esclaves de leur propre Nation, & des dents d'éléphants ou des étoffes de la Nubie, dont ils sont voisins. En échange, ils emportent du sel & des zimbis ou grains de verre, qui leur servent de monnoie, outre une autre espèce de grandes coquilles qui viennent de l'Isle de Saint-Thomas, & qui servent à leur parure. Ils reçoivent aussi des soies, des toiles, de la verrerie, & d'autres marchandises apportées du Portugal.

Ils ont l'usage de la circoncision, &, dès l'enfance, ils se marquent & se cicatrisent le visage avec la pointe d'un couteau.

La chair humaine se vend dans leurs marchés, comme celle de bœuf dans nos boucheries de l'Europe, car ils mangent tous les esclaves qu'ils prennent à la guerre. Ils tuent même leurs propres esclaves, lorsqu'ils les jugent assez gras, ou s'ils trouvent cette voie moins avantageuse, ils les vendent pour la boucherie publique. Lorsqu'ils sont fatigués de la vie, ou quelquefois pour montrer seulement le mépris qu'ils en font, ils s'offrent avec leurs esclaves, pour être dévorés par leurs Princes. On trouve d'autres Nations qui se nourrissent de la chair des étrangers; mais on ne connaît que les Anzikos qui se mangent les uns les autres, sans excepter leurs propres parens.

Matamba est habité par les Jaggas. Il a, du côté de l'Est & du Sud, le pays des Jaggas de

D

Kassanji : cette
Ouest, au le
l'espace d'env
Les Jaggas
partie de l'Afr
au Nord, ju
car, outre les
dent une par
sille les place
fait habiter l
long des deux
place dans d
jusqu'à l'Empi
end l'Abyssin
Leur figure
port le corps g
est de se trac
un fer chauu
montrer que
la paupiere,
horribles.
Ils sont tou
barbarie dans
point de Rois
comme les Ar
vager le pays
taques, ils po
commencer par in

Kassanji : cette région s'étend du Nord-Est au Sud-Ouest , au long de Matamba & de Benguéla , Congo. l'espace d'environ neuf cens milles.

Les Jaggas sont répandus dans une grande partie de l'Afrique, depuis les confins de l'Abyssinie au Nord , jusqu'au pays des Hottentots au Sud ; car , outre les pays qu'on a déjà nommés, ils possèdent une partie considérable du Monémuji. De là ils se font habiter les bords de cette vaste contrée, au long des deux rives du Nil, depuis sa source, qu'il se répand dans des lacs qui sont à l'Est de Congo, jusqu'à l'Empire du Prêtejean , par lequel il s'étend l'Abyssinie.

Leur figure est fort noire & fort difforme. Ils ont le corps grand & l'air audacieux ; leur usage est de se tracer des lignes sur les joues avec un fer chaud ; ils s'accoutument aussi à ne pas montrer que le blanc des yeux , en baissant la paupière , ce qui acheve de les rendre très-horribles.

Ils sont tout-à-fait nus, & tout respire la barbarie dans leur manière. On ne leur connaît point de Rois : ils vivent dans les forêts, errans comme les Arabes ; leur férocité les porte à ravager le pays de leurs voisins , & dans leurs attaques, ils poussent des cris affreux, pour commencer par inspirer la terreur. Si l'on en croit

Congo.

Lopez, leurs plus redoutables adversaires sont les Amazones, race de femmes guerrières, qu'il place dans le Monomotapa. Ils se rencontrent sur les frontières de cet Empire, & se font des guerres presque continuelles.

Ils ne trouvent de satisfaction que dans les pays où les palmiers croissent abondamment, parce qu'ils sont passionnés pour le vin & le fruit de cet arbre. Le fruit est pour eux d'un double usage; ils le mangent & l'emploient à faire de l'huile. Leur méthode pour tirer le vin, est différente de celle des *Imbondas*, qui ont l'art de grimper sur un arbre, sans y toucher avec les mains, & qui remplissent leurs flacons au sommet. Les Jaggas abattent l'arbre par la racine, & le laissent couché pendant dix ou douze jours, avant que d'en faire sortir le vin; ensuite ils y creusent deux trous carrés, l'un au sommet, l'autre au milieu, de chacun desquels ils tirent, du matin au soir, une quarte de liqueur: chaque arbre fournit ainsi pendant vingt-six jours, deux quartes de vin, après quoi il se flétrit & sèche entièrement. Dans les lieux où ils font quelque séjour, ils coupent assez d'arbres pour se fournir de vin l'espace d'un mois. A la fin de ce terme, ils en abattent le même nombre; ainsi, dans peu de tems, ils ruinent le pays.

Ils ne s'arrêtent dans un lieu qu'aussi long

D
temps qu'il
de la mois
plus fertile
cueillir les
les bestiau
jamais; ils
& leur sul
rapines. Lo
ils se croier
leur usage
deux mois
les habitan
continuele
sur la dé
jours à l'e
suite leur
partie de s
distance du
lée le lende
de deux cô
la force. L
le pays.

Leurs fe
marches, l
plient, & l
qu'ils voien
rent ordin
pour raison

temps qu'ils y trouvent des provisions. Au temps de la moisson, ils s'établissent dans le canton le plus fertile qu'ils peuvent découvrir, pour recueillir les grains d'autrui, & faire main-basse sur les bestiaux, car ils ne plantent & ne sement jamais; ils n'entretiennent point de troupeaux, & leur subsistance est toujours le fruit de leurs rapines. Lorsqu'ils entrent dans quelque pays où ils se croient menacés d'une vigoureuse résistance, leur usage est de se retrancher pendant un ou deux mois, ils ne cessent point de harceler les habitans, & de les tenir dans des alarmes continuelles. S'ils sont attaqués, ils se tiennent sur la défensive, & laissent deux ou trois jours à l'ennemi pour épuiser sa fureur. Ensuite leur Général met, pendant la nuit, une partie de ses troupes en embuscade, à quelque distance du camp; & si l'attaque est renouvelée le lendemain, l'ennemi, pressé furieusement de deux côtés, se défend mal contre l'artifice & la force. Ils ne pensent plus alors qu'à ravager le pays.

Leurs femmes sont fécondes; mais, dans leurs marches, les Jaggas ne souffrent pas qu'elles multiplient, & leurs enfans sont enlevés au moment qu'ils voient le jour. Ainsi, ces guerriers errans meurent ordinairement sans postérité. Ils apportent pour raison de leur conduite, qu'ils ne veulent pas

Congo.

être troublés par le soin d'élever des enfans , ni retardés dans leurs marches. Mais , s'ils prennent quelques villes , ils conservent les garçons & les filles de douze ou treize ans , comme s'ils étaient nés d'eux , tandis qu'ils tuent les peres & les meres pour les manger. Ils traînent cette jeunesse dans leurs courses , après leur avoir mis un collier , qui est la marque de leur disgrâce , & que les garçons doivent porter jusqu'à ce qu'ils aient prouvé leur courage , en offrant la tête d'un ennemi au Général. La trace de leur infamie disparaît alors. Le jeune-homme est déclaré *gonso* , c'est-à-dire , soldat. Rien n'a tant de force que cette espérance pour échauffer leur courage. En général , ce peuple semble être un composé de la grossiereté des Anciens peuples Nomades & de la férocité des Flibustiers.



Cap de

IL Y A PE
trouve aussi
lations des
Bonne - Espé
point d'aut
Orientales ,
Nous' avons
fameux Cap
qui habite
Ten Rhyne
d'erreurs. C
avec beauco
couvre beau
avec la plus
nieres & les
il a mis leur
corrigé sou
autres relati
Le Cap
dit , dans
fut découve



CHAPITRE III.

Cap de Bonne - Espérance. Hottentots.

IL Y A PEU de lieux dans le monde dont on trouve aussi souvent la description dans les relations des Voyageurs , que celle du Cap de Bonne - Espérance , parce que les vaisseaux n'ayant point d'autre route pour se rendre aux Indes Orientales , y touchent fort souvent au passage. Nous avons même des Traités particuliers sur ce fameux Cap , & sur la Nation des Hottentots , qui habite les pays voisins. Celui de *Guillaume Ten Rhyne* , est un ouvrage superficiel & rempli d'erreurs. Celui de *Kolben* , au contraire , est fait avec beaucoup de soin & d'exactitude. Il y découvre beaucoup de jugement. Il y a observé , avec la plus grande attention les usages , les manieres & les opinions des Hottentots. En un mot , il a mis leur Histoire dans un nouveau jour , & corrigé souvent les erreurs ou les faussetés des autres relations.

Le Cap de Bonne-Espérance , comme on l'a dit , dans le premier Livre de cet Ouvrage , fut découvert , pour la première fois , en 1493 ,

Cap de
Bonne - Es-
pérance.

— sous le règne de Jean II, par Barthélemi Diaz ;
Cap de Amiral Portugais,

Bonne-Espérance. Dans la suite, il ne parait pas que le Cap ait été visité, par les Européens, jusqu'à l'année 1600, où les vaisseaux de la Compagnie Hollandaise des Indes Orientales, qui était alors dans son enfance, commencerent à s'y arrêter dans le cours de leurs Voyages. Cependant cette Compagnie, qui s'est distinguée depuis avec tant de gloire, par son génie pour le commerce & la navigation, ne conçut pas tout-d'un-coup les avantages qu'elle pouvait tirer d'un établissement au Cap de Bonne-Espérance. Ses vaisseaux, à la vérité, continuerent d'y relâcher en allant aux Indes, ou à leur retour; mais elle ne pensa point à s'y établir avant les représentations & les instances de *Van-Ricbeck*, Chirurgien d'une flotte qui s'y était arrêtée en 1650, comme on le rapportera dans le cours de cet Article.

— Hottentots. Il n'est pas aisé de fixer au juste les dimensions du pays, qui est habité par les Hottentots. Entre plusieurs Géographes, *Delisle* étend ces Nations depuis le Cap de Bonne-Espérance, en remontant vers le Nord, jusqu'au-delà du Tropique du Capricorne, & leur donne de ce côté pour bornes les Royaumes de *Mataman*, d'*Abutua* & de *Monomotapa*; du côté de l'Est, il le représente bordé par le *Monomotapa* & les terres

maritimes
netios &
l'Océan.
environné
être regardé
terre, qu'
Afrique. Sa
& le tr
Sud.

Un pe
est celle
de tous l
des Angla
on arrive
au Cap d
du côté d
la pointe
suivante e
Agulhas,

Kolben
font conté
nombre d
les *Gung*
les *Odiq*
quas & l
mares, le
les *Dam*

emi Diaz ;

le Cap ait

née 1600,

Hollandaise

ans son en-

s le cours

mpagnie,

de gloire,

la naviga-

s avantages

nt au Cap

la vérité,

ux Indes,

point à s'y

instances

flotte qui

rapportera

dimensions

ots. Entre

s Nations

remontant

astique du

oté pour

Aburua &

le repré-

es terres

maritimes de *Zangana, dos Fumos, dos Naonetios* & de *Natal* ; au Sud & à l'Ouest, par Hottentots. l'Océan. Ainsi, la région des Hottentots étant environnée de trois côtés par la mer, peut être regardée comme la pointe de la langue de terre, qui forme la partie Méridionale de l'Afrique. Sa situation est entre le vingt-deuxième & le trente-cinquième degré de latitude Sud.

Un peu au Sud de la Baie de Sainte-Hélène est celle de Saldagna, célèbre dans les relations de tous les Voyageurs, & sur-tout dans celles des Anglais. Vingt lieues au Sud de Saldagna, on arrive à la *Baie de la Table*, qui appartient au Cap de Bonne-Espérance. Au-delà du Cap, du côté de l'Est, on trouve la Baie *Falsè*, dont la pointe Orientale forme le Cap *Falsò*. La Baie suivante est celle de *Stung*, à l'Est du Cap *das Agulhas*, ou des Aiguilles.

Kolben réduit les Nations des Hottentots, qui sont contenues dans cette partie de l'Afrique, au nombre de dix-sept, dont il rapporte les noms: les *Gungemans*, les *Kokhaquas*, les *Suffaquas*, les *Odiquas*, les *Khirigriquas*, les grands *Namaquas* & les petits, les *Khorogauquas*, les *Kopmares*, les *Hessaquas*, les *Souquas*, les *Dunquas*, les *Damaquas*, les *Gauros* ou les *Gauriquas*,

les *Houteniquas*, les *Khamtoveres* & les *Heykoms*.
 Hotentots. Kolben ayant parcouru la plupart de ces Nations, est persuadé qu'on n'en trouverait pas beaucoup davantage.

Toutes les Nations des Hottentots sont dans l'usage de passer avec leurs huttes & leurs troupeaux d'un endroit de leur territoire à l'autre pour la commodité des pâturages. L'herbe y croît fort haute & fort épaisse; mais, lorsqu'elle commence à vieillir, ils la brûlent jusqu'à la racine, & changent de canton pour revenir dans un autre temps, qui n'est jamais fort éloigné, car les cendres engraisent beaucoup la terre, & les pluies ne manquent pas pour la rafraîchir. L'usage de brûler les herbes est établi de même entre les Hollandais du Cap. Ils creusent un fossé autour de l'espace qu'ils veulent brûler pour arrêter la communication des flammes.

Les *Khirigriquis* habitent les bords de la Baie de Sainte-Hélène. C'est une Nation nombreuse, distinguée particulièrement par la force du corps & par une adresse extraordinaire à lancer la zagaye. La belle riviere de l'*Eléphant*, qui tire son nom de la multitude de ces animaux qu'on voit sur ses bords, traverse le territoire des *Khirigriquis*. Il est rempli de montagnes dont le sommet est couvert de beaux pâturages, comme

L E

Heykoms.

Nations,

beaucoup

ont dans

urs trou-

à l'autre

ne y croît

elle com-

racine,

un autre

s cendres

luies ne

de brû-

les Hol-

autour de

la com-

la Baie

ombreuse,

du corps

ancer la

qui tire

x qu'on

oire des

dont le

comme



Stuart Diraxit.

HOTTENTOT'S NAMAQUAS.

D
elles le fo
Hottentots
la bonté fu
Les vallées
fleurs d'une
mais elles
pens, entre
serpent con
différentes

Les Nam
l'une des g
Ceux-ci ha
pays voisin
différent en
leurs usages
la valeur &
respectés d
les représen
qu'il ait vu
Leurs répo
peuvent m
mille hom
est rempli
pénétrer au
les couver
Il n'y a da
fontaine. I

395. Pl. 17

elles le sont presque toutes dans le pays des Hottentots. Les terres l'emportent beaucoup pour la bonté sur celles des Sassaquas & des Odiquas. Les vallées sont ornées d'une grande variété de fleurs d'une beauté & d'une odeur extraordinaires; mais elles servent de retraite à quantité de serpens, entre lesquels on trouve le *cérasse* ou le serpent cornu. On y voit aussi des cailloux de différentes formes & de diverses couleurs.

Hottentots.

Les *Namaquas* sont divisés en deux Nations; l'une des grands & l'autre des petits Namaquas. Ceux-ci habitent la côte. Les grands occupent le pays voisin du côté de l'Est. Ces deux peuples different entr'eux dans leur gouvernement & dans leurs usages, mais ils se ressemblent par la force, la valeur & la discrétion; ils sont également respectés de tous les autres Hottentots. Kolben les représente comme les Nègres les plus sensés qu'il ait vus dans cette région. Ils parlent peu. Leurs réponses sont courtes & méditées. Ils peuvent mettre en campagne une armée de vingt mille hommes. Le territoire des deux Nations est rempli de montagnes, où l'herbe ne peut pénétrer au travers du sable & des pierres qui les couvrent. Les vallées ne sont pas plus fertiles. Il n'y a dans tout le pays qu'un petit bois & une fontaine. La riviere de l'*Eléphant*, qui le tra-



Hottentots.

verse, est la seule ressource des habitans pour se procurer de l'eau. Les lieux qu'elle arrose sont la retraite d'une infinité de bêtes farouches, sur-tout d'une sorte de daims mouchetés qui sont propres à ces cantons. Ils sont moins gros que ceux de l'Europe, mais d'une légereté qui surpasse l'imagination. Leurs taches sont jaunes & blanches. On ne les voit jamais qu'en troupeaux, & quelquefois jusqu'au nombre de mille.

Près de la fontaine des Namaquas, on trouve un rocher taillé en forme de dongeon ou de forteresse. On le nomme *Château de Méro*, du nom d'un Capitaine du pays, qui se fit un amusement de lui donner cette forme. Mais Kolben doute qu'un Hottentot puisse avoir été capable d'une entreprise, qui demandait autant d'industrie que de travail, sur-tout dans deux logemens qu'il trouva fort bien imaginés, & qui peuvent contenir un assez grand nombre d'hommes. En un mot, c'est l'ouvrage le plus précieux qui se trouve dans tout le pays des Hottentots.

Dapper dit que la Nation des Namaquas est fort nombreuse, & leur donne une taille gigantesque. Les hommes portent une plaque d'ivoire devant leurs parties naturelles, & un cercle de la même matiere au bras, avec quantité d'anneaux de cuivre. Chacun a sa petite selle de bois, garnie

nie de c
nuellem
lieux.

Les H
vers ou le
fort beau
produise
de toute
de son
vages : e
trouve d
& quelq
souvent
en font
Kolben a
plusieurs
avaient
chargés
phant m
d'anima
autres p
coup d'a
qu'ils p
Une tro
venu ch
se laisser
habitans
leurs fl

nie de cordes, qui lui servent à la porter continuellement pour s'asseoir dans toutes sortes de lieux. Hottentots.

Les Houténiquas sont bordés par les *Kamtovers* ou les *Hamtovers*, qui possèdent un territoire fort beau & fort uni. Ses prairies & ses bois, qui produisent les plus grands & les plus beaux arbres de toute la région des Hottentots ; l'abondance de son gibier & de toutes sortes de bêtes sauvages : enfin la multitude de ses rivières, où l'on trouve diverses espèces de poissons d'eau douce & quelquefois de mer, entre lesquelles on voit souvent paraître la *manatee* ou la vache marine, en font un séjour également riche & agréable. Kolben apprit, par de bonnes informations, que plusieurs Européens, en traversant les bois, y avaient trouvé des cerisiers & des abricotiers chargés de fruits, sans avoir rencontré un éléphant ni un buffle, quoique ces deux espèces d'animaux soient fort communs dans tous les autres pays des Hottentots ; mais il y a beaucoup d'apparence que les habitans les tuent lorsqu'ils paraissent ou les chassent de leurs limites. Une troupe de Marchands Hollandais, qui étaient venu chercher des bestiaux dans cette Province, se laissèrent un jour engager dans un bois où les habitans fondirent sur eux avec leurs zagayes & leurs fleches. Ils crurent leur perte inévitable.

Hotentots.

Cependant ayant eu le bonheur de se rallier , avant que d'avoir reçu la moindre blessure, ils firent une décharge qui refroidit l'emportement de leurs ennemis , & qui les força de prendre la fuite. Le jour suivant , ses hostilités se terminèrent par un traité d'amitié. Un Capitaine des Kamtovers, qui savait quelques mots de Hollandais, se remit entre leurs mains avec ce discours : « Nous nous sommes crus supérieurs à toute autre » Nation par les armes ; mais nous reconnaissons » que les Hollandais nous ont vaincus , & nous » nous soumettons à eux comme à nos maîtres. »

Les *Heykoms* suivent les Kamtovers au Nord-Est. Ils habitent un pays fort montagneux , & qui n'a de fertile que ses vallées. Cependant il nourrit un assez grand nombre de bestiaux , qui se trouvent fort bien de l'eau saumâtre des rivières & des roseaux, qui croissent sur leurs bords. On y voit aussi beaucoup de gibier , & toutes les espèces de bêtes sauvages qui se trouvent autour du Cap ; mais la rareté de l'eau fraîche rend la vie fort dure aux habitans , & les expose à de fâcheuses extrémités. Un Officier de la garnison du Cap étant venu les inviter au commerce , & leur proposer un traité d'alliance avec les Hollandais , ils acceptèrent ses offres ; mais, pour première faveur , ils lui demandèrent un tambour ; avec un chaudron & une poêle de fer qu'ils avaient

observés & devinrent parti de Hotentots so leur enlev de bestiau de cette in est sûr de & déplora chaudron

Au-delà Natal , q dont la fig blance av

On a t mencerent Tikbeck , Indes Ori naturel habitans d & comme les Direct per aussi-treprise , après l'av établissem fit un tra cédaient a

observés dans son équipage. Ces trois présens leur devinrent fort précieux. Quelque temps après, un parti de Flibustiers, accoutumés à piller les Hottentots sous de belles apparences de commerce, leur enleverent ces instrumens chéris & quantité de bestiaux. Ils n'ont jamais perdu le souvenir de cette injure. Un Européen, qui visite leur pays, est sûr de leur entendre rappeler leur infortune & déplorer la perte de leur tambour, de leur chaudron & de leur poêle.

Au-delà des Heykoms on trouve la *Tierra de Natal*, qui est habitée par les Caffres; Nation dont la figure & les mœurs n'ont aucune ressemblance avec celles des Hottentots.

On a remarqué que les Hollandais ne commencèrent à s'établir au Cap qu'en 1650. Van-Tikbeck, Chirurgien Hollandais, revenant des Indes Orientales, avait observé que le pays était naturellement riche, & capable de culture, les habitans d'un caractère traitable, & le port sûr & commode. Il exposa ses observations devant les Directeurs de la Compagnie, qui firent équiper aussi-tôt trois vaisseaux pour une si belle entreprise, sous la conduite du même Chirurgien, après l'avoir nommé Gouverneur de ce nouvel établissement. En arrivant au Cap, Van-Tikbeck fit un traité avec les habitans, par lequel ils cédaient aux Hollandais la possession de leur pays

Hotentots.

pour la somme de quinze mille florins en diverses fortes de marchandises. C'est la première fois que les Européens, abordant sur des côtes lointaines, ont pu se persuader qu'un pays appartenait à ses habitans. Il commença aussitôt à s'y fortifier par la construction d'un Fort carré. Il forma, dans l'intérieur du pays, à deux lieues de la côte, un jardin qu'il enrichit des semences de l'Europe. La Compagnie Hollandaise, pour encourager cette Colonie naissante, offrit à tous ceux qui voudraient s'y établir, soixante acres de terre par tête, avec droit de propriété & d'héritage; pourvu que, dans l'espace de trois ans, ils se missent en état de pouvoir subsister sans secours & contribuer à l'entretien de la garnison. Elle leur accordait aussi, à l'expiration de ce terme, la liberté de disposer de leurs fonds s'ils n'étaient pas satisfaits de leur marché ou de la qualité du climat.

Des avantages de cette nature attirèrent au Cap un grand nombre d'aventuriers. Ceux qui manquaient de bestiaux, de grains & d'ustensiles, en reçurent à crédit par les avances de la Compagnie. On les pourvut aussi de femmes, qui furent tirées des maisons de charité & des communautés d'orphelins. Ces secours firent multiplier si promptement les fondateurs de la Colonie, que, dans l'espace de peu d'années, ils com-

menceront

menceront
loitig de la

Le pays
comprend
dagna, au
que, jusq
fort loin d
dans la vue
des habita
d'acheter a
florins en
qui est situ
sambique.

rendu le G
L'ancienne
comprendre
quatre distr
les grands
de Stellenb
de Waverer

Les mor
Colonie du
du Vent &
de la Baie
vallée du m
La plus hau
les Portugai
de la vallé

Tome

mènerent à former de nouvelles habitations au loïg de la côte. Hotentots.

Le pays que les Hollandais possèdent au Cap comprend toute la côte, depuis la Baie de Saldagna, autour de la pointe méridionale de l'Afrique, jusqu'à la Baie de Nossel à l'Est, & s'étend fort loin dans l'intérieur du pays. La Compagnie, dans la vue de s'étendre à mesure que le nombre des habitans pourra croître, a jugé à propos d'acheter aussi, pour la somme de trente mille florins en marchandises, toute la terre de Natal, qui est située entre la terre de Nossel & le Mosambique. Une augmentation si considérable a rendu le Gouvernement du Cap fort important. L'ancienne possession de la Hollande, sans y comprendre la Tierra de Natal, est divisée en quatre districts : 1.° la Colonie du Cap, où sont les grands Forts & la principale Ville; 2.° celle de *Stellenboch*; 3.° celle de *Drakenstein*; 4.° celle de *Waveren*.

Les montagnes les plus remarquables de la Colonie du Cap sont celles de la *Table*, du *Lion*, du *Vent* & du *Tigre*. Les trois principales sont de la Baie de la Table. Elles environnent la vallée du même nom où la ville du Cap est située. La plus haute des trois est celle de la Table, que les Portugais nomment *Tavoa de Cabo*. Du centre de la vallée elle regarde le Sud, en s'étendant

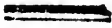
Hotentots.

un peu au Sud-Ouest. Kolben lui donne dix-huit cents cinquante-sept pieds de hauteur. A quelque distance le sommet paraît uni comme une table; mais si l'on y monte, on le trouve inégal & fort raboteux. Toute sa masse, regardée de bas en haut, paraît escarpée, stérile, environnée d'un grand nombre de rochers dispersés, & de couleur si variées, qu'elles ressemblent aux taches d'une peau de tigre; mais elle est, en effet, d'une fertilité charmante. De tous côtés, elle offre de belles maisons de campagne, des vignobles & des jardins, dont les principaux appartiennent à la Compagnie. L'un se nomme le *jardin du bois rond*, d'un beau bois de ce nom, près duquel les Gouverneurs ont une fort belle maison de plaisance; l'autre *newland*, ou terre nouvelle, parce qu'il est nouvellement planté. Ces deux jardins sont arrosés par quantité de sources qui viennent de la montagne, & rapportent un revenu considérable à la Compagnie.

Pendant la saison sèche, depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Mars, & souvent dans le cours des autres mois, on voit pendre au sommet de cette montagne & de celle du Vent une nuée blanche, qu'on regarde comme la cause des terribles vents Sud-Est qui se font sentir au Cap. Lorsque les Matelots apperçoivent cette nuée, ils disent, comme en proverbe : *la*

table est
Aussi-tôt
travail.

La mo
Table que
du centre
elle est a
tendent q
de lions a
D'autres l
du côté d
levée, con
pieds de
derriere e
est entre c
a bâti une
garde pou
de l'appro
montagne
obligé de
échelles de
plus petit
Aussi-tôt c
vaisseau, d
vement d'
avis à la F
canon, &
Sil paraît

table est couverte, ou la nappe est sur la table. 
 Aussi-tôt ils se mettent en mouvement pour le travail. Hotentots.

La montagne du Lion, qui n'est séparée de la Table que par une petite descente, regarde l'Ouest du centre de la vallée, en s'étendant au Nord; elle est arrosée par l'Océan. Quelques-uns prétendent qu'elle a tiré son nom de la multitude de lions auxquels elle servait autrefois de retraite. D'autres le tirent de sa forme, qui représente, du côté de la mer, un lion couché, & la tête levée, comme s'il guettait sa proie. La tête & les pieds de devant regardent le Sud-Ouest, & le derrière est tourné à l'Est. Dans l'intervalle, qui est entre cette montagne & celle de la Table, on a bâti une cabane, où deux hommes font la garde pour donner avis à la Forteresse du Cap de l'approche des vaisseaux. Du sommet de la montagne du Lion, qui est si escarpé qu'on est obligé de faire une partie du chemin avec des échelles de corde, on peut découvrir en mer le plus petit bâtiment à douze lieues de distance. Aussi-tôt que l'un des deux Gardes apperçoit un vaisseau, de ce poste il avertit l'autre par le mouvement d'un bâton, & celui-ci donne le même avis à la Forteresse en tirant une petite pièce de canon, & déployant le pavillon de la Compagnie. Sil paraît plus d'un vaisseau, il tire pour chacun,

~~Hoterots.~~
Hoterots.

& présente autant de fois le pavillon. Le bruit de la pièce va jusqu'au Fort lorsque le vent est favorable ; & pour peu que le temps soit clair, le pavillon n'est pas vu moins aisément. D'un autre côté, on donne les mêmes signaux de l'Isle de Robin à la vue du moindre vaisseau de quelque Nation qu'il puisse être. Cette Isle est située à l'embouchure du port, à trois lieues de la ville du Cap.

La montagne du *Vent*, que les gens de mer ont nommée la montagne du Diable, n'est séparée de celle du Lion que par une fente. Elle doit vraisemblablement ces deux noms aux vents Sud-Est, qui sont annoncés par la nuée blanche dont on vient de parler. Ces terribles vents sortent de cette nuée, comme de l'ouverture d'un sac, avec une si furieuse violence, qu'ils renversent les maisons & causent mille dommages aux vaisseaux qui sont dans le port, sans épargner davantage les fruits & les moissons. La montagne est moins haute & moins large que celle de la Table & du Lion, mais elle s'étend jusqu'au bord de la mer. Elles forment ensemble un demi-cercle, qui renferme la vallée de la Table. Dans l'éloignement, on prendrait la montagne du Vent pour un lieu tout-à-fait stérile, quoiqu'elle soit remplie d'excellens pâturages. La vue s'étend de-là jusqu'à la riviere de Sel, aux montagnes du Tigre & aux déserts voisins.

Les m
de la vari
blance av
lieues de
en est à c
fertiles de
vient de
abondance
ries, tout
route leu
ton que l
considérat
l'eau dans
doit avoir
cens gros
un homm
nombre e
davantage
La Col
rivieres ég
nommé la
eaux de s
de la mer
fraîche, cl
du somme
vient se pé
son cours
arrose un.

Les montagnes du Tigre, qui tirent ce nom de la variété de leurs couleurs & de leur ressemblance avec la peau du tigre, ont environ huit lieues de circonférence. La plus éloignée du Cap en est à quatre lieues. Elles passent pour les plus fertiles de cet établissement, & cet avantage leur vient de la fiente des daims qui s'y retirent en abondance. On y compte vingt-deux belles métairies, toutes bien bâties. Elles sont cultivées dans toute leur étendue, à la réserve d'un petit canton que le Gouverneur ne veut pas louer, par considération pour les habitans, qui en tirent de l'eau dans les temps de secheresse. Un habitant doit avoir plus de mille brebis & deux ou trois cens gros bestiaux pour être regardé comme un homme aisé ; & l'Auteur en vit un grand nombre qui-en avaient quatre ou cinq fois davantage.

 Hotentots.

La Colonie du Cap est arrosée par quelques rivières également agréables & commodes. On a nommé la principale *riviere de Sel*, parce que les eaux de son embouchure se sentent du voisinage de la mer ; mais, plus loin de la côte, elle est fraîche, claire & saine. Après avoir tiré sa source du sommet de la montagne de la Table, elle vient se perdre dans la Baie du même nom. Dans son cours, elle reçoit plusieurs ruisseaux. Elle arrose un grand nombre de belles terres, de

Hotentots.

champs à bled , de jardins , de vignobles & particulièrement le beau jardin de la Compagnie qu'on a déjà nommé , & celui de Van-Rikbeck, qui sont très-bien fournis de la plupart des arbres de l'Europe.

Derrière les monts de pierre ou les rochers de la Baie de la Table, on trouve quantité de belles sources, qui arrosent abondamment les terres voisines.

La ville du Cap s'étend depuis la mer jusqu'à la vallée ; elle est grande & régulière, divisée en plusieurs rues spacieuses, & composée de deux cens maisons avec des cours & des jardins ; ses édifices sont de brique, mais la plupart d'un seul étage, par précaution contre les vents d'Est, qui les incommodent beaucoup, toutes basses qu'elles sont, &, par la même raison, les toits sont de chaume. L'Eglise, qui est bâtie de pierre, est simple, mais belle, blanchie au-dehors & couverte aussi de chaume. Vis-à-vis est l'hôpital, grand bâtiment régulier, qui peut recevoir plusieurs centaines de malades.

La forteresse où le Gouverneur fait sa résidence, est un édifice majestueux, fort & de grande étendue, fourni de toutes sortes de commodités pour la garnison. Elle commande non-seulement la Baie, mais encore tout le pays circonvoisin. Les Officiers de la Compagnie y ont leur logement, &

son y en a
dérable.

Près de
belle mai
que le G
nom de fa
assez de co
que. Des
sur les pra
sons de p
s'étend au
des Buffle
fois ses be
que vient
donne sou

Un ruis
Table, fai
un moulin
conduit de
planade q
fournit un
le secours
dans le Fo

La Hol
plus fertile
partie de
derstel tin
pagnes, c

l'on y entretient constamment une garnison considérable.

Hottentots.

Près de la montagne du Buïsson, s'éleve une belle maison de campagne, nommée *Constantia*, que le Gouverneur Vanderstel fit bâtir sous le nom de sa femme, quoiqu'il n'eût pu lui inspirer assez de complaisance pour l'accompagner en Afrique. Des fenêtres de face, la vue est charmante sur les prairies, sur les jardins & les autres maisons de plaisance des Bourgeois du Cap. Elle s'étend aussi sur la vallée de la Table & sur celle des Buffles, où la Compagnie faisait tuer autrefois ses bestiaux. C'est de ce nom de *Constantia*, que vient celui du vin de Constance, que l'on donne souvent aux vins du Cap.

Un ruisseau, qui tombe de la montagne de la Table, fait tourner, au pied de cette montagne, un moulin qui appartient à la Compagnie. Il est conduit de-là, par de grands tuyaux, jusqu'à l'esplanade qui est entre la Ville & la forteresse, où il fournit une eau délicieuse à ces deux places, avec le secours des pompes; au-delà, il va se décharger dans le Fort, assez près de la forteresse.

La Hollande Hottentote est, sans contredit, la plus fertile, la plus commode, & la plus agréable partie de la Colonie Stellenboch. Le même Vanderstel tirait un immense profit des vastes campagnes, des vignobles & des jardins qu'il possé-

Hotentots. dait dans ce canton. Le nombre de ses grands bestiaux montait à douze cens, & celui de ses moutons à vingt mille. Il s'était mis en possession d'environ soixante-dix lieues de pays, à l'Est, du côté de la *Tierra de Natal*, où il faisait multiplier ces légions d'animaux.

Le quartier de *Stellenboch* est à-peu-près de la même étendue que la Hollande des Hottentots, & n'a pas moins de fertilité & d'agrément. Il est comme environné de montagnes qui portent son nom, & qui sont beaucoup plus hautes que toutes celles des cantons voisins.

Le quartier où la division de la *Botellerie*, forme la partie la plus Septentrionale de la Colonie.

L'eau de pluie, qui forme, pendant l'été, de petits lacs & des fossés, devient saumâtre & presque aussi salée que l'eau de la mer; lorsqu'il n'en tombe point d'autre pour la rafraîchir. Cependant les habitans sont souvent dans la nécessité de s'en servir. Le bois de chauffage n'y est pas plus commun que l'eau fraîche. On ne trouve point de bois dans ce pays, que des buissons & des ronces. Cependant les habitans de la Colonie étaient convenus, avec la Compagnie, de planter des arbres dans une certaine étendue de terre, sous peine de voir leurs biens confisqués; mais ils n'ont jamais pensé à l'observation de cet article,

La Co
planter u
dans un
porter u
main du
branche
formelle.

On ra
kenstein
de Simo
recomm
Hollande
Compagn
grand no
Celle du
Vanderst
le canton
pas les p
sans &
Alleman
vice de
verfes p
habitans

La pr
mement
de pierre
l'eau bo
de Juin

La Compagnie a pris soin elle-même d'y faire planter un grand nombre de chênes, qui sont dans un état florissant. Pour les conserver, il a fallu porter une loi, qui condamne au fouet par la main du boureau, ceux qui en abattront une branche sans y être autorisés par une permission formelle. Hotentots.

On rapporte l'origine de la Colonie de Drakenstein à l'année 1675, sous le Gouvernement de Simon Vanderstel. Les Etats-Généraux ayant recommandé les Protestans François réfugiés en Hollande, aux soins & à la protection de la Compagnie des Indes, elle en fit transporter un grand nombre au Cap & dans ses autres Colonies. Celle du Cap étant déjà bien fournie d'Habitâns, Vanderstel accorda des terres aux Réfugiés, dans le canton de Drakenstein. Cependant ils ne furent pas les premiers qui s'y établirent. Certains Artisans & d'autres ouvriers, la plupart d'extraction Allemande, qui avaient rempli leur temps au service de la Compagnie, y avaient déjà formé diverses plantations. Mais aujourd'hui la plupart des habitans descendent de ces premiers François.

La premiere partie de Drakenstein est extrêmement fertile, quoique montagneuse & remplie de pierres. L'air y est serein & favorable à la santé; l'eau bonne & bien distribuée. Pendant les mois de Juin & de Juillet, les montagnes de cette

Hotentots.

Colonie, comme la plupart des autres aux environs du Cap, sont couvertes de neige & de grêle, qui continuent jusqu'au milieu du mois d'Août, & quelquefois jusqu'au mois de Septembre, où le dégel fournit de l'eau à tous les canaux du pays.

Le quartier qui se nomme *les vingt-quatre Rivières*, du nombre des ruisseaux dont il est arrosé, est éloigné d'une journée, au Nord, du Château de Rikbeck. Comme les pâturages y sont fort bons, il est rempli de bestiaux & fort bien habité. Mais on n'y a point encore accordé des terres en propriété; les habitans ne s'y étant établis qu'avec des permissions, ils sont obligés de les faire renouveler tous les six mois. De-là vient que, s'embarassant peu de bâtir, leurs maisons ressemblent à des huttes de bergers. Il ne leur est même permis de cultiver qu'autant de terrain qu'il en faut pour leur subsistance. Cependant il est si fertile, que le bled rend vingt-cinq ou trente pour un, & quelquefois davantage.

Ce quartier étant sans moulin, les habitans font moudre leur bled par les Nègres, dans de petits moulins à bras, semblables aux moulins à café. Ils les clouent contre un mur, avec un sac au-dessous, pour recevoir la farine, qu'on emploie telle qu'elle sort du moulin; c'est-à-dire, sans la séparer du son. Cette maniere de moudre est extrêmement pénible.

Les mo
journée d
leur nom
y laissent
fait fondre
Mais les
par des ch
lit. Ils le
poil est t
aux Europ
vie, ou
cuivre.

Les Bla
ragnes, e
le soin d
s'est fait c
avec des
& celle d
dée qu'au
vice favo
si contagi
ré. Ils ne
tent mêm
sent poin
manger
pièce de
venaison
de l'eau

Les montagnes de Miel sont éloignées d'une journée des vingt-quatre Rivières. Elles tirent leur nom de la quantité de miel que les abeilles y laissent dans les fentes. La chaleur du Soleil le fait fondre avec la cire & couler en abondance. Mais les Hottentots ont à monter beaucoup, & par des chemins fort dangereux, pour le recueillir. Ils le mettent dans des sacs de cuir, dont le poil est tourné en-dehors, & le vendent ainsi aux Européens pour un peu de tabac & d'eau-de-vie, ou pour quelques bijoux de verre ou de cuivre.

Les Blancs sont en petit nombre dans ces montagnes, & n'ont point d'autre exercice que le soin de leurs troupeaux. Leur établissement s'est fait comme ceux des vingt-quatre Rivières, avec des permissions qui peuvent être révoquées, & celle de cultiver les terres ne leur est accordée qu'aux mêmes conditions; mais la paresse, vice favori des Hottentots, est devenue pour eux si contagieuse, qu'ils n'usent point de cette liberté. Ils ne plantent & ne sement rien. Ils n'achètent même aucune sorte de bled, & ne connaissent point l'usage du pain. Leur méthode est de manger la chair avec la chair; c'est-à-dire, une pièce de bœuf, ou de mouton, avec une pièce de venaison, fumée ou salée. Leur boisson n'est que de l'eau, du lait & de la bière de miel. Cette

Hottentots. nourriture est si favorable à leur santé, qu'ils ne connaissent presqu'aucune maladie.

Une journée au-delà des montagnes de Miel, c'est-à-dire, à huit journées du Cap, on trouve les montagnes *du Piquet*, qui paraissent avoir tiré leur nom de la passion que les premiers Habitans avoient pour ce jeu. Ils y jouaient au pied de la montagne, depuis le matin jusqu'au soir. Aussi les habitans d'aujourd'hui, qui sont en petit nombre, se bornent-ils au soin de leurs bestiaux, qu'ils vendent au Cap, comme ceux des montagnes de Miel.

Les Hottentots sont mêlés avec les Européens de ces quartiers, & vivent avec eux en bonne intelligence. Cependant, le bruit s'étant répandu qu'ils avoient menacé d'enlever les troupeaux, on y fit marcher cinquante Soldats, avec une centaine de Bourgeois des Colonies de Stellenboch & de Drakenstein, qui eurent bientôt terminé tous les différends.

L'établissement de la Colonie de *Waveren*, qui porte le nom de *Quartier Waveren*, fut commencé en 1701, sous l'administration de Guillaume Vanderstel. Il lui donna ce nom à l'honneur de l'illustre & riche famille Van-Waren, d'Amsterdam, à laquelle il était allié. Cette contrée se nommait auparavant *Sable-rouge*, d'une montagne qui produit du sable de cette couleur, & qui la

D
sépare de
située à
Cap, &
ment plus
plus récen
core de
ment sont
point enc
bitans y e
bientôt le

La Con
dulgence
bitans qui
elle leur
pour leur
duisent pe
elle lui
qu'il soit
qu'autre
des maté
ouvriers

Toute
une allian
également
de leurs
nement.
par des
Nations

separe de la Colonie de Drakenstein. Elle est située à vingt-cinq ou trente milles du Cap, & les Hollandais n'ont pas d'établissement plus loin du côté de l'Est. Comme c'est la plus récente de leurs Colonies, elle n'a point encore de limites assignées. Les terres qui la forment sont environnées de montagnes, qui n'ont point encore de nom. La multiplication des habitans y est si prompte, qu'on se promet de voir bientôt le pays peuplé.

La Compagnie Hollandaise pousse fort loin l'indulgence & la générosité pour les nouveaux habitans qui commencent à s'établir. Non-seulement elle leur fournit des ustensiles & des instrumens pour leur entreprise; mais, lorsque les terres produisent peu, & que le Laboureur paraît pauvre; elle lui remet la taxe du dixieme, jusqu'à ce qu'il soit en état d'y satisfaire. Si le feu ou quelque autre accident ruine les édifices, elle fournit des matériaux pour rebâtir, & charge ses propres ouvriers de contribuer au travail.

Toutes les Nations des Hottentots vivent dans une alliance constante avec les Hollandais, & sont également forcées de les respecter par la terreur de leurs armes & par la sagesse de leur Gouvernement. Cette bonne intelligence est entretenue par des députations annuelles de la plupart de ces Nations, qui apportent des présens de bestiaux au

Hotentots.

Gouverneur du Cap. Il les reçoit civilement, il leur offre à son tour, ce qu'il juge de plus conforme à leur goût. Cette conduite lui donne tant d'ascendant sur tous ces Barbares, qu'il est le Juge ordinaire de tous leurs différends, avec plus d'autorité que s'il était Roi du pays.

Avant ce traité d'alliance, les hostilités étaient assez fréquentes entre les Hottentots & les Colonies. Dapper nous apprend qu'en 1659, les Capmans disputaient aux Hollandais la propriété de quelques terres voisines du Cap, & s'efforcèrent de les en chasser. Ils alléguaient, en leur faveur, une possession immémoriale. Pendant cette querelle, ils tuèrent quantité de Hollandais, ils enlevèrent leurs bestiaux, avec une attention continue à choisir, pour le combat, un temps de pluie & de brouillards, parce qu'ils avaient remarqué que les armes à feu étaient alors moins redoutables. Ils avaient pour Chefs deux Hottentots braves & expérimentés, dont l'un se nommoit *Garahinga*, & l'autre *Nomoa*. Les Hollandais donnaient au second le nom de *Doman*. Il avait passé cinq ou six ans à Batavia; & depuis son retour au Cap, il avait vécu long-temps parmi eux vêtu à la manière de l'Europe. Mais, ayant rejoint les Hottentots de sa Nation, il leur avait découvert les intentions des Hollandais, il leur avait appris à se servir de leurs armes; & , sous ces

deux guides
succès.

La guerre
jour au m
cinq Hott
pour exer
enlever qu
suivis par
face avec
trois de l
tuèrent de
sième. Do
tait, sauté
nage.

Celui c
percée d'u
sans comp
Il fut tran
étaient les
la guerre
contre eux
vives doule
en forme
»Holland
»terres? I
» vos trou
» propre
» faisait la g

deux guides , ils n'entreprirent presque rien sans Hotentots.
succès.

La guerre durait depuis trois mois, lorsqu'un jour au matin, dans le cours du mois d'Août, cinq Hotentots conduits par Doman, sortirent pour exercer leurs pillages. Ils commencèrent par enlever quelques bestiaux; mais, se voyant poursuivis par cinq Cavaliers Hollandais, ils firent face avec beaucoup de fermeté, & blessèrent trois de leurs ennemis. Enfin les Hollandais tuèrent deux & blessèrent mortellement le troisième. Doman & le seul compagnon qui lui restait, sautèrent dans la rivière pour s'échapper à la nage.

Celui qui demeurait blessé, avait eu la gorge percée d'un coup de balle, & une jambe cassée, sans compter une profonde blessure à la tête. Il fut transporté au Fort; on lui demanda quels étaient les motifs de sa Nation pour déclarer la guerre aux Hollandais, & pour employer contre eux le fer & le feu. Quoiqu'il ressentit de vives douleurs, il fit lui-même diverses questions en forme de réponse: « Pourquoi, dit-il aux » Hollandais, avez-vous semé & planté nos » terres? Pourquoi les employez-vous à nourrir » vos troupeaux, & nous ôtez-vous ainsi notre » propre nourriture? » Il ajouta que sa Nation faisait la guerre pour tirer vengeance des injures

Hottentots.

qu'elle avait reçues ; qu'elle ne pouvait voir sans indignation , non-seulement qu'il ne lui fût pas permis d'approcher des pâturages dont elle avait été si long-temps en possession , après y avoir reçu les Hollandais par un simple mouvement de complaisance , mais que son pays fut usurpé & partagé entre les ravisseurs , sans qu'ils se crussent obligés à la moindre reconnaissance. Qu'auraient fait les Hollandais , s'ils eussent été traités de même ? Il en concluait , que le soin qu'ils apportaient à se fortifier , n'avait pour but que de réduire par degrés les Hottentots à l'esclavage. On lui répliqua que sa Nation ayant perdu son pays par la guerre , elle ne devait rien espérer ni de la paix ni des hostilités pour s'y rétablir. C'est alléguer clairement le droit du plus fort ; & , d'après ce raisonnement , toutes les questions faites au Hottentot étaient fort déplacées.

Ce Nègre se nommait *Epkamma*. Il mourut le sixième jour. Dans ses derniers discours , il dit aux Hollandais qu'il n'était qu'un Hottentot du commun ; mais qu'il leur conseillait de s'adresser à *Gogafôa* , Chef de sa Nation , & de l'inviter à venir au Fort pour traiter avec lui , & faire rendre à chacun , autant qu'il était possible , ce qui lui appartenait , comme le seul moyen de prévenir quantité de nouveaux désastres.

Ce conseil

D
Ce conseil p
landais dépu
Gogafôa , &
la paix dans
tile. La gu
toutes les p
tiaux furent
avec tant de
trouverent a
s'exerça ain
cette querel
événement U
nommé *Herr*
par les Comp
crime , dans
mauvais can
milieu de l
compagnons
verneur Hol
hommes , les
uns de ses g
milles du Fe
terent point
Février 16
volontairem
d'un Chef H
tité d'autres
avec eux t

Tome I

Ce conseil parut si sage, que le Commandant Hollandais députa deux ou trois de ses gens au Prince Gogafoa, & lui fit proposer de venir traiter de la paix dans le Fort. Mais cette démarche fut inutile. La guerre continua furieusement, malgré toutes les précautions des Hollandais, leurs bestiaux furent enlevés, presque à la vue du Fort, avec tant de promptitude & d'audace, qu'ils ne trouverent aucun moyen d'y remédier. La haine s'exerça ainsi pendant près d'une année; mais cette querelle fut enfin terminée par un heureux événement. Un Hottentot de quelque distinction, nommé *Herry* par les Hollandais, & *Kamsemoga* par ses Compatriotes, ayant été banni pour quelque crime, dans l'Isle de Cohey, se mit dans un mauvais canot, après avoir passé trois mois au milieu de son exil; & suivi d'un seul de ses compagnons, il regagna le continent. Le Gouverneur Hollandais, qui apprit l'évasion de deux hommes, les fit chercher aussi-tôt par quelques-uns de ses gens. Leur canot fut trouvé à trente milles du Fort; mais les Hollandais ne rapporterent point d'autre éclaircissement. Au mois de Février 1660, on fut surpris de voir entrer volontairement dans le Fort, *Herry*, accompagné d'un Chef Hottentot, nommé *Khery*, & de quantité d'autres Hottentots sans armes. Ils amenaient avec eux treize bestiaux gras, qu'ils prièrent

 Hottentots.

Hotentots.

les Hollandais de recevoir comme un témoignage d'amitié, en leur demandant que l'ancienne correspondance fût rétablie. Le Commandant du Fort accepta ce présent ; & la confiance commençant à renaître, on convint que les Hollandais auraient la liberté de cultiver les terres aux environs du Fort , dans l'espace de trois heures de marche , mais à condition qu'ils ne s'étendissent pas plus loin. Pour ratifier cette convention , les Hottentots furent traités dans le Fort avec du pain , du tabac & de l'eau-de-vie.

Peu de temps après , Gogafoa , Général des Gorinhaiquas , ou des *Capmans* , vint au Fort avec Khéry , & confirma ce traité.

En 1614, le Capitaine Dowton mit à terre au Cap , un Hottentot , nommé *Kori* , qui avait été mené en Angleterre l'année d'aparavant avec un Nègre de la même Nation , qui était mort dans le voyage. Cet Africain avait été bien traité par le Chevalier Thomas Smith , Gouverneur de la Compagnie des Indes Orientales ; mais toutes ses carettes & des armes de cuivre , dont on lui avait fait présent , ne l'avaient point empêché de soupirer continuellement dans l'impatience de revoir sa patrie. La Compagnie ayant consenti à le renvoyer , il ne fut pas plutôt descendu au rivage , qu'il jetta ses

habits pour
Cepe . it la
fort officieux
derent au Ca
Hottentot
peuples ; car i
origine est fo
ent que leurs
pays pa. une
nom de l'hor
Hingnoh ; q
c'est-à-dire pa
querent à leu
riaux avec q
prétendues c
nuées.
Les enfans
une couleur
la suite par l
mais qui ne la
que soin qu'il
des hommes
Les deux sexe
taille. Ils resse
des yeux, la
lèvres ; avec
pour leur app
chevelure est


un témoin habits pour rentrer dans sa condition naturelle. Hotentots.
 l'ancienne Cepe. et la reconnaissance le rendit toujours
 commandant fort officieux pour les vaisseaux Anglais qui abor-
 dance com-derent au Cap.

es Hollan- *Hottentot* paraît être l'ancien nom de tous ces
 es terres peuples ; car ils n'en connaissent point d'autre. Leur
 e de trois origine est fort obscure & fort incertaine. Ils racon-
 qu'ils ne tent que leurs premiers peres sont entrés dans leur
 tifier cette pays par une porte ou par une fenêtré ; que le
 és dans le nom de l'homme était *Noh* & celui de la femme
 l'eau-de- *Mingnoh* ; qu'ils furent envoyés par Tikquoâ ,
 c'est-à-dire par Dieu même , & qu'ils communi-
 général des querent à leurs enfans l'art de nourrir des bes-
 nt au Fort tiaux avec quantité d'autres connaissances. Ces
 prétendues connaissances sont donc bien dimi-
 tuées.

it à terre Les enfans des Hotentots apportent au monde
 s, qui avai- une couleur d'olive luisante , qui se ternit dans
 uparavant la suite par l'habitude qu'ils ont de se graiss-er ,
 ion , qui mais qui ne laisse pas de s'appercevoir ; avec quel-
 cain avai- que soin qu'ils la déguisent. La plus grande partie
 has Smith, des hommes ont cinq ou six pieds de hauteur.
 des Orien- Les deux sexes sont bien proportionnés dans leur
 des armes taille. Ils ressemblent aux Nègres par la grandeur
 éfent , ne des yeux , la platitude du nez & l'épaisseur des
 continuel- lèvres ; avec cette différence qu'on emploie l'art
 patrie. La pour leur applatir le nez dans leur enfance. Leur
 yer , il ne chevelure est semblable à celle des Nègres , c'est-
 il jetta ses

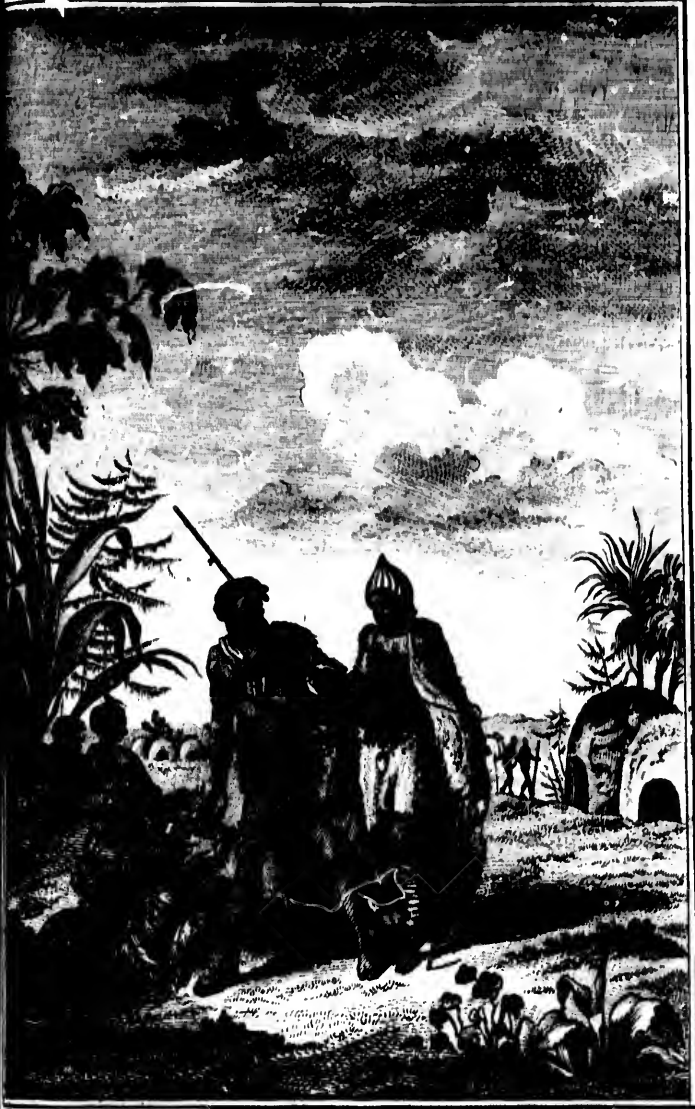
Hottentots. à-dire, courte & laineuse. Les hommes ont les pieds gros & larges. Les femmes les ont petits & délicats. Elles ont au-dessus des parties naturelles une excrescence calleuse, qui sert comme de voile pour les couvrir. L'usage de se couper les ongles soit des pieds soit des mains, n'est connu ni de l'un ni de l'autre sexe. On voit fort peu de Hottentots tortus ou difformes. Ils sont robustes, agiles & d'une légèreté surprenante. Un cavalier bien monté suit à peine le pas d'un Hottentot. C'est par cette raison que les Gouverneurs Hollandais du Cap entretiennent constamment une troupe de cavalerie pour les occasions où la nécessité oblige de les poursuivre. Ils sont tous chasseurs, & d'une habileté si singulière dans l'usage de leurs zagayes, de leurs fleches & de leurs *kirris*, ou de leurs bâtons de *rakkum*, qu'avec leurs zagayes ils parent un coup de fleche & de pierre.

Le vice favori des Hottentots est la paresse. Cette passion domine également leur corps & leur esprit. Le raisonnement est pour eux un travail, & le travail leur paraît le plus grand de tous les maux. Quoiqu'ils aient sans cesse devant les yeux le plaisir & l'avantage qu'on tire de l'industrie, il n'y a que l'extrême nécessité qui puisse les réduire au travail. La contrainte ne leur cause pas moins d'horreur, c'est-à-dire,



Denard D'oreil

Homme et P



Benoît Dreyer

Homme et l'emme Hottentots, tirés d'après Nature.

que si la né-
dociles, sou-
avoir assez f-
sens, ils de-
prieres & d-
faire surmon-
vice des Ho-
donne de l-
jusqu'à ne p-
qu'à ce qu'i-
jusqu'à ce q-
ne sont pas
excès d'intre-
temps à s'en-
elles pousse
passion défo-
pas qu'on n-
elles n'y tou-
formelle ; e-
gueres dans
rie n'est poi-
d'une foule
en Europe
nence. Ses p-
qui finissent

On leur
blesse la Na-
culierement

que si la nécessité les force de travailler, ils sont dociles, soumis & fidèles; mais, lorsqu'ils croient avoir allez fait pour satisfaire à leurs besoins présents, ils deviennent sourds à toutes sortes de prières & d'instances, & rien n'a la force de leur faire surmonter leur indolence naturelle. Un autre vice des Hottentots est l'ivrognerie. Qu'on leur donne de l'eau-de-vie & du tabac, ils boiront jusqu'à ne pouvoir se soutenir, ils fumeront jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus voir, ils hurleront jusqu'à ce qu'ils aient perdu la voix. Les femmes ne sont pas moins livrées que les hommes à cet excès d'intempérance; mais elles sont plus longtemps à s'enivrer, & dans les vapeurs de l'ivresse, elles poussent la folie jusqu'au transport. Cette passion défordonnée pour les liqueurs, n'empêche pas qu'on ne puisse en confier à leur garde; car elles n'y toucheront jamais sans une permission formelle; exemple de fidélité qu'on ne trouvera gueres dans tout autre pays. D'ailleurs l'ivrognerie n'est point accompagnée, parmi les Hottentots, d'une foule d'autres vices qui en sont inséparables en Europe, tels que l'immodestie & l'incontinence. Ses plus fâcheux excès sont leurs querelles, qui finissent quelquefois par des coups.

On leur reproche, avec raison, un usage qui blesse la Nature, & qui semble appartenir particulièrement à leur Nation. Après la cérémonie qui

constitue les Hottentots dans la qualité d'homme. Hotentots. ils peuvent, sans scandale, maltraiter & battre leurs meres. C'est un honneur pour eux de ne les pas ménager ; &, loin de s'en plaindre, les femmes approuvent elles-mêmes cette insolence. Si l'on entreprend de faire sentir aux anciens l'absurdité d'une si odieuse pratique, ils croient résoudre la difficulté en répondant que c'est l'usage des Hottentots.

La coutume d'immoler leurs enfans & leurs vieillards doit paraître encore plus barbare, mais elle n'est pas plus propre aux Hottentots qu'à d'autres Nations de l'Afrique & de l'Asie, sans en excepter les Chinois & les Japonois. Sur la première de ces deux barbaries, les Hottentots n'assignent que l'usage pour leur justification ; mais, s'il est question de leurs vieillards, ils prétendent que c'est un acte d'humanité ; & qu'à cet âge il vaut bien mieux sortir des miseres de la vie par la main de ses amis & de ses parens, que de mourir de faim dans une hutte ou de devenir la proie des bêtes farouches.

Au reste, leurs vertus paraissent surpasser leurs vices ; ce sont la bienveillance, l'amitié & l'hospitalité. Les Hottentots ne respirent que la bonté & l'envie de s'obliger mutuellement. Ils en cherchent continuellement l'occasion. Un autre implote-t-il leur assistance ? Ils courent pour l'ac-

D
corder. Leur
donnent sine
le besoin ?
rir. Un plaisir
tots est celui

A l'égard
vertu jusqu'
geant autou
ouvert & ca

se présente.
intégrité, le
teté, sont d
sèdent au mé
refusent d'en

raison qu'ils

l'avarice, l'e

Le langage
culé. Un se
leur pronon
vibrations,
qu'elle ne p

des étranger
culieres d'o
mot *kourko*
oiseau en gé
de riviere,

juge qu'il e
sible pour

corder. Leur demande-t-on leur avis ? Ils le donnent sincèrement. Voient-ils quelqu'un dans le besoin ? Ils se retranchent tout pour le secourir. Un plaisir des plus sensibles pour les Hottentots est celui de donner. Hottentots.

A l'égard de l'hospitalité, ils étendent cette vertu jusqu'aux Européens étrangers. En voyageant autour du Cap, on est sûr d'un accueil ouvert & caressant dans tous les villages où l'on se présente. Enfin la bonté des Hottentots, leur intégrité, leur amour pour la justice & leur charité, sont des vertus que peu de Nations possèdent au même degré. On en voit beaucoup qui refusent d'embrasser le Christianisme, par la seule raison qu'ils voient régner parmi les Chrétiens l'avarice, l'envie, l'injustice & la luxure.

Le langage des Hottentots est dur & peu articulé. Un seul mot signifie plusieurs choses, & leur prononciation est accompagnée de tant de vibrations, de tours & d'inflexions de langue, qu'elle ne paraît qu'un bégayement aux oreilles des étrangers. Pour exprimer les espèces particulières d'oiseaux, ils joignent une épithète au mot *kourkour*, qui signifie, dans leur langue, oiseau en général. Ainsi, pour désigner un oiseau de rivière, ils disent *kamma kourkour*. Kolben juge qu'il est fort difficile, & peut-être impossible pour un étranger, d'apprendre jamais leur

424 HISTOIRE GÉNÉRALE

Hotentots. langue ; & , par la même raison , quoiqu'ils apprennent facilement le Français & le Hollandais , ils le prononcent si mal , qu'ils ne parviennent jamais à se faire bien entendre. On croit devoir joindre quelques mots Hottentots que *Juncker* a publiés dans la Vie de Ludolf.



VOCA

HOT

K H A N N
 Dukatore
 Kgou ,
 Kamma ,
 Bunqvaa
 Quayha ,
 Knomm ,
 Nouou ,
 Kockan ,
 Quaqua ,
 Kirri ,
 Tkaka ,
 Nombba ;
 Herri ,
 Kaa ,
 Knabou ;
 Duriè - fa
 Quara - ho
 Heka - ka
 Oua ou
 Oun - vi ,
 Quien - kl
 Houreo ,
 Likhani
 Bikgua ,



VOCABULAIRE HOTTENTOT.

HOTTENTOT.

FRANÇAIS.

Hotentots.

KHANNA,	Mouton.
Dukatore ,	Canard.
Kgou ,	Oie.
Kamma ,	Eau & liqueur.
Bunqvaa ou ay ;	Arbre.
Quayha ,	Ane.
Knomm ,	Entendre.
Nouou ,	Oreilles.
Kockan ,	Oiseau nommé norhan.
Quaqua ,	Faisan.
Kirri ,	Bâton.
Tkaka ,	Baleine.
Nombba ;	La barbe.
Herri ,	Bêtes en général.
Kaa ,	Boire.
Knabou ;	Fusil de chasse.
Duriè-fa ou bubaa ;	Bœuf.
Quara-ho ,	Taureau sauvage.
Heka-kao ,	Bœuf de charge.
Oua ou ounequa ;	Les bras.
Oun-vi ,	Beurre.
Quien-kha ;	Tomber.
Houreo ,	Chien - marin.
Likhani ,	Chien.
Bikgua ,	La tête.

Hotentots.

HOTTENTOT.

FRANÇAIS.

Kouquequa ,	Capitaine.
T - kamma ,	Cerf.
Quao ,	Le col.
Kouquil ,	Pigeon.
Quan ,	Le cœur.
Athûri ,	Demain.
Kgoyes ,	Daim.
Kou ,	Dent.
Tikquoa ,	Dieu.
Gounia - Tikquoa ,	Dieu des Dieux.
Kham - ouna ,	Le diable.
K'omma ,	Maison.
Koa ,	Chat.
Konkuri ,	Fer.
Koo ,	Fils.
Kummo ;	Ruisseau.
Konkekerey ,	Poule.
Tika ,	Herbe.
Koetsire ,	Mot scandaleux.
Thoukou ,	Nuit obscure.
Tkoumo ,	Riz.
Koamqua ,	La bouche.
Khou ,	Paon.
Gona ,	Garçon.
Gots ,	Fille.
Tha - Avoklou ,	Poudre à tirer.
Khoa kamma ,	Singé , babouin.
Kuanebou , ou theu- houou ,	Etoile.
Kan - kamina ,	La terre.
Mu ,	Œil.

HOTT

Tguaflood
fouc ,
Thouou , o
Tkaa ,
Khomma
Toya ,
Toka ,
Goudi ,

HOTTENTOT.

FRANÇAIS.

Hotentots.

Tguassouou ou kqvuf- fouc ,	Tigre.
Thouou,ou haakhouou ,	Vache marine.
Tkaa ,	Vallée.
Khomma ,	Le ventre.
Toya ,	Le vent.
Toka ,	Loup.
Goudi ,	Mouton.





N O M B R E S D E S H O T T E N T O T S :

H O T T E N T O T .

F R A N Ç A I S .

	Q K U I ;
Hotentots.	K'kam ,
	K'ounna ;
	Hakka ,
	Kóo ,
	Nanni ;
	Honko ,
	Khiffi ,
	K'hessfi ,
	Ghiffi ,

Un.
Deux.
Trois.
Quatre.
Cinq.
Six.
Sept.
Huit.
Neuf.
Dix.

Les nombres des Hottentots se réduisent à dix. Lorsqu'ils les ont finis, ils reviennent à l'unité, & recommencent à compter dix. Après avoir compté dix fois dix, ils prononcent deux fois le mot dix, qui signifie cent quand il est ainsi redoublé. Ils continuent de même jusqu'à dix fois dix, dix, c'est-à-dire mille ; & recommencent trois fois le même mot, c'est-à-dire dix, dix, dix : ensuite quatre fois, cinq fois, &c.

L'habillement des Hottentots est singulier. Les

D
hommes s
mante ou
mantes, qu
pour les ri
sauvages. C
de mouton
dehors pe
las pendar
leur sépult

Pendant
tête nue,
leur endui
tous les jo
soin de la
ou un bo
que ce ma
ils portent
ou de mou
l'un fait d
lier avec
aussi de c

Les Ho
nuds. Ils
contient l
s'en proc
dakka, p
qu'ils por
fortilèges

Hommes se couvrent le tronc du corps d'une mante ouverte ou fermée, suivant la saison. Les Hottentots, qu'ils appellent *krosses*, sont composées, pour les riches, de peaux de tigres ou de chats sauvages. Celles du peuple ne sont que de peaux de mouton, dont le côté laineux se tourne en-dehors pendant l'été. Elles leur servent de matelas pendant la nuit, & de drap mortuaire dans leur sépulture.

Pendant les chaleurs, tous les Hottentots vont tête nue, ou du moins sans autre couverture que leur enduit de suif & de graisse. Ils en chargent tous les jours leur chevelure, sans prendre jamais soin de la nettoyer, ce qui forme une croûte ou un bonnet de mortier noir. Ils prétendent que ce mastic leur rafraîchit la tête. En hiver, ils portent une calotte de peau de chat sauvage ou de mouton, soutenue par deux cordons, dont l'un fait deux fois le tour de la tête & vient se lier avec l'autre sous le menton. Ils se servent aussi de ces calottes dans les temps de pluies.

Les Hottentots ont toujours le visage & le col nus. Ils suspendent à leur cou un petit sac qui contient leur couteau, s'ils sont assez riches pour s'en procurer un, leur pipe, leur tabac & le *dakka*, petit bâton brûlé par les deux bouts, qu'ils portent comme un préservatif contre les sortilèges. Ces petits sacs, ou ces bourses, sont

Hotentots. composés souvent des vieux gands de peau qu'ils obtiennent des Européens.

Comme leurs krosses sont le plus souvent ouverts, on leur voit l'estomac & le ventre nus jusqu'aux parties naturelles, qu'ils couvrent ordinairement d'une peau de chat dont le poil est extérieur. Ils ont les jambes nues, excepté lorsqu'ils gardent leurs bestiaux, car ils les couvrent alors d'une espèce de bas ou de bottes de cuir. S'ils ont une rivière à passer, ils portent des espèces de sandales de cuir de bœuf ou d'éléphant, taillées d'une seule pièce, & liées avec des courroies.

Dans leurs voyages, les Hotentots portent deux verges de fer ou de bois d'olive, qu'ils nomment *kirris* ou *rakkum*. La longueur du *kirri* est d'environ trois pieds, & son épaisseur d'un pouce. Il est sans pointe par les deux bouts: c'est leur arme défensive. Mais le *rakkum* est pointu d'un côté, & peut passer pour une sorte de dard, qu'ils lancent avec une adresse admirable. Jamais ils ne manquent leur but. C'est l'arme qu'ils emploient à la chasse.

La différence de l'habillement pour les femmes; consiste dans l'habitude qu'elles ont de porter des bonnets, qui s'élèvent spiralement en pointe sur le haut de la tête, au-lieu que ceux des hommes sont contigus à la peau comme une

D
véritable ca
krosses, ou
mées parde
cachée que
ai dans l'ir
& qui leur
dakka, leur
les parties
nommé *ku*
mouton, fa
le *kutkros*
maniere. E
couvre le d

Les Hot
mens de têt
les boutons
du même r
sent d'être
fragment d
leur Natio
estimés en
colliers de
tions qui
premier ra
porter sus
volontiers
les bagatel
Il ne

véritable calotte. Les femmes portent aussi deux kroffes, ou deux mantes, qui ne sont jamais fermées par devant ; de sorte qu'elles n'ont la peau cachée que par un sac de cuir, qu'elles ne quittent ni dans l'intérieur de leurs maisons ni dehors, & qui leur sert à renfermer leurs alimens, leur *dakka*, leur tabac & leur pipe. Elles se couvrent les parties naturelles d'une espèce de rablier, nommé *kutkros*, qui est toujours de peau de mouton, sans laine, & beaucoup plus grand que le *kutkros* des hommes, mais lié de la même manière. Elles en ont un plus petit qui leur couvre le derrière.

Hottentots.

Les Hottentots sont passionnés pour les ornemens de tête. Ils ont pris un goût fort vif pour les boutons de cuivre & pour les petites plaques du même métal, qui n'ont pas cessé jusqu'à présent d'être fort à la mode au Cap. Un petit fragment de glace de miroir est si précieux dans leur Nation, que les diamans ne sont pas plus estimés en Europe. Les pendans d'oreilles & les colliers de verre ou de cuivre sont des distinctions qui n'appartiennent qu'aux personnes du premier rang, mais leur méthode est de les porter suspendus à leur chevelure. Ils donnent volontiers leurs bestiaux en échange pour toutes les bagatelles de cette espèce.

Il ne faut pas oublier le principal article,

 Hotentot.

celui dont les hommes, les femmes & les enfans sont également idolâtres, c'est l'usage de se graisser le corps avec du beurre ou de la graisse de mouton mêlée avec la suie de leurs chaudrons. Ils renouvellent cette onction autant de fois qu'elle se seche au Soleil. Comme le peuple n'a pas toujours du beurre frais ou de la graisse nouvelle, on sent de fort loin un Hotentot à son approche. Mais les personnes riches sont plus délicates, & n'emploient que le meilleur beurre. Il n'y a point de partie du corps qui soit exceptée; ceux qui sont assez riches pour ne pas manquer de graisse, en frottent jusqu'à leurs krosses ou leurs mantes de peau. Les différences de cette graisse sont la principale distinction entre les riches & les pauvres. D'un autre côté, ils ont la graisse de poisson en horreur, & non-seulement ils n'en mangent point, mais ils ne peuvent en souffrir sur leur corps.

Kolben est persuadé que leur unique but a toujours été de se défendre contre les ardeurs excessives du Soleil, qui, sans ce secours, aurait bientôt épuisé leurs forces dans un climat si chaud.

La répétition fréquente de leur onction semble confirmer l'opinion de Kolben, & montre en même-temps combien l'instinct des Nations les plus sauvages est habile à leur indiquer les moyens

D
 moyens d
 Les Hot
 entrailles d
 maux salva
 différentes
 tent point d
 femmes le
 chassé ou l
 pes nombre
 vages ou d
 fort exquis
 le sang des
 & quelque
 l'une ou l'a
 crus, ou pl
 furieuse. L
 excepté dan
 ques, pend
 est de viv
 eux-mêmes
 comme en
 sont jamais
 leur appéti
 ou du jour
 plein air. L
 nent renfo
 traditions
 mers, tels

Tome

moyens de se défendre contre leur climat.

Hotentots.

Les Hotentots se nourrissent de la chair & des entrailles de leurs bestiaux & de quelques animaux sauvages, avec des racines & des fruits de différentes espèces. Les hommes qui ne se contentent point des fruits, des racines & du lait que les femmes leur préparent, ont pour ressource la chasse ou la pêche. Ils chassent toujours en troupes nombreuses. Les entrailles des animaux sauvages ou de leurs bestiaux, sont pour eux un mets fort exquis. Ils les font bouillir ordinairement dans le sang des mêmes animaux, en y mêlant du lait, & quelquefois ils les mangent grillés; mais, avec l'une ou l'autre préparation, ils les avalent à demi-crus, ou plutôt ils les dévorent avec une avidité furieuse. Les femmes sont chargées de la cuisine, excepté dans le temps de leurs infirmités périodiques, pendant lequel temps l'usage des hommes est de vivre chez leurs voisins, ou de préparer eux-mêmes leurs alimens. Ils les font cuire à l'eau comme en Europe. Les heures de leurs repas ne sont jamais réglées. Ils suivent leur caprice ou leur appétit, sans aucune distinction de la nuit ou du jour. Dans le beau temps, ils mangent en plein air. Pendant le vent, ou la pluie, ils se tiennent renfermés dans leurs huttes. D'anciennes traditions les obligent à s'abstenir de certains mets, tels que la chair de porc & celle du poisson

Hotentots.

sans écailles, qui sont également défendues aux deux sexes. Les lièvres & les lapins sont défendus aux hommes & permis aux femmes. Le pur sang des animaux & la chair de taupe sont permis aux hommes & défendus aux femmes.

La malpropreté des Hottentots les expose à toutes sortes de vermines, sur-tout aux poux, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Mais s'ils en font mangés, ils les mangent aussi; & lorsqu'on leur demande comment ils peuvent s'accommoder d'un mets si détestable, ils allèguent la loi du talion, & prétendent qu'il n'y a point de honte à dévorer des animaux qui les dévorent eux-mêmes. Ils ne paraissent point embarrassés lorsqu'on les surprend à la chasse des poux, avec des tas de cette vermine autour d'eux.

Les Européens du Cap se servent, aux champs d'une espèce de soulier de cuir cru, dont le poil est tourné en-dehors. Aussi-tôt qu'ils les quittent, on voit une ardeur extrême aux Hottentots pour les ramasser. Ils les conservent dans leurs huttes pour les jours de pluie. Si leurs provisions viennent alors à manquer, ils se contentent d'en ôter le poil, de les faire un peu tremper dans l'eau, & de les rôtir au feu pour les manger.

Quoique les Hottentots ne mangent jamais de sel entr'eux, & qu'ils n'aient l'usage d'aucune

D
 sorte d'épice
 ment beau
 & mangent
 haut goût,
 saltérer. L'
 tument à n
 & ne jouiss
 compatriote

Les deu
 pour le tab
 dre une deu
 cieuse plant
 l'Européen
 une partie
 service d'un
 servent d'un
 envoie les
 ils les mêle
 buxpesch. La
 entre les v
 des Hotter
 effets.

Ils dem
 villages r
 habitation
 huttes, bâ
 kraal, qu
 pour un li

sorte d'épices pour assaisonner leurs mets, ils aiment beaucoup les assaisonnemens de l'Europe, & mangent avidement toutes les viandes de haut goût, quoiqu'ils aient peine ensuite à se désaltérer. L'Auteur observe que ceux qui s'accoutument à nos alimens ne vivent pas si long-temps & ne jouissent pas d'une si bonne santé que leurs compatriotes.

Les deux sexes ont une passion désordonnée pour le tabac. Un Hottentot aimerait mieux perdre une dent que la moindre partie de cette précieuse plante. Ils jugent mieux de sa bonté que l'Européen le plus délicat. Le tabac fait toujours une partie de leurs gages, lorsqu'ils se louent au service d'un blanc. S'ils manquent de tabac, ils se servent d'une autre plante, nommée *dackka*, qui envoie les mêmes vapeurs à la tête. Quelquefois ils les mêlent ensemble & ce mélange se nomme *buzpejchi*. La racine de *kanna*, dont nous parlerons entre les végétaux du Cap, est fort estimée aussi des Hottentots, parce qu'elle produit les mêmes effets.

Ils demeurent, comme les Tartares, dans des villages mobiles, qu'ils appellent *kraais*. Ces habitations ne contiennent jamais moins de vingt huttes, bâties fort près l'une de l'autre; & le kraal, qui n'a pas plus de cent habitans, passe pour un lieu peu considérable. On trouve, dans

la plupart, trois ou quatre cens personnes, & quelquefois cinq cens. Chaque kraal n'a qu'une entrée fort étroite. Les huttes sont rangées en cercle, sur le bord de quelque riviere, dans une situation commode, & ressemblent à des fours. Elles sont composées de bâtons de bois & de nattes. Ces bâtons ne sont pas plus gros que les manches ordinaires de nos râteaux ou de nos pelles; mais ils sont beaucoup plus longs. Les nattes, qui sont l'ouvrage de leurs femmes, ne sont qu'un tissu de jonc & de glayeur, mais si ferré que la pluie n'y peut pénétrer. La forme de ces huttes est ovale. Dans leur plus long diamètre, elles ont environ quatorze pieds. L'entrée de ces fours n'a environ que trois pieds de haut, sur deux de large; de sorte que les habitans n'y peuvent entrer qu'en rampant sur les genoux & les mains. Comme il est impossible de se tenir debout dans un lieu si bas, les hommes & les femmes y sont accroupis sur les jarrets, & l'habitude leur rend cette posture aisée. Dans les grandes huttes, comme dans les petites, on ne voit jamais résider plus d'une famille, qui est ordinairement composée de dix ou douze personnes de toutes sortes d'âges. Le centre de la hutte est occupé par un grand trou d'un pied de profondeur, qui sert de cheminée ou de foyer. Il est environné de trous plus petits, qui servent



Bernard Dorez

VILLAGE



Amard Descent

VILLAGE ET HUTES DES HOTTENTOTS.

D
de place au
pour dormir
& femmes,
ment, avec
sur eux. Les
fleches sont
pots pour le
pour boire
le beurre &
l'ameublement
par la porte
capable de
le feu est all
on est surpr
puissent écha
gardée par u
famille & de

Aussi - rô
lorsqu'ils pe
mort nature
tations.

Leur prin
gongom, qui
Nègres sur
tingue deux
un arc de fe
corde de bo
a fait assez s

de place aux Habitans, pour s'asseoir, & de lit pour dormir. Chacun a son trou séparé, hommes & femmes, dans lequel ils reposent tranquillement, avec leurs krosses ou leurs mantes étendues sur eux. Les krosses de réserve, les arcs & les fleches sont suspendus aux murs. Deux ou trois pots pour les usages de la cuisine, un ou deux pour boire, & quelques vaisseaux de terre pour le beurre & le lait, composent tout le reste de l'ameublement. La fumée ne pouvant sortir que par la porte, il n'y a point d'Européen qui soit capable de demeurer dans ces huttes lorsque le feu est allumé. En considérant leurs dimensions, on est surpris que des matériaux si combustibles puissent échapper aux flammes. Chaque hutte est gardée par un chien qui veille à la sûreté de la famille & des bestiaux.

Hotentots.

Aussi-tôt que le pâturage leur manque, ou lorsqu'ils perdent un de leurs habitans par une mort naturelle ou violente, ils changent d'habitations.

Leur principal instrument de musique est le *gongom*, qui est commun à toutes les Nations des Nègres sur cette Côte de l'Afrique; on en distingue deux sortes, le grand & le petit. C'est un arc de fer ou de bois d'olivier, tendu d'une corde de boyaux ou de nerfs de mouton, qu'on a fait assez sécher au Soleil pour la rendre propre

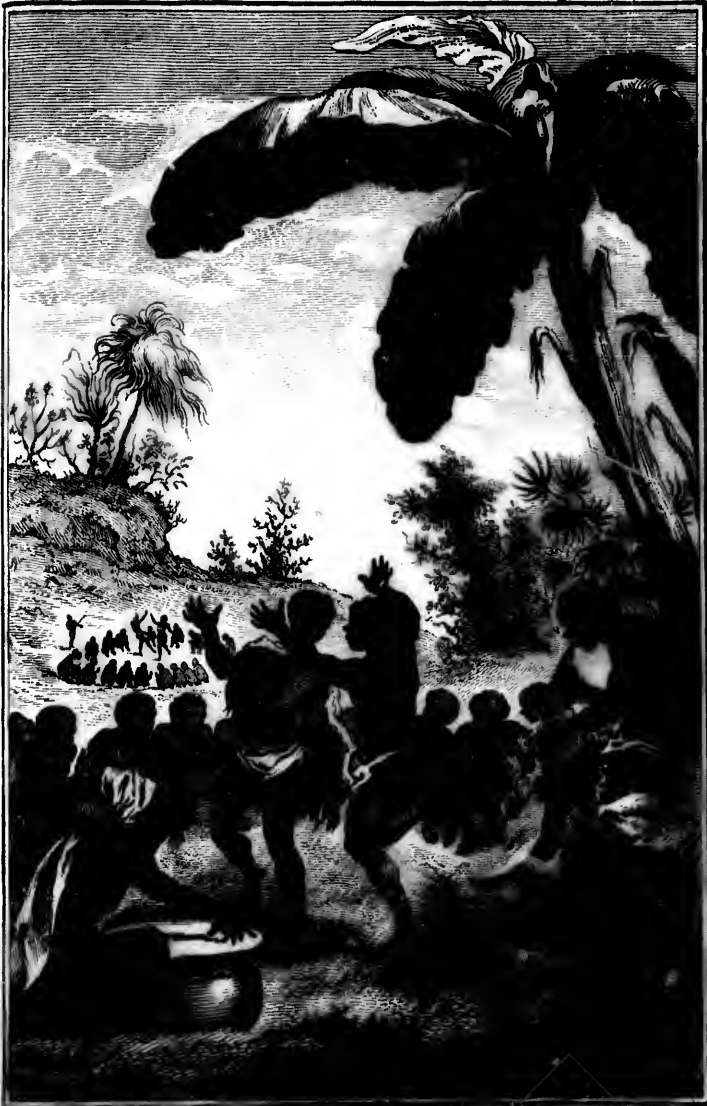
Hotentots.

à cet usage. A l'extrémité de l'arc, on attache, d'un côté, le tuyau d'une plume fendue, en faisant passer la corde dans la fente. Le joueur tient cette plume dans la bouche lorsqu'il manie l'instrument; & les différens tons du gongom viennent des différentes modulations de son souffle. Ils sont passionnés pour la musique.

Leur manière de danser n'est pas de meilleur goût que leur musique. Les hommes s'accroupissent en cercle, & laissent entr'eux quelque distance pour le passage des femmes. Aussi tôt que les gongoms commencent à se faire entendre, les femmes battent des doigts sur leurs tambours. Toute l'assemblée chante *ho, ho, ho*, & frappe des mains. Alors il se présente plusieurs couples pour danser. Mais on n'en laisse entrer que deux à-la-fois dans le cercle. Leur situation est face à face. En commençant, ils sont éloignés, entr'eux, d'environ dix pas, & cinq ou six minutes se passent, avant qu'ils se rencontrent. Quelquefois ils dansent dos à dos; mais jamais ils ne se prennent par les mains. Chaque danse ne dure guères moins d'une heure. Leur agilité est surprenante, & leurs pas nets & dégagés. Pendant ce tems-là toutes les femmes se tiennent debout, les yeux baissés, & chantant *ho, ho, ho*, en battant des mains. Lorsqu'elles ont besoin d'hommes pour la danse, elles levent la tête & secouent les anneaux



Bernard Drouot



Bonard Dircxit.

DANSE ET MUSIQUE DES HOTTENTOTS.

I
qu'elles p
font en f
cheval qu
seurs fatig
faut que c

La chass
tentots ai
adresse su
leurs arme
leur cour
pas plus fo
quoiqu'il
en rappor
en débarqu
porter à l
vingt livre
que distan
au Blanc
Hollandai
fricain ; &
disparut p
confondu
point à lo
tabac ni f

On au
de ces B
coup de
demi-sou

qu'elles portent aux jambes. Le bruit qu'elles font en frappant du pied, ressemble à celui du cheval qui se secoue sous le harnois. Les Danseurs fatiguent ordinairement les Musiciens; car il faut que chacun danse à son tour.

La chasse est un autre amusement que les Hottentots aiment beaucoup. Ils y font éclater une adresse surprenante, soit dans le maniement de leurs armes, soit dans la vitesse & la légèreté de leur course. Kolben s'étonne qu'ils ne fassent pas plus souvent un mauvais usage de leur agilité, quoiqu'il leur arrive quelquefois d'en abuser. Il en rapporte un exemple. Un Matelot Hollandais, en débarquant au Cap, chargea un Hottentot de porter à la Ville un rouleau de tabac d'environ vingt livres. Lorsqu'ils furent tous deux à quelque distance de la troupe, le Hottentot demanda au Blanc s'il savait courir. Courir ! répondit le Hollandais, oui, fort bien. Essayons, reprit l'Africain; & se mettant à courir avec le tabac, il disparut presque aussitôt. Le Matelot Hollandais confondu de cette merveilleuse vitesse, ne pensa point à le poursuivre, & ne revit jamais ni son tabac ni son porteur.

On aurait peine à s'imaginer quelle est l'adresse de ces Barbares. A cent pas, ils toucheront d'un coup de pierre une marque de la grandeur d'un demi-sou; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est

qu'au lieu de fixer, comme nous, les yeux sur le but, ils font des mouvemens & des contorsions continuelles. Il semble que leur pierre soit portée par une main invisible. Ils remarquent avec plaisir, l'admiration des Européens, & sont toujours prêts à recommencer la même expérience.

Les grandes chasses sont celles où tous les Habitans d'un Village sortent ensemble, soit pour attaquer quelque bête féroce, qui ravage leurs troupeaux, soit pour leur seul amusement. S'ils veulent tuer un éléphant, un rhinocéros, un élan ou un âne sauvage, ils l'entourent & l'attaquent avec leurs zagayes. Leur adresse consiste à ménager si bien leurs coups, que l'un ou l'autre frappant toujours l'animal par derrière, & dès qu'il se tourne vers celui qui l'a frappé, ils le font tomber couvert de blessures, avant qu'il ait pu distinguer ceux qui le frappent. Ils réussissent de même à tuer les lions & les tigres, en se garantissant de la fureur de ces animaux par leur agilité. Le monstre s'élance quelquefois si impétueusement, & le coup de sa griffe paraît si sûr, qu'on tremble pour le chasseur, & qu'on s'attend à le voir aussi-tôt en pièces; mais on est surpris de se trouver trompé. Dans un clin d'œil il échappe au danger, & l'animal décharge toute sa rage contre terre. Au même instant, il est couvert de blessures par derrière. Il se tourne, il se précipite sur un

autre ennemi, il se jette dans l'écume, il se livre à des chasses, & à s'enfuir, autant de fois qu'il a de succès. Le succès d'un autre paysan est la récompense de sa poursuite. Si le chasseur prend en fuite rien à gagner, le Hottentot ne le poursuit pas; mais ils aiment à leur fleche, & à le voir tomber, pour en profiter.

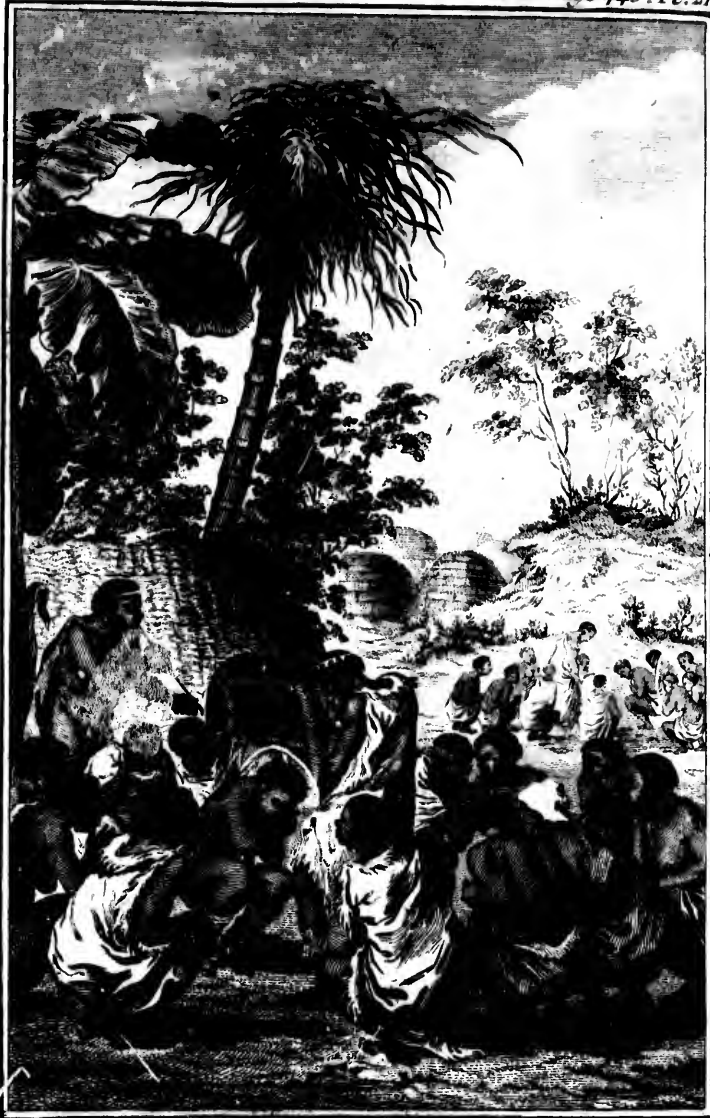
Les Hottentots sont si honorables & si vaillans, qu'ils ont tué, dans un jour, un tigre, un lion, un éléphant, & un cerf. Ils ont fait de cérémonie, & de la hutte, le jour même, ils ont fait un village, au centre duquel ils ont fait honneur, & ils ont conduit avec des femmes, & d'une hutte.

autre ennemi ; mais toujours envain. Il rugit , il écume , il se roule de fureur. La promptitude des chasseurs est égale à se garantir de ses griffes , & à s'entraider par , de nouveaux coups , avec autant de vitesse que de résolution. C'est un spectacle dont on ne trouve d'exemple dans aucun autre pays , & qu'on ne saurait voir sans admiration. Si l'animal ne perd pas bientôt la vie , il prend enfin la fuite , en s'apercevant qu'il n'a rien à gagner contre de tels ennemis. Alors les Hottentots lui laissent la liberté de se retirer ; mais ils arrivent à quelque distance , parce que leurs fleches étant empoisonnées , ils sont sûrs de le voir tomber devant eux , & d'emporter sa peau pour fruit de leur victoire.

Les Hottentots ont institué un Ordre fort honorable & fort singulier , composé de ceux qui ont tué , dans un combat particulier , un lion , un tigre , un léopard , un éléphant , un rhinocéros , ou un élan. L'installation se fait avec beaucoup de cérémonie. Après son exploit , il se retire dans sa hutte , les habitans du Village lui députent bientôt un vieillard , pour l'inviter à se rendre au centre du kraal , où il est attendu par tous les honneurs qui sont dûs à sa victoire. Il se laisse conduire par un guide. Toute l'assemblée le reçoit avec des acclamations. Il s'accroupit au milieu d'une hutte qu'on a préparée pour lui , & tous les

Horenrots. ~~_____~~ habitans se placent autour de lui dans la même posture. Alors le vieux député s'approche & pisse sur lui depuis la tête jusqu'aux pieds, en prononçant certaines paroles. Si le député est de ses amis, il l'inonde d'un déluge d'eau, & l'honneur augmente à proportion de la quantité d'urine. Le champion n'a pas manqué de se faire, d'avance, avec les ongles, des sillons sur la graisse dont il a le corps enduit, pour recevoir plus immédiatement cette asperision. Il s'en frotte soigneusement le visage & tout le corps. Kolben a cru devoir donner à cette institution, le nom d'Ordre de l'Urine, parce qu'elle n'en porte aucun dans la Nation. Après la cérémonie, le député allume sa pipe, & la fait circuler dans l'assemblée, jusqu'à ce que le tabac, ou le dakka soit réduit en cendre. Ensuite prenant les cendres, il en parfume le nouveau Chevalier, qui reçoit en même-temps les félicitations de l'assemblée sur l'honneur qu'il a fait au kraal & sur le service qu'il a rendu à sa Patrie. Ce grand jour est suivi pour lui de trois jours de repos, pendant lesquels il est défendu à sa propre femme d'approcher de lui. Le troisième jour au soir, il tue un mouton, il reçoit sa femme & se réjouit avec ses amis & ses voisins. Le monument de sa gloire est la vessie de l'animal qu'il a tué. Il la porte suspendue à sa chevelure, comme une marque insigne d'honneur.

même
k pisse
onon-
amis,
r aug-
ne. Le
vance,
ont il
diate-
ement
devoir
tre de
ans la
ome sa
usqu'à
n cen-
rseme
emps
r qu'il
u à sa
e trois
efendu.
e troi-
reçoit
oisins.
l'ani-
che-
neur.



Bernard Wierix.

MARIAGE HOTTENTOT, Tiré de Kolben.

Kolben a
de joie a
bête.

Ils son
Leur ma
prenant
nagent le
de l'eau
terre. Da
& lorsqu
ils dansen
montant
liége. Le
krosses ou
ont pris,
tête.

Les ou
font l'offi
de l'hom
rent de l
refusée,
liée par
fille n'a
posé, il
d'être à
tiee, qu
pincer, à
libre si

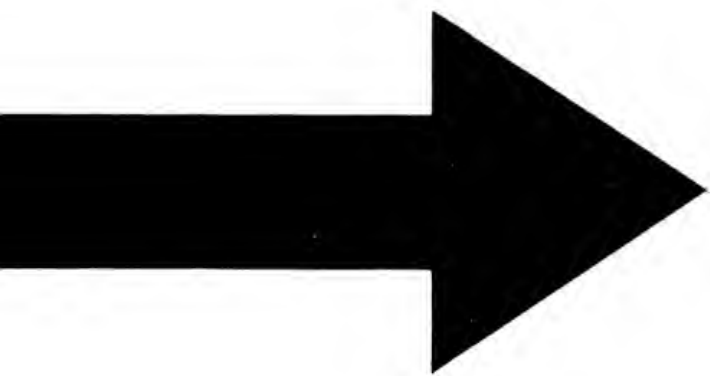
Kolben ajoute que la mort d'un tigre cause plus de joie aux Hottentots que celle de toute autre bête. Hottentots.

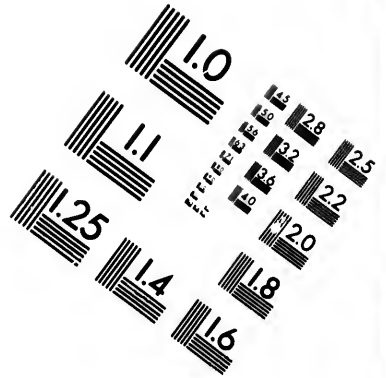
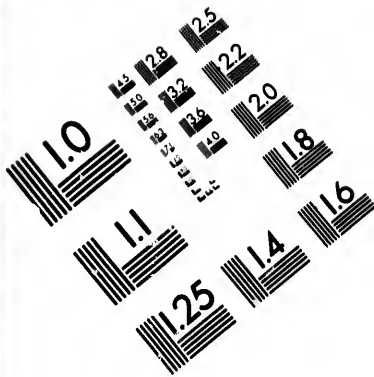
Ils font d'une adresse incomparable à la nage. Leur maniere de nager a quelque chose de surprenant & qui leur est tout-à-fait propre. Ils nagent le col droit & les mains étendues hors de l'eau ; de sorte qu'ils paraissent marcher sur terre. Dans la plus grande agitation de la mer, & lorsque les flots forment autant de montagnes, ils dansent en quelque sorte sur le dos des vagues, montant & descendant comme un morceau de liège. Leurs pêcheurs enveloppent, dans leurs krosses ou dans des sacs de cuir ; les poissons qu'ils ont pris, & nagent ainsi avec leur fardeau sur la tête.

Les ouvertures & les propositions de mariage sont l'office du pere ou du plus proche parent de l'homme, qui s'adresse au plus proche parent de la femme. Il est rare que la demande soit refusée, à moins qu'une famille ne soit déjà liée par quelque autre engagement. Si la jeune fille n'a point goût pour le mari qu'on lui propose, il ne lui reste qu'une ressource pour éviter d'être à lui ; c'est de passer avec lui une nuit entiere, qui est employée, suivant Kolben, à se pincer, à se chatouiller, à se fouetter. Elle devient libre si elle résiste à cette dangereuse épreuve ;

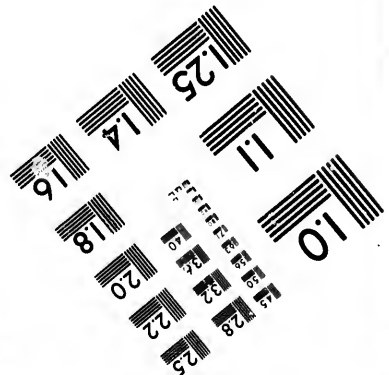
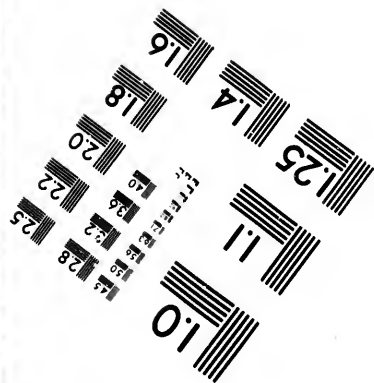
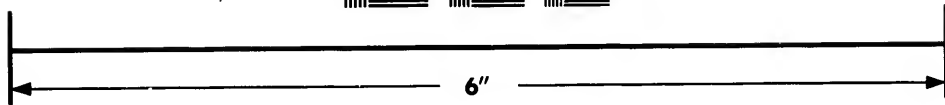
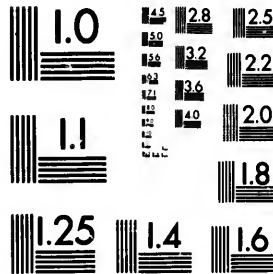








**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

Hotentots.

mais si le jeune-homme l'emporte, comme il arrive presque toujours, elle est obligée de l'épouser.

Malgré la passion que les Hotentots ont pour la musique & la danse, ils ne les emploient jamais dans leurs fêtes nuptiales. Ils ont l'usage de la polygamie; mais il est rare, même entre les riches, qu'on leur voie plus de trois femmes. Ils ne permettent ni le mariage ni la fornication entre les cousins, au premier & second degré. Ceux qui sont convaincus d'avoir violé cette loi, reçoivent une mortelle bastonnade, sans aucun égard pour le rang & les richesses.

L'adultère est toujours puni de mort; mais le divorce est permis, lorsque le mari peut le justifier par de bonnes raisons. Une veuve, qui se remarie, est obligée de se couper la jointure du petit doigt, & de continuer la même opération aux doigts suivans, chaque fois qu'elle rentre dans les chaînes du mariage.

On fait des réjouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles. Si ce sont deux filles, l'usage est de tuer la plus laide. Si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre, ou ensevelie vive, avec la participation & le consentement de tout le Kraal. On a trouvé plusieurs de ces enfans abandonnés, que les Européens du Cap ont eu l'humanité de faire

élever. Mais ils renoncèrent à la Religion par leur amour pour la mer aux

Les réjouissances d'un premier mariage. Aussi le mariage qu'absolue

On s'enfuit que les Hotentots la plupart, ne se contentent de la Nation le premier avec le p

C'est en suite cule aux mais, dans cette cérémonie à la dépe frotté de à terre sur ses amis l'immobilité fait, avec au *scrotum* fait sortir

élever. Mais, lorsqu'ils arrivent à l'âge de maturité, ils renoncent aux manières, aux habits, & à la Religion de leurs bienfaiteurs, pour se conformer aux usages de leur Nation.

Les réjouissances sont beaucoup plus vives pour un premier enfant que pour ceux qui le suivent. Aussi le fils aîné jouit-il d'une autorité presque absolue sur ses frères & ses sœurs.

On s'est persuadé mal-à-propos en Europe, que les Hottentots naissent avec le nez plat. La plupart, au contraire, apportent en naissant un nez de la forme des nôtres; mais il passe dans la Nation pour une si grande difformité, que le premier soin des mères est de les applatir avec le pouce.

C'est encore un usage général d'ôter un testicule aux garçons vers l'âge de neuf ou dix ans; mais, dans les familles pauvres, on attend, pour cette cérémonie, l'occasion de pouvoir subvenir à la dépense. Le jeune-homme, après avoir été frotté de graisse fraîche de mouton, est étendu à terre sur le dos, les pieds & les mains liés; ses amis se couchent sur lui pour le rendre comme immobile. Dans cette situation, l'opérateur lui fait, avec un couteau de table, une ouverture au *scrotum* d'un pouce & demi de longueur. Il fait sortir le testicule, & met à la place une

Hottentots.

petite boule de la même grosseur, composée de graisse de mouton & d'un mélange d'herbes pulvérisées. Ensuite il recout la blessure avec un petit os d'oiseau, qui est aussi pointu qu'une alêne; une artère de mouton sert de fil. Cette opération se fait avec une adresse qui surprendrait nos plus habiles Anatomistes, & jamais elle n'a de fâcheuses suites. Lorsqu'elle est achevée, l'opérateur recommence les onctions avec la graisse du mouton qu'on a tué pour la fête. Il tourne le patient sur le dos & sur le ventre, comme un cochon de lait, dit l'Auteur, qu'on se disposerait à rôtir. Enfin il pisse sur toutes les parties du corps, & le frotte soigneusement de son urine. Après cette monstrueuse cérémonie, le jeune-homme se traîne dans une petite hutte bâtie exprès pour cet usage. Il y passe deux ou trois jours, au bout desquels il sort parfaitement rétabli. Les jeunes Hottentots supportent cette opération avec une patience & une résignation surprenante; mais ceux qui n'ont point encore passé par les mains de l'opérateur, n'ont pas la liberté d'y assister. Les spectateurs se rendent à la maison des parens, & mangent la chair du mouton qu'ils trouvent préparée. Le bouillon est distribué aux femmes, mais le malade n'a point de part au festin. Le reste du jour, & la nuit

D
 suivante, s'
 est riche, l'
 un mouton

Quelque
 usage si biz
 à rendre le
 &, quand
 reçoit pas
 apprit de
 une loi for
 de leur Na
 avec les fe
 & que cet
 Hottentot,
 deux jume
 mutilation
 railleries d
 déchirée p
 sexe. Aussi
 garantir l'é
 Elle s'en ra
 trui, parce
 permet pas

La jeun
 à la garde
 ans. On r
 hommes, a
 la hardiesse

suivante, sont employés à la danse. Si la famille est riche, le salaire de l'opérateur est un veau ou un mouton. Hotentots.

Quelques Auteurs, cherchant la raison d'un usage si bizarre, se sont imaginés qu'il peut servir à rendre les Hottentots plus légers à la course; & quand on les interroge eux-mêmes, on n'en reçoit pas d'autre explication. Cependant Kolben apprit de quelques vieillards intelligens que, par une loi fort ancienne, il est défendu aux hommes de leur Nation d'avoir aucun commerce charnel avec les femmes tandis qu'ils ont deux testicules, & que cette loi est fondée sur l'opinion qu'un Hottentot, dans cet état, produit constamment deux jumeaux. Ceux qui se marieraient sans une mutilation si nécessaire, se verraient exposés aux railleries du public, & la femme serait peut-être déchirée par toutes les autres personnes de son sexe. Aussi ne manque-t-elle point de se faire garantir l'état de son mari, avant que de l'épouser. Elle s'en rapporte néanmoins au témoignage d'autrui, parce que la modestie, dit l'Auteur, ne lui permet pas de s'en assurer par ses propres yeux.

La jeunesse, parmi les Hottentots, est confiée à la garde des mères jusqu'à l'âge de dix-huit ans. On reçoit alors les garçons au rang des hommes, avec lesquels ils n'ont point auparavant la hardiesse de converser, sans en excepter leur

Hotentots. propre pere. Tous les habitans s'assemblent, & les hommes s'accroupissent ensemble. Le candidat reçoit ordre de se mettre dans la même posture, mais hors du cercle. Il doit être accroupi sur ses jarrets, de maniere qu'il reste au moins trois pouces de distance jusqu'à la terre. Alors le plus vieux de l'assemblée se leve, demande le contentement des autres pour recevoir le candidat, s'approche de lui, & lui déclare qu'à l'avenir il doit abandonner sa mere, renoncer à la compagnie des femmes & aux amusemens de l'enfance; en un mot, que, dans ses actions & ses discours, il doit se conduire en homme. Le candidat, qui n'est point venu sans être bien frotté de graisse & de suie, reçoit immédiatement une inondation d'urine par le ministère de l'Orateur. Il paraît que, chez ce peuple, c'est un ingrédient essentiel à toutes les cérémonies.

La Nation des Hottentots est sujette à peu de maladies, & ceux qui s'assujettissent à la diete du pays, s'en ressentent rarement. On les voit vivre, suivant le témoignage de Dapper, jusqu'à cent dix, cent vingt & cent trente ans. Kolben en vit un au Cap qui n'avait pas beaucoup moins de cent ans, & qui se vantait de n'avoir jamais été attaqué d'aucune maladie. Mais ceux qui font usage des liqueurs étrangères, abrègent leurs jours & gagnent des maladies qui n'avaient jamais été connues

connues d'affaibonnés ncieux po

La Méd qu'ils exer Kolben aff pas mépri merveillev nique de de l'anato des opérat putation & qué. Leur qu'ils n'on des coutea

Le Méd Les grand entre les santé du p de récomp étaient aff leur office au respect des Hotter ne sont pa

Les Eur dies à com du climat.

Tome

connues dans leur Nation. Les alimens mêmes, assaisonnés à la maniere de l'Europe, sont pernicieux pour les Hottentots.

Hotentots.

La Médecine & la Chirurgie sont deux Arts qu'ils exercent conjointement, & dans lesquels Kolben assure que leurs connaissances ne sont pas méprisables. On leur voit faire des cures merveilleuses. Ils sont fort versés dans la Botanique de leur pays. Ils ont de bonnes notions de l'anatomie, de la saignée, des ventouses & des opérations les plus difficiles, telles que l'amputation & l'art de remettre un membre disloqué. Leur adresse est d'autant plus admirable, qu'ils n'ont pour instrumens que des cornets, des couteaux & des os pointus.

Le Médecin est la troisième personne de l'Etat. Les grands Kraals en ont deux. On les choisit entre les plus sages habitans pour veiller à la santé du public; mais ils ne reçoivent jamais de récompense ni d'appointemens, comme s'ils étaient assez récompensés par la distinction de leur office. Il ne manque rien à la confiance & au respect qu'on a pour eux. Comme la Nation des Hottentots est sujette à peu de maladies, ils ne sont pas surchargés d'occupations.

Les Européens du Cap ont aussi peu de maladies à combattre, preuve assez claire de la bonté du climat. Les femmes souffrent très-peu dans

Horentots.

l'accouchement ; mais , en allaitant leurs enfans ; elles sont fort sujettes à des maux de sein. La petite-vérole & la rougeole n'ont point ordinairement de suites fâcheuses. Le flux-de-sang est une espèce de tribut que les Etrangers paient au Cap en y arrivant ; mais il se guérit aisément par des remèdes convenables. La maladie la plus commune entre les Européens du Cap est celle des yeux : elle est sur-tout fort dangereuse en été , & l'Auteur l'attribue aux vents Sud-Est qui sont d'une chaleur extrême , & à la reverbération du Soleil contre les montagnes. On n'a jamais entendu parler de la pierre parmi les Européens du Cap.

Aussi long-temps qu'un homme ou une femme sont capables de sortir de leur hutte en rampant , pour y apporter une plante d'herbe , une racine ou un bâton de bois , ils sont traités de leur famille avec beaucoup de tendresse & d'humanité ; mais , lorsque la force les abandonne entièrement , leurs amis & leurs propres enfans les laissent périr de faiblesse , de faim & de misère , ou par les griffes des bêtes féroces. Quelque riche que soit un Hottentot , il ne peut éviter ce malheureux sort , s'il survit à ses forces & à son industrie. C'est en vain qu'on reproche à ces peuples une pratique si barbare , ils s'obstinent à la défendre comme une action méritoire & comme

une œuvre
vrer un v
devienn

Les best
en commu
petits dans
qui n'aura
joindre au
même soie
kraal. Les
de pâtres
d'exercer d
quatre à-la
besoins. Il
entre six &
le soir , av
gées de tra
toute l'ann
vaches , &
rhode sert
brebis pro
chaque ann
une métho
celle des H
mais les H
La mult
le pays , c
continuelle

une œuvre de piété & de compassion, pour délivrer un vieillard des tourmens de la vie, qui ^{Hottentots.} deviennent insupportables à cet âge.

Les bestiaux d'un kraal ou d'un village paissent en commun, les grands dans un pâturage & les petits dans un autre ; mais un simple Hottentot, qui n'aurait qu'une seule brebis, a droit de la joindre au troupeau public, où l'on en prend le même soin que si elle appartenait au Chef du kraal. Les communautés n'ont pas de bergers ou de pâtres d'office. Chacun est obligé à son tour d'exercer cette fonction, c'est-à-dire, trois ou quatre à-la-fois, suivant les circonstances & les besoins. Ils menent les troupeaux au pâturage entre six & sept heures du matin. Ils les ramènent le soir, avant huit heures. Les femmes sont chargées de traire les vaches matin & soir. Pendant toute l'année, ils laissent les taureaux avec les vaches, & les béliers avec les brebis. Cette méthode sert beaucoup à la multiplication : leurs brebis produisent constamment deux agneaux chaque année. Les Européens du Cap, qui ont une méthode opposée, prétendent qu'à la longue celle des Hottentots affaiblit & diminue la race ; mais les Hottentots pensent autrement.

La multitude des bêtes de proie, qui infestent le pays, oblige les Hottentots à des précautions continuelles pour la sûreté de leurs troupeaux

 Hottentots.

pendant la nuit. Leur méthode ordinaire est de placer leurs jeunes bestiaux dans le centre du kraal. Les vieux sont attachés en-dehors contre les huttes, & liés deux-à-deux par les pieds, pour empêcher leur mutinerie. Dans cette situation, ils n'ont pas besoin de sentinelle qui demeure à veiller. L'approche du moindre danger leur fait pousser de longs mugillemens, qui répandent aussitôt l'alarme dans le kraal.

Ils ont une sorte de bœufs, qu'ils appellent *bakkeleyers*, c'est-à-dire, bœufs de combat, du mot *bakkeley*, qui signifie *guerre*, & dont ils se servent en effet dans leurs guerres, comme les peuples de l'Asie employaient les éléphants. Ces animaux belliqueux leur rendent d'importans services contre les voleurs & les bêtes féroces. Au moindre signe, ils rappellent les autres bestiaux qui s'écartent & les forcent, comme nos chiens de bergers, de rentrer dans le cercle du troupeau. Il n'y a point de kraal qui n'ait au moins une demi-douzaine de ces fidèles défenseurs. Ils connaissent tous les habitans de leurs villages. Ils ont pour eux une sorte de respect, tel que celui des chiens pour les amis de leur maître. Mais un Etranger, qui se présenterait sans être accompagné d'un Hottentot du kraal, courrait risque d'être fort maltraité, s'il n'avait la précaution d'épouvanter les *bakkeleyers* en sifflant,

 D
 ou par la

 Ils ont a
 tument de
 faisant passe
 entre les
 crochet pou
 est indocile
 faire baïsse
 l'assujettit
 sans admira
 au comman
 rend sa dil
 Les bœufs
 grand nombr
 porter tout

 Ils savent
 Pelleriers e
 ne manquer
 Un os d'oi
 petit nerf
 des bêtes,
 unique sec
 faire leurs
 peut-être r

 Les Hott
 en ivoire,
 dont ils co
 vail soit f

ou par la décharge de quelque arme à feu.

Ils ont aussi des bœufs de voiture, qu'ils accoutument de bonne-heure à cet exercice, en leur faisant passer au travers de la lèvre supérieure, entre les deux narines, un bâton terminé en crochet pour empêcher qu'il ne glisse. Si l'animal est indocile, ils se servent de ce frein pour lui faire baisser la tête, & la force de la douleur l'assujettit en peu de jours. On ne saurait voir, sans admiration, avec quelle promptitude il obéit au commandement. La crainte du bâton terrible rend sa diligence & son attention surprenantes. Les bœufs de charge sont en beaucoup plus grand nombre que les bakkeleyers, & servent à porter toutes sortes de fardeaux.

Ils savent tanner les peaux ou les cuirs. Leurs Pelletiers exercent aussi le métier de Tailleur, & ne manquent point d'adresse dans leur profession. Un os d'oiseau leur sert d'aiguille. Leur fil est le petit nerf qui regne au long de l'épine du dos des bêtes, divisé & séché au Soleil. Avec cet unique secours, ils emploient moins de temps à faire leurs krosses ou leurs mantes, & les font peut-être mieux que nos plus habiles Tailleurs.

Les Hottentots ont des artistes ou des ouvriers en ivoire, qui font les bracelets & les anneaux dont ils composent leur parure. Quoique ce travail soit fort ennuyeux, parce qu'ils n'ont pas

Hottentots. d'autre instrument qu'un couteau , ils donnent à leur ouvrage une rondeur , un luisant , un poli qui le ferait attribuer au plus habile Tourneur de l'Europe.

Tous les Hottentots sont Potiers de profession , car chaque famille fait sa poterie & ses autres ustensiles de terre. Leur matiere est une sorte de terre glaise dont les fourmis composent leurs habitations , & qu'ils ne tirent en effet que de leurs nids , en y mêlant les œufs des fourmis qu'ils y trouvent dispersés ; ensuite ils la tournent sur une pierre comme un pâtre : ils unissent parfaitement le dedans & le dehors avec la main , & donnent à leur vase la forme de l'urne romaine , qui est celle de tous les pots de la Nation. Deux jours d'exposition au Soleil suffisent pour le secher. L'ouvrier le sépare alors de la pierre avec un nerf sec qu'il passe entre deux , & qui fait l'office d'une scie. Il ne reste qu'à le faire cuire au feu dans un trou qu'on creuse sous terre. Cette dernière opération lui donne une dureté surprenante , avec une couleur de jais qui se soutient merveilleusement , & que les Hottentots attribuent au mélange des œufs de fourmis.

Leurs Forgerons sont d'autant plus admirables , qu'ils forgent le fer tel qu'il sort des mines , qui sont en abondance dans toutes les parties du pays ,

D
sans y em
Ils ouvren
Un pied d
pour rece
à l'autre p
que de n
ils sont au
l'échauffier
jettent le
retenir ce
Aussi-tôt c
avec des p
au feu , il
de marteau
ustensiles.
la même t
est borné
Ils le me
une indus
Le con
échanges.
ni la moi
On ne
un Hotte
& l'on e
dans tous
d'une fid
fé à leur

sans y employer d'autre secours que des pierres.
 Ils ouvrent un grand trou sur un terrain élevé. Hottentots.
 Un pied & demi plus bas, ils en font un autre
 pour recevoir le métal fondu, qui passe de l'un
 à l'autre par un canal de communication. Avant
 que de mettre le minéral dans le grand trou,
 ils font autour de l'ouverture un feu capable de
 l'échauffer dans toutes ses parties. Ensuite ils y
 jettent le minéral, sur lequel ils continuent d'en-
 tretienir ce feu jusqu'à ce qu'il descende en fusion.
 Aussi-tôt qu'il est refroidi, ils la brisent en pièces
 avec des pierres fort dures, & remettant ces pièces
 au feu, ils n'emploient que des pierres au lieu
 de marteaux pour en forger des armes & d'autres
 ustensiles. Ils fondent quelquefois le cuivre par
 la même méthode; mais l'usage qu'ils en font
 est borné à quelques bijoux pour leur parure.
 Ils le mettent en œuvre, & le polissent avec
 une industrie surprenante.

Le commerce des Hottentots ne consiste qu'en
 échanges. Ils n'ont point de monnoie courante,
 ni la moindre notion de son utilité.

On ne court aucun risque de voyager avec
 un Hottentot dans tous les pays voisins du Cap,
 & l'on est sûr d'être bien reçu, & caressé même
 dans tous les villages. Les Hottentots se piquent
 d'une fidélité admirable pour tout ce qui est con-
 sé à leurs voisins. A la vérité, il se trouve dans

Hotentots. les contrées du Cap une sorte de brigands, ou de bandits, qui vivent de leurs pillages ; mais ils sont en horreur à tous les Hottentots civilisés, qui les tuent comme autant de bêtes féroces, dans quelque endroit qu'ils puissent les rencontrer.

Il serait difficile d'approfondir les notions des Hottentots sur l'Être Suprême, & leurs véritables principes de Religion. Ils évitent soigneusement toutes sortes d'explications sur cet article ; & leurs réponses, comme celles qu'ils font à toutes les questions qui regardent leurs usages, paraissent autant de déguisemens & de subterfuges. Quelques Auteurs en ont pris droit de douter s'ils ont en effet quelques idées de Religion. Mais Kolben assure formellement qu'ils reconnaissent un Dieu, créateur de tout ce qui existe. Ils l'appellent *Gounga*, ou *Gounga Tek-quo*, c'est-à-dire, Dieu de tous les Dieux. Ils disent de lui : « Que c'est un excellent Homme, » qui ne fait aucun mal à personne, de qui l'on » n'en doit jamais craindre, & qu'il demeure » fort loin au-delà de la Lune. » Mais il ne paraît pas qu'ils aient aucune espèce de culte pour l'honorer. Quand les questions qu'on leur fait sont pressantes, ils apportent pour excuse une tradition, qui leur apprend que leurs premiers parens ayant offensé ce Dieu, ont été con-

damnés, ment du peu, ils c clination

Ils ren des assem Ils lui fa chair & constamm astre de favorable beaucoup Gounga i

Ils hon rable, ce qui est p est à-peu dos est v de rouge quelque adressent d'honneur les habita si c'était

Les H ou de v à-dire, a tion par

damnés, avec toute leur postérité, à l'endurcissement du cœur ; de sorte que , s'ils le connaissent Hotentots. peu, ils confessent qu'ils n'ont pas beaucoup d'inclination à le connaître & à le servir mieux.

Ils rendent des adorations à la Lune , dans des assemblées qu'ils font la nuit, en plein champ. Ils lui sacrifient des bestiaux & lui offrent de la chair & du lait. Ces sacrifices se renouvellent constamment aux pleines Lunes. Ils félicitent cet astre de son retour. Ils lui demandent un temps favorable, des pâturages pour leurs troupeaux & beaucoup de lait. Ils la regardent comme un Gounga inférieur qui représente le grand.

Ils honorent aussi, comme une divinité favorable, certain insecte de l'espèce des cerf-volans, qui est particulier à cette région. Sa grandeur est à-peu-près celle du doigt d'un enfant. Son dos est verd , & son ventre tacheté de blanc & de rouge. Il a deux aîles & deux cornes. Dans quelque lieu qu'ils puissent l'apercevoir, ils lui adressent les plus grandes marques de respect & d'honneur. Lorsqu'il paraît dans un kraal, tous les habitans s'assemblent pour le recevoir, comme si c'était un Dieu descendu du ciel.

Les Hottentots rendent une espèce de culte ou de vénération religieuse à leurs Saints, c'est-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & leurs bonnes œuvres. Ils

~~Les~~ n'ont pas l'usage des statues, des tombes & des inscriptions; mais ils consacrent à la mémoire de ces héros des bois, des montagnes, des champs & des rivières. Ils ne passent jamais dans ces lieux sans s'y arrêter. Ils y marquent leur respect par un profond silence, & quelquefois par des danses & des battemens de mains. Cette institution n'a rien de barbare. On ne fait pas assez, chez les Nations civilisées, combien il faut parler aux sens, même en morale. Des hommages publics rendus à des monumens visibles, qui rappelleraient les grands hommes, avertiraient plus souvent de les imiter, & en inspireraient le désir.

On ne leur a point reconnu la moindre notion d'un état futur, & bien moins l'espérance d'une résurrection. Ils craignent les revenans ou les esprits des morts, & cette crainte les oblige de changer de kraal lorsqu'ils ont perdu quelque habitant. Ils croient que les Sorciers & les Sorcieres ont le pouvoir d'attirer ces esprits; mais ils paraissent persuadés que les ames des morts font leur domicile autour des lieux où leurs corps sont enterrés, & l'on ne s'apperçoit point qu'ils redoutent un Enfer & des punitions, ou qu'ils espèrent des récompenses dans un état plus heureux.

Tel est le fond de la Religion des Hottentots,

Ils y font
lable. Si
idées par
peine, &
ment. Il
feint d'en
dant leur
à leur cro
Hollanda
convertir
Cap, aya
fit élever
tienne &
On prit
Hollanda
& ses pr
cation. L
esprit, l
faire-géné
de la Com
du Com
dans une
de ses pa
sa parure
de brebi
ajustemen
ses ancier

Ils y sont attachés avec une opiniâtreté invincible. Si vous entreprenez de leur inspirer d'autres idées par le raisonnement, ils vous écoutent à peine, & quelquefois ils vous quittent brusquement. Il s'en est trouvé quelques-uns, qui ont feint d'embrasser le Christianisme; mais, en perdant leurs motifs, on les a toujours vu retourner à leur croyance. Tous les efforts des Missionnaires Hollandais du Cap, n'ont jamais été capables d'en convertir un seul. Vanderstel, Gouverneur du Cap, ayant pris un Hottentot dès l'enfance, le fit élever dans les principes de la Religion Chrétienne & dans la pratique des usages de l'Europe. On prit soin de le vêtir richement à la manière Hollandaise. On lui fit apprendre plusieurs langues, & ses progrès répondirent fort bien à cette éducation. Le Gouverneur, espérant beaucoup de son esprit, l'envoya aux Indes avec un Commissaire-général, qui l'employa utilement aux affaires de la Compagnie. Il revint au Cap, après la mort du Commissaire. Peu de jours après son retour, dans une visite qu'il rendit à quelques Hottentots de ses parens, il prit le parti de se dépouiller de sa parure européenne pour se revêtir d'une peau de brebis. Il retourna au Fort dans ce nouvel ajustement, chargé d'un paquet qui contenait ses anciens habits; &, les présentant au Gouver-

Hottentots.

Hottentots, neur, il lui tint ce Discours : « Ayez la bonté ,
 » Monsieur , de faire attention que je renonce
 » pour toujours à cet appareil. Je renonce aussi
 » pour toute ma vie à la Religion Chrétienne.
 » Ma résolution est de vivre & de mourir dans
 » la Religion, les manieres & les usages de mes
 » Ancêtres. L'unique grace que je vous demande
 » est de me laisser le collier & le coutelas que
 » je porte. Je les garderai pour l'amour de vous. »
 Aussi-tôt, sans attendre la réponse de Vanderstel,
 il se déroba par la fuite , & jamais on ne le revit
 au Cap.

Leur Prêtre, ou leur Maître des Cérémonies,
 porte le nom de *Suri* , qui signifie Maître en
 leur langue. Le mot de Prêtre a signifié long-
 temps la même chose chez presque toutes les
 Nations.

Les Hottentots ne vivent point sans gouver-
 nement & sans règle de justice. Chaque Nation
 particuliere a son Chef qui se nomme *Konquer*
 & dont l'emploi consiste à commander dans les
 guerres, à négocier la paix, avec le droit de
 présider aux assemblées publiques.

Le second Officier du Gouvernement Hot-
 tentot est le Capitaine du Kraal, dont l'emploi
 consiste à maintenir la paix & la justice dans
 l'étendue de sa juridiction. Cet Office est

héréditaire
 cer, le
 dans les
 Kraal. To
 ment le
 Patrie.

Chaque
 civiles &
 du Capit
 avec lui.
 frir de l
 Parties p
 à la plur
 aucune
 criminelle
 l'adultere
 dans ses
 taine mêm
 le moind
 soupçonne
 connaissan
 dant com
 cherchent
 prévoit q
 se retire
 brigands
 les autre

héréditaire ; mais , en commençant à l'exercer , le Capitaine s'oblige à ne rien changer dans les Loix & les anciennes coutumes du Kraal. Tout marque chez ce peuple l'attachement le plus invincible à leurs usages & à leur Patrie.

Hotentots.

Chaque kraal a son Tribunal pour les affaires civiles & criminelles , formé , comme on l'a dit , du Capitaine & des habitans qui s'assemblent avec lui. Parmi eux , la justice n'a rien à souffrir de la corruption & du délai. Les deux Parties plaident leur propre cause. On juge à la pluralité des voix , sans appel & sans aucune sorte d'obstacle. Dans les matieres criminelles , telles que le meurtre , le vol & l'adultere , un coupable ne trouve aucun appui dans ses richesses & dans son rang. Le Capitaine même n'obtient pas plus de faveur que le moindre habitant du kraal. Quelqu'un est-il soupçonné d'un crime ? on en donne aussi-tôt connaissance à tous les habitans qui , se regardant comme autant de Ministres de la Justice , cherchent le coupable , & s'en saisissent. S'il prévoit qu'il ne puisse éviter la conviction , il se retire ordinairement parmi les *bushis* ou les brigands ; car il passerait pour un espion dans les autres villages qu'il voudrait choisir pour

Hoteatots.

asyle ; & , sur le moindre avis , il serait remis entre les mains de ceux qui le cherchent. Mais s'il est arrêté, on commence par l'enfermer sous une garde sûre , pour se donner le temps de convoquer l'assemblée. Il est placé au centre du cercle , comme au lieu le plus favorable pour écouter & se faire entendre. Ses accusateurs exposent le crime. On appelle les témoins. Il a la liberté de se défendre , & l'on écoute patiemment jusqu'au dernier mot ce qu'il allégué en sa faveur. Si l'accusation paraît injuste , les Juges condamnent l'accusateur à des dédommagemens , qui sont pris sur ses troupeaux. Mais si le crime est vérifié , ils prononcent aussi-tôt la Sentence qui s'exécute sur-le-champ. Le Capitaine du kraal se charge de l'exécution. Il fond sur le coupable avec un transport furieux , & l'étend à ses pieds d'un coup de kitri , qui lui casse ordinairement la tête. Toute l'assemblée s'unit pour l'achever , & son corps est enterré au même instant. Mais la famille n'en reçoit aucune tache. Le châtiment efface le crime , & la mémoire même du coupable ne reçoit aucun reproche. Au contraire , ses funérailles sont célébrées avec autant de respect que s'il était mort vertueux. Kolben trouve cette Jurisprudence fort supérieure à celle

l'Europe ,
railles ;
après la r
mémoire
grandes p
la célérité
pable les
l'arrêt &
le supplic
tend de f
qui ne do

A l'éga
pere desce
la même
mais ils r
sont appe
veut pour
doit pense
ment , san
tune à la

Jamais
ou n'insul
leurs arm
dispositio
sur-le-ch
les espion
si la vie l
mépris de

l'Europe, & il a raison. J'en excepte les funérailles; quoique tous les hommes soient égaux après la mort, il faut toujours flétrir jusqu'à la mémoire du crime. Mais d'ailleurs il y a deux grandes preuves de sagesse dans leurs jugemens; la célérité de l'exécution, qui épargne au coupable les momens affreux qui s'écoulent entre l'arrêt & le supplice; momens plus cruels que le supplice même; & l'équité naturelle qui défend de faire réjaillir sur l'innocence l'opprobre qui ne doit appartenir qu'au crime.

Hotentots.

A l'égard des héritages, tous les biens d'un pere descendent à l'aîné des fils, ou passent dans la même famille au plus proche des mâles. Jamais ils ne sont divisés. Jamais les femmes ne sont appelées à la succession. Un pere, qui veut pourvoir à la condition de ses cadets, doit penser pendant sa vie à leur faire un établissement, sans quoi il laisse leur liberté & leur fortune à la disposition du frere aîné.

Jamais dans la guerre les Hotentots ne pillent ou n'insultent les morts. Ils laissent leurs habits, leurs armes & tout ce qui leur appartient à la disposition de leurs concitoyens. Mais ils tuent sur-le-champ les prisonniers. Les déserteurs & les espions n'obtiennent pas plus de grace; ou si la vie leur est conservée, c'est pour essuyer le mépris de ceux dont leur lâcheté ou leur perfidie

464 HISTOIRE GÉNÉRALE

Hotentots. leur a fait rechercher la protection. A peine obtiennent-ils de quoi vivre après la guerre. Dans tous les traités de paix, on s'oblige, de part & d'autre, à les rendre, & le châtement de leur infidélité est toujours la mort.



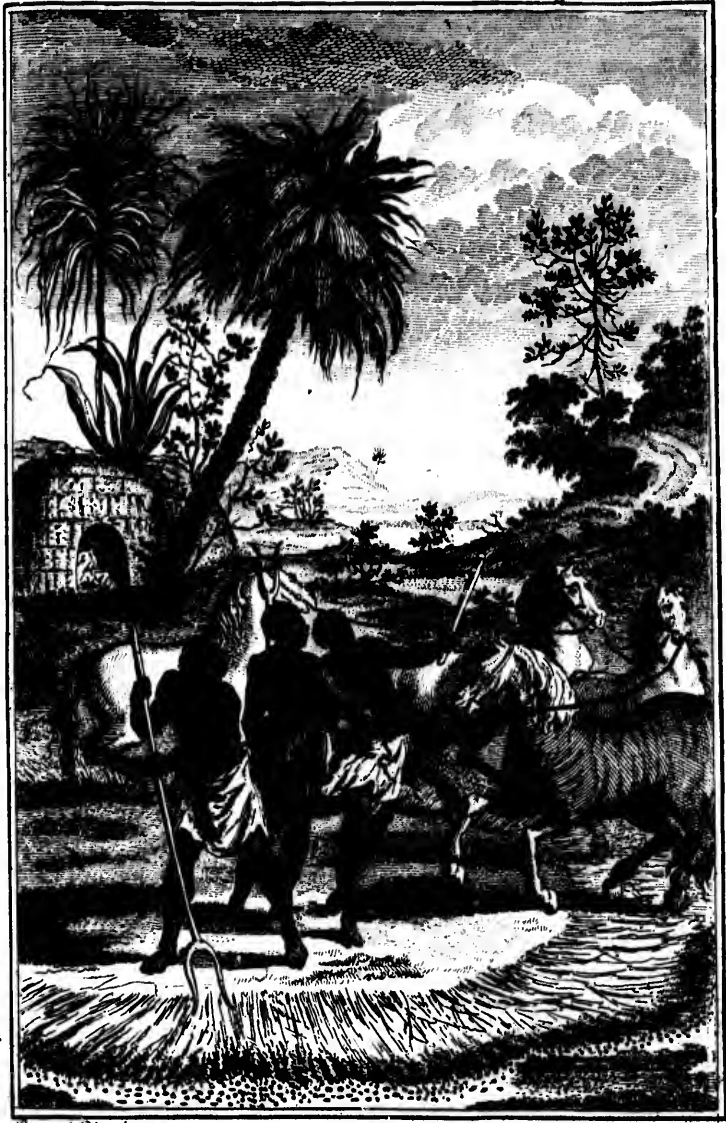
CHAPITRE IV.



Benard Dirse

Man.

E
A peine
guerre.
lige, de
hâtiment



E IV.

Benard Duxit

Maniere de battre le bled parmi les Hottentots.



. C

Histoire

LES E
en deux
le premie
sèche. Co
tembre ,
la premi
printemps
est sujet
se fait vo
mois de
sont conti
froid , ru
plus qu'en
l'eau ne
fondeur
rayons d
très - rare
des saiso
Encore
gereux.

Tom



CHAPITRE IV.

*Histoire Naturelle du Cap de Bonne-
Espérance.*

LES EUROPÉENS du Cap divisent l'année en deux saisons, l'hiver & l'été. Ils nomment le premier *mousson humide*, & l'autre *mousson sèche*. Celle-ci commence au mois de Septembre, c'est-à-dire, à la fin de notre été, & la première au mois de Mars, avec notre printemps. Dans la saison de l'hiver, le Cap est sujet aux brouillards. Cependant le Soleil se fait voir par intervalles, excepté pendant les mois de Juin & de Juillet, où les pluies sont continuelles. L'air, dans cette saison, est froid, rude & fort désagréable; mais jamais plus qu'en Allemagne pendant l'automne. Jamais l'eau ne gele à plus de trois lignes de profondeur; & la glace se dissipe aux premiers rayons du Soleil. Le tonnerre & les éclairs sont très-rares au Cap, excepté vers le changement des saisons, aux mois de Mars & de Septembre. Encore n'y sont-ils jamais violens ni dangereux.

—————
Histoire
Naturelle.
—————
Climat.

Histoire
Naturelle.

Les eaux qui tombent avec rapidité du sommet des montagnes, coulant ensuite dans des canaux ombragés d'arbres ou de buissons, sont si froides, qu'elles conservent cette qualité dans les vases où elles sont renfermées, jusqu'à causer un véritable frisson à ceux qui en boivent. On trouve d'ailleurs des eaux chaudes, & d'autres qui sont même brûlantes: de ce nombre sont deux bains célèbres à trente milles du Cap: les eaux ont la clarté du crystal. Kolben n'en avait jamais goûté de si ferrugineuses; mais elles n'en sont pas moins agréables. On peut les employer à toutes sortes d'usages, excepté à blanchir le linge, parce qu'elles lui donnent une teinture jaune qu'il ne perd jamais. En entrant dans le bain, on ressent une chaleur presque insupportable, surtout si l'on y entre par degrés; mais elle cesse bientôt d'être incommode, & l'on se trouve dans une situation délicieuse; cependant on est obligé d'en sortir au bout de cinq ou six minutes, parce qu'elle resserre la partie inférieure du ventre, jusqu'à faire perdre haleine. On est rétabli, sur-le-champ, en se mettant au lit, où l'on tombe d'abord dans une sueur abondante, après laquelle on se leve avec une légèreté dont on est surpris. Quinze jours de ce bain pris deux fois le jour, purifient le corps de toutes sortes d'humeurs peccantes, par les sueurs & les selles,

& quelq
connu p
guérison
la surdité
plusieurs

Enfin
Cap sont
qu'il y e
les Chiru
dans tou
douceur d
voyages.

pour rev
aucune al
sous la li
se rétabli

Quoiqu
du sel, l
sans le se
qu'à l'acti

En gé
environs
de Juille
Septembre

Les pr
Cap, ven
Il se pass
élever aff

& quelquefois par des vomissemens. Kolben a connu plusieurs personnes qui lui devaient leur guérison ; l'un d'une paralysie de bras ; l'autre de la surdité ; une femme du mal vénérien & de plusieurs autres maladies compliquées.

Histoire
Naturelle.

Enfin Kolben est persuadé que les eaux du Cap sont aussi claires, aussi douces & aussi saines qu'il y en ait au monde. Les Médecins, ou plutôt les Chirurgiens du Cap, les ont trouvées salutaires dans toutes sortes de cas ; elles conservent leur douceur & leur clarté sur mer dans les plus longs voyages. Sur le bâtiment où Kolben s'embarqua pour revenir en Europe, elles ne souffrirent aucune altération, excepté un léger changement sous la ligne, mais qui ne les empêcha point de se rétablir presque aussitôt.

Quoique les habitans ne fassent aucun usage du sel, la Nature leur en fournit abondamment sans le secours de l'art ; ils n'en ont l'obligation qu'à l'action du Soleil sur l'eau de pluie.

Productions,

En général, le terroir est riche & fertile aux environs du Cap. On commence à semer au mois de Juillet, pour faire la moisson vers la fin de Septembre.

Les premières vignes, qui furent apportées au Cap, venaient de Perse & des bords du Rhin. Il se passa quelque temps, avant qu'on pût en élever assez pour former des vignobles ; mais ils

—
Histoire
Naturelle.

y font maintenant en si grand nombre , que chaque cabane a le sien. Les vignes souffrent beaucoup des sauterelles & des vers ; cependant elles rendent plus dès la troisième année , que celles de l'Europe à la cinquième. La vendange commence au mois de Février , & continue pendant tout le cours de Mars. Le vin du Cap est agréable & fort ; avec le temps , il devient moëlleux , & par degrés , il égale , ou surpasse même le meilleur vin de Canarie.

Les jardins du Cap produisent la plupart des plantes & des fruits de l'Europe ; les légumes y surpassent les nôtres , par la grosseur & le goût. Un choux y pèse entre trente & quarante livres , une patate entre six & dix livres : les melons y sont excellens ; tous les arbres fruitiers y prospèrent universellement , par la méthode ordinaire de planter le noyau ou la racine. Le beau jardin de la Compagnie , près de la ville du Cap , offre des pommes du Japon , des oranges , des limons , des citrons , des amandes , des figues , des grenades , avec un nombre infini d'autres fruits apportés de l'Asie ou de l'Amérique , qui l'emportent beaucoup sur leur origine , & qui paraissent revêtus de tout leur éclat. Les figues sont délicieuses au Cap , sur-tout celles qu'on nomme pifang , & qui viennent de l'Isle de Java. La beauté du fruit , jointe à la profusion des fleurs

naturelle
spective
voir en
fleurs en

Le D
des Ho
lorsqu'ils
les mêl
tabac es
chanvre
mais pri
Le Dakk
La Spire
rentots
l'hiver ,
flétrir ,
qu'ils for
couleur
drer leur
la regard
leur part

L'arbr
Ceylan
rances d

A l'éga
point de
si grand
premier

naturelles qui ornent les jardins , forme des perspectives naturelles : l'aloës , qu'il est si rare de voir en Europe dans toute sa beauté , porte ses fleurs en plein champ , sans le secours de l'art.

Histoire
Naturelle.

Le *Dakka* est une autre plante fort estimée des Hottentots, qui s'en servent au-lieu de tabac, lorsqu'ils ne peuvent se procurer celui-ci, ou qui les mêlent ensemble lorsque leur provision de tabac est prête à s'épuiser ; c'est une espèce de chanvre sauvage , que les Européens sement , mais principalement pour l'usage des Hottentots. Le *Dakka* mêlé avec le tabac , s'appelle *Buspetz*. La *Spirée* est encore une plante dont les Hottentots font beaucoup de cas. Vers la fin de l'hiver , lorsque les feuilles commencent à se flétrir , ils en amassent de grosses provisions , qu'ils font sécher pour les mettre en poudre. Sa couleur est un jaune luisant ; elle leur sert à powder leur chevelure ; ils l'appellent *Bukku* , & la regardent comme une partie considérable de leur parure.

L'arbre qui produit la canelle , est venu de Ceylan au Cap , & répond fort bien aux espérances de ceux qui l'ont apporté.

A l'égard des bêtes féroces , peut-être n'y a-t-il point de pays au monde où l'on en trouve un si grand nombre. Les éléphants y tiennent le premier rang ; ils y sont beaucoup plus gros que

Animaux.

Histoire
 Naturelle.

dans aucune autre contrée ; mais la femelle est moins grosse que le mâle ; elle a ses mamelles entre les deux jambes de devant ; un seul exemple fera juger de la force de ces animaux. Les Hollandais , pour en faire l'essai , attelerent un éléphant à la proue d'un vaisseau considérable ; il le tira le long du rivage. Les Hottentots font usage de leur fiente , lorsqu'ils manquent de tabac , & Kolben assure qu'elle a presque le même goût.

Le rhinocéros se fait voir souvent dans les colonies du Cap. Il a l'odorat extrêmement subtil : avec le vent , il sent de fort loin toutes sortes d'animaux , & marche vers eux en ligne droite , en renversant tout dans son passage. S'il n'est point irrité par quelqu'offense , il n'attaque jamais les hommes , à moins qu'ils ne soient malheureusement en habit rouge , car alors il s'élance furieusement sur'eux ; & , s'il en saisit un , il le jette pardessus sa tête avec tant de violence , que la chute est mortelle. Il en fait aussi-tôt sa proie , en léchant sa chair avec une langue rude & épineuse : ses yeux sont fort petits pour sa taille , & ne lui servent à voir que devant lui ; aussi la méthode la plus sûre pour l'éviter , lorsqu'on est à neuf ou dix pas de lui , c'est de sauter un peu à côté. Quoique sa course soit fort légère , il est si lent à se tourner , qu'il lui en coûte beau-

coup po
 ennemi.

Le r
 fere les
 même ,
 semble
 l'éléphan
 s'il le fu
 trer avec
 gea sou
 nocéros.

Les c
 s'assenbl
 rent un
 féroces &
 dans un l
 ropéens
 ment ce
 ces anim
 tentots n
 péens le

On v
 Cap. Ko
 accusé le
 buant un
 eut occa
 Les os

coup pour se remettre en état de voir son ennemi.

Histoire
Naturelle

Le rhinocéros mange peu d'herbes : il préfère les branches, les arbrisseaux, les chardons même, & sur-tout une sorte d'arbusse qui ressemble au genièvre ; il est mortel ennemi de l'éléphant ; sa vue seule le met en fuite ; mais, s'il le surprend, il ne manque point de l'éventrer avec la corne de son museau. Kolben mangea souvent avec plaisir de la chair de rhinocéros.

Les chiens sauvages sont communs au Cap. Ils s'assemblent en troupes nombreuses, & ne quittent un canton qu'après l'avoir nettoiyé de bêtes féroces & d'autres animaux : ils portent leurs petits dans un lieu qui leur sert de rendez-vous : les Européens & les Hottentots les suivent, & prennent ce qui leur convient dans le tas, sans que ces animaux carnaciers en grondent. Les Hottentots mangent ce qu'ils ont pris, & les Européens le salent pour leurs esclaves.

On voit souvent des lions dans le pays du Cap. Kolben réfute quelques modernes, qui ont accusé les Anciens de s'être trompés, en attribuant une dureté extraordinaire à leurs os. Il eut occasion d'en faire plusieurs fois l'expérience. Les os secs du lion deviennent si durs & si

Histoire
Naturelle.

solides, qu'on en tire du feu comme d'un caillou. Il observe aussi que le tuyau de l'os tibial d'un lion est aussi petit que celui d'une pipe à fumer. Le lion donne toujours à sa proie un coup mortel, accompagné d'un horrible rugissement, avant que d'employer ses dents à la déchirer. Une sentinelle fut enlevée par un lion. Dans une autre année (en 1707) un lion tua un fort grand bœuf, & l'emporta par-dessus une haute muraille.

On fait assez que lorsqu'un lion secoue sa crinière, & qu'il se bat les flancs de sa queue, c'est une marque certaine qu'il est en colère ou pressé de la faim. Dans cet état, sa rencontre annonce la mort; mais elle est sans danger dans toute autre occasion. Un cheval qui aperçoit un lion, s'enfuit de toute sa force, & jette, s'il le peut, son cavalier par terre, pour rendre sa course plus aisée. Le plus sûr pour un homme, est de mettre pied à terre, parce que le lion ne s'attachera qu'à poursuivre le cheval.

Deux Européens étant un jour à se promener dans un champ voisin du Cap, virent sortir de quelques broussailles, un lion qui s'élança sur eux; mais qui manqua son coup, par l'agilité de celui qui l'attaqua. Ce brave Hollandais le saisit par la crinière, & lui enfonçant le poing dans le gosier, lui prit la langue, qu'il eut la fermeté de tenir,

malgré
pagnon
d'un se

Un
de trou
extraor
menacé
sentinel
gardes.
fit avan
vant un
marche
découv
curée d
larme &
était si b
trois ce
lui caus
furent j
rent bie

L'éla
gros qu
hauteur

On
ressemb
l'autre
ce nom
semble

malgré toutes les secouffes , tandis que son compagnon , qui était armé d'un fusil , tua le monstre d'un seul coup.

Histoire
Naturelle.

Un Officier Hollandais , campé avec son corps de troupes , jugea pendant la nuit , au mouvement extraordinaire des chevaux , que son camp était menacé de quelque bête farouche. Toutes les sentinelles furent averties de se tenir sur leurs gardes. Il y en eut une qui ne répondit point. On fit avancer aussi-tôt un gros de soldats , qui trouvant un mousquet à terre , continuerent de marcher vers quelques rochers voisins , où ils découvrirent un lion monstrueux , qui faisait sa curée de leur compagnon. Tout le camp prit l'alarme & sortit pour l'attaquer ; mais le monstre était si bien défendu dans le creux d'un rocher , que trois cens coups de fusil ne purent ni le blesser ni lui causer d'estroi. Le jour suivant , les Hollandais furent joints par un parti de Hottentots qui le tuèrent bientôt avec leurs zagayes.

L'élan d'Afrique ou du Cap , est beaucoup plus gros que celui de l'Europe ou de l'Amérique. Sa hauteur est généralement de cinq pieds.

On distingue deux sortes d'ânes ; l'une qui ressemble entièrement à celle de l'Europe. Mais l'autre qu'on appelle *âne sauvage du Cap* , mérite peu ce nom , parce qu'à la réserve des oreilles , qui ressemblent à celles de l'âne , c'est un des animaux les

=====
 Histoire
 Naturelle.

plus beaux, les mieux faits, & les plus vifs qu'on ait jamais vus. Il y aurait plus de justice à le comparer au cheval. Il est de la hauteur des chevaux de selle. Ses jambes sont menues & bien proportionnées; son poil doux & lisse. On voit régner au long de son dos, depuis les crins du col jusqu'à la queue, une raie noire, d'où partent, de chaque côté, d'autres raies blanches, bleues & brunes, qui se rencontrent en cercle autour du ventre, & dont les couleurs se perdent agréablement l'une dans l'autre. La tête, les oreilles, la queue & les crins du col, sont rayés aussi des mêmes couleurs. Cet animal est si léger, qu'il n'y a point de cheval qui puisse le suivre au même pas. Toutes ces qualités, jointes à la difficulté de le prendre, en font monter le prix fort haut. *Tellez* raconte que le Grand-Mogol en acheta un deux mille ducats. On lit dans *Navendorf*, que le Gouverneur de Batavia en ayant envoyé un à l'Empereur du Japon, après l'avoir reçu d'un Ambassadeur Abyssin, ce Monarque fit présent à la Compagnie de dix milles taëls d'argent & de trente-neuf robes, qui furent évaluées à cent soixante mille écus. Kolben rencontra souvent des troupes de ces animaux dans les pays du Cap. Cet animal est le *zebra* ou *zèbre*, qui se trouve aussi, comme nous l'avons vu, à Congo, & dans d'autres régions de l'Afrique.

Les f
 leur pa
 souvent
 des pré
 dis qu'
 les autre
 retraite
 premier
 qui fait
 passe au
 en main
 avec un
 s'apperç
 un cri,
 ils se ha
 tent sur
 un spéc

La s
 de la g
 de, tach
 mal se r
 feaux. L
 est plus
 de celle
 elle tir
 glands.
 vante l

L'he
 beaucc

Les singes sont en fort grand nombre. Comme leur passion est extrême pour les fruits, ils font souvent la guerre aux vergers & aux jardins, avec des précautions admirables pour leur sûreté. Tandis qu'une partie de leur troupe pille un jardin, les autres se rangent en ligne jusqu'au lieu de leur retraite dans les montagnes. A mesure que les premiers cueillent le fruit, ils l'apportent à celui qui fait la tête de la ligne, des mains duquel il passe au suivant, & de celui-ci aux autres, de mains en mains jusqu'au premier. Cette exécution se fait avec un profond silence. Si ceux qui font la garde s'aperçoivent de quelque danger, ils poussent un cri, qui sert de signal à toute la troupe. Alors ils se hâtent de prendre la fuite. Les jeunes montent sur les épaules des vieux, & leur retraite est un spectacle fort réjouissant.

La souris d'Inde, ou le rat d'eau d'Egypte, est de la grosseur d'un chat. Son poil est long & roide, tacheté & rayé de blanc & de jaune. Cet animal se nourrit comme le furet, de serpents & d'oiseaux. Il suce aussi des œufs. La souris à sonnette est plus grosse que nos écureuils. Sa tête a la forme de celle d'un ours. Sa queue fait un bruit, dont elle tire son nom. Elle se nourrit de noix & de glands. Sa retraite ordinaire est sur les arbres. On vante beaucoup sa légèreté.

L'hermine est commune au Cap, on y voit aussi beaucoup de *jackals*.

—
 Histoire
 Naturelle.

Entre les chats sauvages, il s'en trouve de tout-à-fait bleus, & d'autres qui ont au long du dos, une raie rouge fort luisante. Une autre espèce, qui est la plus grande, a le corps moucheré comme le tigre, & ne sort gueres des broussailles & des haies, d'où elle a tiré le nom de *chats de buissons*. On nomme une autre sorte *chats-civettes*, parce qu'il sort de leur peau une odeur de musc. Toutes ces différentes peaux sont estimées au Cap & s'y vendent fort bien. On n'y connoissoit point de rats avant l'arrivée des Européens.

Le Cap produit une créature fort extraordinaire, que les Hottentots ont nommés *slinkingzem*, c'est-à-dire, *boëte puante*, parce qu'elle jette une odeur insupportable lorsqu'elle est poursuivie. Sa forme est celle de l'écureuil; mais elle est de la grandeur d'un chien médiocre. Il n'y a point d'homme ni de bête qui ne se trouve comme suffoqué par cette excessive puanteur, & qui ne soit forcé de se retirer pour reprendre haleine. Dans l'intervalle la *boëte puante* s'éloigne par la fuite. Si l'on recommence à la poursuivre, elle lâche une seconde dose & continue de se défendre par cette voie jusqu'à ce qu'elle se trouve en sûreté. Quand on trouve le moyen de la tuer, sa carcasse conserve & communique une si horrible odeur, qu'il est impossible d'y porter la main.

D
 Le clin
 grand no
 différentes
 tacheré de
 col larges
 chaque œi
 grosseur d
 aspics lon

L'œil, c
 multitude
 moucheré
 & de la lé

ou pour a
 L'arbre
 les branch
 veloppe.

Le dip
 quarts d'a
 légereté
 morsures
 cruelle.
 gras de l
 médiamen
 pour en
 ties supé
 rurier v
 donner
 infortun

Le climat & le terroir du Cap produisent un grand nombre de serpens de quantité d'espèces différentes. L'aspic y est couleur de cendre & tacheté de rouge & de jaune. Il a la tête & le col larges, les yeux plats & fort enfoncés. Près de chaque œil, il lui croît une tumeur charnue de la grosseur d'une noisette. On trouve au Cap des aspics longs de plusieurs aunes.

Histoire
Naturelle.

L'œil, ou l'élanneur, a reçu ce double nom de la multitude de taches blanches, dont sa peau noire est mouchetée, qui ont l'apparence d'autant d'yeux, & de la légèreté avec laquelle il s'élève, pour fuir ou pour attaquer ce qui le blesse.

L'arbre, est ainsi nommé de sa ressemblance avec les branches des arbres, autour desquelles il s'enveloppe. Il est peu tacheté.

Le dipsas, ou l'inflamateur, est long de trois quarts d'aune. Il a le dos noir & le cou large. Sa légèreté est extrême dans ses attaques, & ses morsures très-dangereuses; elles causent une soif cruelle. Un homme du Cap, ayant été mordu au gras de la jambe, par un de ces serpens, lia immédiatement sa jarretière au-dessus du genou, pour empêcher que le poison ne gagnât les parties supérieures. Il se rendit ensuite chez un Serrurier voisin, qu'il pria impatiemment de lui donner à boire. Mais le Serrurier, apprenant son infortune, lui conseilla de se priver de ce soula-

Histoire
 Naturelle.

gement, & de se faire ouvrir la jambe, qui était déjà fort enflée. Cette opération en fit sortir une humeur aqueuse & jaunâtre. Le Serrurier appliqua sur la plaie une emplâtre convenable, & lui fit promettre de s'abstenir de boire l'espace d'un quart-d'heure. Au bout de ce terme, la soif se trouva fort diminuée, & l'humeur parut se rassembler. L'Opérateur leva l'emplâtre, pour ouvrir un passage à l'air, nettoya la plaie, & la recouvrit du même appareil. Il délia aussi le bandage qui était au-dessus du genou, & le malade fut bientôt rétabli.

Le serpent chevelu se trouve aussi dans les pays du Cap. Les Portugais l'appellent *cabra de capello*, à cause de ses poils jaunes. Sa longueur est d'une aune, & sa grosseur de trois-quarts de pouce. On attribue les qualités les plus malignes à son poison. Le seul remède est d'appliquer immédiatement sur la blessure, la pierre de serpent, qui est assez commune au Cap. C'est une composition artificielle des bramines Indiens, qui s'en réservent le secret. Elle a la forme d'une fève. Sa matière est blanchâtre au centre, & d'un bleu céleste dans ses autres parties. Aussi-tôt qu'elle est appliquée, elle s'attache à la plaie, sans bandage, & sans soutien. Elle attire autant de poison qu'elle en peut contenir, & sur-le-champ, elle tombe d'elle-même. On la trempe alors dans du lait,

qu'elle re-
 mence en
 de s'attac
 poison. K
 cès, sur u

Les /
 communs
 danger,
 dont la
 musant.

On pe
 classes; l
 terre. Ce
 grand no
 deur &
 Elle s'att
 coup ave
 qui resse
 leur fait
 les rivie
 comme
 de longu
 d'eau.

Parmi
 en fort
 Elles cou
 de leurs
 dans les

qu'elle rend jaune en se purgeant. On recommence ensuite à l'appliquer, jusqu'à ce que cessant de s'attacher, on conclut qu'il ne reste plus de poison. Kolben en vit faire l'expérience, avec succès, sur un enfant.

Histoire
Naturelle.

Les *serpens domestiques*, sont extrêmement communs au Cap, mais leur morsure est sans danger, comme celle d'une infinité d'autres, dont la description n'aurait rien d'utile ni d'amusant.

On peut distinguer les insectes du Cap en trois classes; les insectes de mer, de rivière, & de terre. Ceux de la première classe sont en fort grand nombre. La mouche de mer est de la grandeur & de la forme de l'*écreevete* ou chevrette. Elle s'attache au poisson & le tourmente beaucoup avec son aiguillon; comme le poux de mer, qui ressemble beaucoup à la mouche de cheval, leur fait la guerre par ses morsures. On voit dans les rivières des sangliers & des serpens d'eau, comme ceux de l'Europe, d'environ six pouces de longueur; mais on n'y trouve point de rats d'eau.

Parmi les insectes de terre, les fourmis sont en fort grand nombre & de plusieurs espèces. Elles couvrent toutes les vallées de leurs nids ou de leurs terriers; mais elles ne se logent jamais dans les terres cultivées. Les abeilles ne man-

=====
 Histoire
 Naturelle,

quent point au Cap. Cependant, comme les Européens reçoivent à bon marché des Hottentots le miel de rocher, qui est d'une odeur plus douce que celui des ruches, ils aiment mieux en tirer d'eux, que de le devoir à leur travail.

Quoique les Hottentots soient mangés de poux, comme on l'a déjà remarqué, les Européens au contraire ne sont pas plutôt arrivés au Cap, qu'ils se trouvent délivrés de cette vermine.

Les scorpions du Cap sont aussi dangereux par leur venin que par le nombre.

On trouve au Cap une sorte d'araignée noire, de la grosseur d'un pois, dont la morsure est fatale, lorsque l'antidote est appliqué trop tard.

La morsure d'un millepède du Cap est aussi mortelle que celle du scorpion.

Parmi les poissons on distingue le lion de mer. Dans le cours de l'année 1707, on tua de quelques coups de fusil un lion de mer, qui se chauffait au Soleil sur les rochers de la Table. Il avait quinze pieds de long, & la même mesure en circonférence. La forme de sa tête ressemblait beaucoup à celle du lion; mais elle était sans crierie, & sur tout le corps il n'avait ni poil ni écaille.

Le *jet d'eau marin* est une production singulière du Cap. Il se présente à l'œil comme une éponge ou une pièce de mousse, qui tient assez
 fort

fort aux
 vagues.
 humeur
 une sub
 géfier. C
 male; c
 pousse,
 beaux je
 qu'on y
 servoir f

Tom

fort aux rochers pour résister aux vents & aux vagues. Sa couleur est verdâtre. Il distille une humeur aqueuse, & , dans l'intérieur, il renferme une substance charnue, qu'on prendrait pour un géfier. On ne lui découvre aucun signe de vie animale; cependant, pour peu qu'on le touche, il pousse, par deux ou trois petits trous, de fort beaux jets d'eau, & recommence autant de fois qu'on y porte la main, jusqu'à ce que son réservoir soit épuisé.

Histoire
Naturelle.





CHAPITRE V.

Côte Orientale d'Afrique.

Côte
Orientale
d'Afrique.
 LA CÔTE Orientale d'Afrique est peu fréquentée des Nations de l'Europe, en comparaison des Côtes Occidentales. On n'y connaît point d'autres établissemens Européens que ceux des Portugais, qui n'ont même rien de remarquable par leur grandeur ni par leur nombre. Depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'à *Tierra de Natal*, on trouve une Côte dangereuse, dont l'insociabilité des habitans Hottentots, ou la pauvreté du commerce, a toujours éloigné les Marchands de l'Europe.

Côte
d'Agou.
 Cependant, en 1683, un vaisseau Anglois, nommé le *Johanna*, s'étant brisé aux environs d'Agou, au-dessus de Natal, trouva plus d'humanité & de secours dans les habitans, quoiqu'ils passent pour extrêmement barbares, qu'il n'en aurait reçu de plusieurs peuples, qui s'attribuent de grands principes de Religion & de politesse. Touchés du malheur de leurs hôtes, non-seulement ils leur fournirent les nécessités de la vie, mais ils les aiderent à sauver une partie de leur

cargaison
de cifea
& de co
porter,
pu save
vivres au
conduits
leur pro
guides p
quarante
moins de
ensuite d
sirent &
Cap de B
tomberen
dans des
tables N
que trois
pénible.

Entre
dangereu
nom de J
la nomm
Etats d'u
fort petit
& idolâ
que les K

chargaison. Pour une petite quantité de couteaux, de ciseaux, d'aiguilles, de fil, de petits miroirs & de colliers de verre, ils se chargèrent de transporter, dans un pays voisin, tout ce qu'on avait pu sauver du naufrage, & de fournir encore des vivres aux Anglais sur la route. Après les avoir conduits l'espace d'environ deux cens milles, ils leur procurèrent d'autres porteurs & d'autres guides pour continuer leur marche. Elle fut de quarante jours, pendant lesquels ils ne firent pas moins de sept ou huit cens milles. Ils trouverent ensuite de nouveaux porteurs, qui les conduisirent & leur fournirent des provisions jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Quelques Anglais, qui tomberent malades en chemin, furent portés dans des hamacs, sur les épaules de ces charitables Nègres. De quatre-vingt, il n'en mourut que trois ou quatre dans une route si longue & pénible.

Entre Angoa & Mozambique, la côte est fort dangereuse ; elle était connue autrefois sous le nom de *Sofala* & de *Cuama* ; mais les Portugais la nomment aujourd'hui *Séna*. Elle contient les Etats d'un grand nombre de Princes bornés à de fort petits territoires. Les habitans sont Nègres & idolâtres, à l'exception d'un petit nombre, que les Portugais ont convertis au Christianisme ;

H h ij

Côte
d'Angoa.

Côte
d'Agoa.

& que l'Auteur accuse d'être moins humains que les autres pour les Européens étrangers.

Les habitans de ce pays ne veulent de commerce qu'avec les Portugais, qui entretiennent au long de la côte un petit nombre de Prêtres pour tenir les Nègres dans leur dépendance, & tirer d'eux, à fort vil prix, leur ivoire & leur or, qu'ils envoient à Mozambique.

Mozam-
bique.

Mozambique est une Ile qui appartient à la Couronne de Portugal. Elle est fortifiée par l'art & la nature ; mais l'air y est si mal-sain, que les criminels Portugais de l'Inde, au-lieu d'être punis de mort, suivant les loix de leur Nation, y sont bannis pour un certain nombre d'années, à la discrétion du Gouverneur de Goa & de son Conseil. On en voit revenir peu de cet exil : car cinq ou six années de séjour à Mozambique, passent pour une longue vie. Cette Place est un port de rafraîchissement pour les vaisseaux Portugais qui font voile de l'Europe aux Indes. Ils y passent ordinairement trente jours pour donner le temps de se rétablir aux Soldats & aux Matelots, qui ayant contracté en mer l'hydropisie & le scorbut, sont bientôt guéris par l'usage des fruits acides & des racines du pays. Leurs bâtimens emploient généralement tout le mois d'Août pour se rendre de Mozambique à Goa,

Mon
Contine
vingt m
tribué à
lorsque
plus de
1698,
avec pe
une vin

Patta
est passé
pays fo
claves à
rugais &
commer
mais les
formere
défendit
Nations.
bitées pa
qui com
& d'Aj
étendue
ont reçu
néanmoi
tradition

L'Ile
nommé

Monbassa ou *Monbaze* est une Isle voisine du Continent, à la distance d'environ deux cens vingt milles de Mozambique. L'art a peu contribué à la fortifier; mais elle l'était naturellement lorsque les Portugais s'en rendirent maîtres il y a plus de deux cens ans. Ils la posséderent jusqu'en 1698, que les Arabes de Maskat s'en saisirent avec peu de peine, & passerent au fil de l'épée une vingtaine de Portugais qui la défendaient.

Patta, qui suit *Monbassa* sur la même Côte, est passée aussi dans les mains des Arabes. Ce pays fournit beaucoup d'ivoire & quantité d'esclaves à Maskat. Autrefois les Anglais, les Portugais & les Mores des Indes y entretenaient un commerce avantageux quoique de peu d'étendue; mais les Arabes, jaloux des progrès d'autrui, formerent sur la Côte, en 1692, une Colonie qui défendit aux habitans tout commerce avec d'autres Nations. Quoique les terres intérieures soient habitées par des idolâtres, toutes les Côtes suivantes, qui comprennent les pays de Magadoxa, de Zeyla & d'Ajan jusqu'au Cap de Guardafu, dans une étendue d'environ trois cens lieues au Nord-Est, ont reçu la Religion Mahométane. Il y reste néanmoins dans les cérémonies, les usages & les traditions, quelques vestiges de l'ancien culte.

L'Isle de Madagascar, que les Portugais ont nommé *Saint-Laurent*, est une des plus grandes

Côte
d'Agoa.

Monbassa.

Patta.

Mada-
gascar.

Côte
d'Angoa.

du monde connu. Elle offre quantité de productions utiles aux besoins de la vie. Ses bestiaux sont nombreux. Les Portugais, en descendant pour la première fois dans cette Isle, y laisserent un troupeau de porcs qui ont multiplié merveilleusement. Les Français y avoient formé un établissement qu'ils nommoient *Fort Dauphin*, mais y trouvant peu d'avantages, ils l'ont abandonné.

Isle Bourbon.

L'Isle Sainte-Apolline est inhabitée. Celle de Mascarenhas, dont les Anglais étoient autrefois en possession, & qu'ils nommoient *Forest*, est peuplée aujourd'hui par les Français, qui lui ont donné le nom de *Bourbon*. L'Isle *Maurice*, après avoir été habitée par les Hollandais, qui reçurent ordre de l'abandonner en 1703, & de se retirer à Batavia, est passée entre les mains des Français, qui la nomment l'*Isle-de-France*.

Isle de
France.

Isle Comore.

Comore est plus avancée à l'Ouest. Elle ne contient qu'un petit nombre de misérables habitans, qui en tirent à peine ce qui est nécessaire à leur subsistance. L'Isle *Johanna*, qui est à la vue de Comore, offre en abondance des bestiaux, des chèvres, des oiseaux & du poisson, avec d'excellens limons & des orangers. La plupart des vaisseaux Anglais qui faisoient voile à Moka, en Perse ou à Surate, y prenoient des rafraîchissemens, avant que les Pirates eussent commencé à la fréquenter.

Isle Johanna.

En
dans le
tueuse
ordre
de Ma
au Ca
Mocke
pluseu
de bar
les car
Les
Ioa, d
Monoi
vers l'
renom
efforts
que F
avoir
neur
d'Ami
il fut
un de
rugais
d'un
qualit
inform
fait n
quête

En général, la navigation est très-dangereuse dans les mers d'Ethiopie, & les cartes sont défectueuses. Un Capitaine Hollandais, qui avait reçu ordre de se rendre de Batavia à la pointe Nord de Madagascar, & delà dans la Mer Rouge, dit au Capitaine Anglais Hamilton, dans le port de Mocka, où ils se rencontrèrent, qu'il avait vu plusieurs grandes Isles & quantité de rochers & de bancs de sable, qui ne paraissaient point dans les cartes.

Côte
d'Angoa.

Les côtes de Mozambique, de Sofala, de Quiloa, de Monbassa, bordent le grand Empire du Monomotapa, qui s'étend fort loin dans l'intérieur vers l'Ouest, & qui nous est peu connu. Il est renommé par ses mines d'or; mais on a fait des efforts inutiles pour y parvenir. On lit dans Faria que François *Barréto*, Seigneur Portugais, après avoir rempli avec honneur la dignité de Gouverneur de l'Inde, fut revêtu de l'important emploi d'Amiral des Galeres. A son retour en Portugal, il fut nommé au Gouvernement de Monomotapa, un des trois qui faisaient la division de l'Inde Portugaise, trop grande alors pour recevoir la loi d'un seul Gouverneur. Le Roi joignit à cette qualité le titre de Conquérant des mines, sur des informations & des expériences qui lui avaient fait naître effectivement le dessein de cette conquête; mais ce titre, comme on va le voir, était

Monomo-
tapa.

Monomora-
tapa.

un peu prématuré. On avait trouvé quantité d'or dans l'intérieur de ce grand Empire, sur-tout à *Manika*, dans le Royaume de *Bakaranga*. Barretto partit de Lisbonne au mois d'Avril de l'année 1569, avec trois vaisseaux & mille hommes de débarquement, parmi lesquels on comptait quantité de noblesse & de vieux guerriers d'Afrique.

Barretto avait reçu ordre de ne rien entreprendre sans l'avis du P. François de Monclaros, Missionnaire Jésuite. Cette dépendance fit échouer toutes ses vues.

Il y avait deux chemins, qui conduisaient aux mines, l'un au travers du Monomorapa, & l'autre par *Sofala*. Barretto se déclara pour le second; mais le P. de Monclaros ayant jugé que l'autre devait être préféré, son opinion l'emporta malgré l'opposition du Conseil. On partit de Mozambique avec plus d'hommes & de vaisseaux qu'on n'en avait amenés, sans parler des instrumens, des chevaux & des autres provisions pour la guerre & pour le travail des mines. Après avoir fait quatre-vingt-dix lieues par mer, les Portugais entrèrent dans la rivière de *Cuama*. Ils s'avancèrent, suivant les vues de Monclaros, jusqu'à *Séna* & gagnèrent ensuite la ville d'*Inaparapola*, qui est voisine d'une ville des Mores. Ces Mores commencerent à traverser leurs desseins, comme

ils avai
d'empo
& plus
perfidie
des con
au fil de
du can
Vierge
sous le
pendu.

la Vierge

Barre

de Mon

tion ext

ceux des

devant le

& qui s

trône, il

rable. L

demand

Mongas

pénétrer

chika. L

pour fai

Mongas

fallait ne

L'Empe

fit offrir

ils avaient fait autrefois dans l'Inde. Ils tenterent d'empoisonner toute l'armée. Quelques hommes & plusieurs chevaux en moururent ; mais cette perfidie ayant été découverte par l'avis d'un des complices, les traîtres furent passés sans pitié au fil de l'épée, & leur Chef exposé à la bouche du canon. Un seul qui protesta que la Sainte Vierge lui avait ordonné de se rendre Chrétien sous le nom de Laurent, obtint par grace d'être pendu. Ce n'était pas trop la peine de faire parler la Vierge.

Monomotapa.

Barretto envoya des Ambassadeurs au Monarque de Monomotapa, qui les reçut avec une distinction extraordinaire. Loin de les traiter comme ceux des autres Princes, qui ne se présentaient devant lui qu'à genoux, pieds nuds & sans armes, & qui se prosternaient jusqu'à terre devant son trône, il leur accorda une audience fort honorable. Le motif de cette ambassade était de lui demander la permission de le venger du Roi des Mongas, qui s'était révolté contre lui, & celle de pénétrer jusqu'aux mines de *Butua* & de *Manchika*. La seconde de ces deux demandes suffisait pour faire juger de la première. Le territoire de Mongas étant situé entre Séna & les mines, il fallait nécessairement s'ouvrir un passage par l'épée. L'Empereur consentit aux deux propositions, & fit offrir à Barretto cent mille hommes qu'il refusa.

Monomom-
tapa.

L'armée Portugaise se remit en marche. Elle était composée de cinq cens soixante Mousquetaires & de vingt-trois cavaliers. Pendant dix jours qu'elle employa dans cette route, elle eut beaucoup à souffrir de la soif & de la faim. Il fallut suivre presque continuellement la riviere de *Lambeze*, dont le cours est fort rapide, & sur laquelle s'avancent, à quatre-vingt-dix lieues de la mer d'Ethiopie, des pointes de la haute montagne de *Lupata*, qui paraissent comme suspendues sur son canal. A la fin de cette ennuyeuse marche, les Portugais commencerent à découvrir une partie de leurs ennemis, & remarquerent bientôt plus clairement que tout le pays était couvert d'habitans armés. Barretto ne s' alarma point de ce spectacle. Il donna la conduite de son avant-garde à *Vasco Fernando Homen*, & se réservant celle de l'arrière-garde, il plaça son bagage & quelques pièces de canon dans l'intervalle de ces deux corps. Lorsqu'il fut près d'en venir à la charge, il fit avancer son artillerie au front de ses troupes & sur ses flancs. L'ennemi s'approcha d'un air ferme. Son ordre de bataille formait un croissant. Une vieille femme célèbre, si l'on en croit Faria, par la profession qu'elle faisait de la magie, fit quelques pas vers les rangs & jetta quelques poignées de poudre vers l'armée Portugaise, en assurant les Caffres que cette poudre seule leur garan-

tissait.
l'Inde
les Mo
ter ve
cutés
aussi-t
les Ca
fit pré
L'en
ordre.
& de d
ler, à
exécut
besoin
pour le
grand
droit à
aussi fa
en che
pour f
Barrett
sition
aband
bre qu
ils ne
vainqu
la pai

rifait la victoire. Barretto, qui avait appris dans l'Inde combien la superstition a de pouvoir sur les Mores, chargea un de ses Canonniers de pointer vers cette femme, & ses ordres furent exécutés avec tant de bonheur, qu'on la vit voler aussi-tôt en pièces, à la surprise extrême de tous les Caffres, qui la croyaient invulnérable. Barretto fit présent au Canonnier d'une chaîne d'or.

L'ennemi continua de s'approcher, mais sans ordre. Il fit bientôt pleuvoir une grêle de fleches & de dards. Les Portugais répondant, sans s'ébranler, à coups de canon & de fusils, qui firent une exécution terrible parmi les Caffres, n'eurent pas besoin de recommencer souvent cette boucherie pour leur faire tourner le dos. Ils en tuèrent un grand nombre dans la poursuite, & marchant droit à la ville de Mongas, ils firent disparaître aussi facilement un autre corps qu'ils rencontrèrent en chemin. Il ne leur en coûta que deux hommes pour faire mordre la poussière à six mille Caffres. Barretto, à la tête de ses gens, entra sans opposition dans Mongas. Les habitans, qui l'avaient abandonnée, se présentèrent en aussi grand nombre que les deux premières armées réunies, mais ils ne soutinrent pas plus long-temps l'effort des vainqueurs. Dès le même jour, ils demanderent la paix au nom du Roi, qui envoya bientôt lui-

 Monomo-

tapa.

Monomo-
capa.

même des Ambassadeurs à Barretto pour traiter des conditions.

Pendant cette négociation, un chameau échappé à ses gardes, prit sa course vers le Gouverneur, qui l'arrêta de ses propres mains jusqu'à l'arrivée de ceux qui le poursuivaient. Les Caffres ne connaissaient point cet animal. Dans la surprise de le voir si docile, près du Général Portugais, ils firent plusieurs questions, qui marquaient leur crainte & leur ignorance. Barretto prit avantage de l'une & de l'autre, pour leur répondre qu'il avait un grand nombre de ces bêtes terribles, & qu'il ne les nourrissait que de chair humaine ; qu'ayant déjà dévoré ceux qui avaient péri dans le combat, elles le faisaient prier par ce messager ; de ne pas faire la paix, parce qu'elles craignaient de manquer de nourriture. Les Ambassadeurs Caffres effrayés de ce discours, supplierent le Général d'engager ses chameaux à se contenter de bonne chair de bœuf, dont ils promirent de leur envoyer une grosse provision. Il se rendit à leur priere & leur accorda des conditions qui rétablirent la tranquillité dans le pays. Cependant il commençait à manquer de vivres, lorsqu'il reçut avis que sa présence était nécessaire à Mozambique, où Péreyra Brandam son Lieutenant, s'était saisi du Fort, quoiqu'âgé de quatre-vingts ans. Il laissa le commandement de ses forces à Valco

Home
Mais à
féditio
gretta
tance
L'arde
la mên
approc
Moncla
au nom
laquell
par de
bre des
rendra
se répa
coup c
que si
Dieu,
sang d
mines
les Caff
Barr
Valco
Mozam
naire,
Franço
autres
si forte

Homen, pour se hâter de retourner vers la côte. Mais à peine eut-il paru à Mozambique, que les féditieux étant rentrés dans la soumission, il regretta beaucoup qu'une affaire de si peu d'importance eût été capable d'interrompre ses projets. L'ardeur de son courage lui fit reprendre aussi-tôt la même route. Mais quelle fut sa surprise, en approchant du fort de Séna, d'en voir sortir Monclaros d'un air furieux, pour lui ordonner, au nom du Roi, d'abandonner une entreprise sur laquelle il lui reprocha d'avoir trompé ce Prince par de fausses espérances, en ajoutant que le nombre des morts était déjà trop grand, & qu'il le rendrait responsable devant Dieu du sang qui se répandrait encore? L'Historien se révolte beaucoup contre ce Missionnaire. Il semble pourtant que si jamais il est permis d'attester le nom de Dieu, c'est sur-tout quand il s'agit d'épargner le sang des hommes, & le desir de s'emparer des mines n'était pas une raison légitime pour tuer les Caffres.

Barretto mourut de chagrin deux jours après: Vasco son successeur, retourna immédiatement à Mozambique. Mais, après le départ du Missionnaire, qui s'embarqua aussi-tôt pour le Portugal, François *Pinto-Pimentel*, son parent, & quelques autres personnes intelligentes, lui représenterent si fortement ce qu'il devait au Portugal & à son

Monomo-
tapa.

Monomota-
tapa.

propre honneur, qu'il prit la résolution de retourner au Monomotapa. Il choisit, suivant Barretto, la route de Sofala, qui était en effet la plus favorable à son entreprise. Elle le conduisit directement vers les mines de Manchika, dans le Royaume de *Chikanga*, qui borde au-dedans des terres, celui de *Quiterve*, le plus puissant de ces régions, après celui du Monomotapa. Il avait le même nombre d'hommes & les mêmes instrumens que son prédécesseur. Comme il était important de se concilier l'affection du Roi de *Quiterve*, il lui fit un compliment civil, accompagné de plusieurs présens. Mais ce Prince avait déjà conçu tant de défiance & de jalousie, qu'il reçut froidement cette politesse.

Vasco, sans faire beaucoup d'attention à sa réponse, continua sa marche au travers de ses États. Plusieurs corps de Caffres entreprirent de lui couper le passage, & furent défaits avec un grand carnage. Le Roi, désespérant de réussir par la force, eut recours à l'artifice. Il donna ordre à tous ses sujets d'abandonner leurs Villes & leurs cantons, dans l'espérance de ruiner l'armée Portugaise par la faim. En effet, elle eut beaucoup à souffrir pour se rendre à *Zimbaze*, où il tenait sa Cour. Il avait déjà pris le parti de l'abandonner, & de se fortifier dans des montagnes inaccessibles. Vasco brûla cette Ville & se remit en marche pour le pays de *Chikanga*, où la crainte plus que l'incli-

nation,
d'amiti
qu'aux
puifer
cette ten
les habi
de peinc
convainc
mens po
prise, ils
Vasco re
devenu
accorda
refusées.
sent just
condition
De-là ils
qui bord
térieur d
de riches
assis son
curer des
pas capab
couverte
eurent l'
dans que
montrere
ritables

nation, le fit recevoir avec de grandes apparences d'amitié. Il obtint du Roi la liberté du passage jusqu'aux mines. Les Portugais se crurent à la veille de puiser l'or à pleines mains. Ils arrivèrent enfin à cette terre promise. Mais, remarquant bientôt que les habitans employaient beaucoup de temps & de peine, pour en tirer fort peu d'or, & s'étant convaincus qu'il fallait plus d'hommes & d'instrumens pour donner quelque forme à leur entreprise, ils prirent le parti de revenir sur leurs traces. Vasco retourna dans la suite à Quiterve, où le Roi devenu moins méfiant, on ne sait pourquoi, lui accorda toutes les permissions qu'il avait d'abord refusées. Il consentit que les Portugais pénétraient jusqu'aux mines de *Manninas*, à la seule condition de lui payer chaque année vingt écus. De-là ils passèrent dans le Royaume de *Chikova*, qui borde le Monomotapa au Nord, dans l'intérieur des terres. On les avait flattés d'y trouver de riches mines d'argent. Vasco, après y avoir assis son camp, rapporta tous ses soins à se procurer des informations. Les habitans ne se croyant pas capables de lui résister, & jugeant que la découverte des mines serait funeste à leur repos, eurent l'adresse de répandre un peu de minéral dans quelques endroits éloignés de sa source, & montrèrent ces lieux aux Portugais comme les véritables mines; cette ruse eut tout l'effet qu'ils

Monomota-
tapa.

Monomota-
tapa.

s'en étaient promis. Vasco persuadé de leur bonne foi, permit qu'ils se retirassent, dans la vue peut-être de leur déguiser les immenses profits sur lesquels il croyait déjà pouvoir compter. Il fit creuser la terre dans mille endroits, & l'on ne fera pas surpris que le fruit du travail répondit mal à la fatigue de ses ouvriers. Les provisions commençant à devenir rares, il prit enfin la résolution de se retirer, en laissant derrière lui le Capitaine *Amonio Cardoso de Almeyda*, avec deux cens hommes, & les secours nécessaires pour continuer ses recherches. Après le départ de Vasco, Cardoso se laissa tromper encore plus malheureusement par les Caffres. Ces Barbares, feignant de plaindre l'inutilité de son travail, s'offrirent à lui découvrir des veines plus sûres; & le conduisant à la mort plutôt qu'aux mines, ils le firent tomber dans une embuscade, où il périt avec tous ses gens.

Telle fut la fin du Gouvernement Portugais dans le Monomotapa. Elle toucha de fort près à son origine, puisque de deux Gouverneurs qu'on a nommés, l'un périt presque en arrivant, du chagrin de se voir outragé par un homme d'Eglise; & l'autre fut chassé puérilement par le stratagème de quelques Barbares. Cependant la paix & le commerce n'en subsisterent pas moins entre l'Empereur du Monomotapa & les Portugais.

Les bornes

Les
une pa
qui le
kova,
appart
Royau
il est be
Caffres
Magnil

Sa fi
vingt-c
On lui
du Nord
C'est un
de 90 r
riviere
Magnil

L'Em
cinq R
les nom

Le p
dans de
la rivie

Les p
font ce
d'*Ofur*.
mille d

L'or
Tom

Les bornes de cet Empire au Nord & vers une partie de l'Ouest, sont la riviere de Cuama, qui le sépare des Royaumes d'*Abutua*, & de *Chikova*, des pays de *Mambos* & de *Mazimbabwa*, qui appartiennent à l'Empire de *Mone-muji*, & du Royaume maritime de *Maruka*. A l'Ouest & au Sud, il est bordé par le pays des Hottentots, & par certains Caffres, desquels il n'est séparé que par la riviere de *Magnika*. A l'Est, il est baigné par la mer de l'Inde.

Monomotapa

TAPA

Sa situation est entre le quatorzieme & le vingt-cinquieme degré de latitude méridionale. On lui donne environ 470 milles de longueur du Nord au Sud, & 650 de largeur de l'Ouest à l'Est. C'est une péninsule ; car, à l'exception d'un espace de 90 milles, qui fait à-peu-près la distance de la riviere de Cuama jusqu'à la source de celle de *Magnika*, il est continuellement environné d'eau.

L'Empire du Monomotapa est divisé en vingt-cinq Royaumes dont il assez inutile de rapporter les noms barbares.

Le plus grand Etat, de ceux qui sont indépendans de l'Empire, est *Mangas*, sur les bords de la riviere de Cuama.

Les plus riches mines du Royaume de *Mangas* sont celles de *Mallapa*, qui portent le nom d'*Osur*. On y a trouvé un lingot d'or de douze mille ducats, & un autre de quatre cens mille.

L'or s'y trouve non-seulement entre les pierres ;

Monomo-
rapa.

mais encore sous l'écorce de certains arbres jusqu'au sommet, c'est à-dire, jusqu'à l'endroit où le tronc commence à se diviser en branches. Les mines de Manchika & de Butua sont peu inférieures à celles d'Ofur. Le pays en a quantité d'autres, mais moins considérables. Il y a trois foires ou trois marchés, que les Portugais de *Tete*, Château situé sur la rivière de Cuama, à cent vingt lieues de la mer, fréquentent pour le commerce de l'or. Le premier, qui se nomme *Luane*, est à quatre journées dans les terres; le second, nommé *Buento*, est plus éloigné; & le troisième, qui s'appelle *Massapa*, l'est encore plus. Les Portugais se procurent l'or par des échanges, pour des étoffes, des colliers de verre & d'autres marchandises de peu de valeur. Ils ont à Massapa un Officier de leur nation, nommé par le Gouverneur de Mozambique, du consentement de l'Empereur de Monomorapa; mais avec défense, sous peine de mort, de pénétrer plus loin dans le pays sans une permission. Il y est Juge des différends qui s'élevent entre les Portugais.

Toute la côte du Monomotapa, depuis les rivières de Magnika & de Cuama, était autrefois possédée par les Portugais sous le nom de *Sofala*, qui est celui d'une Ville située entre ces deux rivières. Ils ont encore un Fort à l'embouchure de la rivière de Cuama; ils exercent dans toutes

ces co-
de l'ar-
des e-
étoffes
dont l-
naire.
origina-
qui tr-
l'arrivé

Lop-
comme
innombr-
Leur c-
légereté
tion de
les Mo-
originé-
& n'en-
fleches
met po-
un seul
qu'ils a-
fort m-
Empere-
état d-
les in-
les Sai-
caractè-

ces contrées le commerce de l'or, de l'ivoire, de l'ambre, qui se trouve sur la côte, & celui des esclaves, en donnant pour échange des étoffes de coton & des soies de Cambaye, dont les habitans composent leur parure ordinaire. Les Mahométans de Sofala ne sont point originaires du même pays. Ce sont des Arabes qui trafiquaient dans des petites barques avant l'arrivée des Portugais.

Monomotapa.

Lopez représente l'Empire du Monomotapa comme un vaste pays, dont les habitans sont innombrables. Ils sont noirs & de taille moyenne. Leur courage est célèbre à la guerre, & leur légèreté extrême à la course. La principale Nation de ce grand pays, suivant Faria, se nomme les *Mokarangis*. La Maison Impériale en tire son origine. Ils sont moins belliqueux que les autres, & n'emploient point d'autres armes que l'arc, les fleches & les javelines. Leur Religion n'admet point d'images ni d'idoles. Ils reconnaissent un seul Dieu. Ils croient l'existence d'un diable, qu'ils appellent *muzuko*, & qu'ils se représentent fort méchant. Ils sont persuadés que tous leurs Empereurs passent de la terre au Ciel. Dans cet état de gloire, ils les appellent *Muzimos*, & les invoquent comme les Catholiques prient les Saints. N'ayant point de lettres ni d'autres caractères d'écriture, ils conservent la mémoire

Monomo-
tapa.

du passé par des fidelles traditions. Leurs estropiés & leurs aveugles portent le nom de *pauvres du Roi*, parce qu'ils sont entretenus avec beaucoup de charité aux frais de ce Prince. Dans leurs voyages, on est obligé de leur fournir des guides d'une ville à l'autre & de pourvoir à leur subsistance.

L'Empereur a plusieurs femmes ; mais il n'en a que neuf qui soient honorées du titre de *grandes Reines*. Elles sont ou ses sœurs ou ses plus proches parentes. Les autres sont choisies entre les filles des Grands. La première se nomme *Maxastra*. Les Portugais l'appellent leur mere, & lui font quantité de présents, parce qu'elle sollicite leurs intérêts à la Cour.

La plus grande fête du pays, est le premier jour de la Lune de Mai. Elle se nomme *Chuavo*. Tous les Seigneurs, dont le nombre est fort grand, se rassemblent au Palais ; &, courant la javeline à la main, ils donnent la représentation d'une espèce de combat. Cet amusement dure tout le jour. Ensuite l'Empereur disparaît & passe huit jours sans se faire voir. Dans cet intervalle, les tambours ne cessent de battre. Le dernier jour, ce Prince fait donner la mort aux Seigneurs pour lesquels il a le moins d'affection. C'est une sorte de sacrifice qu'il fait aux *Muzimos* ou à ses Ancêtres. Les tambours cessent, & chacun se retire.

Lop
tapa en
Provin
soumis
inclina
troupe
des an
Auteur
quelqu
mamel
zones
Elles n
accorde
demeur
mes, d
Les en
les fille
meres
à leur e
comme
peu co

Lopez raconte que l'Empereur de Monomotapa entretient plusieurs armées dans différentes Provinces, pour contenir dans le respect & la soumission plusieurs Rois ses vassaux, que leur inclination porte souvent à se révolter. Ces troupes sont divisées en légions, suivant l'usage des anciens Romains. Si l'on en croit le même Auteur, les plus braves Soldats de l'Empire sont quelques légions de femmes, qui se brûlent la mamelle gauche, comme les anciennes Amazones, pour se servir plus librement de l'arc. Elles n'ont point d'autres armes. Le Roi leur accorde certains cantons, pour y faire leur demeure. Elles y reçoivent quelquefois des hommes, dans la seule vue d'entretenir leur espèce. Les enfans mâles sont renvoyés aux peres & les filles demeurent sous la conduite de leurs meres pour apprendre le métier de la guerre à leur exemple. Au surplus, l'intérieur de ce pays, comme celui de tous les Empires d'Afrique, est peu connu, & le sera difficilement.

Monomotapa.

Fin du troisieme Volume.




TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

LIVRE IV.	<i>Voyages d'Afrique.</i>	Page 1
CHAP. II.	<i>Voyage d'Atkins, de Smith. Lettre du Façteur Lamb sur le Roi de Dahomay,</i>	Ibid.
CHAP. III.	<i>Voyage de Snelgrave. Vic- toires du Roi de Dahomay. Traite des Nègres,</i>	35
LIVRE V.	<i>Guinée. Description de la côte de Malaguette, de la côte d'Ivoire, de la côte d'Or & de la côte des Esclaves. Royaume de Benin,</i>	99
CHAPITRE PREMIER.	<i>Côte de Mala- guette. Côte d'Ivoire,</i>	Ibid.

T
CHA
CHA
CHA
LIV
E
tap
CHA
CHA
d'
CHA
H
Voca
Nomi
CHA
de
CHA
F

TABLE DES CHAPITRES. 463

CHA. I. Côte d'Or ,	122
CHAP. III. Côte des Esclaves ,	220
CHAP. IV. Royaume de Benin ,	290
LIVRE VI. Congo. Cap de Bonne- Espérance ou Hottentots. Monomo- tapa .	307
CHAPITRE PREMIER. Congo , Idem.	
CHAP. II. Histoire Naturelle de Congo , d'Angola & de Benguéla ,	368
CHAP. III. Cap de Bonne-Espérance. Hottentots ,	391
Vocabulaire Hottentot ,	425
Nombres des Hottentots ,	428
CHAP. IV. Histoire Naturelle du Cap de Bonne - Espérance ,	465
CHAP. V. Côte Orientale d'Afrique ,	482

Fin de la Table des Chapitres.

ER

PA

Page

Page

Page

Page

Page

Page

Page

Page

le

Page

Page

Page

Page

Page

Page

Page

Page

Page

Page

Page

Page

Roy

Page

Page

Page

Page

Page

étra

Page

hya

Page

& i

Page

étra

Page

T

ERRATA DU TROISIEME VOLUME.

- P**AGE 3, ligne 24, une stade; *lisez*, un stade.
 Page 4, ligne 14, avoit; *lisez*, avait.
 Page 5, ligne 15, s'étant rendu; *lisez*, rendu.
 Page 54, ligne 16, les ayant conduit; *lisez*, conduits.
 Page 59, ligne 2, jusqu'au bas; *lisez*, jusqu'en bas.
 Page 125, ligne 27, venoient; *lisez*, venaient.
 Page 162, ligne 2, exempte, *lisez*, exempts.
 Page 164, ligne 3, de se rassasier; *lisez*, que de se rassasier.
 Page 173, ligne 6, ils la lavent & la passent; *lisez*, ils le lavent & le passent.
 Page 191, ligne 16, facile; *lisez*, faciles.
 Page 192, ligne 3, anti-topes; *lisez*, antilopes.
 Page 200, ligne 24, corte de maille; *lisez*, corte de mailles.
 Page 204, ligne 7, d'une plus belle crête; *effacez* plus.
 Page 205, ligne premiere, suffiroit; *lisez*, suffirait.
 Page 207, ligne 9, étoit; *lisez*, était.
 Page 214, ligne 9, étoient; *lisez*, étaient.
 Page 217, ligne 3, ou la mer est la plus agitée; *lisez*, le plus.
 Page 231, ligne 16, de deux côtés; *lisez*, des deux côtés.
 Page 158, ligne 18, peyton; *lisez*, peytou.
 Page 289, ligne 4, des Dahomay; *lisez*, des Dahomays.
 Page 301, sommaire marginal, Royaume d'Oveyra; *lisez*, Royaume d'Oveyro.
 Page 330, ligne 14, qu'à l'espace; *lisez*, que dans l'espace.
 Page 337, ligne premiere, ainsi nommé; *lisez*, nommée.
 Page 346, ligne dernière, prescriptions; *lisez*, prohibitions.
 Page 354 ligne 11, livre d'Evangile; *lisez*, d'Evangiles.
 Page 366, ligne 16, il le fait étrangler; *lisez*, il se fait étrangler.
 Page 371, ligne 19, yacintes, ligne 24, yacintes, *lisez*, hyacintes.
 Page 386, ligne premiere, & de dents d'éléphants; *lisez*, & ils apportent des dents d'éléphants.
 Page 397, ligne 24 & 15, qui étaient venu; *lisez*, qui étaient venus.
 Page 399, ligne 17, Van-Tikbeck; *lisez*, Van-Rikbeck.

Corrigez la même faute plus bas.

Page 402, ligne 8, de couleur; lisez, de couleurs.

Page 434, ligne 18, espèce de foulier; lisez, de fouliers.

Page 455, ligne 11, ils la brisent; lisez, ils le brisent.

Page 476, ligne 10, connaissoit; lisez, connaissait.

Page 479, ligne 16, elle s'attache au poisson & le tourmente; lisez, elle s'attache aux poissons & les tourmente.

Page 485, ligne dernière, nommé, lisez, nommée.

Page 492, ligne 27, quatre-vingts; lisez, quatre-vingt.

ouleurs.
de foulles.
e biffent.
aiffait.
& le tour-
ourmente.
nnée.
atre-vingt.

